


Vet. Fr. II A. 976
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND

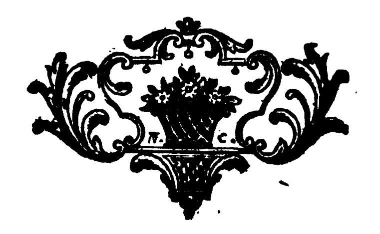


Le Père Dom Bouhours
n. 23

Bought from Norman

Ca

LA
MANIERE
DE
BIEN PENSER
DANS
LES OUVRAGES D'ESPRIT.
DIALOGUES.
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez *GUILLAUME DESPREZ*, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

le discours familier, sans nul rapport à l'éloquence & aux Belles-Lettres.

Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux qui se rapportent à la seconde opération, & qui s'appellent Pensées en matiere d'ouvrages d'esprit; & ce que prétend l'Auteur, est de démêler un peu les bonnes & les mauvaises qualités de ces jugemens ou de ces pensées, sans prétendre néanmoins prescrire des regles, ni donner des loix qui gênent personne; il dit ce qu'il pense, & il laisse à chacun la liberté de juger autrement que lui.

Les ouvrages d'esprit dont il est question, & dans lesquels entrent les pensées que l'on examine, sont les Histoires, les Poëmes, les Pieces d'éloquence, comme les Harangues, les Panégyriques, les Oraisons funebres, enfin tout ce qui s'écrit avec soin, & où il faut une certaine justesse qui va encore plus aux choses qu'aux paroles.

Comme le Dialogue eſt propre à éclaircir les queſtions les plus obſcures, & que les gens qui y parlent peuvent aiſément dire le pour & le contre ſur toutes ſortes de ſujets, on a jugé à propos de traiter la matiere des penſées en Dialogues, & de la réduire à quatre, ſelon l'étendue qu'on a cru qu'elle devoit avoir. Le ſecond eſt plus grand que les autres, parce que le ſujet le veut ainſi; mais les Lecteurs pourront l'abréger quand il leur plaira, en le quittant dès qu'ils trouveront de l'ennui. Ces quatre Dialogues contiennent peut-être ce qu'il y a de plus exquis dans les Auteurs anciens & modernes; ce qu'il y a même de vicieux en beau dans les meilleurs Ecrivains; de ſorte qu'ils peuvent ſervir, ſi je l'oſe dire, non-ſeulement à polir l'eſprit, mais à le former.

Au reſte, quoiqu'on ne traite pas les choſes dans la méthode de l'école, ni qu'on ne faſſe pas profeſſion

de rien enſeigner de l'Art oratoire; cet Ouvrage pourroit être appellé, au regard des penſées, une Logique ſans épines, qui n'eſt, ni ſeche, ni abſtraite ; mais une Rhétorique courte & facile, qui inſtruit plus par les exemples que par les préceptes, & qui n'a guere d'autre regle que ce bon ſens vif & brillant, dont il eſt parlé dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene.*

Je ne ſais même s'il n'y auroit point lieu de le nommer l'Hiſtoire des Penſées ; car il en repréſente ſouvent l'origine, le progrès, les changemens, la décadence & la vieilleſſe, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.

Les Paſſages Eſpagnols & Italiens qui ſe rencontrent de temps en temps, & qui fourniſſent des exemples de plus d'une maniere, tantôt bons & tantôt mauvais, ne doivent point effrayer les Lecteurs qui n'entendent pas ces Langues-là. On les traduit tous en françois

avant que de les citer, ou après les avoir cités : on explique aussi les latins qui sont à la marge, & qui auroient embarrassé le discours si on les y avoit mêlés, ou du moins qui n'auroient pas plu aux personnes qui ne savent point le latin. On n'a pas fait néanmoins de difficulté d'y laisser quelquefois un passage fort court, un bout de vers, ou un vers entier, quand on a cru que cela feroit un bon effet.

Pour ce qui regarde la Critique des Auteurs dont on rapporte les pensées ; si elle n'est pas juste, elle est pour le moins sincere & sans passion. Les deux Personnages que l'on fait parler louent ce qu'ils estiment, & censurent ce qu'ils méprisent : ils sont équitables & de bonne foi ; mais ils ne sont pas infaillibles ; & ils peuvent se tromper.

TABLE

Des quatre Dialogues contenus en ce Livre.

LA



LA MANIERE DE BIEN PENSER DANS LES *OUVRAGES D'ESPRIT.*

PREMIER DIALOGUE.



UDOXE & Philanthe qui parlent dans ces Dialogues, sont deux hommes de lettres que la ſcience n'a point gâtés, & qui n'ont guere moins de politeſſe que d'érudition. Quoiqu'ils aient fait les mêmes études, & qu'ils ſachent à peu près les mêmes choſes, le caractere de leur eſprit eſt bien différent. Eudoxe a le gout très-bon, & rien ne lui plaît dans les ouvrages ingénieux qui ne ſoit raiſonnable & naturel. Il aime fort les Anciens, ſur-

tout les Auteurs du ſiecle d'Auguſte, qui, ſelon lui, eſt le ſiecle du bon ſens. Cicéron, Virgile, Tite-Live, Horace, ſont ſes Héros.

Pour Philanthe, tout ce qui eſt fleuri, tout ce qui brille, le charme. Les Grecs & les Romains ne valent pas à ſon gré les Eſpagnols & les Italiens. Il admire entr'autres, Lope, de Vegue & le Taſſe; & il eſt ſi entêté de la *Gieruſalemme liberata*, qu'il la préfere ſans façon à l'Iliade & à l'Enéide. A cela près, il a de l'eſprit, il eſt honnête homme, & il eſt même ami d'Eudoxe. Leur amitié ne les empêche pas de ſe faire ſouvent la guerre. Ils ſe reprochent leur gout à toute heure, & ils ſe querellent ſur tous les ouvrages qui paroiſſent: mais quelques différends qu'ils aient, ils ne s'en aiment pas moins, & ils ſe trouvent ſi bien enſemble, qu'ils ne peuvent ſe paſſer l'un de l'autre.

Eudoxe a une maiſon de campagne fort jolie aux environs de Paris, où il va jouir des beaux jours & gouter les plaiſirs de la ſolitude, dès que ſes affaires lui permettent de quitter la ville.

Philanthe l'alla voir l'automne derniere, ſelon ſa coutume. Il le trouva ſe promenant ſeul dans un petit bois, & liſant les *Doutes ſur la Langue Françoiſe*, pro-

posés à Messieurs de l'Académie, par un Gentilhomme de Province.

Philanthe, qui sait plus la langue par l'usage que par les regles, fit d'abord la guerre à Eudoxe sur sa lecture.

Que voulez-vous faire de ce Provincial, lui dit-il? Un homme comme vous n'a qu'à suivre son génie, pour bien parler & pour bien écrire. Je vous assure, repondit Eudoxe, que le génie tout seul ne va pas loin, & qu'on est en danger de faire cent fautes contre l'usage, si on ne fait des réflexions sur l'usage même. Les doutes du Provincial sont raisonnables, & plus je les lis, plus ils me semblent nécessaires.

Pour moi, dit Philanthe, j'aimerois mieux ses réflexions sur les pensées des Auteurs; car il est, ce me semble, encore plus nécessaire de bien penser que de bien parler; ou plutôt on ne peut parler, ni écrire correctement, à moins qu'on ne pense juste. *a* Il nous les avoit promises ces réflexions, en disant à la fin de son livre, qu'il avoit bien d'autres doutes sur les pensées que sur le langage: mais il n'a pas tenu sa promesse; & je vois bien que ce Breton-là n'est pas trop homme de parole.

a Scribendi rectè, sapere est & principium & fons. *Hor. de Art. Poët.*

Comme Messieurs de l'Académie ne lui ont donné aucun éclaircissement de ses premiers doutes, reprit Eudoxe, il a cru peut-être qu'il seroit inutile de leur en proposer de nouveaux. Mais savez-vous que l'endroit où le Bas-Breton semble promettre les réflexions dont vous parlez, m'en a fait faire à moi-même que je n'avois point encore faites; & qu'en examinant les choses de près, il m'a paru que les pensées qui ont quelquefois le plus d'éclat dans les compositions spirituelles, ne sont pas toujours fort solides?

Je meurs de peur, interrompit brusquement Philanthe, qu'à force de lire le livre des *Doutes*, vous n'ayez appris à douter de tout, & que ce Provincial délicat jusqu'au scrupule, ne vous ait communiqué quelque chose de son esprit. Ce n'est pas sur le Provincial que je me suis réglé, repartit Eudoxe, c'est sur le bon sens qu'il prend lui-même pour sa regle, dans ce qui ne dépend pas précisément de l'usage : car il ne faut que consulter la raison, pour n'approuver pas certaines pensées que tout le monde presque admire; par exemple, celle de Lucain qui est si fameuse :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

Et que le Traducteur de la Pharsale a rendue en notre langue, par ces vers :

Les Dieux servent César ; mais Caton suit Pompée.

Je voudrois bien pour la rareté du fait, dit Philanthe en souriant, que cela ne vous plût pas. En vérité ce seroit tant pis pour vous, ajouta-t-il, d'un air sérieux.

Je vous proteste, repliqua Eudoxe, que cela ne m'a jamais plu ; & quand les adorateurs de Lucain devroient m'en savoir mauvais gré, je ne changerai pas de sentiment. Mais qu'y a-t-il de plus grand & de plus beau, reprit Philanthe, que de mettre les Dieux d'un côté, & Caton de l'autre ?

La pensée n'a par malheur qu'une belle apparence, dit Eudoxe ; & quand on vient à l'approfondir, on n'y trouve pas de bon sens. Car enfin elle représente d'abord les Dieux attachés au parti injuste, tel qu'étoit celui de César, qui sacrifioit sa patrie à son ambition, & qui prétendoit opprimer la liberté publique que Pompée tâchoit de défendre : or, le bon sens ne veut pas que les Dieux approuvent l'injustice d'un usurpateur, qui viole les loix divines & humaines, pour se rendre le maître du monde ; & un esprit droit auroit oublié

les Dieux dans cette occasion, bien loin de les mettre en jeu. D'ailleurs Caton étant un homme de bien, selon la peinture que le Poëte en fait lui-même, il n'y a pas de raison à l'opposer aux Dieux, & à le mettre dans d'autres intérêts que les leurs. C'est détruire son caractere, c'est lui ôter sa vertu : car, si nous en croyons Salluste, c'étoit une partie de la probité Romaine, que d'être affectionné aux Dieux immortels; & on ne commença à les négliger que quand les mœurs commencerent à se corrompre. *a* Il est encore moins raisonnable d'élever Caton au-dessus des Dieux, pour faire valoir le parti de Pompée; & c'est pourtant ce que signifie :

Sed victa Catoni.

Mais Caton suit Pompée.

Le *Mais* est là une marque de distinction & de préférence.

A la vérité ce Romain étoit, au jugement des Romains mêmes, l'image vivante de la vertu, & en tout plus semblable aux Dieux qu'aux hommes *b* : c'étoit, si vous voulez, un homme divin, mais c'étoit un homme; & le Poëte,

a Avaritia fidem, probitatem, cæterasque artes bonas subvertit : pro his superbiam, crudelitatem, Deos negligere edocuit. *Bell. Catil.*

b Homo virtuti simillimus, & per omnia ingenio diis, quàm hominibus propior. *Vellei Paterc. lib.* 2.

tout Païen, tout Poëte qu'il est, ne peut pas donner à un homme l'avantage sur les Dieux, sans blesser la Religion dans laquelle il vit; de sorte que la pensée de Lucain est tout ensemble, & fausse, & impie.

Je ne raisonne pas tant, dit Philanthe, & tous vos raisonnements ne m'empêcheront pas de trouver la pensée de Lucain admirable. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, reprit Eudoxe; mais je ne puis admirer ce qui n'est point vrai.

Ne pourroit-on point, repartit Philanthe, expliquer la chose de cette maniere? Il a plu aux Dieux que le méchant parti prévalût au bon, quoique Caton souhaitât le contraire. Cela choque-t-il la raison, & n'est-ce pas le sens du vers? Tous les jours les gens de bien font des vœux pour la prospérité de leurs semblables, pour le succès d'une bonne cause: leurs vœux ne sont pas toujours exaucés, & la Providence fait quelquefois tourner les choses autrement.

Les Dieux se sont déclarés pour César par l'événement, quoique le parti de Pompée fût le plus juste, & que Caton le soutînt: le *Mais* du vers ne signifie peut-être que ce *quoique*, & n'offense pas les Dieux dont les desseins sont impénétrables.

Si la pensée du Poëte n'étoit que cela, repartit Eudoxe, ce ne seroit pas grand'-chose, & il n'y auroit pas lieu de se récrier : je suis sûr du moins que ses partisans ne l'entendent pas de la sorte, & que le sens qui ne me plaît pas est justement celui qu'ils admirent. Pour en être convaincu, vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que dit un de ces admirateurs de Lucain, dans ses Réflexions sur nos Traducteurs. Selon lui, Brébeuf se relâche quelquefois ; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le Traducteur demeure beaucoup au-dessous. L'exemple qu'apporte le faiseur de réflexions est le nôtre :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

Les Dieux servent César ; mais Caton suit Pompée.

Il soutient que l'expression françoise ne répond pas à la noblesse du latin, & que c'est mal prendre le sens de l'Auteur ; par la raison que Lucain, qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, veut l'élever au-dessus des Dieux, dans l'opposition des sentiments, sur le mérite de la cause ; & que Brébeuf tourne une image noble, de Caton élevé au-dessus des Dieux, en celle de Caton assujetti à Pompée.

Je ne prétends pas justifier la Traduction, poursuivit Eudoxe, & je demeure d'accord qu'elle n'est pas exacte. Je dis seulement que la réflexion du censeur prouve ce que je disois, que ceux qui sont entêtés de la Pharsale latine conçoivent quelque chose d'extraordinaire, par ces vers :

Victrix causa Deis placuit ; sed victa Catoni.

N'en faites pas le fin : vous en avez jugé ainsi vous-même jusqu'à cette heure, & le nouveau sens que vous venez d'imaginer, n'est qu'une défaite, pour mettre à couvert l'honneur de Lucain.

Quoi qu'il en soit, continua Eudoxe, je voudrois que les pensées ingénieuses qui entrent dans les ouvrages de prose ou de vers, fussent comme celles d'un grand Orateur, dont Cicéron parle, lorsqu'elles étoient si saines & si vraies ; si surprenantes & si peu communes ; enfin si naturelles & si éloignées de tous ces brillants, qui n'ont rien que de frivole & de puérile *a*. Car enfin, pour vous dire un peu, par ordre, ce que je pense là-dessus : la vérité est la premiere qualité, & comme le fondement des pensées : les plus belles sont vicieuses ; ou plutôt celles

a Sententiæ Crassi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili. *De Orat. lib.* 2.

qui passent pour belles, & qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque.

Mais dites-moi donc, repartit Philanthe, ce que c'est précisément qu'une pensée vraie; & en quoi consiste cette vérité, sans laquelle tout ce que l'on pense est, selon vous, si imparfait & si monstrueux.

Les pensées, reprit Eudoxe, sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées; & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet, ou spirituel, ou sensible. Or, les images & les peintures ne sont véritables qu'autant qu'elles sont ressemblantes: ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidélement; & elle est fausse, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes.

Je ne comprends point votre doctrine, repliqua Philanthe, & j'ai peine à me persuader qu'une pensée ingénieuse soit toujours fondée sur le vrai: je crois, au contraire, avec un fameux Critique, que le faux en fait souvent toute la grace, & en est même comme l'ame *a*. En effet,

a Bella falsitas plausibile mendacium, & ob eam caussam gratissimum, quod excogitatum solerter & ingeniosè. *Vavass. lib. de Epigramm.*

ne voyons-nous pas que ce qui pique davantage dans les épigrammes, & dans d'autres Pieces où brille l'esprit, roule d'ordinaire sur la fiction, sur l'équivoque & sur l'hyperbole, qui sont autant de mensonges?

Ne confondons rien, s'il vous plaît, reprit Eudoxe, souffrez que je m'explique pour me faire entendre. Tout ce qui paroît faux ne l'est pas, & il y a bien de la différence entre la fiction & la fausseté : l'une imite & perfectionne, en quelque façon, la nature; l'autre la gâte, & la détruit entiérement.

A la vérité le monde fabuleux, qui est le monde des Poëtes, n'a rien en soi de réel : c'est l'ouvrage tout pur de l'imagination; & le Parnasse, Apollon, les Muses avec le cheval Pégase, ne sont que d'agréables chimeres. Mais ce systême étant une fois supposé, tout ce qu'on feint dans l'étendue du même systême ne passe point pour faux parmi les Savants, sur-tout quand la fiction est vraisemblable, & qu'elle cache quelque vérité.

Selon la Fable, par exemple, les fleurs naissent sous les pas des Dieux & des Héros, pour marquer peut-être que les Grands doivent répandre l'abondance & la joie par-tout. Cela est plausible, & o

de la vraisemblance, si bien qu'en lisant les vers de Racan, sur Marie de Médicis :

Paissez, cheres Brebis, jouissez de la joie
Que le ciel vous envoie.
A la fin sa clémence à pitié de nos pleurs;
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient assez sous les pas de Marie.

En lisant, dis-je, ces vers, nous ne trouvons rien de choquant dans la pensée du Poëte; & si nous y reconnoissons du faux, c'est un faux établi qui a l'air de la vérité. Ainsi quand nous lisons dans Homere que les Déesses de la priere sont boiteuses & toutes contrefaites, nous n'en sommes point blessés : cela nous fait concevoir que la priere a d'elle-même quelque chose de bas, & que quand on prie, on ne va pas si vîte que quand on commande : ce qui a fait dire que les commandements sont courts, & que les prieres sont longues. On auroit pu ajouter que les uns sont fiers & hautains, que les autres sont humbles & rampantes.

Iliad. 1.

Nous ne sommes pas non plus choqués de ce qu'on a feint que les Graces étoient petites & d'une taille fort menue : on a voulu montrer par-là que les agréments consistent dans de petites choses; quelquefois dans un geste ou dans

un souris, quelquefois dans un air négligé & dans quelque chose de moins. Je dis de même de toutes les autres fictions où il y a de l'esprit ; telle qu'est la fable latine du Soleil & des Grenouilles, qui parut au commencement de la guerre de Hollande, & qui eut un si grand succès dans le monde.

C'est-à-dire, interrompit Philanthe, que vous ne condamneriez pas une autre vision du même Poëte ; que les Astres, jaloux de la gloire du Soleil, se liguerent tous contre lui : mais qu'en se montrant, il dissipa la conjuration, & fit disparoître tous ses ennemis. Non, sans doute, repartit Eudoxe ; la pensée est trop heureuse, & étant conçue sur le Parnasse, selon les regles de la fiction, elle a toute la vérité qu'elle peut avoir. Le systême fabuleux sauve ce que ces sortes de pensées ont de faux en elles-mêmes ; & il est permis, il est même glorieux à un Poëte de mentir d'une maniere si ingénieuse. Mais aussi, à la fiction près, le vrai doit se rencontrer dans les vers comme dans la prose. Par-là je ne prétends pas ôter à la Poësie le merveilleux, qui la distingue de la Prose la plus noble & la plus sublime : j'entends seulement que les Poëtes ne doivent jamais

détruire l'essénce des choses, en voulant les élever & les embellir.

De l'humeur dont vous êtes, repliqua Philanthe, vous n'approuveriez pas ce que dit l'Arioste d'un de ses Héros : que dans la chaleur du combat, ne s'étant pas apperçu qu'on l'avoit tué, il combattit toujours vaillamment tout mort qu'il étoit.

Il pover' huomo che non s'en era accerto,
Andava combattendo, & era morto.

Je n'approuve pas même, repartit Eudoxe, ce que le Tasse dit d'Argant :

Minacciava morendo, e non languia.

Je vous abandonne l'Arioste, reprit Philanthe; mais je vous demande quartier pour le Tasse, & je vous prie de considérer qu'un Sarrasin robuste & féroce, qui a été blessé dans le combat & qui meurt de ses blessures, peut bien menacer en mourant celui qui lui donne le coup de la mort. Je consens qu'il le menace, répondit Eudoxe, & même que ses derniers gestes, que ses dernieres paroles aient quelque chose de fier, de superbe & de terrible.

Superbi, formidabili, feroci.
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

Cela peut être, & cela convient au caractere d'Argant : à la mort on conserve les sentiments qu'on a eus pendant la vie;

on ramasse ce qui reste d'esprit & de forces, pour exprimer ce qu'on sent ; on jette quelquefois des cris effroyables, avant que de rendre le dernier soupir : mais de n'être point foible lorsqu'on se meurt, *e non languia*, c'est ce qui n'a point de vraisemblance. Le Cannibale de Montaigne est bien plus dans la nature que le Sarrasin du Tasse. Car enfin si le Cannibale, prisonnier de ses ennemis, les brave jusques dans les fers, leur dit des injures, leur crache au visage ; si au milieu des tourments & sur le point de mourir, n'ayant pas la force de parler, il leur fait la moue pour se moquer d'eux, & pour leur témoigner qu'il n'est pas vaincu : il n'y a rien là qui ne soit conforme au génie d'un barbare fier & tout plein de cœur.

Mais qu'y a-t-il de plus convenable à la vertu héroïque, dit Philanthe, que de mourir sans nulle foiblesse ? Les Héros, reprit Eudoxe, ont de la constance en mourant ; mais la fermeté de leur ame n'empêche pas que leur corps ne s'affoiblisse : ils n'ont de ce côté-là nul privilege : cependant le *non languia* qui va au corps, exempte Argant de la loi commune, & détruit l'homme en élevant le Héros.

Je crains, repartit Philanthe, que vo-

tre délicatesse n'aille trop loin, & que vous n'outriez un peu la critique. Le Tasse veut dire, ce me semble, qu'à voir Argant irrité contre Tancrede, & le menaçant sur le point de mourir, on n'eût pas dit qu'il se mouroit; que sa fierté & sa colere effaçoient, en quelque sorte, sa langueur, & le faisoient paroître vigoureux.

C'est dommage, repliqua Eudoxe, que le Tasse ne se soit pas mieux expliqué. Pour moi, je m'attache à ce que dit un Auteur; & je ne sais pas lui faire dire ce qu'il ne dit point.

Après tout, repartit Philanthe, au regard du vrai que vous voulez établir, & que vous cherchez dans toutes les pensées ingénieuses, des Auteurs très-graves ne sont pas de votre avis. *a* Sans parler de Macrobe, ni de Séneque, qui nomment sophismes plaisants, ce que nous appellons pointes d'esprit, ce que les Italiens appellent *vivezze d'ingegno*, & les Espagnols *agudezas;* Aristote réduit presque tout l'art de penser spirituellement à la métaphore, qui est une espece de tromperie; & le Comte Thesauro dit, selon les principes de ce Philosophe, que les pensées les plus subtiles &

Cannochiale Aristotelico.

a Cavillationes. *Macrob.* Vafræ & ludicræ conclusiones. *Senec.*

les plus exquises ne sont que des enthymêmes figurés, qui plaisent & imposent également à l'esprit.

Tout cela doit s'entendre dans un bon sens, repartit Eudoxe. Le figuré n'est pas faux, & la métaphore a sa vérité aussi-bien que la fiction. Rappellons ici ce qu'Aristote enseignoit dans sa Rhétorique, & concevons un peu sa doctrine. *Lib. 3. cap. 1.*

Quand Homere dit qu'Achille va comme un Lion, c'est une comparaison : mais quand il dit du même Héros, *ce Lion s'élançoit*, c'est une métaphore. Dans la comparaison le Héros ressemble au Lion ; dans la métaphore le Héros est un Lion. La métaphore, comme vous voyez, est plus vive & plus courte que la comparaison ; celle-là ne nous représente qu'un objet, au lieu que celle-ci nous en montre deux : la métaphore confond, pour ainsi dire, le Lion avec Achille, ou Achille avec le Lion ; mais il n'y a pas plus de fausseté dans l'une que dans l'autre. Ces idées métaphoriques ne trompent personne : on sait ce qu'elles signifient, pour peu que l'on ait d'intelligence ; & il faudroit être bien grossier, pour prendre les choses à la lettre. En effet, pouvons-nous douter, au regard d'Achille, que ce ne soit pour marquer sa force, sa fierté & son cou-

tage, qu'Homere le nomme un Lion? Et quand Voiture dit du grand Gustave, *Voici le Lion du Nord*, qui ne découvre au travers de cette image étrangere un Roi redoutable, par sa valeur & par sa puissance, dans tout le Septentrion?

Disons donc que les métaphores sont comme ces voiles transparents, qui laissent voir ce qu'ils couvrent; ou comme des habits de masque, sous lesquels on reconnoît la personne qui est déguisée.

Je suis ravi, dit Philanthe, pour l'amour des Poëtes & des Orateurs, que la fiction & la métaphore ne blessent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'esprit. Mais j'ai bien peur, ajouta-t-il, que l'équivoque & le vrai n'y puissent compatir ensemble, selon vos principes. Cependant ce seroit dommage que tant de pensées, dont tout l'agrément vient d'une équivoque, ne fussent point bonnes; par exemple, celle de Voiture sur le Cardinal Mazarin, que son cocher versa un jour dans l'eau:

Prélat, passant tous les Prélats passés;
Car les présents seroit un peu trop dire,
Pour Dieu rendez les péchés effacés
De ce cocher qui vous sut mal conduire:
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Votre renom le rendit téméraire.
Il ne crut pas versant pouvoir mal faire;

Car chacun dit que quoi que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds.

Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celles-là, répondit Eudoxe; & ce placet en faveur du cocher qui versa le Cardinal, me semble meilleur que l'autre dont je me souviens:

Plaise, Seigneur, plaise à votre Eminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher:
On ne lui doit ce crime reprocher:
Le trop hardi meneur ne savoit pas
De Phaéton l'histoire & piteux cas:
Il ne lisoit métamorphose aucune,
Et ne croyoit qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César & sa fortune.

Car si vous y prenez garde, ce cocher, qui n'a point lu les métamorphoses, sait un endroit considérable de l'Histoire Romaine. Cependant je ne vois pas qu'un homme, qui n'a point entendu parler de Phaéton, dût être si bien informé des aventures de César. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, & je viens à la pensée du placet que vous avez rapporté. Quoiqu'elle soit fausse en un sens, elle ne laisse pas d'être vraie en un autre, selon

le caractere des pensées qui sont conçues en paroles ambiguës, & qui ont toujours un double sens, l'un propre qui est faux, l'autre figuré qui est vrai. Ici le sens propre & faux, est que le Cardinal se trouve toujours sur ses pieds, en sorte qu'il ne puisse jamais tomber à terre; le sens figuré & vrai, est qu'il se trouve toujours sur ses pieds, en sorte que rien ne renverse ses desseins, ni sa fortune.

Au reste, le vrai est toujours vrai, bien qu'il soit mêlé avec le faux. Une bonne pistole ne se gâte pas auprès d'une fausse : on ne vous en doit qu'une, on vous en présente deux, l'une bonne, l'autre méchante; choisissez, on verra si vous êtes connoisseur, & vous aurez vous-même le plaisir d'éprouver la justesse de votre discernement. C'est à peu près ce qui se passe dans l'équivoque, qui proprement n'est qu'un jeu d'esprit. La vérité y est jointe à la fausseté, & ce qu'il y a de remarquable, le faux conduit au vrai; car du sens propre qui est le faux sens de l'équivoque, on passe au figuré qui est le vrai, & cela paroît visiblement dans l'exemple que vous avez apporté. En lisant ce que dit Voiture du Cardinal Mazarin, je conçois deux choses, comme je vous ai déja dit; l'une fausse, que

le pied ne lui manque jamais, & qu'il se tient toujours debout; l'autre vraie, que son esprit & sa fortune sont toujours dans la même situation. La premiere mene tout d'un coup à la seconde, en nous faisant prendre le change agréablement. Ces équivoques se souffrent, & plaisent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les récits de ballet, & dans d'autres ouvrages où l'esprit se joue.

Mais à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrêmement fade, & que les gens de bon gout ne peuvent souffrir, parce que le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part. L'Epigramme de Saint-Amand, sur l'incendie du Palais, est dans ce genre.

Certes l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le Palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Ce quatrain a ébloui autrefois; & certaines gens le trouvent encore fort spirituel. Et qu'y a-t-il de plus heureux & de plus joli, interrompit Philanthe? Il ne peut se voir rien de plus creux, ni de plus frivole, reprit Eudoxe; ce ne sont que des mots en l'air qui n'ont point de sens; c'est du faux tout pur. Car enfin ce qu'on appelle épice au Pa-

lais n'a nul rapport à l'embrasement ; & le Palais de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre, ne conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la Justice s'exerce, & se vend si vous voulez.

Que pensez-vous, dit Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre Epigramme de Saint-Amand?

Ci gît un fou nommé Pasquet,
Qui mourut d'un coup de mousquet ;
Lorsqu'il voulut lever la crête.
Quant à moi je crois que le sort
Lui mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre sage en sa mort.

Cela peut trouver sa place dans le genre burlesque ou comique, avec les turlupinades & les quolibets, repartit Eudoxe ; ce sont de faux diamants qu'on porte dans les mascarades & dans les ballets ; c'est une fausse monnoie qui ne gâte rien dans le commerce, quand on la donne pour ce qu'elle vaut ; mais qui voudroit la faire passer pour bonne, se rendroit fort ridicule dans la société des gens raisonnables.

A parler en général, il n'y a point d'esprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coute moins, & ne se trouve plus facilement. L'ambiguité, en quoi consiste son caractere, est moins

un ornement du discours qu'un défaut ; & c'est ce qui la rend insipide, sur-tout quand celui qui s'en sert y entend finesse, & s'en fait honneur. D'un autre côté elle n'est pas toujours aisée à entendre ; l'apparence mystérieuse que lui donne son double sens, fait souvent qu'on ne va pas au véritable, sans quelque peine ; & quand on y est parvenu, on a regret à sa peine, on se croit joué ; & je ne sais si ce qu'on sent alors n'est pas une maniere de dépit, d'avoir cherché pour ne rien trouver.

Toutes ces raisons décréditent fort les pures équivoques parmi les personnes de bon sens. Je dis les pures équivoques ; car toutes les figures qui renferment un double sens, ont chacune en leur espece des beautés & des graces qui les font valoir, quoiqu'elles tiennent quelque chose de l'équivoque. Un seul exemple vous fera concevoir ce que je veux dire. Martial dit à Domitien ; *Les peuples de votre Empire parlent divers langages : ils n'ont pourtant qu'un langage, lorsqu'ils disent que vous êtes le véritable pere de la patrie.* *a* Voilà deux sens, comme vous voyez, & deux sens qui font antithese ; *parlent divers langages, n'ont qu'un lan-*

a Vox diversa sonat, populorum est vox tamen una ; cùm verus patriæ diceris esse pater. *In Amphit. Cæs.*

gage. Ils ſont tous deux vrais, ſelon leurs divers rapports, & l'un ne détruit point l'autre. Ils s'accordent au contraire enſemble, & de l'union de ces deux ſens oppoſés il réſulte je ne ſais quoi d'ingénieux, qui eſt fondé ſur le mot équivoque de *vox* en latin, & de *langage* en françois. Pluſieurs pointes d'Epigrammes & quantité de bons mots ou de reparties ſpirituelles, ne piquent que par le ſens double qui s'y rencontre; & ce ſont là proprement les penſées que Macrobe & Séneque nomment des ſophiſmes agréables.

A ce que je vois, dit Philanthe, le vrai a plus d'étendue que je ne croyois, puiſqu'il n'eſt pas incompatible avec l'équivoque dans les ouvrages d'eſprit: il ne reſte plus que de l'accorder avec l'hyperbole, & j'ai bien envie de ſavoir ce que vous penſez là-deſſus.

L'origine ſeule du mot, repartit Eudoxe, décide la choſe en général. Tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux, juſqu'à la vertu, qui ceſſe d'être vertu, dès qu'elle va aux extrêmités, & qu'elle ne garde point de meſures. Ainſi les penſées qui roulent ſur l'hyperbole ſont toutes fauſſes d'elles-mêmes, & ne méritent point d'avoir place dans un ouvrage raiſonnable, à moins que l'hyperbole ne ſoit d'une

d'une espece particuliere, ou qu'on n'y mette des adoucissements qui en temperent l'excès : car il y a des hyperboles moins hardies, & qui ne vont pas au de-là des bornes, quoiqu'elles soient au-dessus de la croyance commune. *a* Il y en a que l'usage a naturalisées, pour ainsi dire, & qui sont si établies, qu'elles n'ont rien qui choque. Homere dit que Nirée est la beauté même, & Martial que Zoile n'est pas vicieux, mais le vice même. *b* Nous disons tous les jours, en parlant d'une personne très-sage & très-vertueuse : *C'est la sagesse, c'est la vertu même.* Nous disons encore avec les Grecs & avec les Latins : *Elle est plus blanche que la neige : il va plus vîte que le vent.* *c* Ces hyperboles, selon Quintilien, mentent sans tromper, &, selon Séneque, elles ramenent l'esprit à la vérité par le mensonge, en faisant concevoir ce qu'elles signifient, à force de l'exprimer d'une maniere qui semble le rendre incroyable. *d*

Pour celles qu'on prépare & qu'on amene peu à peu, elles ne révoltent point l'esprit des lecteurs ou des auditeurs. Elles

a Ultra fidem non ultra modum. *Quintil. lib.* 8, *cap.* 6.

b Mentitur qui te vitiosum, Zoile, dixit. Non vitiosus homo es, Zoile, sed vitium. *Lib.* 11.

c Monere satis est mentiri hyperbolen, nec ita ut mendacio fallere possit. *Lib.* 8, *cap.* 6.

d In hoc hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat. *De Ben. lib.* 7, *cap.* 23.

en gagnent même la croyance, je ne sais comment, au sentiment d'Hermogene; & ce qu'elles proposent de plus faux devient au moins vraisemblable. Nous en avons un exemple illustre dans Homere. Il ne dit pas tout d'un coup que Polyphême arracha le sommet d'une montagne : cela auroit paru peu digne de foi. Il dispose le lecteur par la description du Cyclope, qu'il dépeint d'une taille énorme, & auquel il donne des forces égales à sa taille, en lui faisant porter le tronc d'un grand arbre pour massue, & fermer l'entrée de sa caverne avec une grosse roche. De plus il lui fait manger plus de viandes en un repas, qu'il n'en faudroit à plusieurs hommes; & enfin il ajoute que Neptune étoit son pere. Après toutes ces préparations, quand le Poëte vient à dire que Polyphême arracha le sommet d'une montagne, on ne trouve point son action trop étrange. Rien n'est, ce me semble, impossible à un homme qui est fils du Dieu de la mer, & qui n'est pas fait comme les hommes ordinaires.

Il y a d'autres manieres qui adoucissent ce que l'hyperbole a de dur, & qui même y donnent un air de vraisemblance. Virgile dit qu'à voir les flottes d'Antoine & d'Auguste dans la bataille d'Ac-

tium, on croiroit que ce ſoient les Cyclades qui flottent ſur l'eau. *a* Et Florus, en parlant de la promptitude avec laquelle les Romains firent bâtir un grand nombre de vaiſſeaux à la premiere guerre Punique, dit qu'il ſembloit, non pas que les navires fuſſent conſtruits par des ouvriers, mais que des arbres fuſſent changés en navires par les Dieux. *b* Ils ne diſent pas que les navires ſont des Iſles flottantes, ni que les arbres ſont changés en navires : ils diſent ſeulement qu'on croiroit que cela eſt, & qu'il ſemble que cela ſoit. Cette précaution ſert comme de paſſe-port à l'hyperbole, ſi j'oſe parler ainſi, & la fait recevoir juſques dans la proſe : car ce qui s'excuſe avant que d'être dit, eſt toujours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il ſoit. *c*

Voiture ne manque jamais de mettre ces ſortes d'adouciſſements où il faut ; & nul Ecrivain ne ſait mieux que lui rendre vrai, en quelque façon, ce qui ne l'eſt pas.

Comme Eudoxe aime la lecture, & qu'allant ſe promener ſeul, il porte ordinairement avec lui un livre ou deux ;

a Pelago credas innare revulſas Cycladas. *Æneid. l.* 8.
b Ut non naves arte factæ, ſed quodam munere Deorum in naves mutatæ arbores viderentur. *Hiſt. Rom. l.* 2, *cap.* 2.
c Propriis auribus auditur, quamvis incredibile eſt, quod excuſatur antequam dicitur. *Senec. Rhet. Suaſor.* 2.

outre les *Doutes* du Gentilhomme Bas-Breton, il avoit les *Lettres* de Voiture qu'il ne se lasse point de lire, & où il trouve toujours de nouvelles graces. Il ouvrit le livre, & lut dans la Lettre au Cardinal de la Valette, sur la promenade de la Barre :

» Au sortir de table le bruit des vio-» lons fit monter tout le monde en haut, » où l'on trouva une chambre si bien » éclairée, qu'il sembloit que le jour, » qui n'étoit plus sur la terre, s'y fût re-» tiré tout entier.

Cet *il sembloit*, continua Eudoxe, rectifie la pensée, & la réduit à un sens raisonnable, toute hyperbolique qu'elle est. Il lut après dans la Lettre écrite à Madame de Saintot, en lui envoyant le Roland Furieux de l'Arioste, traduit en François ; il lut, dis-je, les paroles suivantes, qui se rapportent en partie à Angélique.

» Toutes les couleurs & le fard de la » Poésie ne l'ont su peindre si belle que » nous vous voyons ; & l'imagination » même des Poëtes n'a pu monter jus-» ques-là.

Voilà qui est bien excessif & bien faux, interrompit Philanthe. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & j'avoue que la pensée seroit fort mauvaise, si

l'Auteur en demeuroit là : mais écoutez ce qui suit.

» Aussi, à dire le vrai, les chambres de » cryſtal & les palais de diamants ſont » bien plus aiſés à imaginer ; & tous les » enchantements des Amadis, qui vous » ſemblent ſi incroyables, ne le ſont pas » tant, à beaucoup près, que les vôtres : » dès la premiere vue, arrêter les ames » les plus réſolues & les moins nées à la » ſervitude ; faire naître en elles une » ſorte d'amour qui connoiſſe la raiſon, » & qui ne ſache ce que c'eſt que du » deſir & de l'eſpérance ; combler de » plaiſir & de gloire, les eſprits à qui » vous ôtez le repos & la liberté : ce ſont » des effets étranges & plus éloignés de » la vraiſemblance, que les hypogriphes » & les chariots volants, ni que tout ce » que les Romans nous content de plus » merveilleux.

Ces réflexions juſtifient tout ; & c'eſt par des voies comme celles-là que l'hyperbole la plus hardie parvient à être crue, lors même que ce qu'elle aſſure eſt au-deſſus de la croyance. *a*

L'ironie me ſemble encore toute propre à me faire paſſer l'hyperbole, pour-

a Nunquam tantum ſperat hyperbole quantum audet ; ſed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. *Senec. de Benef. l.* 7, *c.* 23.

ſuivit Eudoxe. Dès qu'on raille ou qu'on badine, on eſt en droit de tout dire.
» Si Balzac diſoit en riant, qu'il ſort de
» ſes muſcats dequoi enivrer la moitié
» de l'Angleterre ; que tout ce qui doit
» ſe boire en tout un pays s'eſt débordé
» chez lui ; qu'il y a plus de parfums dans
» ſa chambre que dans toute l'Arabie
» Heureuſe, & qu'on y verſe quelque-
» fois ſi grande abondance d'eau, de naffe
» & de jaſmin, que lui & ſes gens ne
» peuvent ſe ſauver qu'à la nage : » ſi, dis-je, Balzac diſoit cela en riant, Philarque n'auroit rien peut-être à lui reprocher là-deſſus : mais par malheur il parle très-ſérieuſement ; & c'eſt le premier homme du monde, pour dire d'un ton grave des choſes extrêmes, où il n'y a pas la moindre apparence de vérité.

Voiture eſt bien éloigné de ce caractere. Il le prend ſur un ton railleur, dès qu'il avance quelque choſe d'hyperbolique. Ecoutez un autre endroit de la Lettre du Cardinal de la Valette ſur les divertiſſements de la Barre.

» Le Bal continuoit avec beaucoup de
» plaiſir, quand tout-à-coup un grand bruit
» que l'on entendit dehors, obligea toutes
» les Dames à mettre la tête à la fenêtre ;
» & l'on vit ſortir d'un grand bois, qui
» étoit à trois cents pas de la maiſon, un

» tel nombre de feux d'artifice, qu'il
» sembloit que toutes les branches &
» tous les troncs d'arbres se convertis-
» sent en fusées; que toutes les étoiles
» du ciel tombassent; & que la sphere
» du feu voulût prendre la place de la
» moyenne région de l'air. Ce sont,
» Monseigneur, trois hyperboles, les-
» quelles appréciées & réduites à la juste
» valeur des choses, valent trois douzai-
» nes de fusées.

Cette conclusion est toute badine & toute ironique. Voiture a cru que le correctif d'*il sembloit* ne suffisoit pas en cette rencontre, & qu'il falloit tourner les choses en raillerie. Le Tésauro n'y fait pas tant de façon : il se contente de dire, en parlant des fusées volantes, qu'il semble qu'elles vont embraser la sphere du feu, foudroyer les foudres mêmes, & donner l'allarme aux étoiles, *par che sagliano ad inflammar las fera del fuoco, à fulminari fulmini, & à gridar allarme contra le stelle.* Il se contente, dis-je, du tempérament d'*il semble, par che sagliano*, & ne ménage plus rien ensuite. S'il badinoit comme Voiture, on lui passeroit ses pensées, toutes hardies, toutes fausses qu'elles sont; car je le répete, on peut tout dire en riant, & même, si vous y prenez garde, le faux de-

vient vrai à la faveur de l'ironie : *a* c'est elle qui a introduit ce que nous appellons *contrevérités*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une très-honnête personne ; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plutôt ce qu'on ne dit pas. *b*

Mais je suis las de parler tout seul, & vous voulez bien que je respire un moment. Je vous ai écouté sans vous interrompre, repliqua Philanthe, parce que je prenois plaisir à vous entendre, & que je ne voulois rien perdre d'une doctrine dont je n'avois que des idées fort confuses. Je me réjouis, au reste, continua-t-il, que vous fassiez un peu grace à l'hyperbole, qui est si chere aux Italiens & aux Espagnols mes bons amis. J'entends raison, comme vous voyez, repartit Eudoxe, & je ne suis pas si sévere que vous pensez : mais ne vous y trompez pas, ajouta-t-il, & souvenez-vous à quelles conditions ces figures sont permises ; sur-tout n'oubliez jamais ce qu'a dit un des meilleurs esprits de notre siecle.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable ;
Il doit regner par-tout, & même dans la Fable.

a Omnis falsè dicendi ratio in eo est, ut aliter quàm est, rectum verumque dicatur. *Quint. l. 6, cap. 3.*
b Intelligitur quod non dicitur. *Ibid.*

Je doute, repliqua Philanthe, qu'il regne dans une Epitaphe de François I, composée en dialogue par Saint-Gelais : je l'ai lue depuis peu, & ne l'ai pas oubliée.

Qui tient enclos cé marbre que je vois ?
Réponse. *Le grand François, incomparable Roi.*
Comme eût tel Prince un si court monument ?
Réponse. *De lui il n'y a que le cœur seulement.*
Donc ici n'est pas tout ce grand vainqueur ?
Réponse. *Il y est tout ; car tout il étoit cœur.*

Votre doute est très-bien fondé, repartit Eudoxe. Une Piece toute sérieuse demande quelque chose de plus solide & de plus réel.

A ce compte-là, dit Philanthe, l'Epitaphe du Maréchal de Ranzau ne vaudroit guere mieux que celle de François I. Je me souviens du dernier vers qui renferme toute la pensée. Vous savez que ce Maréchal avoit perdu un œil & une jambe à la guerre, & qu'on ne vit peut-être jamais un Général d'armée plus estropié que lui. Le Poëte fonde là-dessus sa pensée. Après avoir dit qu'il n'y a

sous le marbre qu'une moitié du grand Ranzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclut ainsi :

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Outre le cœur, interrompit Eudoxe en riant, ne lui laissa-t-on pas le poumon & le foie entiers, sans parler du reste ? La pensée vous semble donc fausse, reprit Philanthe ? Oui, repartit Eudoxe, & j'aime bien mieux ce que dit Voiture à Mademoiselle Paulet. Ecoutez-le.

» Si j'osois écrire des Lettres pitoya-
» bles, je dirois des choses qui vous fe-
» roient fendre le cœur : mais pour vous
» dire le vrai, je serai bien aise qu'il de-
» meure entier ; & je craindrois que s'il
» étoit une fois en deux, il ne fût par-
» tagé en mon absence. Vous voyez com-
» me je sais bien me servir des jolies cho-
» ses que j'entends dire.

Car enfin, poursuivit Eudoxe, Voiture s'égaie & se joue ; il se moque même de quelqu'un qui avoit dit quelque chose de semblable ; & je m'étonne que l'Auteur de *la Justesse* ait fait sur cela le procès à Voiture même. Le Censeur n'a pas sans doute pris garde à ces paroles : *Vous voyez comme je sais bien me servir des jolies choses que j'entends dire.*

Mais quand Voiture auroit parlé de son chef, je ne le chicanerois pas : c'est un Ecrivain enjoué, qui dans une petite débauche d'esprit, dit des folies de gaieté de cœur, pour se réjouir & pour réjouir les autres ; de même à peu près qu'en diroit un homme de belle humeur, qui étant à table avec ses amis, feroit semblant d'extravaguer après avoir un peu bu. On ne doit pas prendre au pied de la lettre ce qui échappe en ces rencontres : & pour moi j'aurois bien plus de peine à souffrir qu'un Ecrivain dît de sens froid, après avoir eu un vomissement de sang :

» Je n'oserois pas dire, comme aupa-
» ravant, que je vous aime de toute mon
» ame, puisque j'en ai perdu plus de la
» moitié. Pour parler réguliérement, je
» dis que je vous aime de toute ma force.

Ce sont les paroles de Balzac que je lisois ce matin, & qui m'ont frappé. Qu'y trouvez-vous à reprendre, dit Philanthe ? Outre qu'il n'est permis qu'aux Poëtes, reprit Eudoxe, de confondre le sang avec l'ame, & de prendre l'un pour l'autre : s'il a perdu la moitié de son ame, il ne lui reste plus guere de forces ; & c'est exprimer sa tendresse foiblement, que de dire à son ami qu'il l'aime de toute sa force.

Mais ce qu'il dit d'ailleurs n'eſt pas plus vrai, ni plus juſte. » Je ſuis auſſi déchiré » que ſi je m'étois trouvé dans toutes les » batailles que j'ai lues. Je ne ſuis plus » qu'une piece de moi-même, plus que » le quart ou le demi-quart de ce que » j'ai été.

Il n'appartient qu'à Voiture, pourſuivit Eudoxe, de penſer plaiſamment & correctement tout enſemble : voici un endroit qui le prouve bien.

» Je ne puis pas dire abſolument que » je ſois arrivé à Turin, car il n'y eſt » arrivé que la moitié de moi-même ; » vous croyez que je veux dire, que l'au- » tre eſt demeurée auprès de vous. Ce » n'eſt pas cela : c'eſt que de cent & qua- » tre livres que je peſois, je n'en peſe » plus que cinquante-deux ; il ne peut » ſe voir rien de ſi maigre, ni de ſi dé- » charné que moi.

Vous voyez que Voiture n'eſt point faux dans ſon enjouement, & que Balzac l'eſt dans ſon ſérieux. Mais ſavez-vous bien, ajouta-t-il, qu'une ſeule penſée fauſſe eſt capable de gâter une belle Piece de proſe ou de vers ?

Malherbe n'a peut-être rien fait de plus beau que les Stances ſpirituelles, qui commencent par ce vers :

N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du monde ;

Et c'est dommage qu'il y ait du faux dans la Stance la plus remarquable :

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés de vers.

Costar a bien remarqué que les ames de ces Rois dont le Poëte parle, n'ont garde de faire les vaines dans leurs tombeaux, où elles ne sont pas, ni selon notre Théologie, ni selon celle des Païens. Mais le savant homme, qui a fait des observations si curieuses sur les Poésies de Malherbe, dit Philanthe, a bien remarqué aussi que les Poëtes ont une Théologie à part, selon laquelle Malherbe a pu dire que les ames sont dans les sépulcres, comme Ronsard l'avoit dit avant lui.

Ha, que diront là-bas sous les tombes poudreuses
De tant de vaillants Rois les ames généreuses ?

La remarque de l'Auteur des Observations, reprit Eudoxe, est très-vraie au regard de cette Théologie particuliere

des Poëtes. Il s'agit seulement de savoir, si Malherbe parle ici en Théologien du Parnasse. Je tombe d'accord qu'on peut feindre que les morts sont en corps & en ame dans leurs tombeaux, & qu'on peut même les y faire parler en faisant leur épitaphe. J'avoue ensuite que dans une Piece profane & toute poétique, il est permis avec Virgile, d'ensevelir les manes, & qu'on a droit de faire errer les ames des morts autour des lieux où ils ont été enterrés : *a* mais je doute que dans un ouvrage tout chrétien & tout uni, qui n'a rien de poétique que la versification, tel qu'est celui de Malherbe, on puisse parler le langage de la plus haute Poésie. Le Poëme de Ronsard, sur les miseres du temps, souffre des idées & des expressions qu'une Stance spirituelle, sur la vanité des grandeurs du monde, ne comporte pas.

Quoi que vous en disiez, repliqua Philanthe, il est certain que l'orgueil des Grands paroît jusques après leur mort en la pompe de leurs funérailles, & surtout en la magnificence de leurs tombeaux. Cela ne suffit-il pas pour dire que leurs ames sont encore les vaines dans ces superbes mausolées, sans qu'elles y

a Id. cinerem & manes credis curare sepultos. *Æneid.*

soient elles-mêmes, puisqu'elles y étalent encore leur vanité, ou plutôt puisque leur vanité y est encore étalée ?

Je ne crois pas, répondit Eudoxe, que ce soit là le sens du Poëte ; & c'est, ce me semble, affoiblir sa pensée, en voulant la justifier. On pourroit du moins la rectifier, dit Philanthe, en mettant *ombres*, au lieu *d'ames* :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
Font encore les vaines.

Si par *ombres*, repartit Eudoxe, on n'entend que les figures & les représentations, qui sont élevées en bronze ou en marbre sur la sépulture des Rois, je n'y vois nul inconvénient ; mais si on entend ce que les Anciens entendoient par *ombres* des morts, & ce qu'ils appelloient *manes*, la pensée est un peu Païenne. Après tout je serois moins choqué de leurs *ombres* que de leurs *ames* ; & peut-être que le Christianisme pourroit s'accorder en cela avec la poésie.

L'Auteur du Poëme de saint Louis, repliqua Philanthe, porte les choses plus loin que Malherbe, en parlant de son héros, qui va à Saint-Denis avant que de partir pour la Terre-Sainte :

Il visite le Temple où regnent ses Aïeux,
Dans leurs tombeaux encore du temps victorieux.

Je ne vois pas, répondit Eudoxe, comment les Rois de France regnent là, ni qu'ils y soient victorieux du temps : ils n'y sont eux-mêmes que cendres ; & le temps qui consume tout, n'épargne, ni leurs statues, ni leurs mausolées.

Le défaut de ces vers françois, dit Philanthe, me fait craindre pour une Epitaphe latine du Cardinal de Richelieu que nous avons lue ensemble plus d'une fois, & que j'ai toujours admirée. Il faut avouer, repliqua Eudoxe, que l'Epitaphe est pleine d'esprit, & qu'elle marque parfaitement le caractere de ce grand Ministre : mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y ait du faux en plus d'un endroit. Elle commence par ces mots, si ma mémoire ne vous trompe : *Asta, Viator ; quod usquam videbis, & audies, hîc tegitur.* Cela peut-il se soutenir ? *Arrête, Passant ; tout ce que tu verras, tout ce que tu entendras, en quelque lieu du monde que ce soit, est ici renfermé.*

L'endroit du chariot sur lequel le corps fut mené la nuit au lieu de sa sépulture, n'est pas plus vrai ; les paroles me reviennent : *Secuti pedites, equitesque magno numero, faces prætulerunt ; crucem nemo, quia publicam currus deferebat.* Après avoir dit, comme vous voyez, que plusieurs gens de pied & plusieurs cavaliers por-

toient des flambeaux, il ajoute: *Personne ne portoit la Croix ; parce que le chariot portoit la Croix publique.* N'en déplaise à l'Auteur de l'Epitaphe, sa pensée est fausse : elle pourroit être vraie, & plaire même avec toute sa malignité, si dans ces sortes de pompes funebres quelqu'un portoit la Croix, & que dans celle-là on eût manqué à la porter. Mais comme ce sont des cérémonies du monde, & en quelque façon profanes, l'Eglise ne s'y mêle point; ainsi ce n'est pas parce que le chariot portoit la Croix publique que personne ne portoit la Croix; & la raison de l'Auteur n'a nul fondement. La pensée qui est à la fin ne me semble guere plus solide : *Inter Theologos situs, ingens disputandi argumentum.* L'heureuse conclusion : *Il a été enterré parmi des Docteurs, & il est un grand sujet de dispute.*

Voilà proprement, dit Philanthe, ce qui s'appelle des pointes. Oui, reprit Eudoxe, & ce sont aussi ces faiseurs de pointes qui pensent le plus souvent faux. Quelque sujet qu'ils aient entre les mains, ils veulent briller; & pour l'ordinaire le bons sens n'est pas ce qu'ils cherchent. Leur dessein est d'éblouir; mais ils n'imposent qu'au peuple, c'est-à-dire, aux gens qui se contentent des apparences : ceux qui ont l'esprit droit & solide ne sont pas leurs dupes.

Un de ces hommes à pointes, qui s'est fait admirer en son temps à la Cour de Savoie, & qui a composé en latin l'Eloge de Louis XIII, dit que ce Prince devoit infailliblement guérir la France de tous ses maux, ayant eu pour mere une Princesse de la Maison de Médicis, & étant né le jour de saint Côme & de saint Damien, tous deux Médecins. *a* Il ajoute que Louis le Juste tenoit de son horoscope la balance, & que Henri le Grand lui mit l'épée à la main, afin que le monde reconnût en sa personne une parfaite image de la Justice. Et je m'étonne, poursuivit Eudoxe, que le Panégyriste n'ait mis un bandeau sur les yeux du Prince, en lui en faisant un de son diadême : il ne restoit que cela pour rendre la pensée complete.

Après tout, repliqua Philanthe, il y a de l'esprit dans cette rencontre de l'épée & de la balance. Quel esprit, bon Dieu, reprit Eudoxe ! & où en sommes-nous, si la pensée de Juglaris est ingénieuse ? Je vous conseille d'admirer encore celle d'un Poëte Italien, sur le signe de l'Ecrevisse, dont le signe de la Balance me fait souve-

a Galliæ medicus è matre Medicæa, Cosmæ & Damiano medicis festo die, infecto regno peperit genitus spem salutis.
Justitiæ simulacrum ut Ludovico mundus adoraret in puero : jam habenti libram ab horoscopo gladius additur ab Henrico.

nir. C'eſt au ſujet du grand Apôtre des Indes ſaint François Xavier, à qui un cancre marin rapporta le Crucifix qu'il avoit laiſſé tomber dans la mer.

Je ſais ce que vous voulez dire, interrompit Philanthe; la Piece eſt de l'Achillini, & je l'ai appriſe par cœur :

Perde Xaverio in mare
Il Crocifiſſo, è piange;
Quaſi che poſſa il porto
De la ſteſſa ſalute eſſer abſorto,
Mentre ſul lido ei s'ange,
Ecco un granchio marino
Recargli fra le branche il ſuo conforto :
E giuſto fù che de l'amor divino
Fra le beate arſure onde ſi duole,
Non altrove che in granchio s'haveſſe il Sole.

La belle imagination, dit Eudoxe, que parmi les ardeurs de l'amour divin dont le Saint étoit embraſé, le ſoleil ne pût être que dans l'écreviſſe, ſans parler de ce port du ſalut qui ne peut être englouti. Sont-ce là, à votre avis, des équivoques & des métaphores dans les regles? La penſée n'eſt peut-être pas ſi bonne en françois, repliqua Philanthe; mais quoi que vous en diſiez, elle eſt excellente en italien. Chaque nation a ſon gout en eſprit de même qu'en beauté, en habits

& en tout le reste. Comme si la justesse du sens, repartit Eudoxe, n'étoit pas de toutes les langues, & que ce qui est mauvais de soi-même, dût passer pour bon en aucun pays parmi les personnes raisonnables.

Je ne veux pas vous contredire toujours, dit Philanthe, & j'aime mieux vous demander à propos de justesse, l'idée que vous avez d'une pensée juste.

La vérité, répondit Eudoxe, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici : les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. *a* La conformité entiere fait ce que nous appellons la justesse de la pensée, c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte ; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent : de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre Langue :

a Pejùs adhuc quò magis falsum est, & longiùs petitum. *Quintil. l.* 8.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort. a

Cela suppose, comme vous voyez, ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses, après que Sichée eut été tué; & ce qu'a feint la Poésie, qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Il est vrai, dit Philanthe, que les proportions ne peuvent pas être mieux gardées qu'elles le sont dans l'Epigramme d'Ausone, & que tout y quadre admirablement. Cependant n'allez pas vous imaginer, dit Eudoxe, que ces retours si justes soient essentiels à la justesse: elle ne demande pas toujours tant de symmétrie, ni tant de jeu; il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, ainsi que je viens de dire, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. Mais il n'appartient pas à tout le monde de penser juste: il faut avoir pour cela l'esprit droit, le jugement sain, & quelque chose du génie d'Homere, qui, selon le sentiment d'Aristote, a toujours des pensées & des paroles proportionnées au sujet qu'il traite.

a Infelix Dido, nulli bene nupta marito; hoc pereunte fugis; hoc fugiente peris. *Auson.*

Balzac, qui n'eſt pas ſi correct que Voiture dans les penſées, quoiqu'il le ſoit plus dans l'élocution & dans le ſtyle, ne laiſſe pas d'avoir quelquefois beaucoup de juſteſſe : témoin ce qu'il dit de Montaigne, que c'eſt un guide qui égare, mais qui mene en des pays plus agréables qu'il n'avoit promis.

Au reſte, quoiqu'en quelque genre qu'on écrive, on doive toujours penſer juſte, on doit plus le faire en de certains genres qu'en d'autres. L'Elégie, par exemple, & la Tragédie demandent une vérité plus exacte que l'Epigramme & le Madrigal. Il y a dans la proſe des matieres comiques & plaiſantes où cette exactitude a moins de lieu : il y en a d'autres graves & ſérieuſes où elle eſt abſolument néceſſaire ; & tels ſont les ſujets qui regardent la morale. Cependant pluſieurs livres de ce genre-là ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de fauſſes penſées : j'en ai remarqué quelques-unes en liſant, que j'ai même écrites, & que je vous montrerai quand nous ſerons dans mon cabinet.

Comme le ſoleil étoit couché, & que le temps n'étoit plus beau pour la promenade, Eudoxe & Philanthe ſe rendirent au logis. Le cabinet d'Eudoxe eſt au haut de ſa maiſon & a une vue admira-

ble. Il est tapissé de cartes & tout couronné de livres : c'est une petite bibliotheque de ce qui a été écrit de meilleur en Grec, en Latin, en Italien, en Espagnol & en François. Eudoxe ne s'est pas contenté de lire ses livres, il en a fait des extraits qu'il relit de temps en temps, si bien que les choses lui sont fort présentes, & qu'il sait presque par cœur tous les beaux endroits de son recueil.

Dès qu'ils furent dans le cabinet, Eudoxe prit un cahier & y lut ce qui suit :

» Toutes les manieres d'écrire ne nous
» plaisent qu'à cause de la corruption se-
» crete de notre cœur : si nous aimons
» dans une Piece bien écrite, le genre
» sublime, l'air noble & libre de certains
» Auteurs, c'est que nous avons de la va-
» nité, que nous aimons la grandeur &
» l'indépendance.

Vous avez donc remarqué cela, dit Philanthe, comme une fausse pensée ? Oui, repartit Eudoxe : car qu'y a-t-il de plus faux, que d'attribuer à la corruption du cœur ce qui est l'effet d'un discernement exquis, & la marque de notre bon gout ? Les ouvrages bien écrits plaisent aux personnes raisonnables, parce que dans les regles les belles choses doivent plaire, & que tout ce qui est parfait en son genre, contente l'esprit ordi-

nairement. La vanité n'a pas plus de part au plaisir que donne la lecture de Virgile & de Cicéron, qu'elle en a au plaisir qu'on prend à voir d'excellents tableaux, ou à entendre une excellente musique. L'homme du monde le plus humble est touché de ces beautés comme un autre, pourvu qu'il ait de l'intelligence & du gout. Quand je lis l'Ecriture sainte, qui avec sa simplicité a tant de sublime, pensez-vous que ce soit l'amour de mon élévation ou la corruption de mon cœur, qui me fasse gouter ce que je lis? N'est-ce pas plutôt le caractere simple & majestueux de la parole divine qui fait impression sur moi? Et n'en peut-on pas dire à peu près autant du langage des grands maîtres en poésie & en éloquence? Quelle vision de s'imaginer que nous n'aimons en eux la noblesse & la facilité de leur style, que par un esprit de hauteur & d'indépendance!

Je suis là-dessus de votre avis, dit Philanthe; & je ne sais pourquoi on va chercher de fausses raisons, lorsque les vraies se présentent d'elles-mêmes; mais voyons ce qui suit dans votre cahier.

Eudoxe continua de lire.

» Chacun tâche d'occuper le plus de » place qu'il peut dans son imagination, » & l'on ne se pousse & ne s'aggrandit

dans

» dans le monde que pour augmenter
» cette idée que chacun se forme de soi
» dans son propre esprit ; voilà le but de
» tous les desseins ambitieux des hom-
» mes. Alexandre & César n'ont point
» eu d'autre vue dans toutes leurs ba-
» tailles que celle-là ; & si on demande
» pourquoi le Grand-Seigneur a depuis
» peu fait périr cent mille hommes dans
» Candie, on peut répondre surement
» que ce n'est que pour attacher encore à
» cette image intérieure qu'il a de lui-mê-
» me, le nom de Conquérant.

Cette pensée ne me paroît pas plus vraie que l'autre, dit Philanthe, du moins à l'égard du Grand-Seigneur. Il peut n'avoir pas seulement songé à son image intérieure en assiégeant Candie. Il vouloit peut-être prendre une Place qui l'accommodoit, ou se venger des Vénitiens qui osoient lui faire la guerre. Il pouvoit vouloir augmenter sa réputation, c'est-à-dire, l'opinion qu'on avoit de sa puissance & de sa grandeur. Or, l'opinion qu'on a de nous ne réside pas dans nous, mais dans les personnes qui nous estiment.

Ce que vous dites est de très-bon sens, reprit Eudoxe, & ne regarde pas moins Alexandre & César que le Grand-Seigneur. Mais vous voulez bien que j'ajoute que quand la pensée seroit vraie

en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étendue qu'on lui donne. En effet, combien de scélérats pour acquérir de l'estime, & pour s'élever par-là, veulent paroître fideles, désintéressés, vertueux? Ils savent en leur cœur ce qu'ils sont; ils se font justice; & le moindre de leurs soins est d'occuper beaucoup de place dans leur imagination, pour me servir d'une phrase si nouvelle & si élégante. Bien loin de penser à augmenter dans leur propre esprit l'opinion qu'ils s'y sont formée d'eux-mêmes, ils ne songent qu'à donner aux autres une impression avantageuse de la probité qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne veulent point avoir.

Que dis-je, selon le sentiment de Pascal, qui est le héros & le modele de l'Auteur dont nous examinons la pensée? » Nous voulons tous vivre dans l'idée » d'autrui d'une vie imaginaire. Si nous » avons de la générosité, de la fidélité, » de la modération, nous nous empres- » sons de le faire savoir, pour attacher » ces vertus à l'être d'imagination par le- » quel nous subsistons hors de nous-mê- » mes; nous les détacherions plutôt de » nous, que de ne pas les joindre à ce fan- » tôme de vie étrangere, & nous serions » volontiers poltrons pour avoir la répu- » tation d'être vaillants.

Il s'ensuit delà que chacun ne tâche pas d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & que le but de tous les desseins ambitieux des hommes n'est pas d'augmenter l'idée que chacun forme de soi dans son propre esprit.

Cela me semble convaincant, dit Philanthe : passons outre, je vous prie. Ecoutez ceci, poursuivit Eudoxe :

» Quand les ignorants voient ces gran-
» des bibliotheques que l'on peut appel-
» ler, à quelque chose près, le magasin
» des fantaisies des hommes, ils s'imagi-
» nent qu'on seroit bien heureux, ou du
» moins bien habile, si on savoit tout ce
» qui est contenu dans cet amas de volu-
» mes qu'ils considerent comme des tré-
» sors de lumieres : mais ils en jugent
» mal. Quand tout cela seroit réuni dans
» une tête, cette tête n'en seroit, ni
» mieux réglée, ni plus sage ; tout cela
» ne feroit qu'augmenter sa confusion &
» obscurcir sa lumiere.

L'on peut conclure delà, dit Philanthe, que l'ignorance vaudroit mieux qu'une érudition profonde, & que moins on seroit habile, plus les idées qu'on auroit des choses seroient nettes & distinctes. C'est raisonner juste sur un faux principe, répondit Eudoxe : je dis sur un faux principe ; car il n'est pas vrai que

les diverſes connoiſſances qui ſe tirent de la lecture, produiſent d'elles-mêmes la confuſion & l'obſcurité. Ces mauvais effets ne viennent que de la mauvaiſe diſpoſition des eſprits. Tel ſavant que nous connoiſſons eſt un abyme de doctrine; mais un abyme qu'on peut appeller un cahos où toutes les langues & toutes les ſciences ſont brouillées enſemble, parce que c'eſt l'eſprit le moins méthodique & le moins clair qui fût jamais. D'autres Savants d'un caractere oppoſé à celui-là, ont dans la tête une infinité d'eſpeces bien rangées & parlent nettement de tout.

Ainſi l'homme qui ſauroit tout ce que les livres contiennent, juſqu'à devenir une bibliotheque vivante (ce qu'on a dit d'Origene) n'en ſeroit pas plus confus, ni plus obſcur dans ſes diſcours, ſi c'étoit une tête bien faite & de bonne trempe: il pourroit même en être plus ſage & plus réglé dans ſa conduite, s'il faiſoit un bon uſage de ſes lumieres.

Mais ces exemples ſuffiſent, continua Eudoxe, pour vous faire voir le foible des penſées morales qui ne ſont pas vraies. Car je ne dis rien des maximes qui ont quelque choſe de faux; & qui dès-là ne ſont pas dignes du nom de maximes, dont l'unique but eſt de régler les

mœurs & de conduire la raison. Les réflexions historiques ne valent guere mieux quand elles sont fausses. La vérité étant, comme vous savez, l'ame de l'histoire, elle doit être répandue dans tout ce que dit l'Historien : mais c'est dans ces réflexions qu'elle doit briller davantage; & rien n'est plus irrégulier que de penser faux sur des événements véritables.

Plutarque, qui étoit un esprit solide, a senti cela, en condamnant la pensée fameuse d'un Historien, sur l'incendie du Temple d'Ephese : qu'*il ne falloit pas s'étonner que ce Temple magnifique, consacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde ; parce que la Déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée, qu'elle ne put éteindre le feu.* *Plutarch. in Alexandri vita.*

Mais, interrompit Philanthe, Cicéron trouve la pensée jolie, lui qui, selon vous, pense & juge toujours sainement. Je vous avoue de bonne foi, reprit Eudoxe, que je ne comprends pas bien Cicéron là-dessus. Il a regardé sans doute la pensée de Timée, comme l'imagination d'un Poëte, & non pas comme la réflexion d'un Historien. Celà ne peut se dire, repartit Philanthe; car Cicéron loue Timée d'avoir pensé si joliment dans

son Histoire. *a* Pour moi je me persuade que l'Orateur Romain, qui avoit l'esprit tourné naturellement à la raillerie, & qui aimoit les bons mots jusqu'à en dire quelquefois d'assez froids, ainsi que remarque Quintilien, a été touché de ce qu'il y a de plaisant dans la pensée de Timée, sans examiner le reste; au lieu que Plutarque, qui étoit sérieux & critique, a considéré uniquement ce qu'elle a de faux.

Ce n'est pas en juger trop mal, répondit Eudoxe; mais ne vous semble-t-il pas que ce Censeur si austere a oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'Historien est si froide qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie? Pour moi, je trouve la pensée de Plutarque mille fois plus fausse & plus froide que celle de Timée, & je ne vois qu'un biais pour sauver Plutarque; c'est de dire qu'il a voulu s'égayer dans l'endroit même où il parle gravement.

Quoi qu'il en soit, dit Philanthe, je conclus des divers jugements de ces deux grands hommes, que ce qui plaît à un bon esprit, ne plaît pas infailliblement

a Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, quia nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ Templum deflagravisse; adjunxit minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm impartu Olympiadis adesse voluisset, abfuisse domo. *De natura Deor. lib.* 2, *n.* 69.

à un autre. Vous avez raison, repliqua Eudoxe, & nous pouvons joindre l'exemple de deux célebres Académiciens François à celui de Plutarque & de Cicéron.

Balzac ne peut souffrir ce que dit Pompée, lorsqu'il s'embarqua, contre l'avis des gens de mer, par un temps fort orageux : *Il est nécessaire que j'aille; mais il n'est pas nécessaire que je vive.* » Voilà, » s'écrie Balzac, l'apparence d'un bon » mot, qui pourtant regardé de près, se » détruit soi-même, & implique une » parfaite contradiction : car pour aller, » il faut vivre ; & ainsi l'un est aussi né» cessaire que l'autre. *Plutarch. in Pomp. vita.*

La Motte-le-Vayer, au contraire, trouve le mot excellent, plein de raison & de sens, autant que de résolution & de courage. Qui croire des deux, interrompit Philanthe? Je ne vois nulle contradiction dans les paroles de Pompée, repartit Eudoxe, & j'y vois tous les sentiments d'un véritable Romain. Pour exécuter l'ordre du Sénat, il déclare qu'il fait moins de cas de sa vie que de son honneur : car c'est comme s'il disoit, Je suis indispensablement obligé de faire mon devoir, quand ce seroit aux dépens de ma vie; je ne dois pas ménager ma vie aux dépens de mon honneur : il est nécessaire que j'obéisse & que je

m'embarque, quelques périls qu'il y aie à craindre sur mer, dans une saison si mauvaise & par un temps si orageux : il n'est pas nécessaire que je me conserve, ni que je vive. Où est la contradiction, poursuivit Eudoxe ? Apparemment Balzac s'est mépris aux deux sens du mot de nécessité : il n'a regardé que le sens propre & physique, en disant que pour aller, il falloit vivre, & que l'un étoit aussi nécessaire que l'autre ; cependant le sens de Pompée est figuré, & le moral emporte obligation & devoir.

Je me souviens, repliqua Philanthe, qu'Alexandre dit dans le *Quinte-Curce*, de Vaugelas : *J'aime mieux combattre que de vivre*; & Titus dans *la Bérénice de* Racine :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut regner.

Ces deux traits ressemblent assez au mot de Pompée ; & nul Critique ne s'est encore avisé d'y trouver à redire. Aussi n'ont-ils rien que de juste, dit Eudoxe, rien qui ne soit digne d'un grand cœur & d'un bon esprit.

Mais pour reprendre ce que nous disons des réflexions historiques, si l'on examinoit la plupart de celles que certains Historiens affectent, on y trouveroit bien du faux. Il m'en revient une, entre au-

tres, que j'ai lue dans l'histoire de la guerre de Flandre, au sujet de Barlemont, qui fut tué devant Maëstricht en une occasion périlleuse, où Alexandre Farnese s'exposa comme simple soldat, sans recevoir la moindre blessure. L'Historien dit sur cela: *Tant il est vrai qu'on n'a pas observé en vain que Dieu a soin de la vie des Princes, & qu'il n'est pas moins donné à un Général de mourir le dernier dans son armée, qu'au cœur de mourir le dernier dans l'homme.* a Rien n'est plus faux que ce *tant il est vrai*, au regard de la seconde proposition: car enfin le cœur meurt toujours le dernier dans l'homme, & il n'arrive pas toujours que les Généraux meurent les derniers dans leurs armées: témoin le grand Gustave & le grand Turenne, pour ne rien dire des autres qui ont été tués des premiers.

La réflexion d'un de nos Historiens, au sujet de l'Amiral de Châtillon, qui fut une des principales victimes de la Saint-Barthelemi, me devient suspecte, repliqua Philanthe, & je suis bien trompé si elle n'est fausse. » L'Historien dit, qu'a-» près que l'Amiral eut reçu un coup d'é-» pée dans le ventre & au travers du

a Adeò non ex vano observatum curæ esse Deo Principum vitam? quasi non magis cordi in homine quàm Imperatori in exercitu novissimum mori datum sit. *Strada, de Bell. Belg. Dec. 2, l. 3.*

» visage, on se mit en devoir de le jetter
» par la fenêtre, & qu'on reconnut que
» les personnes les plus intrépides ont un
» attachement à la vie aussi naturel, &
» même aussi violent que les plus timides,
» & que les héros le cachent, ou, pour
» mieux dire, le déguisent plutôt qu'ils
» ne l'étouffent dans leur cœur.

Cette belle réflexion que l'Auteur fait faire aux meurtriers, est fondée sur ce
» que les jambes de l'Amiral, qui avoit
» attendu constamment la mort pendant
» qu'il avoit encore l'usage de l'esprit,
» se prirent, après qu'il l'eut perdu, à la
» croisée de la fenêtre, & s'y tinrent si
» fortement, que l'on eut peine à les en
» détacher, pour le précipiter en bas.

Le fondement de la pensée n'est guere solide, repartit Eudoxe, & on peut dire que la pensée ne porte sur rien : car comment des jambes, qui s'attachent à la fenêtre, par un mouvement naturel que produit un reste d'esprits, prouvent-elles que les intrépides ressemblent aux plus timides en ce qui regarde l'amour de la vie, & que les Héros ne le sont pas véritablement, sur-tout après qu'ils ont perdu l'esprit ou l'usage de l'esprit ? Car dans l'endroit que vous venez de citer, on ne sait si *après qu'il l'eut perdu* tombe sur *l'esprit* ou sur *l'usage de l'esprit* ; &

cependant il y a beaucoup de différence entre l'un & l'autre : le premier signifie devenir fou ; le second ne signifie qu'être malade, & dans un état où les fonctions de l'esprit ne sont pas libres. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas merveille que quand l'homme n'agit plus en homme, il ne soit point brave ; & c'est se moquer que de reprocher aux Héros l'amour de la vie, dans le temps où ils n'ont pas assez de raison pour braver la mort ; ou plutôt que l'inclination naturelle qu'a tout animal pour sa conservation, éteint en eux tous les sentimens de la vertu héroïque. J'aimerois presque autant les accuser de lâcheté, de ce que tout couverts de blessures & perdant leur sang de tous côtés, ils ne poursuivent pas l'ennemi, ou de ce qu'ayant rendu l'ame, ils souffrent qu'on les dépouille & qu'on leur insulte.

Si les réflexions des Historiens, dit Philanthe, doivent être véritables, il me semble que celles des Prédicateurs ne doivent pas être fausses. Ce seroit corrompre la parole de Dieu, repliqua Eudoxe, que d'y mêler l'ombre du mensonge. Nous avons vû néanmoins des Prédicateurs, reprit Philanthe, charmer le monde par des discours tout semés de *concetti* & de pensées fausses. Le goût du

siecle a bien changé là-dessus, dit Eudoxe; & on se moqueroit aujourd'hui d'un Prédicateur, qui, pour prouver que les jeunes gens meurent quelquefois avant les personnes âgées, diroit que Jean courut plus vîte au sépulcre que Pierre, & qu'il y vint le premier. *a* On n'aimera pas non plus à entendre dire dans la Chaire, que les femmes, avec leurs patins, ajoutent quelque chose à leur taille contre la parole de Jesus-Christ, & qu'elles font mentir la vérité même.

Je ne crois pas aussi qu'on pût souffrir maintenant des pensées que j'ai vu admirer autrefois : l'une, que le cœur de l'homme étant de figure triangulaire, & le monde d'une figure ronde, il étoit visible que toutes les grandeurs mondaines ne pouvoient remplir le cœur humain; l'autre, que chez les Hébreux un même mot exprimoit la vie & la mort, & qu'un point seul en faisoit la différence : d'où le Prédicateur concluoit, qu'entre la vie & la mort il n'y avoit qu'un point à dire. Mais le Prédicateur parloit en l'air, & son principe n'étoit pas plus solide que sa conclusion : car il n'est pas vrai que la Langue Hébraïque ait un même mot, qui signifie la vie & la mort.

J'ai entendu prêcher dans ma jeunesse,

a Præcucurrit citiùs Petro, & venit primus ad monumentum. *Joan.* 20. ℣. 4.

repliqua Philanthe, que l'incivilité de Judas avoit été cause de sa damnation, & que ce malheureux disciple s'étoit perdu pour avoir mis la main au plat avec son Maître. Il n'y a pas même trop long temps qu'un jeune Abbé, prêchant la Passion à une grille, dit que Notre Seigneur qui sua du sang de tout son corps dans le jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu est tout œil; qu'il garda le silence devant Hérode, parce que l'agneau perd la voix en voyant le loup; qu'il étoit tout nud sur la croix, parce qu'il étoit tombé entre les mains des voleurs; que pour condamner la vanité des pompes funebres, il ne voulut point de flambeaux à ses funérailles, pas même les flambeaux du ciel; & enfin qu'il voulut être mis dans un sépulcre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il étoit il avoit horreur de la molesse.

Voilà une belle Passion, dit Eudoxe en souriant, & je ne doute pas que l'auditoire ne fût fort touché de ces pointes. On ne pleura pas, reprit Philanthe; mais en récompense on se recria aux beaux endroits, & sur-tout les Religieuses furent extrêmement satisfaites. A la vérité elles le furent un peu moins le jour de Pâque: car le Prédicateur cherchant pourquoi Jesus-Christ ressuscité apparut d'a-

bord aux Maries, dit froidement que c'eſt que Dieu vouloit rendre public le Myſtere de ſa Réſurrection, & que des femmes ſachant les premieres une choſe ſi importante, la nouvelle en ſeroit bientôt répandue par-tout.

Croyez-moi, repartit Eudoxe, d'un air chagrin, il faudroit défendre la Chaire à ces diſcoureurs, qui deshonorent le miniſtere de la prédication & qui le rendent inutile. Quoi, je vais au Sermon pour être inſtruit, pour être touché, & je n'y entendrai que des bagatelles qui ne ſont propres qu'à me faire rire, & qui à peine pourroient avoir place dans les diſcours académiques du Loredan ou du Mancini !

Pour moi, continua-t-il, je ne puis ſouffrir qu'on plaiſante hors de propos, ni qu'on raiſonne de travers ; & j'aimerois mieux un ſimple proverbe, que cent traits d'eſprits badins & frivoles ; car au moins les proverbes n'ont point de faux, & la vérité contente toujours.

Comme je ne hais pas les proverbes, quand ils ſont bien choiſis & bien appliqués, repartit Philanthe, je trouve aſſez bon la préférence que vous leur donnez. Il y en a d'Hébreux, de Grecs, de Latins, d'Italiens, d'Eſpagnols & de François, ou plutôt ce ſont preſque les mê-

mes en toutes Langues : mais quelque langage qu'ils parlent, ils ne disent rien que de véritable, & pour l'ordinaire ils cachent un grand sens sous des termes bas.

Les sentences communes & autorisées de l'approbation publique, repliqua Eudoxe, ont la vérité des proverbes, sans en avoir la bassesse. Par exemple, celles-ci : *Un homme de bien n'est étranger nulle part. C'est être heureux que d'être content de sa fortune. La bonne fortune est plus difficile à porter que la mauvaise* ; ou, pour mieux dire, les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple.

A propos de fortune, dit Philanthe, je voudrois savoir le jugement que vous faites des pensées où la fortune entre comme personnage, telles que sont celles-ci : *La Fortune ne considere pas toujours le mérite. La Fortune favorise souvent l'injustice.*

A regarder ces pensées dans leur origine, repartit Eudoxe, elles sont purement Païennes ; car les Païens adoroient une Déesse Fortune, qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui étoit rarement d'accord avec la vertu. *a* C'est à cette Divinité bizarre & maligne qu'on faisoit des vœux en toutes rencontres ; & c'est

a Fortuna nunquam simpliciter indulget. *Quint. Curt. lib.* 4.

d'elle dont parlent les Auteurs profanes ; quand ils disent que les faveurs de la Fortune ne sont jamais pures ; que la Fortune se joue de nos maux sans nulle pitié ; & que toutes les fois qu'elle veut se réjouir, elle éleve au faîte des grandeurs humaines les hommes de la plus basse condition. *a*

Tout cela est vrai dans le systême du Paganisme ; mais rien n'est plus faux dans la Religion Chrétienne, qui ne connoît point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'est établie parmi nous ; & l'usage veut non-seulement contre la raison, mais contre la Religion, qu'en Prose & en vers nous fassions un personnage de la Fortune. La lecture des Anciens a introduit un usage si peu religieux, & nos plus sages Ecrivains le pratiquent sans scrupule. Ils disent que la Fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever ; que la Fortune a beau élever de certaines gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre ; que la Fortune se lassa de favoriser Charles V, & qu'elle voulut réparer en la personne

a Fortuna impotens quales ex humanis malis tibi ipsa ludos facis ? *Senec. Consol. ad Polybium.*

Quales ex humili magna ad fastigia rerum extollit, quoties voluit fortuna jocari. *Juvenal. Sat. 3.*

de Henri II, les injuſtices qu'elle avoit faites à François I.

Je défere trop à l'uſage, & je reſpecte trop nos Maîtres pour n'approuver pas ces penſées ; mais ſi j'oſois dire mon ſentiment là-deſſus, je dirois qu'on pourroit y garder des meſures. Je m'explique. Toute la queſtion ſe réduit preſque à la Proſe ; car le ſyſtême de la Poéſie étant de ſoi fabuleux & tout Païen, la Déeſſe Fortune y eſt reçue ſans difficulté, avec la Déeſſe Diane & la Déeſſe Minerve ; & nos Poëtes ont droit de la faire agir dans le caractere que les Idolâtres lui ont donné. Je crois donc qu'en Proſe nous pouvons être un peu Païens de ce côté-là ; quand la matiere de nos ouvrages reſſemble à celle des livres, d'où nous avons pris ce perſonnage de Fortune ; je veux dire quand notre Religion n'y a nulle part, tels que ſeroient des panégyriques & des hiſtoires profanes ; des diſcours de pure morale & de pure politique ; des dialogues, ſemblables à celui qu'un homme d'eſprit fit il y a quelques années, & qui a pour titre : *Réconciliation du mérite & de la Fortune*. Mais je doute qu'on doive faire agir ſi fort la Fortune dans des ouvrages purement chrétiens : & il me ſemble qu'un ſermon ne ſouffre pas des penſées qui

ne peuvent avoir qu'un ſens Païen, telles que ſeroient celles-ci : *La Fortune ſe plaît à abattre ceux qu'elle a élevés au haut de ſa roue. La Fortune traverſe ſouvent les Grands de la terre, comme ſi elle étoit jalouſe des faveurs qu'elle leur a faites.* Je dis que ces penſées ne peuvent avoir qu'un ſens Païen, parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Déeſſe Fortune, & qu'on ne peut dire véritablement de la Providence divine, qu'elle éleve au haut de ſa roue, ni qu'elle ſoit jalouſe des faveurs qu'elle fait.

Je vois bien, répondit Philanthe, que vous voulez bannir de la Chaire le mot de Fortune, quand il ſignifie autre choſe que bonheur ou malheur, & qu'on en fait une perſonne. Non, reprit Eudoxe, je conſens, puiſque l'uſage l'a emporté, que la Fortune éleve les bergers ſur le trône; que la Fortune renverſe les deſſeins les mieux concertés; que la Fortune favoriſe les armes des bons Princes; car cela peut s'entendre de la Providence : mais je ne voudrois point qu'un Prédicateur attribuât jamais au perſonnage de Fortune, ce qui ne peut convenir qu'à la Déeſſe du Paganiſme; & je le trouverois ridicule de dire : *Cette aveugle Divinité qui préſide aux événements de la vie, & qui diſpenſe les biens*

& les maux selon son caprice, à moins que ce ne fût pour se moquer de l'aveuglement des Païens.

Il ne seroit pas peut-être trop mal aussi, de corriger quelquefois le mot de Fortune par celui de Providence, en disant, à l'exemple de l'Auteur des *Pensées diverses*, qui sont imprimées après celles de la Marquise de Sablé : *La Fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la Providence distribue les rôles que chacun joue sur le grand théâtre du monde*; ou, comme a fait un illustre Académicien dans le Panégyrique du Roi : *Parmi tant de prospérités & de triomphes, s'il faut que la Fortune, ou plutôt cette Sagesse supérieure, qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes; on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation que pour relever davantage le mérite du Prince.*

Les mêmes regles devroient s'observer, à mon avis, dans une histoire Ecclésiastique; & si je ne faisois celle de l'Hérésie, en parlant de Zisca, ce fameux chef des Hussites, qui, après avoir perdu la vue, ne laissoit pas de conduire des armées & de remporter des victoires, je ne dirois point : *Comme si la Fortune, qui est aveugle, eût pris plaisir à favoriser un*

autre aveugle ; & quand notre Religion me le permettroit, je doute que le bon sens me le permît. Je dirois bien avec Cicéron dans une Piece toute profane : *Non-seulement la Fortune est aveugle, mais le plus souvent elle rend aveugles ceux qu'elle embrasse.* a

Je suis là-dessus tout-à-fait de votre goût, interrompit Philanthe, & je vous assure que ce fantôme de fortune m'a toujours choqué dans les discours de piété, sur-tout quand on lui fait faire un personnage indigne de la Sagesse divine. Mais je ne trouverois pas mauvais qu'un homme du monde écrivît dans les Mémoires de sa vie : *Les malheureux ne le sont pas toujours, & même la Fortune nous apprend, par son inconstance, que c'est aux malheureux à espérer & aux heureux à craindre :* ni que dans une histoire plaisante, quelqu'un dît : *Si je ne me trouve qu'un malheureux Comédien, c'est sans doute que la Fortune s'est voulu venger de la Nature, qui avoit voulu faire quelque chose de moi sans son consentement, ou, si vous voulez, que la Nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la Fortune a pris en aversion.*

Mais que dites-vous de ces personna-

a Non solum ipsa fortuna cæca est, sed eos etiam plerumque efficit cæcos quos complexa est. *De Amicit.*

ges qu'on introduit dans les Epîtres dédicatoires ? Entendez-moi, s'il vous plaît. L'Auteur d'un ouvrage, qui traite des conquêtes de César ou des aventures d'Hippolite, ne fait point de difficulté de dire à un Prince, en lui dédiant son livre : *Voici le vainqueur des Gaules qui vient vous rendre ses hommages. Hippolite sort du fond des bois, dans le dessein de vous faire sa cour.*

Il n'y a rien de plus faux que cela, repartit Eudoxe ; & c'est se moquer que de confondre le livre qu'on dédie, avec le Héros qui fait le sujet du livre, à moins que l'Auteur, par une espece de fiction, ne fasse parler son Héros ou son Héroïne, au lieu de parler lui-même, comme l'a fait spirituellement un de nos Poëtes, en faisant imprimer une Piece de théâtre.

Cependant Voiture, qui est un de vos oracles, repliqua Philanthe, confond le Héros avec le Roman, & prend l'un pour l'autre dans deux de ses Lettres. Il ouvrit le livre, & lut le commencement de la Lettre qui a pour titre : *A Monseigneur le Duc de Bellegarde, en lui envoyant l'Amadis.* » Monseigneur, en une saison où » l'Histoire est si brouillée, j'ai cru que » je pouvois vous envoyer des Fables, & » qu'en un lieu où vous ne songez qu'à » vous délasser l'esprit, vous pourriez

» accorder à l'entretien d'Amadis quel-
» ques-unes de ces heures que vous don-
» nez aux Gentilshommes de votre Pro-
» vince. J'eſpere que dans la ſolitude où
» vous êtes, il vous divertira quelque-
» fois agréablement, en vous racontant
» ſes aventures, qui ſeront ſans doute les
» plus belles du monde, tant que vous
» ne voudrez pas qu'on ſache les vôtres.

Vous voyez que dans le titre il s'agit du livre qu'on appelle l'*Amadis*, & que dans la Lettre l'Auteur parle du Héros ſurnommé *Amadis de Gaule*. Il fait le même dans la Lettre qui a pour titre, *A Madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux d'Arioſte, traduit en François*. Ecoutez les premieres lignes.
» Voici ſans doute la plus belle aventure
» que Roland ait jamais eue; & lorſqu'il
» défendoit ſeul la couronne de Charle-
» magne, & qu'il arrachoit les ſceptres
» des mains des Rois, il ne faiſoit rien
» de ſi glorieux pour lui, qu'à cette heure
» qu'il a l'honneur de baiſer les vôtres.

Si j'oſois condamner Voiture, repartit Eudoxe, je dirois qu'en ces deux rencontres il s'oublie un peu, & ſort du caractere de véritable bel eſprit; mais j'aime mieux dire qu'il ſe joue agréablement de ſon ſujet, & que des Lettres galantes ne demandent pas une vérité ſi auſtere

que des Epîtres dédicatoires, qui ſont d'elles-mêmes graves & ſérieuſes. Je vous entends, dit Philanthe, & je m'apperçois que je commence à démêler le vrai du faux. Je ne ſais pourtant, ajouta-t-il, ſi une penſée que j'ai vue depuis peu dans des Mémoires très-curieux & très-bien écrits, eſt vraie ou fauſſe; la voici en propres termes: *Le cœur eſt plus ingénieux que l'eſprit.*

Il faut avouer, repartit Eudoxe, que le cœur & l'eſprit ſont bien à la mode: on ne parle d'autre choſe dans les belles converſations; on y met à toute heure l'eſprit & le cœur en jeu. Nous avons un livre qui a pour titre, *Le démêlé du cœur & de l'eſprit;* & il n'y a pas juſqu'aux Prédicateurs, qui ne faſſent rouler ſouvent la diviſion de leurs diſcours, ſur le cœur & ſur l'eſprit. Voiture eſt peut-être le premier qui a oppoſé l'un à l'autre, en écrivant à la Marquiſe de Sablé. » Mes » Lettres, dit-il, ſe font avec une ſi vé» ritable affection, que ſi vous en jugez » bien, vous les eſtimerez davantage que » celles que vous me redemandez. Cel» les-là ne partoient que de mon eſprit, » celles-ci partent de mon cœur.

L'Auteur des *Réflexions morales* renchérit bien ſur Voiture, en diſant que l'eſprit eſt toujours la dupe du cœur; que

chacun dit du bien de ſon cœur, & que perſonne n'en oſe dire de ſon eſprit; que l'eſprit ne ſauroit jouer long-temps le perſonnage du cœur.

Mais pour ne pas nous écarter, ce que vous m'avez propoſé tient un peu de la nature des paradoxes, qui ſont faux & vrais tout enſemble, ſelon les différents jours ſous leſquels on les conſidere. Car ſi vous ne regardez, pour ainſi dire, que l'écorce de la penſée; ſi vous vous attachez aux termes dans leſquels elle eſt conçue, il eſt faux que le cœur ait plus d'eſprit que l'eſprit même: mais ſi vous approfondiſſez la choſe, & que ſans vous amuſer aux paroles, vous alliez au ſens, vous trouverez qu'il eſt vrai qu'une perſonne qui aime, a plus de vues, plus d'expédients & plus d'adreſſes, pour venir à bout de ſes deſſeins, en ce qui regarde ſa paſſion, que n'en a une perſonne fort ſpirituelle & fort habile qui n'aime point.

On ne peut mieux éclairer la queſtion, dit Philanthe. Mais il faut, pourſuivit Eudoxe, que je vous conſulte à mon tour, & que vous me diſiez votre ſentiment ſur la penſée d'un Hiſtorien Grec, ſur laquelle deux Savants de notre ſiecle ne s'accordent pas: ces deux Savants ſont Girac & Coſtar. Pour entendre la penſée, il eſt néceſſaire de ſavoir le fait.

Un

Un cavalier Persan prit dans le combat, & renversa de cheval une femme Scythe. L'ayant trouvée jeune & belle, il lui donna la vie & la liberté : mais dès qu'il l'eut perdue de vue, il vint à l'aimer passionnément. Comme elle méprisa sa passion, il fut saisi d'une violente douleur, & le désespoir lui fit prendre la résolution de mourir. Il mourut en effet ; mais il écrivit auparavant à celle qui étoit la cause de sa mort : *Je vous ai sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous.*

On demande s'il y a de la vérité dans *je viens de mourir pour vous* : car pour le dire, il ne faut pas être mort : & pour le dire véritablement, il ne faut pas être en vie.

Ne pourroit-on pas vérifier ces paroles, repliqua Philanthe, en disant que le cavalier envoya peut-être sa Lettre avant que de mourir, & qu'il prit si bien ses mesures que la femme ne reçut la nouvelle de sa mort que quand il fut mort effectivement ? L'expédient est très-commode, reprit Eudoxe, & je pense que Girac l'a imaginé avant vous : car il soutient contre Costar que les paroles du billet sont vraies. Mais son expédient ou le vôtre n'empêchent pas qu'elles ne fussent fausses dans le temps qu'elles furent écrites, puisque le Persan n'étoit pas en-

core mort, lorſqu'il écrivoit, *Je viens de mourir pour vous.*

Il n'appartient, ſi nous en croyons Coſtar, qu'à l'Amant tranſi pour qui Madame Deſloges compoſa un air, de dire dans une chanſon : *Je vais mourir, je me meurs, je ſuis mort.*

A la vérité, Démétrius Phaléreus favoriſe le ſentiment de Girac, en diſant que Créſias, c'éſt le nom de l'Hiſtorien Grec, fit dire au cavalier qu'il venoit de mourir, parce que cela avoit beaucoup plus d'emphaſe & de force que s'il eût dit ſimplement, *Je meurs* ou *je vais mourir* : car les choſes ſont bien plus évidentes, & font bien plus d'impreſſion ſur les eſprits, ajoute Démétrius, après qu'elles ont eu leur accompliſſement, que lorſqu'elles ſe font, ou qu'elles doivent ſe faire dans la ſuite.

Je concluſ delà, dit Philanthe, que la penſée ſeroit fauſſe, ſi on la prenoit à la lettre & ſuivant la rigueur des termes; mais qu'elle ne l'eſt pas, pourvu que par *je viens de mourir*, on entende *je meurs* ou *je vais mourir* : c'eſt-à-dire, que la fauſſeté, s'il y en a, n'eſt que dans l'expreſſion ou dans le tour qu'on donne à la penſée, pour la rendre plus claire & plus vive.

Pour moi je conclus, repartit Eu-

doxe, que le cavalier ne se seroit jamais avisé de lui-même d'user, en mourant, d'une expression si éloquente, & qu'il auroit dit naturellement : *Je meurs pour vous*, si Ctésias ne l'eût fait parler à sa mode ; car cet Historien n'aimoit pas la simplicité ; & Démétrius lui-même le nomme Poëte, non-seulement à cause des Fables dont il remplit son histoire, mais encore à cause de son style ampoulé, fleuri & poétique.

Concluons enfin de tout ce que nous avons dit, que la raison est d'elle-même ennemie du faux, & que ceux qui veulent penser juste, doivent imiter les grands Peintres, qui donnent de la vérité à tous leurs ouvrages, ou plutôt suivre la nature sur laquelle les Peintres se reglent. Delà vient aussi que les comparaisons bien choisies & tirées de la nature fondent toujours des pensées très-raisonnables, témoin celle-ci :

Les personnes reconnoissantes sont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu.

Les actions des Princes ressemblent aux grandes rivieres, dont peu de gens ont vu l'origine & dont tout le monde voit le cours.

Séneque, qui ne pense pas toujours juste, en suivant son propre génie, est

vrai & correct dans ses pensées lorsqu'il copie la nature; & toutes ses comparaisons sont les plus belles du monde.

J'ai dit que les comparaisons devoient être bien choisies: car il est aisé de s'y méprendre, & les plus habiles s'y méprennent quelquefois. Le Cardinal Palavicin étant encore Jésuite, & dédiant à *Monsignor Rinuccini*, Archevêque de Fermo, un de ses Ouvrages que j'ai ici, intitulé: *Considerationi sopra l'arte dello Stile e del Dialogo*, dit à ce Prélat, pour le louer de divers Traités qu'il avoit écrits touchant les fonctions Episcopales: *Il sentir materie cosi aride, cosi austere, cosi digiune, trattate con tanta copia pellegrini concetti, con tanta soavità di stile, con tanta lautezzo d'ornamenti e di figure, fummi ogetto di più alto stupore che non sarrebono i deliziosi giardini fabricati sù gli ermi scogli dall'arte de negromanti.*

La comparaison n'est pas heureuse: car outre qu'il n'y a guere de rapport entre un Evêque & un Magicien; dire que ces matieres si seches & si dures, mais traitées avec tant d'esprit, tant de politesse & tant d'éloquence, ont quelque chose de plus surprenant que ces jardins délicieux, qui paroissent tout-à-coup sur des rochers affreux & stériles avec le secours de la magie, n'est-ce pas dire, sans y

penser, que les Ouvrages du Prélat en sont pas solides, & qu'il y a plus d'apparence que de fond dans ce qu'il écrit? A la vérité, les Palais & les jardins enchantés éblouissent & charment les yeux; mais tout cela n'est qu'illusion, & il n'y a rien de moins réel que ce qui y plaît davantage.

Le feu Duc de la Rochefoucault, qui pensoit si juste & qui jugeoit si sainement, interrompit Philanthe, dit un jour, après avoir lu, je ne sais quel Ouvrage plein de subtilité & de brillant, qu'il lui sembloit voir ces Palais bâtis en l'air à force de charmes, & qui s'en vont en fumée dans le temps qu'on en est le plus ébloui.

La pensée du Duc de la Rochefoucault, reprit Eudoxe, est vraie autant que celle du Cardinal Palavicin est fausse. *a* Mais en matiere de comparaison, ajouta-t-il, il faut éviter sur-tout de falsifier la nature, pour ainsi dire, en lui attribuant ce qui ne lui convient pas, à l'exemple de ces Orateurs, ou plutôt de ces corrupteurs de l'éloquence dont se moque Quintilien, qui disoient comme quelque chose de beau: que les grands fleuves étoient navigables à leur

a Quod quidem genus à quibusdam declamatoria maximè licentia corruptum est.

ſource, & que les bons arbres portoient du fruit en naiſſant. *a*

Ce qui m'étonne, repartit Philanthe, c'eſt que le Cardinal Palavicin n'ait pas penſé juſte, dans un livre qui traite de la juſteſſe du ſtyle, & où l'Auteur accuſe de faux de bons Ecrivains; entre autres le Taſſe, qui avant que d'écrire la derniere bataille des infideles avec les Chrétiens, dit que les nuées diſparurent ſur le point que ſe donna le combat, & que le ciel voulut voir ſans voile, les grandes actions de valeur qui alloient ſe faire de part & d'autre.

e ſenza velo
Volſe mirar l'opre grandi il cielo.

Car nous ſavons bien, dit Palavicin, que le ciel matériel n'a point d'yeux pour voir, ni d'ame pour vouloir, & que les habitants du ciel, ſi c'eſt d'eux qu'on entend parler, voient au travers des plus épaiſſes nuées, ce que les mortels font ſur la terre.

Il critique encore, je ne ſais quel Pöete de ſon temps, qui voulant louer un ancien Sculpteur ſur la ſtatue d'une Déeſſe, avoit dit de lui qu'il étoit lui-même un Dieu, parce qu'il n'apparte-

a Nam & falſis utuntur: magnorum fluminum navigabiles fontes ſunt, & generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu eſt. *Lib.* 8, *c.* 4.

noit-qu'à un Dieu de donner la vie à des marbres.

Tu pur Dio ſei ;
Che Dio ſol è, chi può dar vita à i marmi.

Ce ſophiſme conſiſte, ſelon le Cenſeur, à prendre dans le ſens propre ce qui ne ſe prend d'ordinaire que dans le ſens métaphorique ; je veux dire, l'avantage qu'on attribue aux excellents Sculpteurs de donner la vie aux marbres. Cet avantage, dans le ſens propre, eſt un effet & une marque de la puiſſance divine, tel qu'il fut dans Jupiter, qui, ſuivant la Fable, anima les pierres que jetterent Deucalion & Pirrha : ce qui n'eſt pas vrai, & ne peut ſe dire des Sculpteurs que dans une ſignification métaphorique, par la reſſemblance qu'ont leurs ſtatues avec les choſes vivantes.

Je ſuis ſurpris, dis-je, qu'un Critique ſi exact & ſi judicieux ſoit tombé lui-même dans le défaut qu'il reprend. Pour moi, repartit Eudoxe, je ne m'en étonne pas : les ſages ont de mauvais intervalles, comme les foux en ont de bons ; & de même qu'en matiere de mœurs & de langue, ceux qui ſavent bien les regles ne les gardent pas toujours ; il arrive quelquefois que les Philoſophes font des ſophiſmes. Vous & moi, avec toutes nos réflexions ſur la fauſſeté des pen-

ſées, ſommes capables de nous égarer.; & nous nous égarons peut-être lors même que nous voulons redreſſer les autres. Du moins aimons-nous la vérité juſques dans nos égarements : que dis-je ? tous les hommes l'aiment ; & quand nous liſons quelque choſe de vrai, ce n'eſt, ni le livre, ni l'Auteur qui nous le fait trouver vrai ; c'eſt quelque choſe que nous portons en nous-mêmes de bien élevé au-deſſus des corps & de la lumiere ſenſible, & qui eſt une impreſſion, un rejailliſſement de la lumiere éternelle de la vérité. Auſſi un des bons eſprits de notre ſiecle nous aſſure, que quand un diſcours naturel peint une paſſion, on trouve dans ſoi la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit ſans qu'on le ſût ; & on ſe ſent porté à aimer celui qui nous le fait ſentir : car il ne nous fait pas montre de ſon bien, mais du nôtre.

Tout cela eſt beau & curieux, dit Philanthe. Mais, pour penſer bien, ſuffit-il que les penſées n'aient rien de faux ? Non, repliqua Eudoxe : les penſées à force d'être vraies, ſont quelquefois triviales ; &, pour ce ſujet, Cicéron louant celles de Craſſus, après avoir dit qu'elles ſont ſi ſaines & ſi vraies, ajoute qu'elles ſont ſi nouvelles & ſi peu communes ; c'eſt-à-dire, qu'outre la vérité qui con-

tente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne. *a* Je ne dis pas que toutes les pensées ingénieuses doivent être aussi nouvelles que l'étoient celles de Crassus; il seroit difficile de ne rien dire qui ne fût nouveau : c'est assez que les pensées qui entrent dans les Ouvrages d'esprit ne soient point usées : que si l'invention n'en est pas tout-à-fait nouvelle, la maniere dont on les tourne le soit au moins; ou que si elles n'ont pas la grace de la nouveauté, même dans le tour, elles aient, je ne sais quoi en elles-mêmes, qui donne de l'admiration & du plaisir. Ah! voilà ce que j'aime, dit Philanthe, & je me meurs d'envie de savoir tout ce que vous pensez là-dessus.

Ce sera pour une autre fois, repartit Eudoxe; aussi-bien est-il déja tard, & je vois que l'on a servi. Ils finirent là leur conversation : ils souperent, & ne parlerent que de choses indifférentes avant que de se retirer.

a Sententiæ Crassi tam integræ, tam novæ. *De Orat. lib. 2.*



SECOND DIALOGUE.

PHilanthe eut toute la nuit l'imagination remplie du vrai & du faux qui avoient été le ſujet de leur entretien. Les principes & les exemples ſur quoi Eudoxe avoit le plus appuyé, lui revinrent en l'eſprit à ſon réveil ; mais les dernieres paroles de ſon ami lui donnerent une extrême impatience de renouer le diſcours.

Il ſe leva de bonne heure contre ſa coutume, & alla auſſi-tôt chercher Eudoxe que l'amour de l'étude rend fort matineux, à l'exemple de ces Philoſophes, qui croyoient que les heures du jour les plus précieuſes pour les gens de lettres étoient celles du matin : ſans doute parce que la tête eſt plus libre alors, & que les images des choſes y ſont plus nettes après le ſommeil ; ou parce que l'eſprit eſt plus recueilli avant que les affaires le diſſipent. Philanthe trouva Eudoxe dans ſon cabinet, & lui témoigna d'abord combien il ſouhaitoit qu'ils repriſſent leur entretien des penſées. Je travaille pour cela, dit Eudoxe, & il y a plus d'une heure que je revois tout ce que j'ai tiré de bon des anciens & des modernes.

Pour revenir donc où nous en étions hier, je vous disois, qu'en matiere de pensées ingénieuses, le vrai ne suffisoit pas; & qu'il falloit y ajouter quelque chose d'extraordinaire qui frappât l'esprit. Nous l'avons dit, & on ne sauroit trop le dire : la vérité est à la pensée ce que les fondements sont aux édifices ; elle la soutient & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas dequoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicatesse dans les maisons bien bâties ; & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau que l'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire. La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie, & qui ne l'est que trop par malheur, ajouta Eudoxe ; mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever & la rendre nouvelle, en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniere qu'Horace & Malherbe ont fait.

Le premier la tourne ainsi, comme vous savez : *La mort renverse également*

les Palais des Rois & les cabanes des pauvres. a

Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois. b

Je vous entends, dit Philanthe : mais laquelle de ces deux pensées, ou plutôt lequel de ces deux tours vous plaît davantage ? Chacun en son genre a dequoi plaire, repartit Eudoxe. Le tour du Poëte Latin est plus figuré & plus vif ; celui du Poëte François est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre.

Pour moi, repliqua Philanthe, j'aime sur-tout les pensées qui ont de l'élévation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. Vous n'êtes pas en cela de trop méchant gout, dit Eudoxe. La sublimité, la grandeur dans une pensée est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet : c car c'est une regle générale,

a Pallida mors æquo pulsat pede.

b Pauperum tabernas Regumque turres. *Carmin. lib.* 1, *Od.* 4.

c Non ad persuasionem, sed ad stuporem rapiunt grandia. *Longin. de sublimi, sect.* 1.

qu'il faut penser selon la matiere qu'on traite, & rien n'est moins raisonnable que d'avoir des pensées sublimes, dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres : *a* il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres, dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes ; & le Timée dont parle Longin, qui loue Alexandre d'avoir conquis toute l'Asie en moins d'années qu'Isocrate n'avoit composé le Panégyrique des Athéniens, me fait moins de peine que Balzac, qui dit à la Motte-Aigron : » Je » meurs, si la moindre partie de l'Ou- » vrage que vous m'avez montré, ne » vaut mieux que tout ce qu'ont fait les » Hollandois, pourvu que vous en ex- » ceptiez les victoires du Prince d'O- » range.

A la vérité, Longin traite de puérilité & de bassesse la comparaison du Roi de Macédoine avec un Sophiste, & celle de la conquête de l'Asie avec un simple discours ; mais il a encore plus de proportion entre un illustre Conquérant & un fameux Orateur, entre un effet de la vertu héroïque & un chef-d'œuvre de l'éloquence, qu'il n'y en a entre la moindre partie d'un petit ouvrage, & tout

a A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet. *Quint. lib.* 8, *cap.* 3.

ce qu'a fait une Nation habile & heureuse : car, sans parler des victoires du Prince d'Orange, puisque l'Auteur veut qu'on les excepte, jusqu'où la République de Hollande n'a-t-elle point porté sa puissance sur mer & sur terre, malgré toutes les forces & toute la politique de l'Espagne ?

Je ne suis pas en cette rencontre pour Balzac, dit Philanthe, mais je ne suis pas aussi pour Longin ; & je le trouve trop critique, de reprocher à Timée une puérilité sur la louange d'Alexandre. Qui diroit de Louis le Grand, qu'il a conquis la premiere fois la Franche-Comté, en moins de jours qu'on ne pourroit faire son Panégyrique, diroit-il à votre avis une sottise ? Et si au retour d'une campagne, si courte & si glorieuse, on eût dit que ceux qui devoient faire des compliments à Sa Majesté, avoient besoin de plus de temps pour préparer leurs Harangues, qu'elle n'en avoit mis à cette conquête, croyez-vous que la pensée eût été mauvaise ?

Je ne le crois pas, répondit Eudoxe, & je crois pourtant que la pensée de Timée est vicieuse, par la raison que les Harangues dont vous parlez, ont rapport au Roi & à sa conquête ; & que le Panégyrique d'Isocrate n'en avoit point à

Alexandre, ni à ses victoires. Mais ne nous écartons pas, ajouta-t-il, & revenons à cette noblesse que vous aimez tant.

Hermogene a établi divers rangs de pensées nobles & majestueuses, comme il les appelle. Le premier ordre est de celles qui ont relation aux Dieux, & qui expriment quelque chose de divin. Si bien qu'on peut dire, selon la doctrine de ce Rhéteur, qu'il y a beaucoup de dignité dans ce qu'a dit un Pere Grec, que le Christianisme est une imitation de la vie divine; & un Pere Latin, que c'est se venger en Dieu que d'aimer ses ennemis. *De formis. Orat. cap. 6.*

Il n'y en a donc guere moins, repartit Philanthe, dans ce que dit Cicéron, que les hommes n'approchent par nul endroit de plus près des Dieux, qu'en donnant la vie aux hommes. *a* Non, sans doute, repliqua Eudoxe. La pensée de Velleïus Paterculus, sur Caton, est à peu près dans le même rang : *C'étoit un homme très-semblable à la vertu, dont l'esprit, en toutes choses, tenoit plus des Dieux que des hommes, & qui ne fit jamais le bien pour paroître le faire.* *b* Celle

a Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quàm salute hominibus danda. *Orat. pro Ligar.*

b Homo virtuti simillimus, per omnia ingenio Diis quàm hominibus propior; qui numquam rectè fecit ut facere videretur. *Vell. Pat. lib. 2.*

de Séneque, sur les Héros & les vertueux maltraités de la Fortune, est apparemment de cette espece, dit Philanthe. *Si un grand personnage tombe, sa chute ne diminue rien de sa grandeur. On a pour lui les mêmes égards qu'on a pour les temples démolis, dont les personnes qui ont de la Religion, réverent & adorent jusqu'aux ruines.* a

Enfin on doit mettre dans ce premier ordre, reprit Eudoxe, la pensée fameuse de Sannazar sur la ville de Venise. Le Poëte feint que Neptune voyant Venise s'élever au milieu des eaux du Golfe Adriatique, & donner les loix à toute la mer, dit à Jupiter par une espece d'insulte: *Vantez maintenant tant qu'il vous plaira votre Capitole & ces murs renommés de votre Mars: si vous préférez le Tibre à la mer, regardez l'une & l'autre ville. Vous direz que celle-là a été bâtie par les hommes, & que celle-ci n'a pu l'être que par les Dieux.* b

La noblesse des pensées, continua Eudoxe, vient encore, selon Hermogene, de la nature des choses qui sont humaines à la vérité; mais qui passent pour

a Si magnus vir cecidit, magnus jacuit: non magis illum putes contemni quàm cùm ædium sacrarum ruinæ calcantur; quas religiosi æque ac stantes adorant. *Consolat. ad Helb. 7. cap. 13.*

b Si pelago Tybrim præfers, urbem aspice utramque. Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

grandes & illustres parmi les hommes, comme la puissance, la générosité, l'esprit, le courage, les victoires & les triomphes. En voici des exemples que j'ai remarqués, & que j'ai écrits.

Vous n'avez rien reçu de plus grand de la Fortune que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes, ni rien de meilleur de la nature que la volonté de le faire. a C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme parle de l'Orateur Romain un Historien que vous aimez, & qui, selon vous, a quelque chose de plus piquant que Tite-Live. *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* b Mais le vieux Séneque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son Empire. c

Caton est peut-être celui des Romains, qui a donné lieu à de plus hautes pen-

a Nihil habes nec fortuna tua majus quàm ut possis: nec natura tua melius quàm ut velis conservare quam plurimos. *Orat. pro Ligar.*

b Omnia incrementa sua sibi debuit: vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma vinceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vellei. Paterc. lib. 2.*

c Illud ingenium quod solum Populus Romanus par imperio suo habuit. *Controverf. lib. 1.*

ſées : *Les gens de bien ſont à part*, dit Virgile, *& Caton leur donne des loix.* a *Tout eſt ſoumis dans le monde*, dit Horace, *hors l'ame fiere & indomptable de Caton.* b

Je voudrois bien ſavoir, repliqua Philanthe, qui a compoſé le plus noblement ſur Caton, de Virgile ou d'Horace. Leurs penſées, dans le fond, répondit Eudoxe, ſont preſque également nobles : car il n'eſt guere moins beau d'être à la tête des gens de bien & de leur commander, que d'être le ſeul qui refuſe de ſe ſoumettre au vainqueur du monde ; mais à juger par les apparences, la penſée d'Horace a plus d'élévation & de majeſté que celle de Virgile. Je ne prétends pas, au reſte, décider que ce ſoit le même Caton dont tous deux parlent : il eſt certain qu'Horace parle de Caton d'Utique ; & il eſt du moins probable que Virgile en parle auſſi, par la raiſon que dans les vers précédents il fait mention de Catilina, auquel le vieux Caton n'avoit nul rapport.

Mais je reviens à mon cahier. Un ancien Poëte, grand imitateur de Virgile, penſe d'une maniere fort noble au ſujet

a Secretoſque pios, his dantem jura Catonem *Æneid. lib.* 8.

b Et cuncta terrarum ſubacta, præter atrocem animum Catonis. *Carmin. lib.* 2, *Od.* 2.

d'Annibal, qu'on avoit résolu d'attaquer dans un festin. *Tu te trompes*, dit quelqu'un au jeune homme de Capoue qui avoit formé ce dessein hardi, *tu te trompes, si tu crois trouver Annibal désarmé à table. La majesté dont il est revêtu, & qui ne le quitte jamais; cette majesté qu'il s'est acquise par tant de guerres, par tant de batailles sanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée. Si tu t'approches de lui, tu seras surpris de voir autour de sa personne, les journées de Cannes, de Trébie & de Trasymene, avec l'ombre du grand Paulus.* a

Un des plus célebres Orateurs de notre temps, repliqua Philanthe, s'est servi bien à propos de la pensée du Poëte Latin dans une Harangue Latine, pour nous faire entendre que le grand Prince de Condé n'étoit jamais seul dans ses promenades les plus solitaires de Chantilly; que ses victoires l'accompagnoient en tous lieux; qu'en le voyant, les images de Rocroy, de Lens, de Fribourg, de Norlingue, de Senef se présentoient à l'esprit, & qu'on s'imaginoit même voir à sa suite les ombres des fameux Généraux d'armée qu'il avoit défaits.

a Fallis te mensas inter quod credis inermem. Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat. Majestas æterna ducem: si admoveris ora. Cannas & Trebiam ante oculos, Trasymenaque busta, & Pauli stare ingentem miraberis umbram. *Sil. Italic. lib. 2.*

Je me souviens encore, continua Philanthe, qu'un excellent Poëte Latin de notre temps dit, en décrivant le combat de Tolus, après le passage du Rhin, que les ennemis ne purent soutenir la présence du Prince de Condé; que sans être blessés, ils fuyoient à demi-morts, tant Norlingue & Lens s'offroient à leurs yeux. *a* Je ne puis non plus oublier ici ce que j'ai lu dans le Poëme de saint Louis, au sujet de deux corps d'armée envoyés de Grece, qu'on croyoit descendus de ces anciens Grecs qui se rendirent maîtres de l'Asie, & qui remporterent deux victoires si célebres sur les Perses; l'une aux Thermopyles, & l'autre à Arbelle. Le Poëte François parle ainsi des braves qui composoient les deux corps:

De ces Peres fameux les noms & la mémoire
Qui combattent encore & regnent dans l'Histoire,
Leur inspirent un air de gloire & de valeur,
Leur remettent Athene & Sparte dans le cœur,
Et pour mot, au marcher par leurs rangs & leurs files,

a Quâ ruis, exanimes fugiunt sine vulnere turmæ: multa oculis, Norlingua & Lentia multa recursat.

On n'entend résonner qu'Arbelle & Thermopyles.

Mais je vous interromps, & vous empêche de suivre votre cahier. Quintilien, poursuivit Eudoxe, dit que César a dans ses discours tant de véhémence, tant de vivacité & tant de feu, qu'il semble avoir parlé du même air & avec la même force qu'il a combattu. *a* On a dit de lui, repliqua Philanthe, qu'il avoit un talent admirable pour l'éloquence; mais qu'il avoit mieux aimé vaincre les hommes, que de les persuader: on a dit encore qu'il sembloit ne vouloir vaincre, que pour avoir la gloire de pardonner.

Cicéron en a parlé bien noblement, reprit Eudoxe, en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *b*

a Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse quo bellavit, appareat. *Lib. 10, cap. 1.*

b Perfecit ille ut si montes recedissent, omnes exaruissent fontes, non naturæ præsidio, sed victoria sua, rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pison.*

Mais joignons Pompée à César, continua-t-il, & écoutez une seconde fois votre Historien favori :

Pompée a vaincu toutes les nations auxquelles il a fait la guerre ; & la Fortune l'a tellement élevé, qu'il triompha d'abord de l'Afrique, après de l'Europe, & puis de l'Asie : comme s'il eût dû y avoir autant de monumens de ses victoires qu'il y avoit de parties du monde. a

Ecoutez encore un autre Historien sur ce que Pompée ayant défait Tigranes, Roi d'Arménie, ne le souffrit pas longtemps à ses pieds, & lui remit la couronne sur la tête : *Il le rétablit en sa premiere fortune, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois que d'en vaincre.* b Mucien dans Tacite trouve plus son compte à donner l'Empire qu'à l'obtenir : c à faire Vespasien Empereur qu'à l'être lui-même ; & à mon avis, c'est plus la pensée de l'Historien, que le sentiment du Héros.

Tout cela est grand, dit Philanthe, & rien, à mon gré, n'éleve plus l'esprit que ces sortes de pensées. Mais il me semble,

a Ut primùm ex Africa, iterum ex Europa, tertiò ex Asia triumpharet : & quot partes terrarum orbis sunt, totidem faceret monumenta victoriæ suæ. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

b In pristinum fortunæ habitum, æquè pulchrum esse judicans & vincere reges, & facere. *Valer. Max. lib.* 2.

c Cui expeditius fuerit tradere imperium quàm obtinere. *Tacit. Hist. li.* 2.

ajouta-t-il, qu'on a pensé pour le moins aussi noblement sur les Romains en général, que sur les particuliers qui se sont distingués par un mérite extraordinaire.

Vous avez raison, repartit Eudoxe; & si on en croit les Auteurs, non-seulement de la langue Latine, mais des autres Langues, le métier du Peuple Romain étoit de commander aux autres Peuples : les Rois n'étoient rien au prix des bourgeois de Rome : le seul nom des Romains faisoit tout trembler, & pouvoit tout vaincre : leur puissance n'eut point de bornes, & il n'y eut que l'excessive grandeur de Rome qui fût cause de sa ruine.

Mais ne pensez pas que Rome, en perdant l'empire du monde, ait perdu tout ce qu'elle avoit de grand & d'auguste. On voit jusque dans ses ruines la majesté de ce peuple conquérant qui étoit le maître des autres; & un bel esprit d'Italie nous l'a bien marqué dans l'Epigramme adressée à un voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome. *Regardez*, dit-il, *ces masses énormes de pierres, ces vastes amphithéâtres démolis & ruinés : voilà ce que c'est que Rome. Voyez comme le cadavre d'une Ville si superbe a encore quelque chose d'impérieux & de menaçant.* a

a Aspice murorum moles præruptaque saxa,

De tous les beaux esprits que l'Italie a portés, repliqua Philanthe, le Tasse est peut-être celui qui pense le plus noblement. Sa *Gierusalemme* est pleine de pensées sublimes, & il ne faut que l'ouvrir pour en trouver tant qu'on veut. Il prit le livre, & à l'ouverture, il tomba sur l'endroit où Lucifer, haranguant les démons en faveur de l'armée Satrasine, les fait souvenir du combat qu'ils soutinrent autrefois contre les troupes célestes.

Fummo (io n'ol nego) in quel conflitto vinti.
Pur non mancò virtute al gran pensiero :
Hebbero i più felici allor vittoria ;
Rimase a noi d'invitto ardir la gloria.

Peut-on rien concevoir de plus élevé ? *Nous fumes vaincus dans ce combat, je l'avoue : mais le courage ne nous manqua pas dans une si haute entreprise ; & si les autres eurent le bonheur de vaincre, nous avons la gloire d'avoir osé la chose du monde la plus hardie.*

La mort d'Argant n'est pas exprimée avec moins de noblesse que la défaite des démons. Ce Sarrasin si vaillant & si fier, ou plutôt si barbare & si féroce, infati-

Obrutaque horrenti vasta theatra situ ;
Hæc sunt, Roma : vident, velut ipsa cadavera tantæ
Urbis adhuc spirent imperiosa minas. *Janus. Vitalis.*

gable

table & invincible à la guerre, qui brave le Ciel, & qui met en son épée toute sa raison & toute sa loi.

Impatiente, inessorabil, fero;
Ne l'arme infatigabile & invitto:
D'ogni Dio sprezzator e che ripone
Ne la spada, sua legge e sua regione.

Ce Sarrasin, dis-je, meurt de la main de Tancrede: mais il menace celui qui le tue, & veut même en mourant paroître n'être pas vaincu.

E vuol morendo, anco parer non vinto.

Ce n'est pas assez, dit Eudoxe, de vouloir ne point paroître vaincu: on devoit dire qu'Argant vouloit paroître victorieux, comme le Chef des Samnites, qui, au rapport de l'Historien que vous aimez, avoit plus l'air d'un vainqueur que d'un mourant. *a*

Le Tasse, reprit Philanthe, dit quelque chose de plus fort d'un autre Sarrasin:

E morto enco minaccia.

Ce Barbare menace les Chrétiens tout mort qu'il est; c'est-à-dire, interrompit Eudoxe, qu'il reste sur le visage du mort un air menaçant; comme dit Florus de ces généreux soldats qui mouroient attachés à leurs ennemis, & auxquels la mort

a Telesinus semianimis repertus est, victoris magis quàm morientis vultum præferens. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

ne faisoit pas quitter l'épée. *a* C'est aussi ce que dit Salluste de Catilina, que son corps fut trouvé parmi ceux des ennemis, & que la fierté qui paroissoit sur son visage pendant sa vie, y étoit encore. *b*

Ces pensées, repartit Philanthe, me font souvenir de celles d'un Auteur Espagnol sur la mort du Duc de Bourbon qui fut tué devant Rome : *Aunque le quitto el ser, pero un solo punto non le pudo quitar la magnanimidad y vigor, en tanto que el cuerpo tenio sentimiento.* Cela veut dire, comme vous voyez, que son courage ne l'abandonna pas un moment, & que son cœur fut toujours ferme, toujours intrépide, tant que son corps eut du sentiment & de la chaleur.

Sidonius Apollinaris.

Ce qu'un Poëte des derniers siecles de l'Empire, illustre par son caractere, & de Gouverneur, & d'Evêque, dit des François en général, doit vous paroître plus beau, repliqua Eudoxe : *leur courage leur survit presque.*

Animoque superstant
Jam prope post animam.

Il veut faire entendre qu'ils combattent vaillamment jusques au dernier soupir; & l'opposition de deux mots qui se res-

a Quidam hostibus suis immortui, omnium in manibus enses, & relictæ in vultibus minæ. *Lib.* 1, *cap.* 18.

b Catilina longè à suis inter hostium cadavera repertus est; paululum etiam spirans ferociamque animi quam habuerat vivus, in vultu retinens. *Bell. Catil.*

semblent sans avoir la même significa-tion, est un jeu heureux.

Un Historien Latin n'a pas si bonne opinion de nous, repartit Philanthe : car il dit que les François sont plus que des hommes dans le premier effort, & qu'ils sont moins que des femmes dans le se-cond. *a*

Mais je veux vous lire encore deux ou trois endroits du Tasse qui ont je ne sais quoi de bien héroïque :

I gradi primi
Più meritar che conseguir disio :
Ne, pur che me la mia virtù sublimi,
Di scettri altezza invidiar degg'io.

N'est-ce pas un sentiment digne de Re-naud & du magnanime d'Aristote, de vouloir plutôt mériter les premieres pla-ces, que d'y parvenir, & de ne point en-vier aux Rois leurs sceptres, ni leurs cou-ronnes, pourvu qu'on s'éleve, & qu'on se distingue par sa vertu ?

Souffrez, dit Eudoxe, que je vous in-terrompe, & que je vous dise à mon tour deux pensées, qui sont peut-être des co-pies de l'endroit du Tasse que vous venez de citer. L'une finit un Madrigal qui est le Portrait du grand Prince de Condé, &

a Sicut primus impetus eis major quàm virorum est, ita sequens minor, quàm fœminarum. *Flor. lib.* 2, cap. 4.

que vous ne ferez pas fâché de favoir tout entier :

J'ai le cœur comme la naiſſance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance ;
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire ;
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'Hiſtoire
Ne me le ſauroit diſputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la Fortune qui la donne :
Il ſuffit de la mériter.

L'autre penſée, ou plutôt l'autre ſentiment, eſt de Chriſtine, Reine de Suede, qui dans la Lettre qu'elle écrivit en Italien au Roi de Pologne, après qu'il eut fait lever le ſiege de Vienne, lui dit qu'elle ne lui envie point ſon Royaume, ni les dépouilles & les tréſors qu'il a remportés ; qu'elle lui envie ſeulement ſes fatigues & les périls qu'il a eſſuyés ; qu'elle lui envie le beau titre de Libérateur de la Chrétienté ; le plaiſir qu'il y a de donner la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis, qui lui doivent l'une & l'autre : *Io non le invidio il ſuo regno, ne quanti te ſori e ſpoglie ella s'aquiſtò : io invidio ſolo V. M. le ſue fattiche, e li ſuoi*

pericoli: io invidio il bel titolo di Liberatore della Christianità, il gusto di dare ogni hora la vita e la liberta à tanti sfortunati de gl'amici e nemici, i quali devono a lei ò la liberta ò la vita loro.

Il est vrai, reprit Philanthe, que la pensée du Madrigal & celle de la Lettre ressemblent bien à ce que je vous ai dit sur Renaud : mais souffrez à votre tour que j'acheve ce que j'ai commencé.

Le même Héros s'étant battu avec le Prince Gernand, & l'ayant tué, bien loin de se soumettre aux loix de la discipline militaire, & aux ordres du Général de l'armée Chrétienne, dit fiérement & avec un soûrire mêlé de colere, quand on lui parle de prison, que c'est à ceux qui sont esclaves, ou qui méritent de l'être, à se justifier dans les fers; que pour lui, il est né libre, qu'il a vécu & qu'il mourra libre. Il ajoute, qu'une main comme la sienne, accoutumée à manier l'épée, & à cueillir des palmes, ne sait ce que c'est que de chaînes. Les paroles Italiennes vous plairont peut-être :

Sorrise all' hor Rinaldo e con un volto
In cui tral' riso lampeggiò lo sdegno,
Difenda sua ragion ne' ceppi involto
Chi servo è, disse, ò d'esser servo è degno.
Libero i nacqui, e vissi, e morrò sciolto;

Phia che man porga ò piede à laccio ìndegno.
Usa à la spada è questa destra & usa
A le palme, vil nodo ella ricusa.

Je tombe d'accord, dit Eudoxe, que quand le Tasse pense bien, il pense mieux qu'un autre, & que ses Héros ont des sentimens fort relevés. Mais c'est particuliérement au regard de son principal Héros, reprit Philanthe, que ce divin Poëte a d'excellentes pensées.

Armide dit à Godefroi en implorant son secours, que son destin est de vouloir ce qui est juste, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

Tui cui concesse il cielo, e dielti in fato
Voler il giusto, e poter ciò che vuoi.

La pensée est noble, interrompit Eudoxe, & revient à celle d'un Panégyriste de saint Louis, que la vraie grandeur ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut; mais bien à vouloir tout ce que l'on doit. Je ne sais même si l'Orateur François ne surpasse point le Poëte Italien.

Un des Ambassadeurs du Soudan d'Egypte, continua Philanthe, dit au même Godefroi, pour le détourner du siege de Jérusalem, qu'on ne peut rien ajouter à la réputation de ses armes; qu'il peut faire de nouvelles conquêtes; mais qu'il espere en vain d'acquérir une nouvelle gloire.

E se ben aquistar puoi novi imperi:
Aquistar nova gloria indarno speri.

Godefroi dit lui-même au Prince Altamior, qui se rendant à lui dans le combat, lui offroit pour sa rançon tout l'or de son Royaume avec les pierreries de la Reine son épouse : » Gardez pour vous ce » qui vous vient de plus précieux des In- » des & ce que la Perse a de rare : je ne » cherche point à m'enrichir de la vie » d'autrui ; je fais la guerre dans l'Asie, » & je n'y fais point de trafic.

Cio che ti vient da l'Indiche maremme.
Habbiti pure, e chio che Persia accoglie:
Che de la vita altrui prezzo non cerco;
Guerreggio in Asia, e non vi cambio ò
merco.

Cela ne vous semble-t-il pas fort magnanime & fort digne d'un Héros Chrétien, qui n'a en vue aucun intérêt que celui de la Religion ? Il n'y a rien de plus généreux, repartit Eudoxe : mais il n'y a rien aussi de mieux imité pour ne pas dire de mieux dérobé, ajouta-t-il. Car enfin Alexandre dit presque de même dans Quinte-Curce, en répondant à Parménion qui lui avoit fait des propositions intéressées & peu honnêtes, que s'il étoit Parménion, il préféreroit l'argent à la gloire; mais qu'étant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre. *Si je*

ne me trompe, ajoute-t-il, *je suis Roi & non pas Marchand.* a

Quinte-Curce lui fait dire au même endroit, si je m'en souviens, que ce n'est pas sa coutume de s'attaquer aux prisonniers & aux femmes, qu'il n'en veut qu'à ceux qui ont les armes à la main, & qui sont en état de se défendre. b A votre avis, le Tasse n'a-t-il pas volé Quinte-Curce, en disant de son Renaud, qu'un homme sans armes n'a rien à craindre de lui, qu'il ne se bat que contre ceux qui ont l'épée à la main, & qu'il ne daigne pas exercer sa fureur guerriere quand on n'est pas en état de la soutenir?

Disesa è qui l'esser de l'arme ignudo :
Sol contra il ferro, il nobil ferro adopra ;
E sdegnò ne gli inermi esser feroce.

Je juge delà, poursuivit Eudoxe, que ce grand Poëte, dont l'imagination est si abondante, & le génie si heureux, ressemble un peu à ces gens riches de leurs fonds, qui ne laissent pas de s'accommoder du bien d'autrui.

Si vous faites là-dessus le procès au Tasse, dit Philanthe, vous pouvez le faire à bien d'autres. Le malheur des mo-

a Me non mercatorem memini esse, sed Regem. *Lib.* 4.
b Bellum cum captivis & fœminis gerere non soleo; armatus sit oportet quem oderim. *Ibid.*

dernes, ajouta-t-il, eſt de n'être pas venus les premiers; & tout leur crime ſouvent, c'eſt de penſer comme les Anciens, ſans les avoir lus.

J'en demeure d'accord avec vous, repartit Eudoxe; mais convenez auſſi avec moi qu'il y a des penſées qu'on peut croire ſans ſcrupule avoir été dérobées aux Anciens. Pour ne rien dire de celles que Phylarque a remarquées dans les ouvrages de Narciſſe comme autant de larcins viſibles; ce *cadavre* de l'ancienne Rome que je vous ai rapporté d'un Moderne, eſt pris manifeſtement de la Lettre qu'écrivit Sulpice à Cicéron, pour le conſoler de la mort de ſa fille : car après avoir dit qu'en revenant d'Aſie, & faiſant voile vers Mégare, il jetta les yeux de tous côtés, & qu'il vit Egine, Mégare, Pirée & Corinthe, villes autrefois très-floriſſantes, & alors toutes ruinées, il ajoute que cette penſée lui vint en l'eſprit : *Hé quoi! nous autres petits hommes, qui voyons dans un même endroit les cadavres de tant de Villes, nous ne pouvons, ſans indignation, voir mourir quelqu'un de nous dont la vie doit être plus courte!* a Mais votre Taſſe, pourſuivit Eudoxe, a bien profité de la

a Hem nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrûm interiit, quorum vita brevior eſſe debet, cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant? *Sulpitius Ciceroni.*

réflexion de Sulpice en parlant des ruines de Carthage ; & si je ne craignois de vous fâcher, je dirois que c'est un voleur qu'on peut convaincre de larcin : jugez-en vous-même :

Giace l'alta Cartago : à pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serba :
Muoiono le città, muoiono i regni ;
Copre i fasti e le pompe arena & herba :
E l'huom d'esser mortal per che si sdegni.

Quoi de plus conforme, & dans le sens, & dans les paroles que, *Hem nos homunculi indignamur, si quis nostrûm interiit*, & *e l'huom d'esser mortal per che si sdegni ?* Les autres vers ne paroissent pas tout-à-fait si copiés : mais pour peu qu'on y regarde de près, on trouvera que la Lettre latine est l'original de la Stance Italienne ; que ces ruines de Carthage, desquelles il ne reste presque pas de vestiges, & que ces Villes & ces Royaumes qui meurent, ne sont que la copie des cadavres d'Egine, de Mégare, de Pirée & de Corinthe.

Que si le Tasse n'a pas tout pris de Sulpice, il pourroit bien avoir emprunté quelque chose de Lucain, en appliquant à Carthage ce que Lucain dit de Troye : *Toute la Ville est couverte de brossailles ;*

les ruines mêmes n'en paroissent pas. *a* Car cela ne ressemble pas mal à deux endroits de la Stance Italienne :

Copre i fasti e le pompe arena & herba.
à pena i segni
De l'alte sue ruine il lido serba.

Comme si ces sortes de pensées, repartit Philanthe, ne pouvoient pas venir à tout le monde, & que le sujet ne les fournît pas de lui-même. Vous direz sans doute par la même raison, que l'Auteur de l'Epigramme Latine adressée au voyageur qui cherche Rome dans Rome, a pris cela de Florus ; que Florus l'a pris de Séneque, & Séneque de Cicéron : car Florus dit que le peuple Romain détruisit les ruines mêmes des villes, ensorte qu'on cherche aujourd'hui Samnium dans Samnium, & qu'une ville si ruinée ne paroît pas avoir pu être la matiere de vingt-quatre triomphes. Séneque dit sur l'embrasement de la Ville de Lyon, qu'on cherche Lyon dans la Gaule, & Cicéron reproche à Verrès d'avoir tellement désolé la Sicile, qu'on la cherche dans ses plus fertiles campagnes. *b* Voilà par-tout la même pensée,

a Jam tota teguntur Pergama dumetis ; etiam periere ruinæ. *Lib*, 9.

b Qui Romam in media quæritis novus advena Roma,
Et Romæ in Roma nil reperis media. *Janus Vitalis.*
Ita ruinas ipsas urbium diruit ut hodie Samnium in ipso Samnio requiratur, nec facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum. *Flor. cap.* 16.

& apparemment chacun de ces Auteurs ne doit la sienne qu'à lui-même.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, Virgile a mieux pensé que les autres, en disant qu'il ne restoit de Troye que la place où elle avoit été : *Et campos ubi Troja fuit*. C'est aller plus loin que Lucain, qui fait mention de ses ruines, & que je ne sais quel autre Poëte qui parle de ses cendres. Par *les champs où a été Troye*, on n'a l'idée, ni de ruines, ni de cendres, qui sont au moins les restes d'une ville détruite & brûlée : le lieu seul, où fut cette ville, revient en l'esprit. Vous me faites penser, dit Philanthe, au Sonnet de *Girolamo Preti* sur l'ancienne Rome ; il est admirable & digne de toute la grandeur Romaine.

Quì fù quella di Imperio antica sede
Temuta in pace e trionfante in guerra.
Fù, parch' altro che il loco hor non si vede.
Quella che Roma fù, giace sotterra.

Queste cui l'herba copre e calca il piede
Fur moli al ciel vicine, ed hor son terra.
Roma che'l mondo vinse, al tempo cede,
Che i piani inalza, e che l'altezze atterra.

Roma in Roma non è Vulcano e Marte

Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quæritur. *Senec. Ep.* xci.

Ætuensis ager sic erat deformis atque horridus, ut in ubertima Siciliæ parte Siciliam quæramus. *Cic. lib.* 3. *in Verr.*

La grandezza edi Roma a Roma han tolta.
Struggendo l'opre e di natura e di arte,
Volto sossopra il mundo, e'n polvo e volta:
E fra queste ruine à terra sparte
In se stessa cadeo morta e sepolta.

Voici comme je voudrois traduire ce Sonnet : » Ici fut autrefois la Capitale de » l'Empire, redoutée dans la paix & » triomphante dans la guerre. Elle fut, » parce qu'on ne voit plus que le lieu où » elle a été. Cette Rome si fameuse est » sous terre : ces masses de pierres que » l'herbe couvre, & qu'on foule aux pieds, » ont été élevées jusqu'au ciel, & ne sont » plus que terre. Rome qui a vaincu le » monde, cede au temps qui releve les » choses les plus basses, & qui abaisse les » plus hautes. Rome n'est plus dans Rome. » Vulcain & Mars ont ôté à Rome toute » sa grandeur, en détruisant les ouvrages, » & de la nature, & de l'art. Enfin après » avoir renversé le monde, elle a été ren- » versée à son tour, réduite en poussiere, » & ensevelie en elle-même.

Il y a de l'esprit, de la noblesse, &, si vous voulez, de la magnificence dans le Sonnet Italien, repartit Eudoxe : mais à ne vous rien déguiser, ce seul mot de Virgile, *& les champs où a été Troye*, me semble plus beau & plus grand, tout simple qu'il est.

On peut néanmoins enchérir sur la pensée de Virgile, interrompit Philanthe; & le Tasse l'a fait, en disant, du Palais enchanté d'Armide, qu'il ne paroît plus, qu'il n'en paroît pas même de vestiges, & qu'on ne peut dire qu'il ait jamais été en ce lieu-là.

Ne più il palagio appar, nè pur le sue
Vestigia : nè dir puossi; egli qui fue.

Faites valoir le Tasse tant qu'il vous plaira, dit Eudoxe, je m'en tiens pour moi à Virgile, & je vous déclare que je ne veux pas avoir plus d'esprit que lui. Ce n'est pas que je méprise le Poëme du Tasse: il a de grandes beautés, & du sublime en plusieurs endroits; mais c'est que j'estime plus l'Enéide qui n'a rien dans les pensées que de noble & de régulier. Je ne suis pas même entêté des Anciens jusqu'à n'admirer que leurs pensées: les Modernes en ont d'excellentes; & sans parler des Italiens, ni des Espagnols, en lisant nos Auteurs François, j'en ai remarqué quelques-unes dans le genre noble, que l'on pourroit opposer à celles du siecle d'Auguste.

Je suis ravi, dit Philanthe, que vous ne soyez pas de ces gens que l'amour de l'antiquité aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a point d'esprit dans les derniers siecles. Pour moi je suis un peu de l'avis

du Chancelier Bacon, qui croit que l'antiquité des siecles est la jeunesse du monde, & qu'à bien compter nous sommes proprement les Anciens. Je ne sais, reprit Eudoxe, si la pensée de Bacon n'est point trop subtile; mais je sais bien que sans décider si nous sommes les Anciens, ou non, nous avons du bon sens, de l'élévation & de la justesse pour le moins autant que les Grecs & que les Romains.

Eudoxe prit alors son recueil, & le feuilletant, continua ainsi : » Un de nos » meilleurs Ecrivains dit du Cardinal de » Richelieu, que c'étoit un homme plus » grand par son esprit & par ses vertus que » par ses dignités & par sa fortune; tou» jours employé & toujours au-dessus de » ses emplois; capable de régler le pré» sent, & de prévoir l'avenir; d'assurer » les bons événemens, & de réparer les » mauvais; vaste dans ses desseins, péné» trant dans ses conseils; juste dans ses » choix, heureux dans ses entreprises, & » pour tout dire en peu de mots, rempli » de ces dons excellens que Dieu fait à » certaines ames qu'il a créées pour être » maîtresses des autres, pour faire mou» voir ces ressorts dont sa providence se » sert pour élever ou pour abattre, selon » ses décrets éternels, la fortune des Rois » & des Royaumes. »

Ces pensées ont de la grandeur, & conviennent parfaitement bien à un grand Ministre d'Etat. La pensée d'un de nos Poëtes qui a fait dans un Sonnet l'Epitaphe de ce Cardinal, est aussi fort élevée & fort juste :

Il fut trop absolu sur l'esprit de son maître :
Mais son maître par lui fut le maître des Rois.

Voici quatre vers d'une Epitaphe d'Anne d'Autriche qui sont à mon gré incomparables :

Elle sut mépriser les caprices du sort,
Regarder sans horreur les horreurs de la mort,
Affermir un grand trône & le quitter sans peine,
Et pour tout dire enfin, vivre & mourir en Reine.

L'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, sont pleines de ces pensées qu'Hermogene nomme majestueuses ; & j'en ai ici quelques-unes qui peuvent fort bien subsister hors du corps de l'ouvrage d'où elles ont été tirées.

» Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût » été indigne d'elle.

» Douce, familiere, agréable autant
» que ferme & vigoureuse, elle savoit
» persuader & convaincre aussi-bien que
» commander, & faire valoir la raison
» non moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais succès de ses ar-
» mes infortunées, (c'est de Charles I,
Roi d'Angleterre, dont parle l'Auteur,)
» si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le
» forcer; & comme il n'a jamais refusé
» ce qui étoit raisonnable étant vain-
» queur, il a toujours rejetté ce qui étoit
» foible & injuste, étant captif.

» Ce Prince magnanime (Charles II,)
» eût pu gâter ses affaires en se servant de
» la main de ceux qui s'offroient à détruire
» la tyrannie par un seul coup. Sa grande
» ame a dédaigné ces moyens trop bas.
» Il a cru qu'en quelque état que fussent
» les Rois, il étoit de leur Majesté de n'a-
» gir que par les loix ou par les armes.
» Ces loix qu'il a protégées, l'ont rétabli
» presque toutes seules : il regne paisible
» & glorieux sur le trône de ses ancêtres,
» & fait regner avec lui la justice, la sa-
» gesse & la clémence.

» Les malheurs de sa maison, (il s'a-
» git de la Duchesse d'Orléans,) n'ont pu
» l'accabler dans sa premiere jeunesse, &
» dès-lors on voyoit en elle une grandeur
» qui ne devoit rien à la fortune.

» Quoique le Roi d'Angleterre, dont
» le cœur égale la sagesse, sût que la Prin-
» cesse, sa sœur, recherchée de tant de
» Rois, pouvoit honorer un trône, il lui
» vit remplir avec joie la seconde place de
» France, que la dignité d'un si grand
» Royaume peut mettre en comparaison
» avec les premieres du reste du monde.

Ce qu'a dit d'un de nos Héros un de nos fameux Orateurs, est bien héroïque.

» L'emploi le porta dans des pays dif-
» férens, la victoire le suivit presque
» par-tout, & la gloire ne l'abandonna
» jamais. S'il n'a pas toujours vaincu, il a
» du moins toujours mérité de vaincre.

» Tant que ce grand homme sera à
» notre tête (disoient les soldats) nous
» ne craignons, ni les hommes, ni les élé-
» mens, & déchargés du soin de notre sû-
» reté par l'expérience & par la capacité
» du chef qui nous commande, nous ne
» songeons qu'à l'ennemi & à la gloire.

Un autre Orateur dit du même Héros:
» Il parle, chacun écoute ses oracles : il
» commande, chacun avec joie suit ses
» ordres : il marche, chacun croit courir
» à la gloire; on diroit qu'il va combattre
» des Rois confédérés avec sa seule Mai-
» son, comme un autre Abraham; que
» ceux qui le suivent sont ses soldats
» & ses domestiques, & qu'il est Géné-

» ral & Pere de famille tout ensemble.

Un Auteur célebre, & qui se distingue par le talent qu'il a d'écrire aussi poliment dans la langue des anciens Romains que dans la nôtre, a dit d'un grand Magistrat, ami du Héros dont nous venons de parler : « Tout étoit éloquent en sa personne » jusqu'à son air & à son silence. La no- » blesse de son ame paroissoit peinte en » quelque façon dans la noblesse de son » discours. Il persuadoit encore davantage » par l'opinion qu'on avoit de sa probité, » que par l'estime qu'on avoit de son sa- » voir. Ce n'étoit pas tant à son éloquence » & à sa dignité qu'on se soumettoit, qu'à » l'autorité de sa vertu ; & on avoit honte » de ne pas se rendre à ses raisons, dès » qu'on étoit raisonnable.

On ne peut donner en peu de paroles, dit Philanthe, une idée plus juste, ni plus haute de feu M. le Premier Président de Lamoignon. Ajoutons, pour achever son portrait, ce que le Panégyriste du Parlement de Paris lui a appliqué, & ce qu'on a dit d'un des premiers hommes de l'antiquité : *Il n'y a eu rien que de louable, & dans ses actions, & dans ses discours, & dans ses sentimens.* a

Mais c'est sur le Prince qui nous gou-

a Nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit, aut sensit. *Vellei. Paterc. lib. de Publ. Scipione Æmil.*

verne, ajouta Eudoxe, que nos meilleurs Ecrivains ont pensé peut-être le plus noblement; comme si la hauteur du sujet avoit élevé leur génie, & que Louis-le-Grand leur eût inspiré lui-même des pensées dignes de lui.

Un homme de qualité qui a de l'esprit infiniment, & qui écrit d'une maniere dont les autres n'écrivent point, dit dans le portrait du Roi : » Il a l'air d'un Héros; & quand on ne traiteroit pas sa dignité Royale de Majesté, on en devroit traiter sa personne. On l'admireroit s'il étoit un particulier, & la pourpre qui rehausse d'ordinaire l'éclat des bonnes qualités, reçoit du lustre de toutes les siennes. «

Un autre bel esprit & fort honnête homme a, sur le même sujet, une pensée également juste & sublime :

Ton esprit que rien ne limite,
Fait honneur à la Royauté :
Et l'on ne voit que ton mérite
Au-dessus de ta dignité.

» Quand je parle de Louis-le-Grand, (dit l'Auteur d'un Discours poli & ingénieux) » je nomme un Prince qui fait » plus d'honneur au Trône que le Trône » n'en fait aux autres Rois; un Prince » qui effaçant & relevant tout à la fois la » gloire des Rois ses aïeux, leur rend

» de la sienne, plus qu'il ne prend de la
» leur. «

Celui que j'ai déja cité, en parlant du Cardinal de Richelieu & de M. de Turenne, & qui n'écrit pas moins bien en vers qu'en prose, dit dans un éloge du Roi qui n'a pas été imprimé :

Son ame est au-dessus de sa grandeur suprême ;
La vertu brille en lui plus que le diadême :
Et quoiqu'un vaste Etat soit soumis à sa loi,
Le Héros en LOUIS *est plus grand que le Roi.*

L'Auteur de la *Lettre écrite de la campagne à une personne de la Cour*, se contente de dire que dans lui l'homme est aussi grand que le Roi : car après avoir dit que la grandeur lui est si naturelle, qu'il n'est pas en son pouvoir de s'en défaire; qu'il a beau descendre du trône par la familiarité de la conservation ; que dans le temps qu'il ne fait aucun usage de l'autorité que donne le souverain pouvoir, il se distingue par l'autorité que donne la souveraine raison ; qu'il y a toujours quelque chose en lui qui l'éleve malgré lui ; que la gloire qui le suit est indépendante de sa couronne ; qu'elle sort de sa personne comme de sa source, & qu'elle

rejaillit dans ses moindres actions, dans ses discours, dans ses gestes, dans ses regards; que quand il ne pourroit pas se souvenir de ce qu'il est, il lui échapperoit mille choses qui ne permettroient pas aux autres de l'oublier, & que c'est ainsi qu'en parle tout le monde. Après tout cela, dis-je, l'Auteur ajoute :

Mais parle-t-on de bonne foi?
Est-ce une fable, est-ce une histoire?
Si ce qu'on dit est vrai, rien ne manque
à sa gloire;
Et dans lui, qui le pourroit croire,
L'homme est aussi grand que le Roi?

Il s'ensuit delà, repliqua Philanthe que notre Monarque est bien différent de ces Princes qui n'ont pour tout mérite que l'éclat de leur fortune, & dont l'on pourroit dire justement avec l'Auteur de l'Eloge qui n'a point paru, & que vous m'avez fait voir :

Ils ne feroient plus rien s'ils cessoient
d'être Rois.

Car la moindre qualité c'est de l'être; & le Comte de Fuensaldagne dit un jour fort à propos, que la Royauté étoit de trop en lui; qu'il n'en avoit que faire; & que son propre mérite lui tenoit lieu de tout *Le sobra ser Rey*. Ce mot est beau, & a donné lieu à une belle devise qui a pour corps le soleil entouré de météore

appellé la Couronne, & pour ame ces paroles : *Le sobra la Corona.*

Une de nos amies, reprit Eudoxe, qui est la gloire de son sexe, & un peu la honte du nôtre, a sur le Roi des pensées sublimes. En parlant d'un lieu où étoient tous les Portraits des Rois de France, après avoir dit que Louis XIV les surpasse en tous les avantages extérieurs, comme en toutes sortes de vertus militaires & pacifiques, elle ajoute :

Il paroît enfin être le Roi de tous ces Rois.

Elle dit, en faisant parler la Seine, au sujet des feux d'artifices qui se firent sur l'eau, devant le Louvre, à la naissance du Duc de Bourgogne :

Nouveau Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine,
Vous montre tant & tant de Rois
Dignes du Sceptre des François :
Plusieurs Louis, un Charlemagne,
Un Henri, terreur de l'Espagne,
Vainqueur de ses propres sujets,
Qui m'enrichit de ses bienfaits :
Vous saurez bientôt leur histoire ;
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi, tous ces Rois si grands,
Justes, pieux ou conquérans,
Leur bonté comme leur puissance,
Leur valeur comme leur prudence,
Enfin tous leurs faits inouis,
Vous les trouverez en LOUIS.

Tout cela regarde proprement la personne de notre auguste Monarque en général; mais que n'a-t-on point dit de grand sur ses actions, sur ses conquêtes, sur ses vertus particulieres? Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous lire tout ce que j'ai remarqué là-dessus : je me borne à trois ou quatre traits qui me touchent davantage.

» Vous marchez vous-même à la dé-
» fense de vos peuples; & préférant l'hon-
» neur au repos, vous comptez pour rien
» vos victoires, si vous n'avez eu part
» aux périls & aux fatigues des combats.
» Votre camp & votre cour, ce n'est pour
» vous qu'une même chose : vos meilleurs
» courtisans sont vos plus braves guer-
» riers. Vos travaux sont vos seuls diver-
» tissemens; & quand la gloire vous ap-
» pelle, vous ne commandez pas qu'on
» vous serve, mais qu'on vous suive. C'est ce que dit un célebre Académicien dans son Compliment au Roi au nom de l'Académie.

Il dit dans la même piece sur les entreprises de Sa Majesté : » La sagesse les for-
» me, & les conduit elle-même; la for-
» tune les accompagne, la valeur les exé-
» cute, la gloire les couronne. Il ajoute, en parlant de l'Académie Françoise : » Elle
» seroit heureuse, SIRE, si elle savoit
» écrire

» écrire & penser aussi noblement que
» vous savez agir. « Cette pensée ne vaut-elle pas celle de Quintilien, qui dit de César, comme nous l'avons remarqué, qu'il a parlé avec autant de force qu'il a combattu ?

Que ne dit point un autre fameux Académicien dans un discours académique qui me paroît un chef-d'œuvre, & que je vous lirois tout entier, si je ne m'étois prescrit des bornes ? Ecoutez ce seul endroit, où, après avoir dit à un Homme de mérite qu'on recevoit ce jour-là au nombre des Académiciens : » Et qui pourra
» mieux que vous nous aider à parler de
» tant de grands événemens dont les mo-
» tifs & les principaux ressorts ont été si
» souvent confiés à votre fidélité, à votre
» sagesse; qui sait mieux à fond tout ce
» qui s'est passé de mémorable dans les
» Cours étrangeres, les traités, les allian-
» ces, & enfin toutes les importantes né-
» gociations, qui sous son regne ont don-
» né le branle à toute l'Europe ? » il continue de la sorte : » Toutefois disons la
» vérité, la voie de la négociation est
» bien courte sous un Prince, qui ayant
» toujours de son côté la puissance & la
» raison, n'a besoin pour faire exécuter
» ses volontés que de les déclarer.

Mais je ne puis m'empêcher de vous

lire encore ce qu'un Prélat d'un mérite extraordinaire, renommé par ses Ambassades si utiles à l'Eglise & à la France, dit du Roi dans l'Oraison Funebre de la Reine Marie-Thérese d'Autriche; & ce qu'un grand Magistrat en a dit il y a un an ou deux dans une belle Harangue qui m'est tombée entre les mains :

» Qui ne sait qu'il auroit poussé l'Em-
» pire François bien au-delà de toutes nos
» frontieres, s'il avoit pu, en étendant
» les limites de la France, donner en
» même-temps de l'étendue à sa gloire,
» qui ne peut être, ni plus solide, ni plus
» pure, ni plus éclatante? Je me trompe:
» il est parvenu à la Monarchie universelle
» qui a été autrefois le dessein chimérique
» de nos voisins : mais il y est parvenu
» par une voie innocente & glorieuse,
» où il n'y a, ni violence, ni injustice.
» C'est l'ouvrage de ses qualités héroï-
» ques, que la renommée a portées jus-
» qu'aux extrêmités du monde : car s'il
» regne heureusement sur les François,
» par une puissance naturelle, légitime
» & héréditaire, il ne regne pas moins
» glorieusement dans les Nations étran-
» geres, en Espagne, en Italie, en Alle-
» magne, par la terreur de ses armes, &
» par la réputation de sa sagesse, de sa
» valeur & de sa justice. Voilà l'endroit

de l'Oraison Funebre; voici celui de la Harangue :

» Ceux qui sont les plus jaloux de sa » gloire sont contraints d'avouer qu'il est » l'arbitre absolu de leur destinée, le plus » ferme appui de ses Alliés, & que la » justice est le seul rempart qu'on puisse » opposer à la rapidité de ses conquêtes. » C'est elle qui l'a désarmé dans les bras » même de la victoire. Lassé de vaincre, » il a voulu donner la paix à ses ennemis; » & bien loin de profiter de ses forces & » de leur foiblesse, il aime encore mieux » maintenir le repos de toute l'Europe » que d'en acquérir l'Empire.

Ajoutez à ces dernieres pensées, dit Philanthe, celle d'une Epître en vers qui traite le même sujet, & que je sais presque par cœur. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus noble que ces six vers qui suivent la peinture des Héros de différent caractere?

Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de la victoire;

Et chercher dans la paix une plus juste gloire?

Six autres vers d'un autre Poëte, repartit Eudoxe, ont encore beaucoup de noblesse :

Régler tout dans la paix, vaincre tout dans la guerre,
D'un absolu pouvoir calmer toute la terre;
A tous ses ennemis avoir donné des loix,
C'est être au plus haut point de la grandeur suprême.
Pour sauver ses sujets, juger contre soi-même,
C'est être le meilleur des Rois.

Ces deux derniers vers regardent l'affaire qui fut rapportée au Conseil il y a quelques années par un Magistrat également capable & integre, & dont la prudence, l'équité, la droiture, l'amour pour les peuples, & le zele pour la Religion ont paru ensuite avec tant d'éclat en plus d'une Province du Royaume.

Ajoutons, si vous voulez, dit Philanthe, sur l'Hérésie éteinte dans la France, la conclusion d'un Sonnet Italien qu'a composé un Jésuite illustre par son nom, par son esprit & par sa vertu. *a* Le sens est que puisque le Roi a détruit le Calvinisme presque d'un seul mot, & par son

a Le Pere Spinola, neveu du Cardinal Spinola, & Missionnaire de la Chine à Paris.

autorité Royale, il n'a qu'à devenir le maître du monde pour rendre le monde entier Catholique, & faire que l'Arabe, l'Indien, le Maure, le Persan & le Turc se soumettent au joug de l'Eglise :

Perche adorino al fin la Fé di Piero
L'Arabo, l'Indo, il Mauro, il Perso, il
Trace;
Ah sia del gran Luigi il mondo intero.

Mais n'oublions pas, reprit Eudoxe, ce que nous avons lu dans une Harangue composée par le Magistrat dont je viens de vous parler, & prononcée aux Etats de Languedoc, avec une grace & une force qui se rencontrent rarement ensemble. N'oublions pas, dis-je, l'endroit où l'heureuse contrainte qui a ramené en partie nos Freres errans, est comparée à ces nuées sombres & menaçantes qui jettent la terreur dans les campagnes, allarment les laboureurs, & semblent devoir ravir l'espérance de leurs moissons ; mais qui après se résolvent en des pluies douces, salutaires & fécondes, dont l'unique effet est de porter par-tout la joie avec l'abondance, & de presser les troupeaux d'entrer dans la bergerie.

Disons encore, repartit Philanthe, ce que fait dire Sapho à sa fauvette sur le pardon que Gênes a obtenu par ses soumissions ;

Allez, Doge, allez sans peine
Lui rendre graces à genoux :
La République Romaine
En eût fait autant que vous.

Et ce qu'elle dit elle-même sur le génie de Louis-le-Grand, supérieur à celui de ses Capitaines & de ses Ministres : » Il » est l'ame de ses armées & de son Etat, » comme le soleil l'est de l'univers ». La comparaison est riche & heureuse, repartit Eudoxe, & rien ne peut nous donner une idée plus haute de la conduite du Prince qui gouverne aujourd'hui la France.

Il me semble, repartit Philanthe, que les comparaisons bien choisies & tirées des grands sujets de la nature, font toujours des pensées fort nobles. Oui, repliqua Eudoxe ; & Longin qui donne des regles du sublime, non-seulement dans les paroles, mais dans les pensées, pense noblement lui-même, quand il compare Démosthene à une tempête & à un foudre qui ravage & emporte tout ; Cicéron, à un feu qui ne s'éteint point, & qui à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces.

Longin. Sect. 10.

Les comparaisons qu'on tire des arts, poursuivit-il, valent quelquefois celles qu'on emprunte de la nature ; & un de nos Panégyristes dit excellemment sur les actions surprenantes que fit S. Louis dans

une journée mémorable, & qui parurent au-dessus des regles de la vaillance commune : » Qu'il en est à peu près de ces » grands exemples comme de ces grands » tableaux chargés d'ombres & d'obscuri- » tés : ce qui paroît d'abord dureté, ce » qui semble choquer la vue & les pré- » ceptes par des traits trop forts & trop » marqués à ceux qui ne s'y connoissent » pas, est une heureuse hardiesse, & un » chef-d'œuvre de l'art aux yeux des in- » telligens.

L'histoire fournit encore de très-belles comparaisons. Sur une des médailles que l'on jetta dans les fondemens de l'Eglise des Jésuites de saint Louis, que Louis le Juste faisoit bâtir, ces paroles étoient gravées ; *Vicit ut David, ædificat ut Salomon*. Que peut-on imaginer de plus grand ? *Il a vaincu comme David, il bâtit comme Salomon.*

A propos de Jésuites & de comparaisons, dit Philanthe, savez-vous la pensée qu'a eue un grand Prince au sujet des nouvelles vies de saint Ignace & de saint Xavier, pour marquer le caractere de ces deux hommes Apostoliques ? *S. Ignace*, dit-il un jour, *c'est César, qui ne fait jamais rien que pour de bonnes raisons ; S. Xavier, c'est Alexandre, que son courage emporte quelquefois.* Le Prince dont vous

parlez, reprit Eudoxe, étoit de ces hommes extraordinaires en qui l'esprit & la science ne cedent point à la valeur héroïque. Il jugeoit de tout admirablement, & pouvoit au reste mettre César & Alexandre où il lui plaisoit; lui qui les connoissoit si bien, qu'il les exprimoit tous deux en lui-même, & de qui on a dit, *plus Capitaine que César, & aussi soldat qu'Alexandre.*

Je ne sais après tout, repliqua Philanthe, si la comparaison est bien fondée, & si les regles d'Aristote y sont observées exactement. Car quel rapport entre un Saint & un Conquérant? Sont-ils dans le même genre? Il y a beaucoup plus de convenance, dit Eudoxe, entre les deux Saints & les deux Héros dont il est ici question, qu'il n'y en paroît peut-être d'abord. Saint Ignace étoit, avant sa conversion, un homme de guerre, illustre par ses beaux faits d'armes. En quittant le monde, il ne perdit pas ses idées guerrieres: il conçut les choses de Dieu sous ces images martiales dont il avoit la tête remplie; & ce fut dans la méditation *des deux Etendards*, ainsi que lui-même l'a nommée, qu'il forma le plan de son Ordre. Ce fut par le même esprit qu'il lui donna un nom de guerre, en l'appellant la Compagnie de Jesus, & qu'il entreprit avec ses disci-

ples de combattre l'erreur & le vice, d'abolir de tous côtés l'empire du démon, & d'étendre celui de Jesûs-Christ jusqu'aux extrêmités de la terre. Voilà le fondement éloigné de la comparaison d'Ignace avec un Héros & un Conquérant : le prochain, c'est qu'Ignace avoit comme César une prudence consommée, & que tous ses pas étoient mesurés, ensorte qu'il ne faisoit rien qu'après une mûre délibération ; ménageant son zele, & allant plus au solide qu'à l'éclat ; prenant dans les affaires difficiles toutes les précautions possibles, & ne manquant jamais de ressources dans les conjonctures les plus fâcheuses.

Pour ce qui regarde saint Xavier, s'étant enrôlé dans la milice d'Ignace, & ayant fait tant de conquêtes évangéliques dans les Indes, on a droit de le comparer au Conquérant de l'Asie : l'un & l'autre a suivi toujours l'ardeur qui l'animoit, sans se rebuter jamais, ni de la difficulté des entreprises, ni de la grandeur des périls, ni de toutes les fatigues qui sont inséparables de l'exécution des grands desseins ; mais l'un & l'autre s'est quelquefois laissé emporter à son courage, & a presque passé les bornes de la vertu héroïque.

Ainsi la pensée du Prince de Condé est

juste; & toutes ces sortes de pensées ont de la noblesse, parce que la comparaison qui les fonde n'a rien que de noble : au contraire, les comparaisons basses font que les pensées le sont aussi. Bacon, que vous avez lu & qui étoit un des plus beaux génies de son siecle, dit que l'argent ressemble au fumier, qui ne profite que quand il est répandu. Il y a du vrai, & même de l'esprit dans cette pensée, mais il n'y a point de noblesse. L'idée du fumier a quelque chose de bas & de rebutant. Je vous trouve bien délicat, dit Philanthe, & je crains que vous n'ayez du dégoût pour l'Epigramme que le bon homme Patris composa peu de jours avant sa mort : car on y parle du fumier, & le fumier en fait même toute la pointe.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, vas pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Vas chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même ;
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien :

Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Ce fumier-là, reprit Eudoxe, n'est pas tout-à-fait comme celui de Bacon. Le figuré adoucit ce que le propre a de rude. L'Epigramme toute sérieuse & toute triste qu'elle est dans le fond, a un air plaisant & je ne sais quoi de comique qui souffre le proverbe & le quolibet,

Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Car les pensées basses qui sont ingénieuses, peuvent avoir lieu dans le comique & dans le burlesque, comme elles doivent être tout-à-fait bannies du genre grave & austere; tel qu'est celui des Poëmes sérieux, des Harangues, des Panégyriques & des Oraisons Funebres.

Hé de grace, dit Philanthe, exceptez-en le Poëme de *la Madelaine au désert de la sainte Baûme*, que nous avons lu ensemble avec tant de plaisir. Aussi-bien est-il au-dessus des regles, & d'une espece particuliere, qui ne laisse pas d'avoir son prix. C'est assurément une piece originale, repartit Eudoxe, & je trouve bon pour l'amour de vous que les yeux de la Pécheresse pénitente soient des chandelles fondues; que de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau; que ses tresses blondes dont elle essuie les pieds de

Jesus-Christ, soient un torchon doré; qu'elle soit elle-même une sainte Courtisanne, qui n'est plus un chaudron sale & tout noir; que les larmes d'un Dieu ne soient que d'eau de vie; que Jesus-Christ soit un grand Opérateur, qui eut l'adresse d'ôter les cataractes des yeux de Madelaine, & l'Hercule qui purgea l'étable de son cœur. Tout cela est admirable & convient parfaitement à la dignité du sujet.

Mais laissons là le Poëte Provençal, & parlons plus sérieusement. Je hais surtout la bassesse dans les discours chrétiens, continua Eudoxe, & je ne puis me souvenir sans indignation d'un Prédicateur qui dit un jour à des Religieuses, qu'elles devoient avoir toujours le cure-dent à la main, parce que les Communautés regulieres ressembloient aux dents, qui pour être belles, doivent être bien rangées, bien blanches & bien nettes. J'étois à ce Sermon-là, repliqua Philanthe, & je vous assure que le bon Pere s'applaudit lui-même de sa pensée. Elle vaut presque, reprit Eudoxe, celle d'un Prédicateur Italien, qui prêchant à Milan le jour de Pâques devant le Cardinal Charles Borromée, Archevêque de la Ville, dit aux peuples, qu'ils avoient un Prélat très-saint, & tout semblable à un œuf de Pâques qui est rouge, qui est béni, mais qui

est un peu dur : *Havete un Prelato santissimo : è come l'uovo di Pascha, rosso e benedetto ; ma è vero ch'è un poco duretto.*

Après tout, cela est ingénieux, dit Philanthe. Dites, repartit Eudoxe, que cela est bien petit & bien badin. Les Ministres de la parole de Dieu doivent parler sur un autre ton, s'ils ne veulent avilir leur ministere. Mais à propos de la divine parole, souvenez-vous, je vous prie, que l'Ecriture sainte est un fonds de pensées nobles, grandes & sublimes, telles que sont celles-ci : *Je suis celui qui est. Le Seigneur regnera dans toute l'éternité & au-delà. Que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite.* Ce dernier trait si simple en apparence, & à ne regarder que les termes, donne une idée magnifique de la puissance de Dieu ; & Longin, tout païen qu'il est, le propose pour un modele du sublime dans la pensée ; car une pensée élevée peut très-bien s'accorder avec des paroles simples : *a* il arrive même que la simplicité de l'expression fait souvent sentir davantage la grandeur des choses. Et cela est si vrai, selon le sentiment de Longin, que nous admirons quelquefois la pensée d'un homme généreux & magna-

a Hujus sublimitas est tanquam imago quæ animi magnitudinem referat : undè fit ut interdum etiam admiremur nudam absque voce & per se sententiam, ut Ajacis silentium magnum, & quavis oratione sublimius. *Sect.* 7.

nime, encore qu'il ne parle pas : nous l'admirons, dis-je, au travers de son silence, qui marque toute la noblesse de son âme; & nous en avons un exemple dans l'Odyssée. Ulysse y fait des soumissions à Ajax, auxquelles Ajax ne daigne pas seulement répondre; & ce silence a je ne sais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La force de l'expression ne laisse pas de contribuer quelquefois à la hauteur de la pensée, & l'Ecriture elle-même nous en fournit de riches exemples. Pour dire qu'Alexandre étoit le maître du monde, que la mer s'ouvrit au peuple de Dieu, que le ciel & la terre ne peuvent soutenir les regards de la Majesté divine, le Saint-Esprit parle ainsi : *La terre se tut en sa présence; la mer vit le Seigneur, & s'enfuit; le ciel & la terre s'enfuirent de devant la face de celui qui étoit assis sur le trône.* *a* Ces termes de *silence* & de *fuite*, ont je ne sais quoi d'énergique qui peint la chose vivement & noblement tout ensemble.

Pour moi, dit Philanthe, je ne vois point de peinture qui approche de celle que fait David d'un renversement de for-

a Siluit terra in conspectu ejus. *Machab.* c. 1. Mare vidit & fugit. *Psal.* 113. A cujus conspectu fugit cœlum & terra. *Apoc.* c. 20.

tune. *J'ai vu l'impie élevé aussi haut que les cedres du Liban : je n'ai fait que passer, & il avoit déja disparu. Je l'ai cherché, & je n'ai pas même trouvé la place où il étoit.* a Remarquez jusqu'où va David. Tout ce que les Poëtes ont dit de plus fort sur la décadence de Troye, de Rome & de Carthage, c'est qu'il ne restoit que le lieu où avoient été ces villes fameuses : mais ici, le lieu même où étoit l'impie dans sa plus haute fortune, ne reste pas.

Les Prophetes, reprit Eudoxe, sont remplis de pensées fortes, d'idées magnifiques, & qui passent bien loin celles d'Hermogene. Mais qu'entendez-vous, interrompit Philanthe, par une pensée forte? J'entends, répondit Eudoxe, une pensée pleine d'un grand sens, exprimée en peu de paroles, & d'une maniere vive qui fasse un prompt & puissant effet. b Telles sont, dans Tacite, pour revenir aux Auteurs profanes, les pensées d'Othon déterminé à mourir dans le mauvais état de ses affaires, & après une bataille qui devoit décider du sort entier de l'Empire entre lui & Vitellius. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Ma vie ne vaut pas que vous hazardiez davantage une vertu comme la vôtre, dit-

a Transivi, & ecce non erat, & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus. *Psal.* 36.

b Acrius & vehementius est id, quod paucis verbis summam continet significationem.

il à ceux qui le pressoient de tenter la fortune tout de nouveau. *Plus vous me donnez lieu d'espérer si je voulois vivre, plus il me sera beau de mourir. Nous nous sommes assez éprouvés la Fortune & moi. Du reste, je n'ai besoin, ni de vengeance, ni de consolation. Je veux que d'autres aient tenu l'Empire plus long-temps; du moins personne ne l'aura quitté plus généreusement.* a Il conclut sa harangue aussi fortement qu'il l'a commencée, & qu'il l'a suivie : *C'est une espece de lâcheté que de parler trop de sa mort. Jugez sur-tout par un endroit, de la résolution que j'ai prise : je ne me plains de personne; car c'est vouloir vivre que d'accuser les Dieux ou les hommes.* b

Ce que Germanicus dit à ses amis en mourant, a aussi sa force. *Les inconnus même pleureront Germanicus. Vous autres, vous le vengeriez, si vous étiez plus attachés à ma personne qu'à ma fortune.* c

a Hunc animum, hanc virtutem vestram ultra, periculis objicere nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quantò plus spei ostenditis, si vivere placeret, tantò pulchrior mors erit. Experti invicem sumus ego & Fortuna. Mihi non ultione, neque solatiis opus est. Alii diutiùs imperium tenuerint; nemo tam fortiter reliquerit. *Hist. lib.* 2.

b Plura de extremis loqui pars ignaviæ est. Præcipuum destinationis meæ documentum habete, quod de nemine queror; nam incusare deos vel homines ejus est qui vivere velit. *Ibid.*

c Flebunt Germanicum etiam ignoti : vindicabitis vos, si me potiùs quàm fortunam meam fovebatis. *Tacit. Annal. lib.* 2.

La derniere raiſon de Mucien pour engager Veſpaſien à ſe ſaiſir de l'Empire ſans balancer davantage, eſt encore bien forte, & vaut toutes celles qu'il lui avoit dites. *Ceux qui déliberent dans une affaire comme celle-ci, ont déja pris leur parti, & n'ont plus rien à ménager.* a

Je mets dans le même genre la penſée de ce généreux barbare Galgacus, qui conclut ainſi la harangue qu'il fait aux gens de ſa nation, avant que de combattre les Romains déja maîtres de l'Angleterre : *Allant au combat, ſongez à vos ancêtres & à vos deſcendans.* b Que ces deux mots renferment de choſes & qu'ils ſont capables de faire impreſſion ſur un peuple belliqueux, paſſionné pour la gloire, & jaloux de ſa liberté !

Notre Henri le Grand, pourſuivit Philanthe, ne parla pas avec moins de force dans les plaines d'Ivri, lorſque ſur le point de donner bataille, il dit à ſes troupes : *Je ſuis votre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi.* Il ſemble, repartit Eudoxe, que ce Monarque qui avoit toute la valeur des anciens Romains, ait copié le Dictateur Camille, qui, dans Tite-Live, voyant ſes ſoldats étonnés du nombre des ennemis, leur dit pour les animer :

a Nam qui deliberant deſciverunt. *Hiſt. lib. 2.*

b Ituri in aciem, & majores & poſteros cogitate. *In vit. Agri.*

Ignorez-vous donc qui est l'ennemi, qui je suis, & qui vous êtes? a C'est peut-être aussi que les grandes ames pensent & sentent les mêmes choses dans les mêmes occasions.

Ces sortes de pensées, ajouta-t-il, portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'aiguillon dans l'ame. Les peroraisons de Cicéron & de Démosthene, les harangues de Tite-Live & de Salluste pourroient nous en fournir divers exemples, sans parler de Tacite que je viens de vous citer, le plus riche des Auteurs en pensées mâles & concises; ni de Tertullien qui en a plusieurs de ce caractere, lesquelles pourtant tirent une partie de leur force de son style dur & barbare. Les Poëtes en ont aussi quelques-unes, & il ne se peut rien voir de plus court, de plus fort, ni de plus précis, que ce que dit Corneille en deux endroits.

Le vieil Horace apprenant que le troisieme de ses fils qui restoit après la mort des autres tués par les Curiaces, avoit pris la fuite, s'emporte contre lui, & dit à Julie, Dame Romaine:

Pleurez le deshonneur de toute notre race.

a Hostem esse me an vos, ignoratis? *Lib.* 6.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois, replique Julie ? *Qu'il mourût*, répond le pere d'Horace. Ce *qu'il mourût* exprime la générosité Romaine d'une maniere vive & touchante, qui frappe l'esprit & émeut le cœur en même-temps.

Voici l'autre endroit que je vous disois, & que Corneille a imité de Séneque. Jason répudie Médée pour épouser Créuse, fille de Créon, Roi de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, & menace de faire tout périr. On lui représente qu'elle est sans pouvoir ; que son époux est un infidele ; que tout l'abandonne. *a Médée reste*, dit-elle dans Séneque. Le Poëte François a imité & surpassé le Poëte Latin. Une confidente dit à Médée :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ? Moi,

répond-elle. *Moi, dis-je, & c'est assez.* N'y a-t-il pas bien de la force & de la grandeur dans ce seul mot-là ? Il y a du moins bien de l'orgueil, repartit Philanthe. Ce *moi* répété est extrêmement fier, & me rappelle le *moi* de Pascal & celui de son copiste. Le *moi* est haïssable, selon Pascal : » le *moi* est injuste en soi, en ce

a Medea superest.

» qu'il se fait le centre de tout. Il est in-
» commode aux autres, en ce qu'il veut
» les asservir : car chaque *moi* est l'enne-
» mi, & voudroit être le tyran de tous les
» autres. « Cela veut dire en bon fran-
çois, dit Eudoxe, que l'amour propre
n'est guere aimable, qu'il rapporte tout
à soi, qu'il veut dominer par-tout. Le
Copiste, reprit Philanthe, renchérit bien
sur son original ; ne disant que l'idée con-
fuse du *moi* est le principal objet de l'a-
mour des hommes, & la source de leurs
plaisirs & de leurs ennuis. Mais n'oublions
pas où nous en sommes, & laissons là ce
moi dont nous aurons peut-être occasion
de parler une autre fois.

C'est trop nous arrêter, dit Eudoxe,
sur la premiere espece des pensées qui ne
gagnent pas seulement la créance comme
vraies, mais qui attirent l'admiration
comme nouvelles & extraordinaires.
Celles de la seconde espece sont les agréa-
bles qui surprennent & qui frappent quel-
quefois autant que les nobles & les subli-
mes ; mais qui font par l'agrément ce que
font les autres par la noblesse & par la
sublimité. A la vérité le nom de belle
pensée, si on prend le mot de beau dans
sa propre signification, emporte gran-
Etich. lib. 9, cap. 3. deur, selon Aristote, qui a décidé que les
petits hommes n'étoient point beaux,

quelque bien faits qu'ils fussent, & qu'ils étoient seulement jolis. Nous appellons pourtant quelquefois belle pensée ce qui n'est que joli, & alors nous confondons le beau avec ce qui plaît, à l'exemple de Démétrius, qui donne de la beauté aux choses qui flattent les sens, ou touchent le cœur.

Hé quoi, interrompit Philanthe, les pensées sublimes n'ont-elles pas de quoi plaire d'elles-mêmes? Ne plaisent-elles pas en effet, & par-là ne sont-elles pas agréables? Oui, repartit Eudoxe: mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractere, ni qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est comme en certaines peintures quelque chose de doux, de tendre & de gracieux; c'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans ce que nous appellons plaisant; mais dans je ne sais quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a de plus d'une sorte.

Les pensées donc que je nomme agréables ne sont pas précisément celles où règne la plaisanterie, & qui passent parmi nous pour de bons mots. A la vérité les

bons mots ont un agrément tout particulier, & si vous voulez, nous en parlerons un jour à fond; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. *a* Nous parlons proprement des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, & qui sont d'ordinaire sérieuses, & dont l'enjouement ne va pas à faire rire.

J'accepte volontiers, dit Philanthe, le parti que vous me proposez touchant les bons mots: c'est une matiere qui n'a point encore été bien traitée & qui mérite de l'être; mais je ne veux pas vous interrompre.

Comme la noblesse des pensées, poursuivit Eudoxe, vient, selon Hermogene, de la majesté des choses dont elles sont les images, ainsi que nous avons vu; leur agrément peut venir, selon Démétrius, de la nature des objets qui plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumiere, les beaux jours, & toutes les choses qui flattent les sens. *b*

C'est sans doute pour cela, repartit Philanthe, que Voiture a des pensées si jolies: car personne n'a mieux mis en œu-

a Dicendi genus sententiosum & argutum sententiis non tam gravibus & severis, quàm concinnis & venustis. *Cicer. de clar. Orat.*

b Sunt etiam nonnullæ vetustates in rebus, ut nymphæi, horti, amores: res enim suaptè natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *De elocut.*

vre ce que la nature a de plus délicieux & de plus riant. Vous avez deviné juſtement ce que je penſois, repartit Eudoxe, & je ſuis bien aiſe que nous nous ſoyons rencontrés. Voici des endroits de Voiture qui ſont dans ce genre d'agrément.

» Vous viendrez ici trouver le prin-
» temps que vous avez déja paſſé delà,
» & y recevoir les violettes, après avoir
» vu tomber les roſes. Pour moi, je ſou-
» haite cette ſaiſon avec impatience, non
» pas tant à cauſe qu'elle nous doit ren-
» dre les fleurs & les beaux jours, que
» parce qu'elle vous doit ramener; & je
» vous jure que je ne la trouverois pas
» belle, ſi elle revenoit ſans vous.

Il ne peut s'imaginer rien de plus fleuri, ni de plus doux, dit Philanthe. La penſée d'un ancien, ajouta-t-il, qui eſt rapportée par Ariſtote dans ſa Rhétorique, me paroît encore fort belle, de cette beauté qui va plus à l'agréable qu'au grand. » Tant *Rhet. lib. 3. cap. 10.*
» de brave jeuneſſe périe à la derniere ba-
» taille, étoit une perte ſi conſidérable
» pour l'Etat, qu'on pouvoit aſſurer que
» l'année n'en feroit pas une plus grande,
» ſi on lui ôtoit le printemps.

Croyez-moi, repartit Eudoxe, Voiture en ce genre vaut bien Péricle, & les penſées ſuivantes ont des charmes particuliers.

» Après avoir paſſé un grand parterre » & de grands jardins tout pleins d'oran- » gers, elle arriva en un bois où il y avoit » plus de cent ans que le jour n'étoit entré » qu'à cette heure-là qu'il y entra avec » elle. « C'eſt de Madame la Princeſſe dont Voiture parle, & la penſée eſt jolie; mais il ne faut pas la prendre à la rigueur, ni ſelon les regles de l'exacte vérité. Le genre galant a ſes licences auſſi-bien que le genre poétique; & c'eſt en ces rencontres qu'on a droit de paſſer du propre au figuré: *Un bois où il y avoit plus de cent ans que le jour n'étoit entré*, voilà le propre. *Qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle*, voilà le figuré. Au reſte Voiture ſemble avoir imité Martial, qui dit à Domitien, que quand il feroit la nuit ſon entrée dans Rome, le peuple ne manqueroit pas de voir le jour en voyant venir l'Empereur. *a*

Je ſuis ravi, dit Philanthe, que le mêlange du propre & du figuré faſſe un agrément, & qu'on puiſſe ſauver par-là des penſées qui ne plaiſent pas à tous les critiques: par exemple, la concluſion de l'Epigramme Latine qu'on fit ſur ce que le Duc de Montmorency fut décapité devant la ſtatue de marbre de Henri le

a Jam Cæſar vel nocte venit; ſtent aſtra licebit. Non deerit populo, te veniente, dies. *Lib.* 8.

Grand,

Grand, sans avoir pu obtenir sa grace de Louis le Juste : *Le visage du pere & le cœur du fils étoient de marbre.* a

Une Epigramme, repliqua Eudoxe, tire souvent toute sa grace du figuré & du propre joints ensemble ; & celle qui fut faite quand le Maréchal de Bassompierre sortit de la Bastille après la mort du Cardinal de Richelieu, en est un exemple :

Enfin dans l'arriere-saison
La fortune d'Armand s'accorde avec la
mienne :
France, je sors de ma prison,
Quand son ame sort de la sienne.

Le mot de prison est pris au troisieme vers dans le sens propre, & au dernier dans le figuré, & ce qui rend l'Epigramme plus heureuse, c'est que *France, je sors de ma prison*, est l'anagramme de François de Bassompierre à une lettre près : mais je reviens à Voiture.

Il mêle encore agréablement ces deux genres, en disant au Comte d'Avaux : » Avec tout votre bon temps, dites le » vrai, Monseigneur, ne fait-il pas plus » sombre à Munster depuis que Madame » de Longueville n'y est plus ? Au moins

a Ante patris statuam, nati implacabilis irâ. Occubui indignâ morte manuque cadens. Illotum ingemuit neuter mea fata videndo : Ora patris, nati pectora marmor erant.

» fait-il plus clair & plus beau à Paris de-
» puis qu'elle y est. «

Une pensée que j'ai vue dans les Mémoires de Brantôme, approche fort de celle de Voiture, dit Philanthe. La Reine de Navarre, sœur de François premier, étoit une Princesse très-accomplie. Sur le bruit qui se répandit à la Cour qu'elle étoit morte en Auvergne, un courtisan, bel esprit, assura que cela ne pouvoit être, parce qu'il avoit fait trop beau depuis ce temps-là; & soutint toujours galamment que si la Reine étoit morte, le ciel n'auroit pas été si serein. Il est vrai, reprit Eudoxe, que ces deux pensées se ressemblent extrêmement : mais ce qui autorise davantage celle de Voiture, c'est que sa Lettre est toute enjouée : jugez-en par les premieres lignes.

» A ce que je vois, vous autres Pléni-
» potentiaires, vous vous divertissez ad-
» mirablement à Munster : il vous y prend
» envie de rire en six mois une fois. Vous
» faites bien de prendre le temps tandis
» que vous l'avez, & de jouir de la dou-
» ceurde la vie que la fortune vous don-
» ne. Vous êtes là comme rats en paille,
» dans les papiers jusqu'aux oreilles, tou-
» jours lisant, écrivant, corrigeant, pro-
» posant, conférant, haranguant, con-
» sultant; dix ou douze heures chaque jour

» dans de bonnes chaises à bras bien à
» votre aise, pendant que nous autres
» pauvres diables sommes ici marchant,
» jouant, causant, veillant, & tourmen-
» tant notre misérable vie. «

C'est là, dit Philanthe, ce qui s'appelle bien badiner. Et c'est aussi en badinant de la sorte, repartit Eudoxe, que l'on peut confondre le sens propre avec le sens figuré sans choquer la raison, ni la bienséance. Il y a même des occasions plus sérieuses où cela se peut, pourvu qu'on n'y entende point finesse, ainsi que nous avons dit en parlant de la vérité; & ce seul endroit d'une Lettre à Mademoiselle Paulet en fait foi :

» Nous nous approchons tous les jours
» du pays des melons, des figues & des
» muscats, & nous allons combattre en
» des lieux où nous ne cueillerons point
» de palmes qui ne soient mêlées de fleurs
» d'orange & de grenades. «

Au reste, les comparaisons tirées des sujets fleuris & délicieux font des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets font des pensées nobles.

» Il me paroît, dit Castor, que c'est
» un grand avantage d'être porté au bien
» sans nulle peine; & il me semble que
» c'est un ruisseau tranquille qui, suivant
» sa pente naturelle, coule sans obstacle

» entre deux rives fleuries. Je trouve au
» contraire, que ces gens vertueux par
» raison, qui font quelquefois de plus
» belles choses que les autres, sont de ces
» jets d'eau où l'art fait violence à la na-
» ture, & qui après avoir jailli jusqu'au
» ciel, s'arrêtent bien souvent par le
» moindre obstacle. «

C'est encore penser joliment que de dire avec Balzac, d'une petite riviere :
» Cette belle eau aime tellement ce pays,
» qu'elle se divise en mille branches, &
» fait une infinité d'isles & de tours, afin
» de s'y amuser davantage.

Je ne m'étonne plus, dit Philanthe, que les Eglogues de Théocrite & de Virgile, les *Jardins* d'un de nos amis qui égale l'un & l'autre, soient si agréables & qu'on ne se lasse jamais de les lire : car on y trouve par-tout des fleurs, des bois, des ruisseaux, & enfin ce que la vie champêtre a de plus aimable ; sans parler de la forme & des ornemens que ces grands maîtres donnent à leur matiere pour l'égayer & pour l'embellir.

Hermog. de Form. Orat. cap. 6.

C'est là proprement, répondit Eudoxe, que la poésie, qui, selon Hermogene, tend presque toute au plaisir, nous amuse & nous réjouit. Mais si nous en croyons le même Hermogene, la fiction, ou quelque chose d'un peu poétique, rend les

pensées très-agréables dans la prose. *a*

Ce fut apparemment suivant les idées de ce Rhéteur, dit Philanthe, que Voiture composa la Lettre du Roi de Suede à Mademoiselle de Rambouillet, & celle de la Carpe à son compere le Brochet. Je suis bien trompé, repliqua Eudoxe, si Voiture a suivi en cela d'autres idées que les siennes, à moins que nous ne disions de Voiture, au regard de Hermogene, ce qu'on a dit d'un très-sage Gentilhomme au regard de Tacite, qui le savoit tout entier sans l'avoir lu; parce qu'étant né avec un grand sens naturel, & ayant un grand usage du monde, il en avoit toutes les maximes politiques dans la tête, quoiqu'il n'eût aucune teinture des Lettres.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les fictions ingénieuses ne font pas un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées. Il y en a au reste de deux sortes, les unes ont de l'étendue, & forment une piece entiere: telles sont les Lettres de la Carpe & du Roi de Suede: à quoi l'on peut ajouter *les nouveaux Dialogues des morts*, celui *de l'Amour & de*

a Fabulæ in sententiis maximè afferunt suavitatem, delectationem in oratione. *Idem. cap* 4.

l'Amitié, le Miroir ou la Métamorphose d'Orante, le Parnasse réformé, la Guerre des Auteurs, le Louis d'or. Ces petits ouvrages ont un caractere très-spirituel & très-agréable.

Les autres fictions dont je parle ici sont plus courtes, & se renferment quelquefois en une seule pensée. Ainsi Pline le jeune exhortant, par son exemple, Corneille Tacite à étudier jusque dans la chasse, lui dit que l'exercice du corps réveille l'esprit; que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaine chasse, aident fort à bien penser; & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. *a* Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines. *b* Cela est pensé joliment; mais

a Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur : jam undique sylvæ & solitudo, ipsumque silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt.... Experieris non Dianam magis montibus quàm Minervam inerrare. *L.* 1, *Ep.* 3.

b Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum, aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid,

il y a encore plus d'agrément, en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane, hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes.

C'est une fiction à peu près de cette nature, que ce qu'a dit Varron de Plaute, au rapport de Quintilien : *Si les Muses vouloient parler Latin, elles parleroient comme Plaute.* *a* La pensée est belle, dit Philanthe ; mais c'est une de ces pensées qu'on trouve par-tout, & que tout le monde s'approprie. Cicéron & Valere Maxime disent, ce me semble, que si Jupiter vouloit parler Grec, il se serviroit du langage de Platon. Quelques-uns ont dit que les Muses avoient parlé par la bouche de Xénophon. Au jugement de Pline le jeune, un de ses amis écrivoit des Lettres dans un style si élégant & si pur, qu'on croyoit, en les lisant, que les Muses elles-mêmes parlassent latin. *b* Enfin on a dit d'une Dame de la Cour, que si les graces vouloient parler, elles parleroient par sa bouche. Toutes ces pensées sont les mêmes. On peut y ajouter, reprit Eudoxe, ce que feint sur la mort de

enotabamque ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

a Licet Varro dicat Musas Plautino sermone locutas fuisse, si latinè loqui vellent. *Lib.* 10, *c.* 8.

b Epistolas quidem scribit, ut Musas ipsas latinè loqui credas. *Pl. l.* 2, *Ep.* 13.

Lope de Vegue le Testi, qui est l'Horace des Italiens, comme le Tasse est leur Virgile. Le Poëte demande où ce Cygne de l'Espagne s'est envolé? Il répond qu'il a plu peut-être à Apollon de l'appeller à soi, pour ne pas chanter seul sur le Parnasse.

Forse piacque ad Apollo a se chiamarte.
Per non esser in Pindo a cantar solo?

Il ajoute que depuis la mort de Lope, Apollon ne chante plus sur la Lyre que des airs Espagnols, & que l'éloquence du Poëte Castillan a été capable de changer le langage du Parnasse.

Ne più di Greci accenti,
O di Latini, e Toschi il biondo Arciero;
Tempra le corde dell' aurata Cetra:
Sol d'Ispani concenti
Rimbomban Pindo e Cirra; e in suono Ibero
Valano arguti carni à ferir l'Etra,
Tanto può, tanto impetra
La facondia di Lope: Ei sol fù degno
Di mutar lingua all' Apollineo regno.

Je juge par-là, dit Philanthe, que la poésie imite quelquefois la prose: mais il me paroît que les seules figures qu'on emprunte de la poésie égaient fort une pensée dans la prose. Le vieux Pline, qui vaut bien plus que le jeune, si nous nous

en rapportons à Voiture, parlant de ces Dictateurs Romains, qui, après avoir commandé des armées, & remporté des victoires, labouroient les champs, & menoient eux-mêmes la charrue, dit que la terre se réjouissoit d'être cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un soc chargé de lauriers. *a*

Il dit ailleurs que la maison où étoient disposées par ordre les statues des Héros d'une noble race, se sentoient encore de leurs triomphes, après avoir changé de maîtres ; & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui. *b*

Il est vrai, repartit Eudoxe, que cette joie de la terre, ce sentiment des maisons, ces reproches des murailles ont je ne sais quoi de vif & de beau qui fait plaisir à l'esprit : mais une métaphore animée, & qui marque de l'action, ne plaît guere moins. Le Pline que vous venez de citer, dit pour faire entendre l'usage des fleches, qu'afin que la mort vînt plus vîte à

a Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore. *Hist. Nat. lib.* 18, *cap.* 3.

b Triumphabant etiam, dominis mutatis, ipsæ domus, & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis, quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum. *Ibid. lib.* 35, *cap.* 2.

nous, nous l'avons fait voler en donnant des ailes au fer. *a* La pensée n'est-elle pas vive, & aussi agréable que celle de Horace sur les chagrins qui volent auprès des lambris dorés, & que les gardes ne chassent point? Remarquons en passant, dit Philanthe, que la pensée de Malherbe sur la mort est prise delà :

Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Au reste, reprit Eudoxe, la métaphore est de sa nature une source d'agrémens ; & rien ne flatte peut-être plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere. Nous aimons, suivant la remarque d'Aristote, à voir une chose dans une autre : & ce qui ne frappe pas de soi-même, ni à face découverte, surprend dans un habit emprunté & avec un masque. Ainsi d'une proposition simple & commune, telle qu'est celle-ci, *les filles en France ne succedent point à la Couronne*, on fait une pensée ingénieuse & agréable, en disant, selon l'Evangile, *les Lis ne filent point* : ou, selon la Fable,

a Ut ocius mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus pennasque ferro dedimus. *Ibid. l.* 34, *c.* 14.
Non enim gazæ, neque consularis.
Summovet lictor miseros tumultus.
Mentis & curas laqueata circum.
Tecta volantes. *L.* 2, *Od.* 16.

une Quenouille n'accommode pas l'Hercule Gaulois.

Quelquefois une imagination toute pure fait le même effet sans le secours de la métaphore. Catulle, pour faire entendre qu'une personne a très-bonne grace, & est très-bien faite, imagine qu'elle a dérobé tous les agrémens à toutes celles qui en ont : *Omnibus una omnes surripuit veneres.*

Voiture, interrompit Philanthe, n'a-t-il point dérobé à Catulle la vision qu'il a sur Mademoiselle de Bourbon, ou plutôt, pour ne rien dire de trop, Catulle n'a-t-il pas donné lieu à Voiture d'imaginer des vols extraordinaires pour faire valoir le mérite de la Princesse? Philanthe prit le livre, & lut ce qui suit. » Selon que je viens de la dépeindre, vous » jugerez bien que c'est une beauté bien » différente de celle de la Reine Epicharis; mais si elle n'est pas si Egyptienne » qu'elle, elle ne laisse pas d'être pour le » moins aussi voleuse. Dès sa premiere » enfance elle vola la blancheur à la neige, & aux perles l'éclat & la netteté. » Elle prit la beauté & la lumiere des astres, & encore il ne se passe guere de » jours qu'elle ne dérobe quelque rayon » au soleil, & qu'elle ne s'en pare à la vue » de tout le monde. Derniérement dans

» une assemblée qui se fit au Louvre, elle
» ôta la grace & le lustre à toutes les Da-
» mes & aux diamans qui les couvroient;
» elle n'épargna pas même les pierreries
» de la Couronne sur la tête de la Reine,
» & elle en fut enlever ce qui y étoit de
» plus brillant & de plus beau. «

Voilà qui est imaginé plaisamment, repartit Eudoxe, & c'est l'air de gaieté dont cela se dit, qui sauve ce que la pensée a en apparence de faux & d'outré : car enfin il étoit vrai dans le fond que Mademoiselle de Bourbon effaçoit tout ce qu'il y avoit de beau à la Cour ; & ce vol qu'on lui attribue n'est qu'un tour ingénieux, pour dire la chose agréablement.

Ce qu'on a dit de la jeune Duchesse de Bourbon dans la description du dernier Carrousel, repliqua Philanthe, marque d'une maniere ingénieuse & agréable qu'elle est née sage & spirituelle :

Vous n'aviez pas encore dix ans
Que votre esprit en avoit trente.

C'est la pensée de Marot, reprit Eudoxe, sur une personne de la Cour de François I, qu'on nommoit Mademoiselle Helly :

Dix-huit ans je vous donne
Belle & bonne :
Mais à votre sens rassis
Trente ou trente-six
J'en ordonne.

Ces différens nombres opposés les uns aux autres font un effet très-joli. Aussi l'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens & comme deux faces : car cette figure qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très-élégante. J'en tombe d'accord, repartit Eudoxe, & les anciens nous fournissent là-dessus de beaux exemples. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere; Séneque, qu'une grande fortune est une grande servitude; *a* Tacite, qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour regner. *b* Horace parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante.

Les Modernes, repliqua Philanthe, n'excellent pas moins en ces sortes de pensées que les anciens. J'ai lu quelque part que les Rois sont esclaves sur le trône; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne peuvent se quitter, & deux amis qui ne peuvent se souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité, & que l'esprit

a Magna servitus est magna fortuna. *De consolat. ad Polyb.*
b Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. l. 1.*

se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : » Je ne me trouve jamais si » glorieux que quand je reçois de ses Let- » tres, ni si humble que lorsque j'y veux » répondre. «

Un Poëte Espagnol dit sur la mort d'une Reine d'Espagne :

Viva no pudo ser mas :
Muerta no pudo ser menos.

Toute la beauté de la pensée consiste dans l'opposition : *Elle n'a pu être pendant sa vie plus qu'elle étoit ; elle ne peut être après sa mort moins qu'elle est.* Marot que je vous citois tout à l'heure, repartit Eudoxe, finit l'Epitaphe de Madame de Château-Briant par une pensée pareille :

Sous ce tombeau gist Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire :
Et le disant onc une seule fois,
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand'beauté, de grace qui attire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, & mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa :
O Viateur pour t'abréger le conte,
Ci gist un rien, là où tout triompha.

L'Epitaphe fameuse de Jacques Tri-

vulce enterré à Milan, tire toute ſa grace de l'oppoſition & de la briéveté :

Hic quieſcit qui nunquam quievit.

Nous pourrions dire en notre langue : *Ici repoſe qui ne s'eſt jamais tenu en repos.*

C'eſt ce guerrier ſi célebre dans l'Hiſtoire d'Italie, interrompit Philanthe, qui mourut à quatre-vingt ans, & qui, au rapport de Brantôme, étant ſur le point de mourir, voulut tenir ſon épée nue, parce qu'il avoit oui dire que les diables haïſſoient fort les épées. La croix ou le cierge béni eût été mieux entre ſes mains, répondit Eudoxe. Après tout, quelque belle que ſoit ſon Epitaphe, je l'eſtime beaucoup moins qu'un petit éloge du Roi renfermé en un ſeul vers, qui vaut à mon gré un panégyrique entier :

Pace beat, totum bello qui terruit orbem.

Je ne ſais ſi on peut rendre celà en François dans toute ſa beauté : *Celui qui a fait trembler le monde par ſes armes, le rend heureux par la paix.*

Ce qu'a dit un autre Poëte ſur le même ſujet eſt encore fort beau, repliqua Philanthe :

Plus pacaſſe orbem, quàm domuiſſe fuit.

Il eſt vrai, repartit Eudoxe ; & la traduction en eſt aiſée : *Il y a plus de gloire*

à donner la paix au monde qu'à le vaincre. Mais l'opposition de *paix* & de *guerre*, de *rendre heureux*, & de *faire trembler*, ajoute au premier vers je ne sais quel agrément que l'autre n'a pas. Le second est plus fort, si vous voulez; mais le premier me paroît plus agréable.

Deux vers, répondit Philanthe, qui ont été mis sur le Globe de Versailles, où les arts sont peints, & par lesquels on fait parler la Poésie, ont toute la grace qu'on peut souhaiter. *A quoi bon feindre*, dit la Poésie? *Quand je chante vos hauts faits, grand Roi, on croît que c'est une fable, & c'est une histoire.* a La fable & l'histoire opposés l'une à l'autre rendent la pensée belle, repliqua Eudoxe, & cela me rappelle un endroit de Pline le jeune, au sujet de la guerre des Daces, qu'un de ses amis avoit entrepris d'écrire. *Quelle matière plus poétique, dit-il, & plus fabuleuse que celle-là, quoique pleine d'événemens très-véritables?* b

Il faut avouer, dit Philanthe, que les antitheses bien ménagées plaisent infiniment dans les ouvrages d'esprit. Elles y font à peu près le même effet, répondit Eudoxe, que dans la peinture les ombres

a Fingere cur libeat? dum te cano, Maxime Regum: Fabula narrari creditur, historia est.

b Quæ tam poëtica, & quanquam in verissimis rebus tam fabulosa materia? Lib. 8, Ep. 4.

& les jours qu'un bon Peintre a l'art de dispenser à propos; ou dans la musique, les voix hautes & les voix basses qu'un habile Maître fait mêler ensemble.

Cependant ne croyez pas, continua-t-il, qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sais quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit; & la plupart des Epigrammes de * l'*Anthologie* ont ce caractere : s'il ne s'y trouve rien qui pique le gout, il s'y trouve pourtant quelque chose qui le chatouille; & on peut dire que sans avoir le sel de Martial, elles ne sont pas insipides. Il y en a de bien fades, interrompit Philanthe : & vous savez que quelques-unes de ces Epigrammes grecques qu'on traduisit à Racan, lui parurent si mauvaises, & d'un gout si plat, que dînant à la table d'un Prince, où l'on servit devant lui un potage qui ne sentoit que l'eau; » Voilà, dit-il tout bas à un de ses amis qui avoit vu les Epigrammes avec lui, » un potage à la grec- » que, s'il en fut jamais.

* *Recueil des Epigrammes grecques.*

Je ne parle pas de celles-là, repartit Eudoxe : je parle de celles qu'on a faites

ſur la Vache de Myron, & ſur des ſujets ſemblables, qui toutes ſimples qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'être ingénieuſes à leur maniere. L'une dit : *Petit veau, pourquoi meugles-tu? l'art ne m'a point donné de lait.* L'autre : *Pâſteur, tu me frappes pour me faire marcher; l'art t'a bien trompé, Myron ne m'a pas animée.*

Les ſuivantes ſont ſur des ſtatues de Dieux & de Déeſſes. *Ou Jupiter eſt venu du Ciel pour ſe faire voir à Phidas; ou Phidas eſt monté au ciel pour voir Jupiter.*

Pallas & Junon voyant une ſtatue de Vénus, dirent : *C'eſt à tort que nous avons condamné le jugement de Pâris.*

Un Poëte dit au ſujet d'une ſtatue de l'Amour enchaîné & attaché à une colonne : *Petit enfant, qui vous a lié les mains? ne pleurez pas, vous qui prenez plaiſir à faire pleurer les jeunes gens.*

Les Auteurs de ces Épigrammes, ajouta Eudoxe, avoient un peu du génie des Peintres qui excellent en certaines naïvetés gracieuſes, & entre autres du Correge, dont les peintures d'enfans ont des graces particulieres, & quelque choſe de ſi enfantin, que l'art ſemble la nature même. *a* Parmi les Latins, Ovide & Catulle ſont originaux en ce genre-là : il ne

a Tunc perfecta ars, cùm naturam ita exprimit, ut natura ipſa eſſe videatur. *Long. Sect.* 19.

faut qu'ouvrir les *Métamorphoses*, les *Fastes* & les *Tristes*, pour trouver des exemples de naïveté; & le nombre qu'il y en a, m'a empêché d'en écrire aucun. Ce que dit Catulle d'un parfum exquis, est agréable pour être naif : *Quand vous le sentirez, vous prierez les Dieux qu'ils vous fassent devenir tout nez.* a

Nous avons des Poëtes, repliqua Philanthe, qui ne le cedent guere en naïveté à Ovide, ni à Catulle, & j'en ai connu un qui a fait en ce genre un très-joli Madrigal sur la fortune d'un homme de mérite :

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois : A quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté tout rabattu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne
Aussi-tôt je me suis tu:
A quelque chose elle est bonne.

Une Epitaphe de la façon de Scarron finit par une naïveté merveilleuse :

Ci gist qui fut de belle taille,
Qui savoit danser & chanter,

a Quod tu cùm olfacies, Deos rogabis totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes:
Etoit-il honnête homme? oh, non!

Mais peut-être que le plus naïf de tous nos Poëtes, est le Chevalier de Cailly, qui déguisa son nom en donnant ses vers au public, sous le titre de *Petites Poésies du Chevalier d'Aceilly.*

Ces *petites Poésies* sont pleines de naïvetés, & on y reconnoîtra bien le Poëte, qui avec de l'esprit, étoit l'homme du monde le plus naturel, & qui avoit le plus de candeur.

Son Quatrain sur l'étymologie du mot d'*Alfana*, qu'un Savant faisoit venir d'*Equus*, ne m'est jamais sorti de la mémoire:

*Alfana vient d'*Equus, *sans doute:*
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant delà jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Il m'en revient un autre qui marque son désintéressement d'une maniere naïve:

Quand je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le sais bien,
Je ne vous donne pas grand'chose;
Mais je ne vous demande rien.

On diroit, interrompit Eudoxe, que ces Quatrains soient de Gombaud, tant ils ont de son air : témoin celui-ci, qui est un chef-d'œuvre de naïveté :

Colas est mort de maladie,
Tu veux que j'en pleure le sort :
Que diable veux-tu que j'en die?
Colas vivoit, Colas est mort.

Après tout, reprit Philanthe, ces pensées, toutes naïves qu'elles sont, ne laissent pas d'avoir un peu d'antithese.

Je ne vous donne pas grand'chose;
Mais je ne vous demande rien.
Colas vivoit, Colas est mort.

Donner, demander; vivre, mourir; fait un petit jeu qui égaie la chose. La naïveté, dit Eudoxe, n'est pas ennemie d'une certaine espece d'antitheses, qui ont de la simplicité selon Hermogene, & qui plaisent même d'autant plus qu'elles sont plus simples : elle ne hait que les antitheses brillantes & qui jouent trop. *a*

Mais n'avez-vous point remarqué,

a Simplicia habent etiam suum acumen, suas argutias. *Gaspar. Laurent. Comment. in Tact. Hermog. de Formis Orat.* Ipsa ἀφέλεια simplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in fœminis amatur, ornatum. *Quintil, lib. 8, cap. 3.*

ajouta-t-il, que les idées tristes, telle qu'est l'idée de la mort, n'empêchent pas qu'une pensée ne plaise beaucoup ? Comme les tempêtes, les batailles sanglantes, les bêtes farouches charment dans un tableau, au lieu d'effrayer, si elles sont bien représentées & bien peintes : ainsi les objets les plus pitoyables ont dequoi plaire, s'ils sont bien conçus & bien exprimés. Car, selon la doctrine d'Aristote, tout ce qui sera imité parfaitement, sera agréable, quand même ce seroit quelque chose d'affreux. Le plaisir qu'on a de voir une belle imitation, ne vient pas précisément de l'objet, mais de la réflexion que fait l'esprit, qu'il n'y a rien en effet de plus ressemblant : de sorte qu'il arrive en ces rencontres qu'on apprend je ne sais quoi de nouveau qui pique & qui plaît.

Rhet. lib. 1, cap. 11.

C'est dans cette vue qu'un excellent Philosophe, qui joint toute la politesse de notre langue avec une profonde connoissance de la nature, dit à un illustre Chancelier, en lui dédiant *les Caracteres des passions* ; Que les désordres & les vices qu'il met sous sa protection, ne sont pas de la nature de ceux qui craignent la sévérité des loix ; que ce n'en sont que les images & les figures, qui peuvent être reçues comme celles des monstres & des tyrans, & qui ne doivent pas lui être

moins agréables à voir que les portraits des vaincus ont accoutumé de l'être aux vainqueurs.

Je m'étois apperçu il y a long-temps, dit Philanthe, que les pensées qui représentent des choses fâcheuses peuvent plaire; mais je n'en savois pas la raison, & je vois bien à cette heure pourquoi les *Tristes* d'Ovide plaisent tant, sans parler des pieces dramatiques anciennes & modernes, qui nous divertissent en nous arrachant des pleurs.

C'est pour la même raison, repliqua Eudoxe, que les endroits de Virgile les plus douloureux & les plus funestes font tant de plaisir aux lecteurs. La mort de Didon a un charme particulier; & cette Reine malheureuse occupe agréablement l'esprit, quand toute éplorée & le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle monte sur son bucher; qu'elle tire l'épée dont elle veut se percer le sein, & qui ne lui a pas été donnée pour un tel usage : quand prête à se tuer elle-même, elle fond en larmes à la vue des présens qu'elle a reçus du Prince Troyen, si doux & si chers dans le temps que les destins lui étoient propices. *a* Quand enfin, après avoir déclaré, en soupirant, qu'elle seroit heureuse si les

a Non hos quæsitum munus in usus. Dulces exuviæ dum fata Deusque sinebant.

navires de Troye n'avoient jamais touché les bords de Carthage, elle dit dans un transport furieux : *Quoi, mourir sans se venger!* Puis un reste d'amour se mêlant à la rage & à la douleur : *Mais mourons,* ajoute-t-elle. *C'est ainsi qu'il me faut périr. Que le Cruel voie au moins de la mer les flammes de mon bucher, & emporte avec soi des assurances de ma mort.* a

Voilà effectivement une passion bien touchée, dit Philanthe, & je ne crois pas qu'on puisse rien voir de mieux peint. Voici un autre portrait plus en petit, repliqua Eudoxe, mais presque aussi agréable, tout triste qu'il est. C'est la description que Virgile fait des Amans qui sont aux enfers où descend Enée. Le Poëte établit leur demeure dans des lieux arrosés de larmes, & qui se nomment les campagnes pleurantes. *Là,* dit-il, *ceux que l'amour a tourmentés, & fait mourir cruellement, suivent des routes solitaires, & se cachent sous un bois de myrthe; les chagrins ne les abandonnent pas dans le séjour même de la mort.* b

Cette derniere pensée me plaît beau-

a Moriemur inultæ? Sed moriamur, ait. Sic, sic juvat ire sub umbras. Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto Dardanus, & nostræ secum ferat omnia mortis. *Æneid. l.* 4.

b His quos durus amor crudeli tabe peremit, Secreti celant calles, & myrthea circum sylva tegit: curæ non ipsa in morte relinquunt. *Æneid. lib.* 6.

coup,

coup, repartit Philanthe, & rien à mon gré ne marque mieux jusques où vont les peines que cause une si folle passion.

Virgile, reprit Eudoxe, pense toujours agréablement, aussi-bien qu'Homere, qui est, selon les Savans, le Pere des graces, *a* & dont parle ainsi l'Auteur de l'*Art Poétique* François.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homere ait à Vénus dérobé sa ceinture :
Son livre est d'agrément un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace ;
Par-tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions remarquer ce qu'il y a d'agréable dans l'un & dans l'autre ; & puis il faut que je vous parle d'une troisieme espece de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix vient de ce qu'elles sont délicates.

Ah ! dites-moi, je vous prie, repliqua Philanthe, ce que c'est précisément que délicatesse : on ne parle d'autre chose, & j'en parle à toute heure moi-même sans bien savoir ce que je dis, ni sans en avoir une notion nette. Je sais seulement qu'il

a Ille elegantiarum omnium pater Homerus. *Casaub.*

y a de bons esprits, comme de bons Peintres, qui ne sont point délicats. Les Ouvrages de Rubens, au rapport des Maîtres de l'art, sentent plus le génie flamand que la beauté de l'Antique; & quoiqu'il y eût de la vivacité & de la noblesse en tout ce qu'il faisoit, ses figures étoient plus grossieres que délicates: au lieu que les Tableaux de Raphaël ont, avec beaucoup de grandeur, des graces inimitables & toute la délicatesse possible.

La délicatesse dans le propre, repartit Eudoxe, est plus aisé à définir que dans le figuré. Si vous me demandiez ce que c'est que délicatesse en matiere de parfum, de viande, de musique, je pourrois peut-être vous contenter, en disant qu'un parfum délicat est un parfum dont les parties sont subtiles, & qui n'entête jamais; qu'une viande délicate est celle qui, ayant peu de masse & beaucoup de suc, flatte le gout, & ne charge point l'estomac; qu'une musique délicate est un concert de voix & d'instrumens, qui ne font que chatouiller les oreilles, & qui n'excitent que des mouvemens doux dans le cœur; mais quand vous me demandez ce que c'est qu'une pensée délicate, je ne sais où prendre des termes pour m'expliquer. Ce sont de ces choses qu'il est difficile de voir d'un coup d'œil, & qui, à

force d'être subtiles, nous échappent, lorsque nous pensions les tenir. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les regarder de près, & à diverses reprises, pour parvenir peu à peu à les connoître. Tâchons donc de nous former quelque idée de la délicatesse ingénieuse, & sur-tout ne nous contentons pas de dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit : car ce n'est rien dire ; & dans un sujet si difficile on ne se tire pas d'affaire avec un synonyme ou avec une métaphore.

Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, *a* & dont la matiere presque imperceptible, fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse : *b* tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vue, selon l'Auteur de l'Histoire Naturelle.

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles,

a Rerum natura nusquam magis quàm in minimis tota. *Plin. lib.* 11, *cap.* 22.

b In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. *Idem*, *lib.* 37, *proœm.*

& que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible, ni ſi marqué; il ſemble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche, & qu'on le devine; ou du moins elle le laiſſe ſeulement entrevoir, pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'eſprit. *a* Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microſcopes, pour bien voir les chefs-d'œuvres de la nature; il n'appartient qu'aux perſonnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le ſens d'une penſée délicate. Ce petit myſtere eſt comme l'ame de la délicateſſe des penſées, enſorte que celles qui n'ont rien de myſtérieux, ni dans le fond, ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entieres à la premiere vue, ne ſont pas délicates proprement, quelque ſpirituelles qu'elles ſoient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicateſſe ajoute je ne ſais quoi au ſublime & à l'agréable, & que les penſées qui ne ſont que nobles ou jolies, reſſemblent en quelque façon à ces Héroïnes, ou à ces Bergeres de Roman qui n'ont ſur le viſage, ni maſque, ni crêpe; toute leur beauté ſaute aux yeux dès qu'elles ſe

a Auditoribus grata ſunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur; & gaudent non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quintil. l.* 8, *cap.* 2.

présentent. Je ne sais si vous m'entendez: je ne m'entends presque pas moi-même, & je crains à tous momens de me perdre dans mes réflexions.

Je vous entends, ce me semble, repliqua Philanthe, & je ne vous admire guere moins que Pline admiroit les ouvrages de la nature, tant je trouve que vous raisonnez juste sur une matiere si abstraite. Je vous quitte de votre admiration, dit Eudoxe : il suffit que vous conceviez à peu près ce que je veux dire; mais les exemples vous le feront peut-être mieux comprendre que mes paroles.

La premiere pensée qui me revient en ce genre-là, est du Panégyrique de Pline. Le Panégyriste dit à son Prince qui avoit refusé long-temps le titre de Pere de la Patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous êtes le seul à qui il est arrivé d'être Pere de la Patrie, avant que de le devenir.* a

Le Cardinal Bentivoglio, interrompit Philanthe, a eu presque la même idée sur la dignité de Grand d'Espagne, en parlant du Marquis de Spinola. » Sa naissance illustre & son grand mérite l'avoient fait Grand d'Espagne avant qu'il » le fût. « L'Italien a un tour qu'on ne

a Soli omnium contigit tibi, ut Pater Patriæ esses, antequam fieres.

peut rendre en François : *E per nobiltà di sangue, & per eminenza di merito, porto seco in Ispagna il Grandato, anche prima di conseguirlo.*

Le Cardinal, reprit Eudoxe en riant, pourroit bien avoir un peu volé le Consul : mais ne le chicanons pas là-dessus, & faisons-lui honneur de sa pensée autant qu'à Pline de la sienne. Elles ont toutes deux de la finesse, & laissent plus de choses à penser qu'elles n'en disent : car pour ne parler que de celle du Panégyriste de Trajan, je conçois, si j'ai de l'intelligence & de la pénétration, que les autres Princes prenoient le nom de Pere de la Patrie, dès qu'ils commençoient à regner ; que Trajan, & plus modeste, & plus équitable qu'eux, ne le prit qu'après s'en être rendu digne, par le soin qu'il eut de sauver l'Empire, & par l'amour qu'il porta à ses sujets ; enfin qu'il étoit le Pere de la Patrie dans le cœur de tout le monde avant qu'on lui en donnât la qualité & le nom.

Ce Panégyrique si ingénieux & si éloquent, poursuivit Eudoxe, a d'autres pensées délicates ; mais pour vous les dire, il faut que je consulte mon recueil. En voici une sur ce que le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Tra-

jan envoya des bleds en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas dequoi vivre : *Le Nil n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* a

Voici un autre trait pour le moins aussi délicat à l'occasion des jardins & des maisons de plaisance qui avoient toujours été aux Empereurs, & que les particuliers possédoient alors. *Les fontaines, les fleuves, les mers ne servent pas aux plaisirs d'un homme seul. Il y a dans le monde quelque chose qui ne vous appartient pas, & le patrimoine des Césars est moins étendu que leur Empire.* b Il ajoute, pour faire entendre que ces beaux jardins, ces magnifiques maisons s'achetoient librement, & que la possession en étoit paisible : *La bonté du Prince est si grande, & les temps sont si heureux sous son regne, qu'il nous croit dignes des choses qui ne convenoient qu'aux Empereurs, que de notre côté nous ne craignons pas d'en paroître dignes.* c

Rien au reste n'est pensé plus finement que ce que Pline dit à son Prince vers la fin du Panégyrique : *La flatterie ayant*

a Nilus Ægypto quidem sæpè, sed gloriæ nostræ numquam largior fluxit.

b Non unius oculis flumina, fontes, maria deserviunt : est quod Cæsar non suum videat, tandemque imperium Principum quàm patrimonium majus est.

c Tanta benignitas Principis, tanta securitas temporum est, ut ille nos principalibus rebus existimet dignos, nos non timeamus quòd digni esse videmur.

épuisé il y a long-temps toutes les nouvelles manieres de louer les Grands, la seule qui reste pour célébrer vos vertus est d'oser s'en taire. a

Un homme de qualité que nous connoissons, & qui tourne ses pensées le plus délicatement du monde, interrompit Philanthe, n'a-t-il pas imité Pline en écrivant dans ses Mémoires, qu'il faut dire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du Roi; qu'il en fait plus de nouvelles tous les jours, qu'il n'y a de tours différens en notre langue pour les louer dignement? Celui dont vous parlez, repliqua Eudoxe, n'a peut-être pas lu le Panégyrique de Trajan, non plus qu'une Epître adressée au Cardinal de Richelieu, dans laquelle un Ecrivain du regne passé le flatte en ces termes qui me sont demeurés dans la mémoire : » Nos forces défaillent à mesure que vos merveilles » croissent; & comme l'on a dit autrefois d'un vaillant homme, qu'il ne pouvoit plus recevoir de blessures que sur » les cicatrices de celles qu'il avoit reçues, » vous ne sauriez être loué que par des » redites; puisque la vérité qui a des bornes, a dit pour vous tout ce que le men-

a Cùm jam pridem novitas adulatione consumpta sit, non alius erga te novus honor superest, quàm si aliquando de te tacere audeamus.

» songe qui n'en cônnoît point, a inventé
» pour les autres.

Mais je reviens au Panégyriste ancien, & je ne sais si ce qu'il dit sur l'entrée de Trajan dans Rome, n'est point aussi fin que ce que je vous disois tout à l'heure : *Les uns publioient après vous avoir vu, qu'ils avoient assez vécu ; les autres qu'ils devoient encore vivre.* a

Cicéron ne dit-il pas quelque chose de semblable en louant César, repartit Philanthe? Je devine ce que vous voulez dire, reprit Eudoxe, & j'ai marqué ici l'endroit. Cicéron parle à César même en ces termes : *J'ai entendu avec peine la belle & sage parole qui vous est échappée plus d'une fois, que vous avez assez vécu pour la nature & pour la gloire. Peut-être que vous avez assez vécu pour la nature, & j'ajoute pour la gloire, si vous voulez ; mais ce qui est plus important, vous avez certainement peu vécu pour la Patrie.* b

Il s'explique encore d'une autre maniere sur le même sujet : *J'ai souvent oui dire, que vous disiez à toute heure que vous aviez assez vécu pour vous. Je le crois,*

a Alii se satis vixisse, te viso, te recepto ; alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

b Illam tuam præclarissimam & sapientissimam vocem invitùs audivi ; satis te diù vel naturæ vixisse, vel gloriæ ; satis, si ita vis naturæ fortasse ; addo etiam, si placet gloriæ : at quod maximum est Patriæ certè parum. *Orat. pro Ligar.*

si vous viviez pour vous seul, ou que vous fussiez né pour vous seul. a

L'Idylle qu'on fit il y a deux ans pour être chantée dans l'Orangerie de Sceaux, repliqua Philanthe, a une pensée dont je suis plus touché, que de celles de César & de Cicéron. La paix que le Roi venoit de donner à toute l'Europe étoit le sujet de l'Idylle, & voici l'endroit qui me touche par rapport à ce que vous venez de dire.

Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toujours;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire;
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine & de la Loire;
Qu'il regne ce Héros, qu'il triomphe toujours,
Qu'il vive autant que sa gloire!

Rien n'est plus beau, ni plus naturel, repartit Eudoxe; & ce, *qu'il vive autant que sa gloire*, a beaucoup de délicatesse.

Mais j'ai oublié de vous dire une pensée délicate qui est au commencement du Panégyrique de Pline, & par laquelle il semble que je devois commencer, si la

a Sæpè venit ad aures meas te idem istud nimis crebrò; satis te tibi vixisse: Credo si tibi soli viveres, aut si tibi etiam soli natus esses. *Ibid.*

conversation n'étoit plus libre qu'un discours réglé. C'est sur ce que Trajan fut adopté par Nerva, & élevé au trône des Césars, lorsqu'il étoit éloigné de Rome. *La postérité croira-t-elle qu'il n'ait point fait d'autre démarche pour être Empereur que de mériter l'Empire, & d'obéir en le recevant?* a

Un autre Panégyriste ancien prend le même tour en parlant à l'Empereur Théodose, & voici sa pensée, si je ne me trompe : *La postérité pourra-t-elle croire que dans notre siecle il se soit fait une chose qui n'a point eu d'exemple dans les siecles précédens, & n'aura point d'imitateur dans les siecles suivans? Mais quiconque aura su quelle étoit votre vie & votre conduite, ne doutera pas que celui qui devoit regner de la sorte, n'ait refusé l'Empire.* b

Les Modernes au reste, continua Philanthe, ne pensent guere moins finement que les Anciens sur la créance de la postérité, au regard de l'incroyable, & je sais là-dessus deux ou trois pensées que je

a Credent-ne posteri, nihil ipsum, ut Imperator fieret, agitasse, nihil fecisse, nisi quod meruit, & paruit?

b Credet-ne hoc olim ventura posteritas, & præstabit nobis tam gloriosam fidem, ut nostro demùm sæculo annuat factum quod tantis infra supraque temporibus nec invenerit æmulum, nec habuerit exemplum? Sed qui vitæ tuæ sectam rationesque cognoverit, fidei incunctanter accedet, nec abnuisse dubitabit imperium sic imperaturum. *Paneg. Pacat.*

ne puis m'empêcher de vous dire : aussi-bien est-il juste que vous respiriez un peu.

Marigny, qui avoit l'esprit si délicat, & qui faisoit de si jolies choses, est peut-être le premier qui dans notre langue a mis en œuvre la foi ou l'incrédulité de nos descendans sur les événemens merveilleux du regne de Louis XIV. Ecoutez son Madrigal.

Les Muses à l'envi travaillant pour la gloire
De Louis, le plus grand des Rois,
Orneront de son nom le Temple de Mémoire :
Mais la grandeur de ses exploits,
Que l'esprit humain ne peut croire,
Fera que la postérité,
Lisant une si belle histoire,
Doutera de la vérité.

Voiture avoit dit presque le même en prose avant Marigny, interrompit Eudoxe ; & je vous prie de m'écouter à mon tour, ou de lire vous-même l'endroit que voici dans la lettre au Duc d'Anguien, sur la prise de Dunkerque. Philanthe lut ce qui suit.

» Pour moi, Monseigneur, je me ré-
» jouis de vos prospérités comme je dois :
» mais je prévois que ce qui augmente
» votre réputation présente, nuira à celle
» que vous devez attendre des autres sie-

» des, & que dans un petit espace de » temps, tant de grandes & importantes » actions les unes sur les autres, rendront » à l'avenir votre vie incroyable, & fe- » ront que votre histoire passera pour un » Roman à la postérité. «

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que c'est la pensée du Madrigal de Marigny; mais j'en sais un autre dont la pensée est fort différente, & par lequel la Sapho de notre temps excite nos Poëtes à louer le Roi.

Vous à qui les neuf sœurs au milieu du repos
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros,
A notre Conquérant venez tous rendre hommage :
Par des vers immortels célébrez son courage,
Et n'appréhendez pas que la postérité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté :
Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne sera l'histoire.

Cela est pensé avec beaucoup de délicatesse, dit Eudoxe, & cela me remet en l'esprit une belle Epître au Roi. Vous me prévenez, reprit Philanthe, & j'allois vous dire l'endroit que vous avez en vue; car je le sais par cœur :

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix :
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage;
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des Auteurs :
Si quelque esprit malin les veut traiter de fable,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,
Boileau qui, dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siecle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'histoire.

Il ne se peut rien imaginer de plus délicat sur ce sujet, dit Eudoxe; mais, reprit Philanthe, il me reste encore à vous dire là-dessus le Sonnet d'un autre Académicien qui tient la plume dans l'Académie, & qui ne réussit pas moins en vers qu'en prose. C'est au Roi que le Poëte parle.

Lorsque les seuls travaux sont tes plus doux emplois;
Que d'exemples fameux tu remplis notre histoire,
Qu'avec tant de vigueur, de succès & de gloire,

Seul de ton vaste Etat tu soutiens tout le poids ;
Lorsque pour coup d'essai de tes nobles exploits,
On te voit ajouter victoire sur victoire,
Que par cent actions tu ternis la mémoire
Des plus grands Conquérans & des plus sages Rois :
Quel est ton but, LOUIS, *& que penses-tu faire ?*
Tu te flattes en vain d'une belle chimere ;
Si par-là tu prétends à l'immortalité.
Tant de faits au-dessus de la portée humaine,
Comment seront-ils crus de la postérité,
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine ?

Cela est beau & délicat, comme vous voyez. Un critique aussi sévere que Phyllarque, repliqua Eudoxe, ne seroit pas de votre gout, ni du mien. Ce Phyllarque impitoyable se moque de Balzac, & s'emporte contre lui, jusqu'à lui dire des injures, parce qu'il avoit dit à un grand Ministre : *Les actions de votre vie sont telles, que nous avons peine à les croire, après les avoir vues.* » Nous pouvons dire » des grandes actions, s'écrie le Censeur, » que nous aurions peine à les croire si » nous ne les avions vues ; mais de dire » qu'elles nous sont incroyables après les

» avoir vues, cela est faux : car nul ne peut » pas ne pas croire ce qu'il est assuré d'a» voir vu, quand ce seroient les faits d'ar» mes d'Amadis de Gaule, nous les croi» rions, & n'en douterions nullement, si » nous y avions été présens. C'est donc sot» tement parler, ajoute Phyllarque, que » de dire à un grand personnage que ses » actions sont telles que nous avons peine » à les croire après les avoir vues. Ce » qui pourroit se dire mal-aisément des » charmes & des enchantemens d'Ur» gande la déconnue.

Le Censeur de Balzac, dit Philanthe, me paroît outré & malhonnête en cette rencontre. Du moins il chicane, repliqua Eudoxe, & chicane peut-être mal à propos. A la vérité dans le discours familier nous dirions : *Je ne croirois pas cela, si je ne l'avois vu*. Mais l'éloquence ne parle pas comme le peuple; & on peut dire sans difficulté, pour faire sentir que des choses sont surprenantes & extraordinaires : *J'ai peine à les croire après les avoir vues*. L'un est bien plus beau, plus figuré & plus fin que l'autre. D'ailleurs une pensée peut être fort bonne en vers, qui ne l'est pas tout-à-fait en prose, & celle du Sonnet préparée & amenée comme elle est, n'a rien à mon gré qui doive déplaire.

Cependant il faut avouer que ces pen-

ſées ſur la foi de la poſtérité, au regard des événemens qui paroiſſent incroyables, commencent à s'uſer; & qui voudroit maintenant s'en ſervir, ne plairoit guere. Les plus belles choſes, à force d'être dites & redites, ne piquent plus, & ceſſent preſque d'être belles : c'eſt la nouveauté, ou le tour nouveau que Cicéron loue dans les penſées de Craſſus, qui donne du luſtre & du prix aux nôtres.

Ne trouvez-vous pas, dit Philanthe, qu'une certaine penſée que je vois partout ſur la modération de notre invincible Monarque, eſt de la nature de celles qui commencent à vieillir? C'eſt qu'après avoir dompté tous ſes ennemis, il s'eſt ſurmonté lui-même, & a triomphé de ſon propre cœur. La penſée eſt belle, repartit Eudoxe; mais je ne voudrois plus m'en ſervir : elle ſera bientôt, ſi je ne me trompe, comme celle qu'on trouve en pluſieurs endroits, & qui s'applique d'ordinaire aux grands hommes qui excellent en leur profeſſion & dont le dernier ouvrage eſt le plus parfait : *Après avoir ſupaſſé tous les autres, il s'eſt ſurpaſſé lui-même.* *a* Cicéron en eſt l'inventeur dans l'éloge de Craſſus; & Voiture eſt peut-être un des premiers qui s'en eſt

a Cæteros à Craſſo ſemper omnes illo autem die etiam ipſum à ſe ſuperatum. *De Orat. l.* 3, *cap.* 1.

ſervi en notre langue au ſujet de Balzac, à qui il dit : » Je n'ai rien vu de vous » depuis votre départ, qui ne m'ait ſem- » blé au-deſſus de ce que vous avez ja- » mais fait, & par ces derniers ouvrages » vous avez gagné l'honneur d'avoir ſur- » monté celui qui a paſſé tous les autres.

Mais une penſée encore bien uſée, quelque délicate qu'elle ſoit, c'eſt que le Roi a vaincu la victoire même, du moins eſt-elle bien ancienne : & de ce côté-là, ajouta-t-il en ſouriant, on ne peut pas douter de ſa nobleſſe, à en juger par les regles de la généalogie. Un ancien Panégyriſte loue Théodoſe d'être vainqueur de la victoire, & d'avoir quitté avec les armes tous les ſentimens de vengeance. *a* Ce n'étoit pas même une penſée fort nouvelle du temps de Théodoſe : Cicéron l'a, je crois, inventée, & c'eſt dans une de ſes Oraiſons qu'elle me paroît toute neuve ; encore ne ſais-je ſi étant répétée deux fois au même endroit, elle n'eſt point uſée la ſeconde fois, ou du moins ſi à la fin elle ne perd pas en quelque façon cette fleur de nouveauté qu'elle avoit au commencement. Après avoir dit à Céſar : *Vous aviez déja vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par vo-*

a Tu ipſius victoriæ victor omnem cum armis iram depoſuiſti. *Pacat.*

tre clémence; mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même, il ajoute : *Vous avez, ce semble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux : car votre clémence nous a tous sauvés, nous que vous aviez droit, comme victorieux, de faire périr. Vous êtes donc le seul invincible, par qui la victoire même, toute fiere & toute violente qu'elle est de sa nature, a été vaincue.* a

Il y a des pensées sur la victoire & sur la modération du vainqueur qu'on a moins mises en œuvre que celle-là, interrompit Philanthe. Sans parler de ce que dit le Panégyriste même de Théodose, *Vous avez fait ensorte que personne ne se croit vaincu, lorsque vous êtes victorieux;* b nous avons entendu dire à un grand Magistrat dans des Harangues publiques, Que notre invincible Monarque se seroit rendu maître de l'Europe, s'il n'eût mieux aimé joindre à la gloire de pouvoir tout ce qu'il veut, celle de ne pas vouloir tout ce qu'il peut; qu'en donnant la paix à l'Europe, il n'a rien perdu de la

a Cæteros quidem omnes victores jam antè æquitate & misericordiâ viceras; hodierno verò die teipsum vicisti. Ipsam victoriam vicisse videris; rectè igitur unus invictus es, à quo etiam ipsius victoriæ conditio visque devicta est. *Orat. pro Ligar.*

b Fecisti ut nemo sibi victus, te victore videatur. *Pacat.*

gloire de s'en voir le maître, & que jamais il n'a si bien fait sentir qu'il l'étoit, ou du moins qu'il ne tenoit qu'à lui de l'être.

Ce qu'a dit un illustre Académicien, reprit Eudoxe, sur ce que le Roi garantit du pillage une ville riche, exposée à l'insolence du soldat victorieux, n'est guere moins beau, & n'est point usé : » Il ne » sait pas moins se faire obéir par les » siens, que redouter par les ennemis : » il ne fait la guerre que pour rendre heu» reux les peuples, en se les assujettissant, » & il a trouvé dans la victoire quelque » chose de plus glorieux que la victoire » même.

C'est dans la même occasion, repartit Philanthe, qu'un autre Académicien ayant dit au Roi que les soldats combattirent en héros, tant ils furent animés par sa présence; mais qu'après avoir renversé tout ce qui s'étoit opposé à l'impétuosité de leur courage, ils s'arrêterent par ses ordres dans la chaleur de la victoire, & qu'il ne lui en couta qu'une parole pour empêcher l'affreuse désolation d'une ville florissante; il ajoute : » Vous » eutes le plaisir de la prendre, & de la » sauver au même temps; & vous futes » bien moins satisfait de vous en rendre » le maître, que d'en être le conservateur.

Ajoutez à ces pensées, repliqua Eudoxe, celle d'un Panégyrique du Roi, prononcé dans l'Académie lorsqu'un grand Archevêque y fut reçu. L'Auteur après avoir dit : » Le voilà qui marche à » la tête de ses armées, qui étonne les » plus vieux & les plus sages Capitaines » par sa conduite, les plus braves & les » plus déterminés soldats, par sa valeur ; » qui force, qui gagne, qui inonde Pla- » ces & Provinces entieres, comme un » torrent que l'hiver rend même plus » rapide, *dit ensuite :* » Sans qu'il man- » que rien à sa gloire, que ce qui manque » toujours à celle des Héros, c'est qu'on » se résout avec peine à leur résister & à » les attendre, & que leur réputation » laisse beaucoup moins à faire à leurs » armes. La pensée est délicate, & n'est point usée.

Quelquefois, poursuivit Eudoxe, une petite allégorie fait entendre finement ce que l'on pense, & un seul exemple vous le fera concevoir. Dans le temps que ce funeste parti qui prétendoit abolir la Religion de nos peres, & qui vient d'être ruiné par la piété de Louis-le-Grand ; dans le temps, dis-je, que ce parti étoit redoutable en France, la Cour ménageoit les Huguenots, & les traitoit souvent mieux que les Catholiques, jusqu'à ven-

ger les moindres injures qu'on faisoit aux uns, & à laisser impunis les outrages les plus atroces qu'on faisoit aux autres; sur quoi un Poëte de ce temps-là fit allégoriquement la plainte du bon parti sous celle d'un chien mort à force de coups:

Pour aboyer un Huguenot,
On m'a mis en ce piteux être:
L'autre jour je mordis un Prêtre,
Et personne ne m'en dit mot.

Quelquefois aussi sans allégorie, ni sans fiction l'on s'explique avec délicatesse, & l'on se tire même d'un mauvais pas par un trait d'esprit. Après la disgrace de Séjan, & lorsque tout le monde maudissoit son nom, un Chevalier Romain osa soutenir ses intérêts, & faire profession d'être son ami: on lui en fit un crime, & voici de quelle maniere il se disculpe dans Tacite, en parlant à Tibere même. *Ce n'est pas à nous, César, à examiner le mérite de l'homme que vous élevez au-dessus des autres, ni les raisons que vous en avez. Les Dieux vous ont donné le pouvoir de juger souverainement des choses: il ne nous reste que la gloire de l'obéissance. Si Séjan a formé des desseins contre le salut de l'Empire & contre la vie de l'Empereur, qu'on punisse ses mauvais desseins: au regard de l'amitié que nous avons pour lui, & des devoirs que nous lui avons ren-*

dus, la même raiſon qui vous juſtifie, Céſar, nous rend innocens. a

Il n'y a pas moins de généroſité & de hauteur, que d'habileté & de fineſſe dans les paroles du Chevalier Romain, repliqua Philanthe; & cela reſſemble à ce que dit Amintas dans Quinte-Curce, lorſqu'étant accuſé d'avoir eu des liaiſons avec Philotas, chef de la conjuration découverte, il ſe défend en la préſence d'Alexandre. *Bien loin*, dit-il, *de déſavouer l'amitié de Philotas, je confeſſe que je l'ai recherchée; & trouvez-vous étrange que nous ayons fait la cour à celui qui poſſédoit vos bonnes graces, & qui étoit le fils de Parménion votre favori? Certainement s'il en faut dire la vérité, c'eſt vous, Seigneur, qui nous avez jettés dans l'embarras & dans le péril où nous ſommes. Car qui a fait que tous ceux qui vouloient vous plaire couroient à lui, ſi ce n'eſt vous-même? Vous l'avez élevé ſi haut, que nous ne pouvons pas déſirer ſon amitié, ni ne pas craindre ſa haine: & ſi c'eſt là un crime, peu ſont innocens, que dis-je? perſonne ne l'eſt.* b

a Non eſt noſtrûm æſtimare quem ſupra cæteros & quibus de cauſis extollas. Tibi ſummum rerum judicium Dii dedere, nobis obſequii gloria relicta eſt. Inſidiæ in Rempublicam, conſilia cædis adversùs Imperatorem puniantur; de amicitiâ & officiis idem finis, & te, Ceſar, & nos abſolverit. *Annal. l. 6.*

b Tu hercule ſi veram audire vis, Rex, hujus nobis

Mais ſavez-vous, continua Eudoxe; qu'une réflexion ſubtile & judicieuſe tout enſemble, contribue beaucoup à la délicateſſe des penſées? telle eſt la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment. *Fòlie pardonnable, à la vérité, ſi les Dieux des enfers ſavoient pardonner.* [a]

Quévédo a fait des réflexions fort ſubtiles ſur l'aventure d'Orphée, dit Philanthe, & je ſais là-deſſus de jolis vers de ſa façon, que les Eſpagnols nomment *Redondillas.*

Al infierno el Tracio Orfeo
Su muger baxò a buſcar;
Que no pudo a peor lugar
Llevarle tan mal deſſeo.
Canto y al mayor tormento
Pusò ſuſpenſion y eſpanto,
Mas que lo dulce del canto
La novedad del intento.
El triſte Dios ofendido
De tan eſtrano rigor,
La pena que hallo major

periculi cauſa es. Quis enim alius effecit ut ad Philotam decurrent, qui placere vellent tibi? Is apud te fuit cujus gratiam expetere, & iram timere poſſumus. Si hoc crimen eſt, tu paucos innocentes habes, immo hercule neminem. *Lib.* 7.

[a] Cùm ſubita incautum dementia cepit amantem? Ignoſcenda quidem; ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. lib.* 4.

Fue

Fue bolverlo à ser marido.
Y aunque su muger le diò
Por pena de su pecado :
Por premio de lo cantado.
Perder la facilitò.

Ces réflexions, dit Eudoxe, sont beaucoup plus subtiles que judicieuses, & je suis assuré que les Dames seront de mon avis. Elles n'approuveront pas du moins qu'Orphée aille chercher sa femme aux enfers, par la raison qu'un si mauvais dessein que celui de ravoir sa femme ne pût le conduire ailleurs. Elles ne trouveront pas bon sans doute que le Dieu des enfers, offensé de ce que les tourmens des malheureux furent suspendus & charmés plus par l'entreprise nouvelle du mari, que par le chant mélodieux du Musicien, ne trouvât point de plus grande peine pour le punir, que de lui rendre sa femme : mais que pour le récompenser de son chant, il lui donnât le moyen de le perdre fort aisément. Raillerie à part, continua Eudoxe, il y a en tout cela bien plus de subtilité que de jugement, & ce n'est pas là ce que je demande pour la vraie délicatesse. C'est de ces réflexions qui sont vives & sensées, comme j'ai déja dit, telle qu'est la réflexion de Tacite sur le Gouvernement de Galba, & celle de Pline le jeune sur la libéralité

de Trajan envers l'Egypte, dans le temps de la disette.

Il a paru plus grand qu'un homme privé, tandis qu'il étoit homme privé; & tout le monde l'auroit cru digne de l'Empire, s'il n'avoit point été Empereur. a

La Province la plus fertile du monde étoit perdue sans ressource, si elle eût été libre. b

La réflexion d'un de nos Orateurs François sur les faits d'armes de saint Louis à la bataille de Taillebourg, & celle d'un de nos Poëtes Latins sur la valeur des troupes Françoises au passage du Rhin, sont de cette espece.

» Il fit des actions, dit le premier, qui » seroient accusées de témérité, si la vail» lance héroïque n'étoit infiniment au» dessus de toutes les regles.

» L'ennemi, dit le second, foudroie » du rivage les Cavaliers qui passent. Le » fleuve est rapide, & les eaux en sont » étrangement agitées. Chose capable d'ef» frayer, si quelque chose pouvoit don» ner de la frayeur aux François.

Horrendum scirent! si quicquam
horrescere Galli.

Ne peut-on pas compter parmi ces ré-

a Major privato visus dùm privatus fuit; & omnium consensu capax imperii, ni imperasset. *Histor. l.* 1.

b Actum erat de fœcundissima gente si libera fuisset. *Paneg. Traj.*

flexions qui ont de la finesse & du sens également, dit Philanthe, celle qui a été faite sur les disgraces de Henriette de France, Reine d'Angleterre? O mere, ô femme, ô Reine admirable & digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose! Oui sans doute, repartit Eudoxe, & nous pouvons y en ajouter une de Virgile presque semblable : *J'ai vécu long-temps, si quelque chose peut être de longue durée à des mortels.* a

La réflexion est belle & morale, interrompit Philanthe, & je ne sais pourquoi celui qui l'a faite dans l'Enéide, s'avise de la faire en parlant à son cheval. C'est de la morale perdue, continua-t-il en riant; à moins que ce cheval ne fût descendu de Pégase en droite ligne, & n'eût plus de raison que les autres. Virgile, repartit Eudoxe, a imité Homere, qui dans l'Iliade fait parler Achille à son cheval comme à une personne raisonnable; & je vous avoue que le Poëte Latin pouvoit se dispenser de copier en cela le Poëte Grec.

Je ne puis au reste me dispenser moi-même de vous dire encore une pensée qui a ce tour fin & judicieux dont nous par-

a Rhœbe, Res si qua diu mortalibus ulla est, Viximus. *Æneid. l.* 10.

lons : c'eſt ſur une fête de Marly, où les perſonnes de la Cour jouerent & acheterent tout ce qu'ils voulurent ſans qu'il leur en coutât rien. La Sapho de notre ſiecle dit là-deſſus : » Le Roi ſeul perdit » tout ce que les autres gagnerent, ſi tou- » tefois on peut appeller perdre d'avoir » le plaiſir de donner ſans vouloir même » être remercié. Rien n'eſt penſé plus heureuſement, & ce qu'elle ajoute donne encore plus de prix à ſa penſée :

Même dans les plaiſirs il eſt toujours Héros.

Mais les réflexions politiques, ou les ſentences que l'on mêle dans l'hiſtoire, pourſuivit-il, doivent ſur-tout être délicates, & je ne puis ſouffrir ces Hiſtoriens qui affectent d'en faire, & qui n'en font que de communes; car les ſentences ne ſont que pour réveiller le Lecteur, & pour lui apprendre quelque choſe de nouveau : or celles qui n'ont aucune délicateſſe, & qui viennent d'elles-mêmes à tout le monde, ne piquent point, & ennuient beaucoup : elles irritent même en quelque ſorte le Lecteur, qui ſe fâche qu'on lui diſe ce qu'il ſait déja.

Tacite eſt, à mon avis, repliqua Philanthe, de tous les Hiſtoriens celui qui fait le plus de réflexions. Il n'en fait que trop, dit Eudoxe ; mais il faut avouer

qu'il y excelle, & que les traits politiques dont sa narration est semée, ont je ne sais quoi de fin qui récompense la dureté de son style.

Mariana, qui a écrit si poliment & si purement l'histoire d'Espagne en Latin & en Espagnol, repartit Philanthe, est plein aussi de sentences. Il y a dequoi s'étonner, repliqua Eudoxe, qu'ayant pris Tite-Live pour son modele au regard de la narration & du style, il se soit formé sur Tacite en ce qui regarde les sentences & les réflexions. Que dis-je? il l'a si bien imité de ce côté-là, que très-souvent ses pensées sont celles de Tacite toutes pures. J'en ai marqué quelques-unes, & vous en jugerez vous-même.

En parlant de Carille, Archevêque de Tolede, qui reprit Dom Pedre le cruel de ses débauches, & qui en fut pour cela extrêmement haï: il dit que les raisons qu'avoit le Roi de haïr l'Archevêque, étoient d'autant plus fortes qu'elles étoient injustes. *a* Tacite a dit mot pour mot le même de la haine secrete que Tibere & Livie portoient à Germanicus. *b*

A l'occasion de Ferdinand V, Roi d'Aragon, qui quitta les Etats de Sara-

a Odii causæ acriores, quia iniquæ. *Marian. lib.* 16, *cap.* 18.

b Anxius occultis in se Patrui Aviæque odiis quorum causæ acriores, quia iniquæ. *Annal. lib.* 1.

gosse pour aller en diligence à Ségovie ; aussi-tôt qu'il eut appris la mort de Henri IV, son beau-frere, parce qu'il y avoit un grand parti contre lui pour Jeanne, fille de Henri : Mariana juge qu'il n'y a rien de plus sûr que de se hâter dans les dissentions domestiques, où l'exécution est bien plus nécessaire que la délibération. *a* Tacite avoit fait faire la même réflexion aux soldats de Vitellius. *b*

Un des Historiens de la guerre de Flandre, qui s'est proposé Tacite pour modele plutôt que Tite-Live, repliqua Philanthe, ne l'a pas si fort volé, ou a été du moins plus habile à déguiser ses larcins : on ne laisse pas pourtant de les entrevoir quand on s'y applique. Par exemple, Strada dit que les plus lâches deviennent hardis s'ils s'apperçoivent qu'on les craigne ; *c* ne croyez-vous pas que cela soit pris de Tacite, où il dit que la populace se fait craindre, si elle ne craint ? *d*

Mais peut-on douter que l'endroit de la mort de Germanicus & de l'affliction que Tibere & Livie en témoignerent pu-

a Bello civili facto magis quàm consulto opus, nihilque festinatione tutius. *Marian. lib.* 3, *cap.* 18.

b Nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto potiùs quàm consulto opus esset. *Tacit. hist. lib.* 1.

c Vilissimo cuique crescit audacia, si se timeri sentiat. *Strad. Dec.* 1, *lib.* 5.

d Nihil in vulgo modicum terrere ni paveant. *Tacit. Annal.* 1, *lib.* 5.

bliquement, ne soit l'original d'une des belles sentences de Strada? Ecoutez Tacite; *Nulles personnes ne s'affligent avec plus d'ostentation de la mort de Germanicus, que celles qui s'en réjouissent davantage.* a Ecoutez Strada: *Nulles personnes n'engagent leur foi avec plus d'ostentation que celles qui la violent davantage.* b

C'est là imiter plutôt que voler, repartit Eudoxe; & si Mariana en usoit ainsi, on n'auroit rien à lui reprocher sur ses réflexions. Après tout ils ont l'un & l'autre des maximes fines, qu'ils ne doivent peut-être qu'à eux-mêmes, selon l'Auteur de l'Histoire d'Espagne: *Presque dans tous les différends qu'ont les Princes entre eux, le plus puissant semble avoir tort, quelque droit qu'il ait.* c Selon l'Auteur de l'Histoire de Flandre: *On ne pense jamais que l'aggresseur soit plus foible.* d

Il me semble, repliqua Philanthe, qu'une apparence de faux rend quelquefois la pensée fine. Quelqu'un a dit que les heures sont plus longues que les an-

a Periisse Germanicum nulli jactantiùs mœrent, quàm qui maximè lætantur. *Annal. lib.* 3.

b Nulli jactantiùs fidem suam obligant, quàm qui maximè violant. *Decad.* 1, *lib.* 1.

c Ferè in omni certamine qui potentior est, quamvis optimo jure nitatur, injuriam tamen facere videtur. *Lib.* 14, *cap.* 4.

d Neque credi aggressurum qui non sit superior. *Dec.* 2, *l.* 1.

nées : cela eſt vrai dans un ſens, car la durée des heures, au regard de l'ennui & du chagrin, ſe fait plus ſentir que celle des années qui ne ſe meſurent pas comme les heures ; mais cela paroît faux d'abord, & c'eſt cette fauſſeté apparente qui y met de la fineſſe.

Une Princeſſe que nous avons connue, & qui avoit l'eſprit infiniment délicat, diſoit que le ſoleil ne faiſoit les beaux jours que pour le peuple. Elle vouloit dire que la préſence des perſonnes cheres, & avec qui on eſt en commerce, faiſoit les beaux jours des honnêtes gens, & au fond elle avoit raiſon : car le ſoleil a beau luire, le ciel a beau être ſerein, les jours ſont vilains dès qu'on ne voit pas ce qu'on aime, pour peu qu'on ait de la délicateſſe dans le cœur. Cependant la propoſition ſemble fauſſe, & elle n'a de beauté que par-là.

Je ſuis tout-à-fait de votre avis, repartit Eudoxe, & je pourrois à mon tour vous citer des penſées de ce caractere. Le Renaud du Taſſe, dans le dernier combat de l'armée Chrétienne avec l'armée Sarraſine tua plus de gens qu'il ne donna de coups : *Die più morti che colpi ;* & notre ſage Monarque, ſelon un de nos Ecrivains, dit en ſes réponſes plus de choſes que de paroles. L'air faux, ou

l'ombre du faux rend ces deux pensées délicates : du reste, on entend ce que signifie ce plus-là, & on n'y est point trompé. D'ailleurs, la vérité s'y rencontre : car absolument d'un coup on peut tuer plus d'une personne; & d'une parole on peut faire entendre plus d'une chose. Cicéron dit de Thucydide, que dans son discours le nombre des choses suit presque celui des paroles : *a* cela n'est pas pensé si finement que ce que je viens de dire du Roi, *Il dit plus de choses que de paroles*, pour signifier que ses réponses sont précises & pleines d'un très-grand sens.

La pensée de Salluste que Costar a pris plaisir à traduire, & qu'il a tournée de plusieurs façons, est tout-à-fait de ce genre : *In maxima fortuna, minima licentia est;* c'est-à-dire, suivant les traductions de Costar : » Plus les hommes sont en » fortune, & moins se doivent-ils don» ner de licence; plus leur fortune leur » permet, & moins se doivent-ils per» mettre à eux-mêmes; & quand leur » puissance n'a point de limites, c'est » alors qu'ils sont obligés d'en donner de » plus étroites à leurs désirs. » Pour moi, je dirois plus simplement, afin de garder Bell. Jugurth.

a Ita creber est rerum frequentia, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur. *De Orat. l.* 1.

le tour de la pensée, *dans la plus grande fortune il y a moins de liberté*; mais ne diroit-on pas qu'il est faux que plus on a de pouvoir, plus on ait de liberté? Cependant si on y regarde de près, il est vrai que les personnes qui ont une puissance absolue, & que la hauteur de leur condition expose aux yeux de toute la terre, doivent se permettre moins de choses que les autres; & c'est dans ce sens qu'on a dit que plusieurs choses ne sont pas permises à César, parce que tout lui est permis. *a*

Toutes ces pensées au reste sont de la nature de celles que Séneque nomme coupées & mystérieuses, où l'on entend plus que l'on ne voit; *b* comme dans ces tableaux dont Pline dit que quoiqu'il n'y eût rien de mieux peint, & que l'art y fût en sa perfection, les connoisseurs y découvroient toujours quelque chose que la peinture ne marquoit pas, & trouvoient même que l'esprit du Peintre alloit bien plus loin que l'art. *c*

C'est aussi par cette raison, qu'au rap-

a Cæsari multa non licent, quia omnia licent. *Senec. Consol ad Polyb.*

b Sunt qui sensus præcidant & hinc gratiam sperent, si sententia pependerit, & audienti suspicionem sui fecerit. *Senec. Ep.* 114.

c In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur, & cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra artem est. *Hist. natur. lib.* 35, *c.* 10.

port du même Pline, les dernieres pieces des excellens Peintres, & celles qui sont demeurées imparfaites, ont mérité plus d'admiration que les tableaux qu'ils avoient finis : car outre qu'en voyant ces pieces qui n'étoient pas achevées, on ne pouvoit s'empêcher de regretter les grands Maîtres à qui la mort avoit fait tomber le pinceau des mains sur de si rares ouvrages, & que la douleur qu'on ressentoit d'une telle perte, faisoit estimer davantage ce qui restoit d'eux, on entrevoyoit tous les traits qu'ils y eussent ajoutés s'ils eussent véçu plus long-temps, & on devinoit jusqu'à leurs pensées. *a*

Quoi qu'il en soit, poursuivit Eudoxe, il y a des pensées délicates qui flattent l'esprit en le suspendant d'abord, & en le surprenant après : cette suspension, cette surprise fait toute leur délicatesse. *b* Cela paroît clairement dans une Epigramme Françoise que vous savez, sans savoir peut-être pourquoi elle plaît.

Superbes monumens, que votre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands Héros, dont la mémoire
Mérite l'immortalité !

a Quippè in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur. *Ibid. cap.* 11

b Quia nova placent, ideò sententiæ, quæ desinunt præter opinionem delectant. *Aristot.* 3, *Rhet. cap.* 11.

Que sert-il que Paris aux bords de son canal
Expose de nos Rois ce grand original,
Qui sut si bien regner, qui sut si bien combattre ?
On ne parle point d'Henri quatre,
On ne parle que du cheval.

Cette chute à quoi on ne s'attend pas, & qui frappe tout à coup l'esprit que les premieres pensées tiennent suspendu, fait, comme vous voyez, toute la finesse de l'Epigramme.

Un Poëte du siecle d'Auguste, pour faire sa cour à l'Impératrice, & regagner par-là les bonnes graces de l'Empereur, disoit que la Fortune, en mettant Livie sur le trône des Césars, faisoit voir qu'elle n'étoit pas une Déesse aveugle, & qu'elle avoit de bons yeux. *a* Comme on a toujours oui dire que la Fortune est aveugle, on est surpris de ce qu'elle a des yeux pour connoître & pour distinguer le mérite d'une Princesse accomplie.

On a dit de l'ancienne Sapho, que Mnémosyne l'entendant chanter, eut peur que les hommes ne fissent d'elle une dixieme Muse : on a dit même qu'elle l'étoit devenue. Comme le nombre des

a Fœmina sed princeps, in quâ Fortuna videre se probat ; & cæcæ crimina falsa tulit. *Ovid. lib.* 3, *de Ponto*, *Ep.* 1.

Muses étoit limité à neuf, la premiere fois que Sapho fut appellée la dixieme Muse, au nom de la dixieme l'esprit fut saisi de je ne sais quelle surprise, & demeura un peu en suspens. J'ai dit la premiere fois : car l'esprit s'est accoutumé à la dixieme des Muses, & cela est même usé maintenant.

Mais plus la suspension dure, plus la pensée semble être fine. Un Poëte Grec voulant louer Dercilis qui n'avoit pas moins d'esprit & de savoir que de beauté & d'agrément, commence par dire, *Il y a quatre Graces, deux Vénus & dix Muses :* & il ajoute aussi-tôt ; *Dercilis est Grace, Vénus, Muse.* a La premiere proposition tient du paradoxe, & suspend l'esprit ; car on ne compte ordinairement que trois Graces, une Vénus, & neuf Muses. Il y a de la délicatesse à en augmenter le nombre pour faire de Dercilis une dixieme Muse, une seconde Vénus, & une quatrieme Grace. C'est une espece d'énigme que le Poëte propose, & qui pique d'autant plus étant expliquée, qu'on en a d'abord moins compris le sens.

Un des plus beaux esprits & des plus honnêtes hommes de notre siecle, repartit Philanthe, a pensé quelque chose de

a Τέσσαρες αἱ Χάριτες, Παφίαι δύο καὶ δέκα Μοῦσαι : Δερκυλὶς ἐν πάσαις Μοῦσα, Χάρις, Παφίη. *Anthol. lib.* 7.

semblable sur la Comtesse de la Suze, & il a exprimé sa pensée en quatre vers Latins qu'il a mis sous le portrait de cette Dame si fameuse. Elle est représentée en l'air dans un char, voici le sens des vers. *La Déesse qui est portée par les airs, est-ce Junon, ou Pallas? N'est-ce point Vénus elle-même? Si vous considérez sa naissance, c'est Junon; si vous avez égard à ses ouvrages, c'est Minerve; si vous regardez ses yeux, c'est la mere de l'Amour.* a Il y a là bien de la délicatesse, poursuivit Philanthe: car enfin les deux premiers vers tiennent l'esprit suspendu comme vous le souhaitez, & les deux derniers ne révelent pas tellement le mystere qu'on n'ait plus rien à devenir. Cela n'est que trop délicat, repartit Eudoxe, ou du moins que trop galant; mais cela est aussi fort élevé, & voilà justement une de ces pensées où la délicatesse & la noblesse se rencontrent ensemble dans un égal dégré.

Au reste, c'est presque la pensée d'Ovide sur Livie: car pour la flatter, & la rendre elle seule digne d'Auguste, il lui donne les mœurs de Junon, & la beauté de Vénus. *b* C'est aussi à peu près celle

a Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru? An Juno, an Pallas, num Venus ipsa venit? Si genus inspicias, Juno; si scripta Minerva; si spectes oculos, mater Amoris erit.

b Quæ Veneris formam, mores Junonis habendo, sola est cœlesti digna reperta toro. *Lib.* 3, *de Pont. Ep.* 1.

de Lope de Vegue sur la Princesse Ismé-
nie qui étoit également belle & vaillante.

Venus era en la paz, Marte en la guerra.

La pensée du Tasse sur Renaud, ce jeune Prince si brave & si beau, repliqua Philanthe, est à mon avis de ce caractere.

Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto.
Marte lo stimi; Amor se sçopre il volto.

J'en tombe d'accord, dit Eudoxe : *Si vous le voyiez combattre dans la mêlée, & foudroyer les ennemis, vous le prendriez pour Mars.* Cela ne donne que des idées de sang & de carnage : de sorte que quand le Poëte vient à dire, *s'il leve son casque, on le prendroit pour l'amour*, on est surpris de cette douceur, de cette beauté qu'on n'attendoit pas. L'image du Dieu de la guerre ne promettoit tout au plus que de la noblesse & de la fierté. Du mêlange des fureurs de Mars & des charmes de l'Amour, il se forme je ne sais quoi qui étonne, & qui flatte en même-temps.

La délicatesse toute pure, dit Philanthe, est dans une folie ingénieuse de Marot que je n'ai pas oubliée.

Amour trouva celle qui m'est amere,
Et j'y étois, j'en sais bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus, ma mere :

Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte.
D'avoir failli, honteux, Dieu sait combien :
Non, mon amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Marot, dit Eudoxe, a une pensée qui approche encore plus de celle du Tasse : c'est au sujet d'une Demoiselle de la Cour de François I, vêtue apparemment comme nos chasseuses d'aujourd'hui, & avec un bonnet en tête.

Sous vos atours bien fournis
D'or garnis,
A Vénus vous ressemblez :
Sous le bonnet me semblez
Adonis.

Mais savez-vous, continua-t-il, que les vers du Tasse sur Renaud me font souvenir d'un jeune Prince auquel on les a appliqués, & qui n'avoit rien que de grand & que d'aimable ? Je vous entends, repartit Philanthe, & je conviens avec vous de tout le mérite du dernier Duc de Longueville : il étoit très-bien fait, & avoit sur le visage certains agrémens qui ne se voient point ailleurs. Son humeur n'étoit pas moins charmante que sa figure, dit Eudoxe, & je ne crois pas qu'on puisse se former l'idée d'un Prince

plus commode, ni plus aiſé dans le commerce de la vie. On ne l'a preſque jamais vu en colere; on ne lui a jamais entendu dire avec deſſein une parole déſobligeante. Quelque averſion naturelle qu'il eût pour les ſottes gens, il les ſouffroit patiemment, perſuadé d'une des maximes de la Marquiſe de Sablé, qu'il faut s'accommoder aux ſottiſes & aux niaiſeries d'autrui.

Cela venoit ſans doute, dit Philanthe, d'un grand fonds de raiſon & d'honnêteté, qui ſe rencontre rarement avec une grande fortune. Le Duc de Longueville avoit l'ame belle & généreuſe, des ſentimens héroïques, ſur-tout une paſſion ardente pour la gloire, je dis pour la vraie, que les ſeules actions vertueuſes font mériter. Auſſi paroiſſoit-il peu ſenſible à toute autre choſe: toujours prêt de quitter ſes plaiſirs, dès que ſon devoir l'appelloit; & en cela bien différent de Renaud, qu'il fallut retirer par force du Palais enchanté d'Armide.

Cependant, repartit Eudoxe, il étoit ſi ennemi de l'oſtentation, & aimoit ſi peu à ſe faire valoir, qu'il alloit ſouvent à une autre extrémité, & ſe cachoit trop. Je ne ſais, reprit Philanthe, ſi une modeſtie exceſſive eſt louable dans un Prince; mais je ſais bien que celui dont nous par-

lons étoit si modeste, qu'il rougissoit des louanges comme les autres rougissent des injures & des reproches. Du reste, véritable en ses actions & en ses paroles, il ne pouvoit voir sans indignation les gens qui se parent d'un faux mérite, & qui s'étudient à tromper le monde par de belles apparences : ceux qui l'approchoient, & qui lui faisoient la cour, se plaignoient de son air réservé & même un peu froid. Ce n'est pas qu'il fût orgueilleux, ou indifférent ; mais c'est que n'étant pas en état de faire du bien selon l'étendue de son inclination libérale, par une délicatesse d'honneur & de probité, il craignoit de donner de vaines espérances sur des démonstrations d'amitié, qui parmi les Grands d'ordinaire ne signifient rien, & n'ont nul effet.

Vous en parlez juste, dit Eudoxe, & je suis assuré que si le Duc de Longueville fût parvenu au Trône qu'une nation libre dans l'élection de ses Rois lui destinoit, il auroit été plus ouvert & plus caressant ; parce qu'il eût pu joindre des graces solides à ces marques extérieures d'honnêteté & de bienveillance.

Aussi personne ne connoissoit mieux, & ne pratiquoit plus purement le parfait usage de la libéralité. Le mérite, les besoins, la reconnoissance lui servoient, &

de motif, & de reglé pour donner ; mais il avoit un ſoin particulier de cacher ſes dons : & l'on ſait qu'ayant fait des gratifications conſidérables à quelques perſonnes, il leur fit promettre ſous là foi du ſecret de n'en dire jamais rien.

Il avoit de la diſcrétion & de la fidélité dans les moindres choſes ; & en matiere de ſecret, il étoit religieux juſqu'au ſcrupule, juſqu'à la ſuperſtition, ſi j'oſe uſer de ce terme. Mais que dirons-nous de ſon eſprit & de ſon courage ? L'un & l'autre ſont au-deſſus de nos paroles, repliqua Philanthe. En effet avons-nous vu de nos jours un eſprit plus délicat, plus poli, plus cultivé & plus ſolide que le ſien ? Quelle en étoit la pénétration, la juſteſſe & l'étendue ? Il avoit acquis toutes les belles connoiſſances qu'un honnête homme doit avoir : il parloit de tout avec capacité, ſans faire le capable ; & dans les ouvrages qui tomboient entre ſes mains, rien n'échappoit à ſa critique fine & judicieuſe.

Sa valeur, repartit Eudoxe, ſurpaſſoit toutes ſes autres qualités. Il aimoit la guerre avec d'autant plus de paſſion, qu'il ne cherchoit à ſe diſtinguer du reſte des hommes que par des actions de courage ; mais il étoit ſi intrépide, qu'il ne ſentoit pas même d'émotion à la vue des plus

grands périls. Les Vénitiens l'ont admiré plus d'une fois en Candie combattant les Infideles de près, & toujours maître de lui-même dans la chaleur du combat. C'est par-là qu'il ressembloit au jeune Héros de *la Jérusalem délivrée*.

Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo stimi.

Achevez, repliqua Philanthe.

Amor se scopre in volto.

Ce nom lui convient aussi-bien que celui de Mars. Du moins, dit Eudoxe, s'il n'étoit pas l'Amour même, on ne pouvoit le voir sans l'aimer; & je ne pense point à sa mort que je ne me souvienne de celle du jeune Marcellus, qui étoit si cher aux Romains, & dont la vie fut si courte selon la destinée des amours du peuple Romain, pour me servir du mot de Tacite. [a] Le Ciel n'a fait que les montrer tous deux à la terre, comme si en les faisant naître, il n'avoit point eu d'autre dessein que de les faire regretter: nous avons pleuré le Duc de Longueville, & nous avons plaint en même-temps, & la France, & la Pologne.

Mais pour revenir où nous en étions, si cependant nous nous sommes écartés de notre sujet, en parlant d'un Prince

[a] Breves & infaustos populi Romani amores. *Annal. lib.* 1.

qui avoit tant de délicateſſe dans l'eſprit & dans le cœur, c'eſt un grand art que de ſavoir bien louer, & à mon avis nul genre d'éloquence ne demande des penſées plus fines, ni des tours plus délicats que celui-là : car enfin une louange groſſiere, quelque vraie qu'elle ſoit, vaut preſque une injure, & les perſonnes raiſonnables ne peuvent la ſupporter. J'entends par le mot de groſſiere, une louange directe & toute viſible, qui n'a aucune enveloppe. C'eſt louer, pour ainſi dire, les gens en face, & d'une maniere qui ne ménage point leur pudeur; au contraire une louange délicate eſt une louange détournée qui n'a pas même l'air de louange, & que les perſonnes les plus modeſtes peuvent entendre ſans rougir. Enfin il y a autant de différence entre l'un & l'autre, qu'il y en a entre un parfum très-exquis & un gros encens. Les louanges fauſſes rendent ridicules ceux qu'on loue : les groſſieres leur font honte; au lieu que les fines flattent leur amour propre, & contentent leur vanité ſans bleſſer leur modeſtie.

Il eſt difficile, dit Philanthe, d'aſſaiſonner ſi bien une louange, qu'elle ſoit reçue comme ſi ce n'en étoit pas une. A la vérité peu de gens s'y entendent, repartit Eudoxe, & la plupart des faiſeurs de

panégyriques & d'éloges dans les formes y réussissent moins que les autres. On ne peut guere louer plus finement un Monarque victorieux que l'a fait l'Auteur d'une belle Epître en vers sur la vie champêtre. Il feint qu'à son retour de la campagne, un de ses amis lui parle des victoires du Roi, & voici de quelle maniere il le fait parler :

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les Villes !
Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

La louange que donne au Roi une de nos Muses, & la premiere de toutes, dans un Madrigal sur Madame la Dauphine, me paroît bien délicate, dit Philanthe :

Quoi donc, Princesse, en un moment
Vous gagnez de LOUIS *l'estime & la tendresse !*

Notre Dauphin est votre Amant,
Et pour vous adorer tout le monde s'empresse.
Cela tient de l'enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déesse.
Rien ne peut résister à vos attraits vainqueurs :
Tous efforts seroient inutiles ;
En un mot vous prenez les cœurs
Comme notre Roi prend les Villes.

Un de nos Poëtes dit sur le voyage que le Roi fit en poste à Marsal pour s'en rendre le maître :

La victoire coute trop,
Quand il faut un peu l'attendre :
LOUIS, *ainsi qu'Alexandre,*
Prend les Villes au galop.

Le voyage de Marsal, repartit Eudoxe, me rappelle en passant, celui du Maréchal de Grammont, qui alla demander l'Infante pour le Roi, & qui entra à Madrid en courant la poste : sur quoi on fit *une Romance* dont voici quatre jolis vers :

Va por la posta corriendo :
Que de Amor las Ambaxadas
Deven yr à toda periessa,
Y si se puede con alas.

Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. J'avoue que nos Orateurs & nos Poëtes ont employé tout leur art pour faire valoir la

rapidité de nos conquêtes. Les uns disent, que Sa Majesté s'éleve au-dessus des regles & des exemples; qu'elle qui met l'ordre par-tout, renverse pourtant tout l'ordre de la guerre; qu'elle fait en peu de jours ce qui devroit, ce semble, se faire en plusieurs années; qu'elle a trouvé un certain art de vaincre, & d'abréger les conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédée, & qui fera le désespoir de tous ceux qui doivent la suivre. Les autres disent, que dans le temps que ses ennemis se croyoient en sûreté par la rigueur d'une saison où tout autre que lui n'auroit pas pensé qu'on pût continuer la guerre, il leur enleve une Province en moins de temps qu'il n'en faudroit pour la parcourir.

Vous savez le Madrigal de Sapho sur la campagne de la Franche-Comté.

Les Héros de l'antiquité
N'étoient que des Héros d'été.
Ils suivoient le printemps comme les hirondelles:
La victoire en hiver pour eux n'avoit point d'ailes;
Mais malgré les frimats, la neige & les glaçons,
LOUIS *est un Héros de toutes les saisons.*

Mais vous ne savez pas peut-être un autre Madrigal qui me plaît infiniment?

LOUIS

Louis, plus digne du trône
Qu'aucun Roi que l'on ait vu,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des in-promptu.
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon ;
Mais ce Conquérant habile
A plutôt pris une Ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces pensées sont ingénieuses, continua Eudoxe : mais la louange y est toute visible, & les Auteurs font profession de louer, au lieu que celui qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les Villes,

n'y songe pas, ce semble : il a l'air chagrin ; il ne paroît avoir autre intention que de se tirer d'affaire ; & c'est par-là que le trait de louange qu'il donne en passant est plus délicat.

Un Poëte du regne passé, répliqua Philanthe, prit un tour fin & flatteur pour obtenir quelque chose du Cardinal de Richelieu, & pour se plaindre honnêtement de sa mauvaise fortune. La piece n'est pas longue, & il y a long-temps que je la sais.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte :
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte :

Je serai bientôt des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Savans
En un siecle plein d'ignorance.
Lorsque j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son désir;
Et par le récit de ta vie
Je charmerai le déplaisir
Qu'il reçut au camp de Pavie:
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Cette fin est délicate, répondit Eudoxe, & on ne peut pas demander de meilleure grace. Martial, repliqua Philanthe, demande encore avec beaucoup de délicatesse dans une de ses Epigrammes dont voici le sens. *Lorsque je demandois à Jupiter quelques centaines d'écus, celui qui m'a donné des Temples, me répondit, Jupiter te les donnera.* a *A la vérité il a donné des Temples à Jupiter, mais il ne m'a rien donné. J'ai honte d'avoir demandé si peu de chose à Jupiter. Domitien s'est contenté de lire ma requête sans nul cha-*

a Pauca Jovem nuper cùm militia fortè rogarem, &c. *Lib.* 6.

grin, & du même air dont il distribue les Royaumes aux Daces vaincus & supplians, & dont il va au Capitole. Dites-moi, je vous prie, Pallas, vous qui êtes la Divinité que l'Empereur honore le plus, s'il refuse avec un visage si serein, quel visage prend-t-il quand il donne? Pallas prenant elle-même un air doux, me répondit en deux mots: Fou que tu es, crois-tu qu'on t'ait refusé ce qu'on ne t'a pas encore donné? a Il est difficile, ajouta Philanthe, de ne pas obtenir ce qu'on souhaite quand on demande de la sorte; pour peu que le Prince ait le gout bon, & soit sensible aux louanges.

Voiture, à mon gré, est de tous nos Ecrivains celui qui prépare le mieux une louange, & qui loue le plus finement en prose: car il fait louer en ne faisant semblant de rien, en faisant quelquefois des reproches, ou en donnant des avis, en disant même quelquefois des injures, ou en témoignant du dépit.

Voici de quelle maniere il loue le Duc d'Anguien sur le succès de la bataille de Rocroi. » Monseigneur, vous en faites » trop pour pouvoir le souffrir en silence; » & vous seriez injuste si vous pensiez » faire les actions que vous faites, sans » qu'il en fût autre chose. Si vous saviez

a Quæ nondum data sunt, stulte, negata putas? *Ibid.*

» de quelle sorte tout le monde est dé-
» chaîné dans Paris à discourir de vous,
» je suis assuré que vous en auriez honte,
» & que vous seriez étonné de voir avec
» combien peu de respect & peu de crainte
» de vous déplaire, tout le monde s'en-
» tretient de ce que vous avez fait. A
» dire la vérité, Monseigneur, je ne sais
» à quoi vous avez pensé; & ç'a été, sans
» mentir, trop de hardiesse d'avoir à vo-
» tre âge choqué deux ou trois vieux Ca-
» pitaines que vous deviez respecter,
» quand ce n'eût été que pour leur ancien-
» neté; fait tuer le pauvre Comte de Fon-
» taines, qui étoit un des meilleurs hom-
» mes de Flandre, & à qui le Prince d'O-
» range n'avoit jamais osé toucher; pris
» seize pieces de canon qui appartenoient
» à un Prince qui est oncle du Roi &
» frere de la Reine, avec qui vous n'aviez
» jamais eu de différend; & mis en dé-
» sordre les meilleures troupes des Espa-
» gnols qui vous avoient laissé passer avec
» tant de bonté. J'avois bien oui dire que
» vous étiez opiniâtre comme un diable,
» & qu'il ne faisoit pas bon vous rien
» disputer; mais j'avoue que je n'eusse
» pas cru que vous vous fussiez emporté
» à ce point-là. Si vous continuez, vous
» vous rendrez insupportable à toute l'Eu-
» rope, & l'Empereur, ni le Roi d'Es-

» pagne ne pourront durer avec vous.

Ce que l'Auteur du *Lutrin* fait dire à la Molleſſe ſur les travaux guerriers de notre invincible Monarque, repliqua Philanthe, vaut bien ce que dit Voiture ſur la premiere victoire d'un Prince qui en a remporté tant d'autres; & pour moi je trouve que les dépits, les murmures & les plaintes de la Molleſſe ſont les plus fines louanges du monde. Ecoutez-la, je vous prie.

Helas! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient ſur le trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur ſceptre aux mains, ou d'un Maire, ou d'un Comte?
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour;
On repoſoit la nuit; on dormoit tout le jour:
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Ce doux siecle n'est plus, le Ciel impitoyable
A placé sur le trône un Prince infatigable :
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix,
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits ;
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace ;
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir :
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire :
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

J'avoue, dit Eudoxe, que rien n'est mieux imaginé, & que ce tour-là est nouveau : mais ne quittons pas encore Voiture. Voici de jolis endroits de la lettre qu'il écrit au même Prince sur la prise de Dunkerque, & qui commence par : Monsei- » gneur, je crois que vous prendriez la » Lune avec les dents, si vous l'aviez en- » trepris. » Il marque d'abord son embarras, & lui fait une proposition plai-

ſante. » Sans doute dans l'état glorieux » où vous êtes, c'eſt une choſe très-avan- » tageuſe que d'avoir l'honneur d'être ai- » mé de vous : mais à nous autres beaux » eſprits, qui ſommes obligés de vous » écrire ſur les bons ſuccès qui vous arri- » vent, c'en eſt une auſſi bien embarraſ- » ſante, que d'avoir à trouver des paro- » les qui répondent à vos actions, & de » temps en temps de nouvelles louanges » à vous donner. S'il vous plaiſoit vous » laiſſer battre quelquefois, ou lever ſeu- » lement le ſiege de devant quelque pla- » ce, nous pourrions nous ſauver par la » diverſité, & nous trouverions quelque » choſe de beau à vous dire ſur l'inconſ- » tance de la fortune, & ſur l'honneur » qu'il y a à ſouffrir courageuſement ſes » diſgraces.

Il lui donne enſuite des conſeils ſérieux en apparence, & finit par-là ſa Lettre. » Mettez, s'il vous plaît, Monſeigneur, » quelques bornes à vos victoires, quand » ce ne ſeroit que pour vous accommo- » der à la capacité de l'eſprit des hom- » mes & pour ne pas paſſer plus avant » que leur créance ne peut aller. Tenez- » vous au moins pour quelque temps en » repos & en ſûreté, & permettez que la » France, qui dans ſes triomphes eſt tou- » jours en allarme pour votre vie, puiſſe

» jouir quelques mois tranquillement de
» la gloire que vous lui avez acquise.

Tout cela veut dire que ce Prince magnanime n'entreprenoit rien dans la fleur de son âge dont il ne vînt à bout par sa conduite & par sa valeur; qu'il faisoit des choses incroyables & qui tenoient du merveilleux; enfin qu'il ne ménageoit nullement sa personne, & qu'il se hasardoit trop dans les occasions périlleuses.

Mais voyez un peu comme notre Auteur loue le Comte d'Avaux sur les Lettres qu'il en recevoit de Munster. » Nous
» autres favoris d'Apollon, sommes éton-
» nés qu'un homme qui a passé sa vie à
» faire des Traités, fasse de si belles Let-
» tres, & voudrions bien que vous au-
» tres gens d'affaires, ne vous mêlassiez
» pas de notre métier. Et certes, vous
» devriez, ce me semble, vous conten-
» ter de l'honneur d'avoir achevé tant de
» grandes négociations, & de celui qui
» va encore vous venir de désarmer tous
» les peuples de l'Europe, sans nous en-
» vier cette gloire telle qu'elle vient de
» l'agencement des paroles & de l'inven-
» tion de quelques pensées agréables. Il
» n'est pas honnête à un personnage aussi
» grave & aussi important que vous l'ê-
» tes, d'être plus éloquent que nous, ni
» que tandis qu'on vous emploie à accor-

» der les Suédois & les Impériaux, & à
» balancer les intérêts de toute la terre,
» vous songiez à accommoder des con-
» sonnes qui se choquent, & à mesurer
» des périodes.

Il y a en cela bien de l'enjouement, dit Philanthe, & un enjouement spirituel qui a été, ce me semble, inconnu aux Anciens en matiere de louanges. Cicéron aime fort à rire, mais il ne rit pas quand il loue. Martial qui badine, & qui plaisante d'ordinaire, est sérieux & grave en louant. L'un & l'autre, repartit Eudoxe, ne laissent pas de louer délicatement; car il y a plus d'une espece de louanges délicates, & les sérieuses ont leur sel aussi-bien que les enjouées. Par exemple, celle-ci de Cicéron à César: *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* a Un de nos Orateurs François, interrompit Philanthe, a dit finement sur la modestie de M. de Turenne: *Il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires & ses triomphes*; & un de nos Poëtes Latins, sur la bonté avec laquelle le Roi se communiqua à ses Sujets, étant venu à Paris, & dînant à l'Hôtel-de-Ville: *Le Roi oublia qu'il étoit Roi, & devint presque bourgeois.* b

a Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Ligario.*
b Se Regem oblitus, Rex propè civis erat.

La plupart des loüanges que Martial donne aux Empereurs, reprit Eudoxe, ont de la finesse, & sont très-flatteuses. Sur ce que Domitien faisoit souvent de grandes largesses : *Le peuple ne vous aime pas pour les présens*, lui dit-il, *mais le peuple aime les présens pour l'amour de vous.* a

Il le conjure de revenir à Rome, en lui disant que Rome envie aux ennemis de l'Empire Romain le bonheur qu'ils ont de voir l'Empereur, quelques victoires que son éloignement vaille à ses Sujets. *Les Barbares*, dit-il, *voient de près le Maître du monde. A la vérité vôtre présence les effraie ; mais ils en joüissent.* b

Ce que dit le même Poëte à Trajan n'est guere moins délicat : c *Si les anciens Peres de la République revenoient des Champs Elysées ; Camille, le généreux défenseur de la liberté Romaine, feroit gloire de vous servir ; Fabrice recevroit l'or que vous lui présenteriez ; Brutus seroit bien aise de vous avoir pour chef & pour maître ; le cruel Sylla vous remettroit le commandement entre les mains dès qu'il vou-*

a Diligeris populo non propter præmia, Cæsar ; propter te populus præmia, Cæsar, amat. *Lib.* 8.

b Terrarum dominum propiùs videt ille, tuoque terretur vultu Barbarus, & fruitur. *Lib.* 7.

c Si redeant veteres ingentia nomina, Patres, &c. *Lib.* 11.

droit s'en défaire ; Pompée & César vous aimeroient, & seroient contens d'être hommes privés ; Crassus vous donneroit tous ses trésors ; enfin Caton même embrasseroit le parti de César. a

Je trouve bien de la délicatesse, dit Philanthe, dans une pensée de Martial sur le fils de Domitien qui venoit de naître, ou qui n'étoit pas encore né ; car l'Epigramme commence ainsi : *Naissez, vrai race des Dieux.* Il souhaite que l'Empereur lui remette l'Empire après des siecles entiers, & que le fils déja vieux gouverne le monde avec son pere fort vieux.

Quique regas orbem cum seniore senex.

Martial a pris cela d'Ovide mot pour mot, repartit Eudoxe, & n'a fait qu'appliquer au fils de Domitien ce qu'Ovide dit de celui d'Auguste. b Le tour est assurément délicat, & ces deux vieillesses sont très-bien imaginées pour faire regner le fils sans faire mourir le pere, ni sans donner même aucune idée de sa mort.

Un de nos Poëtes, repliqua Philanthe, a trouvé un autre expédient pour couronner l'héritier du plus puissant Royaume de la terre avant que la Couronne de ses Ancêtres vienne à lui.

a Ipse quoque infernis revocatus ditis ab umbris, Si Cato reddatur, Cæsarianus erit.

b Sospite sic te sit natus quoque sospes, & olim. Imperium regat hoc cum seniore senex. *Trist. lib.* 2.

Prince, dont la valeur par le ciel fut choisie,
Pour abattre le trône & l'orgueil des Tyrans,
Regnez dès l'âge de quinze ans,
Mais allez regner en Asie.

Les railleries les plus badines de Martial, repartit Eudoxe, n'ont guere moins de finesse que ses flatteries les plus sérieuses : en voici deux ou trois.

Lycoris l'empoisonneuse a fait mourir toutes ses amies : qu'elle devienne amie de ma femme. a

Voilà la septieme femme que tu as enterrée dans ton champ : nul champ n'est de meilleur rapport que le tien. b

Paule veut m'épouser, je ne le veux pas : elle est vieille. Je le voudrois, si elle étoit plus vieille. c

Ce qu'Ovide dit au sujet des amours d'Hercule, repartit Philanthe, me paroît plus fin. Il fait parler Déjanire, jalouse d'Omphale, qui se revêtoit de la peau d'un Lion, tandis qu'Hercule s'habilloit en femme, & il la fait parler de la sorte au Dompteur des monstres : *Quelle honte*

a Omnes quas habuit, Fabiane, Lycoris amicas sustulit, uxori fiat amica meæ. *Lib.* 2.

b Septima jam Phileros tibi conditur uxor in agro : plus nulli Phileros quàm tibi reddit ager. *Lib.* 10.

c Nubere Paulla cupit nobis, ego ducere Paullam nolo, anus est : Vellem, si magis esset anus. *Lib.* 10.

de voir une personne délicate couverte de la peau d'une bête féroce ! Vous vous trompez ; ce n'est pas là la dépouille du Lion, c'est la vôtre. Vous avez vaincu le Lion ; mais Omphale vous a vaincu vous-même. a

La pensée de Lope de Vegue sur le même sujet, dit Eudoxe, est bien aussi fine que celle d'Ovide : elle est du moins plus morale.

Si aquien los leones vence,
Vence una muger hermosa :
O el de flaco se averguence
O ella de ser mas furiosa.

» Si le vainqueur des lions est vaincu par
» une femme qui a de la beauté ; que l'un
» ait honte d'être plus foible qu'une fem-
» me, ou l'autre d'être plus furieuse
» qu'un lion.

Le Tasse, repartit Philanthe, a bien exprimé sur la porte du Palais d'Armide le ridicule de ce Héros amoureux :

Mirasi qui frà le Meonie ancelle
Favoleggiar con la conocchia Alcide.
Se l'inferno espugnò, resse le stelle :
Hor torce il fuso. Amor s'el guarda, e ride.

Le beau spectacle qu'Hercule avec la quenouille, parmi les suivantes d'Omphale, & filant de la même main dont il

a Falleris, & nescis, non sunt spolia ista leonis ; sunt tua, tuque feræ victor es ; illa tui. *Heroid. ep.* 9.

avoit soutenu le Ciel, & dompté l'enfer!
L'Amour le regarde, & s'en rit.

Amor s'el garda, e ride.

Les gravures de la porte du Palais d'Armide représentent encore, dit Eudoxe, la bataille navale que gagna Auguste, & sur-tout la fuite d'Antoine avec celle de Cléopatre.

Ecco fuggir la barbara Reina,
E fugge Antonio, e lasciar puo la speme
De l'imperio del mondo ou' egli aspira.
Non fugge nò, non teme il fier, non teme;
Ma segue lei che fugge e seco il tire.

Il ne se peut rien de mieux pensé. » On » voit fuir la Reine d'Egypte : on voit » aussi Antoine qui fuit, & qui abandonne » l'espérance de l'Empire du monde où il » prétend. Mais non : il ne fuit pas, il » ne fait que suivre celle qui fuit & qui » l'entraîne après soi. « Qu'il y a de finesse dans ce *Non fugge nò, ma segue lei che fugge!* Ce n'est pas seulement par l'endroit de l'esprit que cela est délicat, c'est aussi par l'endroit du cœur : car il faut bien qu'à mon tour, continua-t-il en souriant, je fasse jouer l'esprit & le cœur.

Pour vous dire donc tout ce que je pense sur la délicatesse ; outre celle des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, &

où l'affection a plus de part que d'intelligence.

Ovide excelle en ce genre-là, & ses *Héroïdes* sont pleines de pensées que la passion rend délicates : *Vous haïssez bien à vos dépens*, dit la Reine de Carthage à Enée ; *& votre haine vous coute cher, si la mort ne vous est rien, pourvu que vous m'abandonniez.* a

Ce qu'écrit Pâris à Hélene sur les trois Déesses de la beauté desquelles il devoit juger, a une délicatesse de sentiment très-exquise. *Elles méritoient toutes trois de gagner leur cause, & j'étois fâché, moi qui étois leur juge, de ce qu'elles ne pouvoient pas toutes la gagner.* b

Catule, repliqua Philanthe, ne le cede guere à Ovide en sentimens délicats. Il dit au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie ; mais je vous aimerai toujours.* c Ce sentiment est fort tendre, repartit Eudoxe ; mais il est un peu trop développé & trop uni pour avoir toute la délicatesse dont nous par-

a Exercees pretiosa odia & constantia magno, si dum me fugias est tibi vile mori. *Heroid. ep.* 7.

b Vincere erant omnes dignæ, judexque verebar, non omnes causam vincere posse suam. *Heroid. ep.* 15.

c Nunquam ego te vita, Frater, amabilior, aspiciam posthac : at certè semper amabo.

ſons. Celui qu'un de nos Poëtes donne à Titus au ſujet de Bérénice eſt plus délicat :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Le ſentiment de Catulle même, ſur l'injure que fait une perſonne qu'on aime, quand elle donne lieu à la jalouſie par ſa conduite & par ſes manieres, eſt encore plus fin. *Une telle injure force d'aimer davantage, & de vouloir moins de bien;* a c'eſt-à-dire, qu'elle augmente la paſſion, & qu'elle diminue la bienveillance. Ce qu'il y a d'un peu myſtérieux là-dedans y met un air délicat qui n'eſt point dans le ſentiment paſſionné de ce Poëte ſur ſon frere mort.

Les ſentimens que donne Corneille à Sabine, ſœur des Curiaces & femme d'un Horace, ſont très-beaux, ſans être ſi myſtérieux :

Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte :

a Injuria talis cogat amare magis, ſed bene velle minus.

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Ces deux derniers vers, dit Philanthe, ont été autrefois appliqués heureusement à un Catholique qui changea de Religion pour épouser une Huguenotte. Mais tout le mystere de la délicatesse, reprit Eudoxe, se rencontre en ce que dit un autre de nos Poëtes dramatiques au sujet de la Sultane qui avoit juré la mort de Bajazet, & qui vouloit lui faire des reproches avant qu'on le fît mourir.

Je connois peu l'amour : mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

C'est le Grand-Visir qui parle ainsi à son confident.

Armide, repliqua Philanthe, pour se venger de Renaud qui l'avoit abandonnée, & qu'elle ne pouvoit haïr dans le fond du cœur, le poursuit au fort du combat, & lance une fleche contre lui ; mais en même-temps elle souhaite que le coup ne porte point,

Lo stral volò ; ma con lo strale un voto
Subito uscì, che vada il colpo à voto.

Le souhait d'Armide, dit Eudoxe, marque bien le caractere d'une personne en qui le ressentiment, la colere, la fureur

n'ont pas étouffé toute la tendresse, & me remet en l'esprit un trait de Pline le jeune : *Votre vie vous est odieuse*, dit-il à Trajan, *si elle n'est jointe avec le salut de la République : vous ne souffrez pas qu'on souhaite rien pour vous, si ce n'est quelque chose d'utile à ceux mêmes qui font des souhaits.* a Ce sentiment est tout ensemble bien généreux & bien délicat.

Que pensez-vous, dit Philanthe, du sentiment de Tibulle au regard d'une personne qui lui étoit chere? *Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie.* b

Ce que dit Martial à une illustre Romaine avec laquelle il étoit à la campagne, me paroît plus vif, répondit Eudoxe : *Vous me valez tout Rome vous seule.* c

Corneille, qui se connoissoit parfaitement en passions délicates, & qui faisoit si bien parler les Romains, continua-t-il, fait dire à la veuve de Pompée, sur ce que César voyant la tête sanglante de Pompée même, en parut touché, & se plaignit qu'on eût osé attenter à la vie d'un si grand homme :

a Tibi salus tua invisa est, si non sit cum Reipublicæ salute conjuncta; nihil pro te pateris optari, nisi expediat optantibus. *Paneg. Trajan.*

b In solis tu mihi turba locis. *Lib.* 12.

c Romam tu mihi sola facis. *Lib.* 12.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Les plaintes de César, repartit Philanthe, n'étoient pas de si bonne foi que celles d'une Tourterelle qu'on a fait parler dans un petit Dialogue en vers. Le Dialogue est entre un Passant & la Tourterelle ; il est court, le voici.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidele.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Il ne peut rien se voir de plus touchant, dit Eudoxe, & c'est à peu près le sentiment que Lucain donne à Corneille dont nous venons de parler : *Il m'est honteux de ne pouvoir mourir après vous de ma douleur seule.* a Sisigambis, mere de Da-

a Turpe mori post te solo non posse dolore. *Lib.* 9.

rius, repliqua Philanthe, mourut effectivement de la mort que Corneille souhaitoit : car dès qu'elle sut celle d'Alexandre qui l'avoit traitée toujours très-honnêtement & comme sa mere, elle se jetta par terre fondant en larmes ; & s'arrachant les cheveux, elle ne voulut plus, ni voir la lumiere, ni prendre de nourriture ; tellement que renonçant ainsi à la vie, elle mourut enfin. Sur quoi Quinte-Curce dit fort délicatement, ce me semble : *Ayant eu la force de vivre après Darius ; elle eut honte de survivre à Alexandre.* a

A ce que je vois, reprit Eudoxe, vous comprenez bien ce que c'est qu'une pensée délicate, & en quoi elle differe d'une pensée sublime, ou purement agréable ; mais croiriez-vous que les pensées qui surprennent, qui enlevent, qui piquent le plus, ou par la délicatesse, ou par la sublimité, ou par le simple agrément, sont en quelque sorte vicieuses, si elles ne sont naturelles, comme étoient encore celles de Crassus que nous avons prises pour notre modele, & qui n'avoient nulle ombre d'affectation ? b

Je crains toujours, dit Philanthe,

a Cùm sustinuisset post Darium vivere, Alexandro esse superstes erubuit. *Lib*. 10.

b Sententiæ Crassi tam integræ, tam novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili. *Cic. de Orat. lib*. 2.

qu'en voulant être naturel, on ne devienne plat & insipide; ou du moins que la pensée ne perde quelque chose de ce qui la rend vive & piquante. Ce n'est pas mon intention, répondit Eudoxe; & comme dans le langage une exactitude qui desseche & affoiblit le discours, me déplaît fort, ce que j'appelle naturel, ne m'accommoderoit pas dans la pensée, si elle en étoit plate & languissante; mais cela peut s'éviter : il y a de la différence entre le plat & le fade. Une sauce peut être bonne, sans être pleine de poivre & de sel; & un excellent potage de santé vaut mieux qu'une bisque pour les personnes de bon gout.

Qu'entendez-vous donc, dit Philanthe, par ce que vous appellez naturel en matiere de pensées? J'entends, repartit Eudoxe, quelque chose qui n'est point recherché, ni tiré de loin; que la nature du sujet présente, & qui naît pour ainsi dire du sujet même. *a* J'entends je ne sais quelle beauté simple sans fard & sans artifice, telle qu'un Ancien dépeint la vraie éloquence. *b* On diroit qu'une pensée naturelle devroit venir à tout le monde;

a Grandis, & ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa, nec turgida; sed naturali pulchritudine exurgit. *Pet. Satyr.*

b Optima minimè accersita & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Quintil. l. 8, Proœm.*

on l'avoit, ce semble, dans la tête avant que de la lire : elle paroît aisée à trouver, & ne coute rien dès qu'on la rencontre ; elle vient moins en quelque façon de l'esprit de celui qui pense que de la chose dont on parle. *a*

Au reste, par le mot de naturel je n'entends pas ici ce caractere naïf qui est une des sources de l'agrément des pensées. Toute pensée naïve est naturelle ; mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, à prendre la naïveté en sa propre signification. Le grand, le sublime n'est point naïf, & ne le peut être : car le naïf emporte de soi-même je ne sais quoi de petit, ou de moins élevé. Ne m'avez-vous pas dit, interrompit Philanthe, que la simplicité & la grandeur n'étoient pas incompatibles ? Oui, reprit Eudoxe, & je vous le dis encore : mais il y a de la différence entre une certaine simplicité noble & la naïveté toute pure : l'une n'exclut que le faste, l'autre exclut même la grandeur.

Mais pour m'expliquer d'une maniere plus sensible, une pensée naturelle ressemble en quelque façon à une eau vive, qui se trouve dans un jardin au lieu d'y être

a Nihil videatur fictum, nihil sollicitum ; omnia potiùs à causa quàm ab oratore profecta credantur. *Idem lib.* 4.

amenée par force, ou à une jeune personne qui a le teint beau sans mettre du blanc, ni du rouge. Les Auteurs du siecle d'Auguste ont des pensées de ce caractere, surtout Cicéron, Virgile & Ovide.

La pensée de Cicéron sur les Colosses de Cérès & de Triptoleme que Verrès ne peut emporter à cause de leur pesanteur, quelque tentation qu'il en eût, vient du sujet & se présente d'elle-même. *Leur beauté les mit en danger d'être pris, leur grandeur les sauva.* a Mais celle qu'il a sur la mort de Crassus est une des plus naturelles qui puisse se voir. D'abord il remarque que Crassus mourut avant tous les troubles de la République, & que ce grand homme ne vit, ni la guerre allumée en Italie, ni le bannissement de son gendre, ni l'affliction de sa fille, ni enfin le funeste état de Rome toute défigurée par une suite continuelle de malheurs. Il dit après : *Il me semble que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais qu'ils lui ont fait comme un présent de la mort.* b La pensée, comme vous voyez, est tirée du fond de la chose : il n'y a rien là qui soit étranger & hors du su-

a His pulcritudo periculo, amplitudo, saluti fuit. *Lib.* 3, *in Ver.*

b Hi tamen Rempublicam casus consecuti sunt; ut mihi, non erepta L. Crasso à Diis immortalibus vita, sed donata mors esse videatur. *De Orat. l.* 3.

jet ; il n'y a rien aussi de plat & de fade. *a*

Je vous comprends, dit Philanthe, & je juge, selon vos principes, que la pensée de Maynard sur la mort d'un enfant est fort naturelle.

On doit regretter sa mort ;
Mais sans accuser le sort
De cruauté, ni d'envie :
Le siecle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

Je juge le même d'une autre pensée du même Auteur sur un pere affligé de la mort de sa fille. Le Poëte fait parler le pere au ciel :

Hâte ma fin que ta rigueur differe ;
Je hais le monde & n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Vous en jugez sainement, repartit Eudoxe, & vous avez sans doute le même gout pour les sentimens du pere de Pallas, ce jeune guerrier que Turnus tua de sa main dans la chaleur du combat. Ils sont les plus naturels du monde, sur-tout quand il dit que les commencemens d'une valeur naissante ont été bien funestes ; que les Dieux n'ont point écouté les vœux

a Est enim vitiosum in sententia, si quid aut alienum aut non acutum aut subinsulsum est. *Cicer. de optimo genere Orat.*

d'un

d'un malheureux pere qui survit à son fils, & qui reste seul après lui contre l'ordre de la nature ; que sa femme étoit heureuse d'être morte auparavant, & de n'avoir point été réservée pour une si grande affliction ; enfin qu'il auroit été bien plus juste qu'Evandre fût demeuré sur la place que Pallas, & qu'on eût rapporté le corps du pere que celui du fils. *a*

Ce que pense Quintilien sur la mort de sa femme & de ses enfans n'est pas à mon gré tout-à-fait si naturel, ni si raisonnable.

Quel pere véritablement pere, pourra me le pardonner, dit-il, *si je puis m'appliquer encore à l'étude? Et comment un cœur paternel souffrira-t-il que j'aie l'esprit assez libre & la tête assez forte pour cela, ou que je me serve de ma voix à autre chose qu'à accuser les Dieux qui m'ont ravi tout ce qui m'étoit le plus cher, & à prouver par mon exemple qu'il n'y a nulle Providence qui prenne soin des choses du monde? b*

Il jure ensuite par ses malheurs, par

a Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui dura rudimenta ; & nulli exaudita deorum vota precesque meæ : tuque, ô sanctissima conjux, felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem, &c. *Æneid. l.* 11.

b Quis enim mihi bonus parens ignoscat, si studere amplius possim, ac non oderit animi mei firmitatem, si quis in me est alius usus vocis quàm ut incusem Deos, superstes omnium meorum? nullam terras dispicere providentiam tester. *L.* 6. *Proœm.*

sa conscience, par les manes de son fils aîné, qu'il appelle les divinités de sa douleur : il jure, dis-je, que les talens prodigieux & les vertus extraordinaires qu'il voyoit en cet enfant, lui avoient fait craindre de le perdre; par la raison qu'on a presque toujours remarqué que ce qui meurit trop tôt, se passe bien vite, & qu'il y a je ne sais quel destin jaloux qui ruine de si grandes espérances : de peur apparemment que les prospérités de l'homme n'aillent plus loin qu'il n'appartient à la condition humaine. *a* Il y a de l'esprit à tout cela, dit Philanthe. Il y a, ce me semble, reprit Eudoxe, plus de raison à ce que Virgile fait dire au pere de Pallas. Quintilien s'en prend aux Dieux, & l'excès de sa douleur le porte à ne croire nulle Providence, au lieu qu'Evandre ne s'en prend qu'à la valeur de son fils, & se contente de se plaindre que les Dieux n'aient pas exaucé ses prieres.

Agamemnon dans *Iphigénie*, repliqua Philanthe, ne ménage guere plus les Dieux; & le trouble où le met l'Oracle qui le condamne à immoler lui-même sa

a Juro per mala mea per infelicem conscientiam, per illos manes, numina doloris mei, has me in illo vidisse virtutes ingenii; ut prorsus posset hinc esse tanti fulminis metus. Quod observatum ferè est celerius occidere festinatam maturitatem, & esse nescio quam quæ spes tantas decerpat, invidiam; ne videlicet ultra quam homini datum est, nostra provehantur. *Ibid.*

fille, lui permet, ce semble, de dire à Iphigénie :

Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.

J'avoue, repartit Eudoxe, qu'Agamemnon sur le théâtre a droit d'être plus emporté que Quintilien dans son cabinet. J'avoue aussi que Clitemnestre dans la violence de sa douleur peut dire à Achille pour l'engager à sauver Iphigénie :

Ira-t-elle des Dieux implorant la Justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.

Mais avouez aussi que ce que dit encore Agamemnon dans la nécessité fatale où le jette l'ordre du Ciel, est tiré du fond de la nature :

Hélas! en m'imposant une loi si sévere,
Grands Dieux, deviez-vous me laisser un cœur de pere ?

Brutus qui fit mourir ses enfans rebelles, dit Philanthe, se dépouille dans Valere Maxime des sentimens de pere pour faire la fonction de Con-

sul. *a* Tite-Live qui pense toujours naturellement, repartit Eudoxe, dit sur la mort des fils de Brutus, que la Fortune voulut que celui qu'on devoit empêcher d'assister à un si tragique spectacle, en fût lui-même l'auteur. *b* Florus qui ne pense pas toujours comme Tite-Live, repliqua Philanthe, l'imite sur ce sujet, & dit que Brutus, en faisant couper la tête à ses fils, sembla adopter le peuple en leur place, & devenir le pere de la patrie. *c*

Ce que Voiture écrivit à Madame la Duchesse de Longueville sur la mort de Monsieur le Prince son pere, poursuivit Philanthe, me paroît fort naturel : « Qu'il » étoit bien juste qu'une personne aussi » céleste qu'elle s'accommodât aux volon- » tés du Ciel, & qu'ayant tout reçu de » lui, elle souffrît qu'il lui ôtât quelque » chose.

Cela n'est pas seulement naturel, répondit Eudoxe : cela est bien tourné, & a beaucoup de justesse. Mais voici encore deux pensées très-naturelles : l'une est de Virgile, & l'autre d'Ovide. Virgile dit à l'occasion de deux freres qui se ressem-

a Exuit patrem ut consulem ageret. *Lib*, 5. *cap*. 8.

b Quis spectator erat amovendus, eum ipsum Fortuna exactorem supplicii dedit. *Lib*. 2.

c Liberos securi percussit ut planè publicus parens in locum liberum adoptasse sibi populum videretur. *Lib*. 1, *cap*. 9.

bloient parfaitement : *Le pere & la mere ne peuvent presque les distinguer, & leur méprise leur est agréable.* a Ovide, en décrivant le superbe Palais du Soleil, dit que les Néréides qui sont gravées sur les portes avec les Dieux marins, n'ont pas toutes le même air, ni les mêmes traits de visage ; qu'elles ne les ont pas aussi tout-à-fait différens, mais qu'elles les ont tels que des sœurs doivent les avoir. b

La pensée de Lope de Vegue sur la ressemblance est belle & heureuse, repartit Philanthe: il dit que la nature qui se plaît à peindre, n'invente pas toujours ; qu'elle se lasse quelquefois, & ne fait que copier. C'est au sujet d'une Princesse Espagnole qui s'habilla en homme pour suivre Alfonse, Roi de Castille, dans l'expédition de Jérusalem, & qui se fit passer pour le frere de celle qu'elle étoit.

Y va mirando el Rey el nostro hermoso
Tanseme junte à Ismenia; que à sa cuenta
El pinsel natural maravilloso
Cansado alguna vez copia, y no inventa.

Les pensées où la nature entre, dit Eudoxe, ne sauroient manquer d'être naturelles quelque ingénieuses qu'elles soient ;

a Simillima proles indiscreta suis, gratusque parentibus error. *Æneid. L.* 10.

b Facies non omnibus una nec diversa tamen, qualem decet esse sororum. *Metamorph. L.* 2.

& celle de Guarini l'eſt beaucoup : Qu'on ne peut ſe défaire de la honte que la nature a gravée en nous ; & que ſi on veut la chaſſer du cœur, elle ſe ſauve au viſage.

Vergogna ch'en altrui ſtampò natura
Non ſi può rinegare ; che ſe tu tenti
Di cacciarla dal cor, fugge nel volto.

Mais j'ai remarqué, pourſuivit-il, que le caractere dont nous parlons ſe rencontre principalement dans les penſées où il y a quelque choſe de conforme aux inclinations de la nature : ainſi comme l'amour de la vie eſt très-naturel, ce qu'Achille répond à Ulyſſe dans les enfers, l'eſt auſſi :
Odyſſ. 15. *J'aimerois mieux être villageois & valet de quelque pauvre homme qui auroit de la peine à vivre, que d'avoir ici un empire abſolu ſur tous les morts.* Cette réponſe ſuppoſe ce qu'avoit dit Ulyſſe, après s'être plaint de ſa mauvaiſe fortune, qu'Achille étoit l'homme du monde le plus heureux ; que pendant ſa vie les Grecs l'avoient honoré comme un homme divin ou égal aux Dieux, & que maintenant les morts le reſpectoient comme leur Roi & leur maître.

Notre Charle IX, repliqua Philanthe, n'étoit pas du gout d'Achille, lui qui diſoit qu'il aimoit mieux mourir Roi, que de vivre priſonnier. Il n'étoit pas, non plus, dit Eudoxe, du ſentiment de Salo-

mon, qui préfere un chien vivant à un lion mort *a* : mais c'est que l'ambition lui avoit un peu gâté le jugement, & qu'elle le faisoit parler. S'il eût consulté la nature, il auroit changé, & d'avis, & de langage: car pour me servir de la pensée, & même des termes d'un de nos Ecrivains qui l'a bien étudiée : « Il n'y a point de Roi » mourant qui ne voulût être le dernier de » ses sujets ; & il n'y a point de si misérable » esclave qui voulût changer sa for- » tune avec celle de ce Roi qui n'auroit » plus qu'un quart-d'heure à vivre.

Quoi qu'il en soit, ajouta Eudoxe, la pensée d'Homere sur Achille est fort naturelle. Celle de Martiale contre les admirateurs & les idolâtres de l'Antiquité doit l'être dans vos principes, repartit Philanthe : *Vous n'admirez que les Anciens, & ne louez que les Poëtes morts. Pardonnez-moi, je vous prie : il n'y a pas tant d'avantage à mourir, pour vouloir vous plaire à ce prix-là.* *b* Elle l'est sans doute, reprit Eudoxe, & toutes les autres du même Poëte qui roulent sur le desir de la vie ne le sont pas moins.

a Melior est canis vivus leone mortuo. *Eccle. cap.* 9.

b Miraris veteres, Vacerra, solos; nec laudas nisi mortuos Poëtas. Ignoscas, petimus, Vacerra; tanti non est ut placeam tibi, perire. *Lib.* 8.

Si la gloire ne vient qu'après la mort ; je ne me hâte pas d'en acquérir. a

Les mausolées que nous voyons auprès de la Ville nous sont des leçons pour vivre, en nous apprenant que les Dieux mêmes ne sont pas exempts de la mort. b Il entend par ces Dieux les Empereurs qui vouloient qu'on leur rendît des honneurs divins, & il fait allusion au tombeau d'Auguste.

Il dit ailleurs : *Croyez-moi, il n'est pas d'un homme sage de dire, Je vivrai. C'est vivre trop tard que de vivre demain ; vivez aujourd'hui.* c Il enchérit lui-même sur sa pensée, en disant : *C'est vivre trop tard que de vivre aujourd'hui : le plus sage est celui qui a vécu dès hier.* d Tout cela est naturel, & ne l'est même que trop à prendre la chose dans le sens & selon la morale de l'Auteur.

Racan a été parmi nous un de ces esprits faciles & heureux, en qui le génie supplée au savoir, & dont les ouvrages ne sentent, ni la contrainte, ni l'étude. Il n'a rien fait que de naturel, & deux strophes d'une Ode adressée à Léonor de Rabutin, Com-

a Si post fata venit gloria ; non propero. *Lib.* 5.

b Jam vicina jubent nos vivere mausolea : cùm doceant ipsos posse perire Deos. *Lib.* 5.

c Non est, crede mihi, sapientis, dicere, Vivam : sera nimis vita est crastina, vive hodie. *Lib.* 1.

d Hodie jam vivere, post vivere, posthume, serum est : ille sapit, quisquis, postume, vixit heri. *Lib.* 2.

te de Bussy, me paroissent excellentes dans ce genre-là.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te meine?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.
A quoi sert d'élever ces murs audacieux,
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux,
Les folles entreprises?
Maints Châteaux accablés dessous leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms & les devises
De ceux qui les ont faits.

Il me semble, dit Philanthe, que l'expression contribue quelquefois à rendre la pensée plus naturelle & plus simple. Vous avez raison, repliqua Eudoxe, & la perfection du caractere naturel vient d'ordinaire d'une diction pure, & d'un tour aisé. Ce seul Quatrain adressé à une jeune personne entêtée de son mérite, & qui ne pense point à la mort, peut donner idée de ce que je dis:

Vous avez beau charmer, vous aurez le destin

De ces fleurs si fraîches, si belles,
Qui ne durent qu'un matin :
Comme elles, vous plaisez, vous passerez comme elles.

On peut dire en général que, quoiqu'il ne s'agisse pas ici de l'élocution, elle ne laisse pas de se mêler souvent à la pensée, & d'en rehausser le prix. Un habit propre & magnifique donne de la grace & de la dignité à une personne bien faite; & s'il est juste, il fait paroître la taille, quand on l'a fine. Il y a même des termes si attachés aux choses, & si faits pour elles, qu'ils semblent suivre la pensée comme l'ombre suit le corps. *a*

L'affectation, poursuivit Eudoxe, est le défaut directement opposé à ce caractere naturel dont nous parlons. C'est, selon Quintilien, dit Philanthe, de tous les vices de l'éloquence, le pire, parce qu'on évite les autres, & qu'on recherche celui-là : mais il est tout entier dans l'élocution. *b* N'en déplaise à Quintilien, repartit Eudoxe, ce défaut si spécieux & si beau en apparence n'a pas moins de part dans la pensée que dans le langage, & c'est le sentiment d'un habile homme d'Italie,

a Ut sensibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus sequi *Quintil. Lib.* 8. *Proœm. de verbis.*

b Omnium in eloquentia vitiorum pessimum: nam cætera cùm vitentur, hoc petitur Est autem totum in elocutione. *Lib.* 8, *c.* 3.

qui ose donner un démenti à Quintilien sur le dernier article du passage que vous venez de citer. *Questo ultimo*, dit-il, *è falso, peroche l'affettatione consiste anche ne' concetti.* Il le dit après un ancien Rhéteur, qui apporte pour exemple d'affectation dans la pensée, le Centaure qui est à cheval sur lui-même ; *a* mais d'autres exemples le feront encore mieux connoître. *Proginnasmi Poëtici de Udeno Nysielyda Vernio.*

Virgile dit que le Géant Encelade brulé des foudres de Jupiter, vomit des flammes par les ouvertures de la montagne que les Dieux lui ont mise sur le corps ; & le Guarini dit que ce Géant lance des feux de colere & d'indignation contre le ciel, sans qu'on sache s'il est foudroyé, ou s'il foudroie.

La dove sotto à la gran mole Etnea
Non so sè fulminato ò fulminante,
Vibra il fiero Gigante
Contra'l nemico ciel fiamme disdegno.

L'un est naturel, & l'autre affecté.

Selon l'ancien Pline, le sang humain pour se venger du fer qui est son mortel ennemi, & qui aide à le répandre, y fait venir la rouille. *b* Selon Pline le jeune, un certain Licinianus, qui de Sénateur devint Professeur de Rhétorique pour

a Posita autem est mala affectatio in sententia quidem ut qui dixit : Centaurus equitans seipsum. *Demetr. Phaler. de Elocut*

b A ferro sanguis humanus se ulciscitur. *L.* 34, *c.* 14.

avoir dequoi vivre, se vengeoit de la Fortune par les harangues qu'il faisoit contre elle. *a* Il y a de l'affectation dans la pensée du premier: car cette vengeance qu'on attribue au sang, n'est point tirée de la nature, & la rouille qui gâte le fer vient autant du sang des bêtes que du sang des hommes. La pensée de l'autre est naturelle, & la vengeance que prend le Sénateur dégradé, a son fondement dans la nature, qui porte les hommes malheureux à se fâcher contre tout ce qui peut être cause de leur disgrace.

Je pensois, repartit Philanthe, que Pline le jeune fût moins naturel que l'ancien. Il l'est quelquefois davantage, repliqua Eudoxe; mais à parler en général, il veut toujours avoir de l'esprit: & pour ne rien dire ici du Panégyrique de Trajan, ses Epîtres sont pleines de traits qui ne me paroissent pas assez simples. Dans la Lettre où il décrit une de ses maisons de campagne, après avoir dit que l'air du pays est si bon, qu'on n'y peut presque mourir, & qu'à voir la quantité de vieilles gens qui y sont, vous croiriez en y venant que vous êtes né dans un autre siecle; *b* il dit que sa maison, quelque se-

a Seque de Fortuna præfationibus vindicat. *Lib.* 4. *c.* 8.
b Cùmque veneris illo, putes alio te sæculo natum. *Lib.* 5, *c.* 6.

rein que soit le ciel, reçoit de l'Apennin des vents qui n'ont rien de rude, ni de violent, qui sont fatigués & rompus du chemin qu'ils ont fait *a* : *Ces vents doux & foibles de lassitude* n'ont guere de simplicité. Ce grand espace qui les fatigue, qui les affoiblit, repliqua Eudoxe, ressemble à celui que décrit un de nos Poëtes.

Il se voit près du Caire une plaine déserte,
Que d'un sable mouvant la nature a couverte,
Et qui semble un espace applani sous les cieux,
Pour le seul exercice, ou des vents, ou des yeux.

Je trouve plus naturel, dit Eudoxe, ce que j'ai lu dans la description d'une autre maison de campagne, qu'il y a une vue d'une si vaste étendue du côté de la mer, que les yeux n'y trouvent point d'autres limites que leur propre foiblesse, qui ne leur permet pas de discerner ce qu'ils voient au-delà des bornes que la nature leur a prescrites.

Mais je veux vous faire sentir davantage la différence qu'il y a entre une

a Accipit ab hoc auras quaslibet sereno & placido die; non tamen acres & immodicas, sed spatio ipso lassas & infractas. *Ibid.*

pensée naturelle, & une qui ne l'est pas.

Térence, continue-t-il, introduit dans l'*Eunuque* un jeune homme qui cherche par-tout une personne dont la beauté extraordinaire l'avoit frappé, & il lui fait dire : *Elle ne paroît point, & je ne sais où je pourrai la trouver. Une seule chose me donne de l'espérance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut pas être cachée long-temps.* a Il n'y a rien de plus naturel que cela : c'est le propre d'une grande beauté d'attirer les yeux du monde & de faire de l'éclat.

Le Tasse est affecté en traitant le même sujet : car ayant dit que la modeste Sophronie se déroboit dans sa retraite aux regards des hommes, il ajoute :

Pur guardia esser non può che'n tutte celi
Belt à degna ch' appaia e che s'ammiri.
Ne tu il consenti Amor ; ma la riveli
D'un giovinetto a i cupidi desiri :
Amor, ch' hor cieco hor Argo : hora ne veli
Di benda gli occhi, hora ce gli apri e giri :

Passe de dire qu'il ne peut y avoir de retraite qui cache entiérement une beauté

a Ubi quæram ? ubi investigem ? quem percontor ? quam insistam viam ? Incertus sum ; una hæc spes est, ubi est, diu celari non potest. *Act. 2, scen. 8.*

digne de paroître & d'être admirée. L'affectation n'est pas là ; & c'est à peu près ce que dit Térence : mais elle est dans *l'Amour tantôt aveugle & tantôt Argus, qui se couvre tantôt les yeux d'un bandeau & qui tantôt les ouvre, les tourne & les jette de tous côtés.*

Si c'est là de l'affectation, dit Philanthe, je crains bien pour des pensées du Bonarelli dans sa *Filli di Sciro*, sur des sujets tout semblables. Aminte étant en peine de Célie qui le fuyoit, & qui avoit disparu, déclare qu'il la suivra en quelque lieu du monde qu'elle aille » J'aurai » le plaisir, dit-il, de suivre vos pas ; & » je reconnoîtrai par où vous aurez passé, aux fleurs qui seront en plus grand » nombre sur votre chemin.

Conoscerollo à i fiori
Ove saran più folti.

» J'aurai le plaisir de respirer l'air que » vous aurez respiré vous-même, & je le » reconnoîtrai à je ne sais quelle fraîcheur » plus douce.

Conoscerollo à l'aure
Ove saran più dolci.

Le même Poëte, au sujet d'une autre Bergere qui craignoit d'être reconnue, & qui prétendoit se cacher, fait dire à un Berger qui lui parle : » Il sort de vos yeux je ne » sais quelle lumiere trop vive qui ne se

» voit point ailleurs. A une clarté si bril-
» lante on vous connoîtra bientôt, &
» vous ne pourrez jamais demeurer ca-
» chée.

Da que gli occhi tuoi, non sò qual luce
Ch'in in altrui non si vede
Troppo viva risplende : à tanto lume
Non potrai star nascosa.

Voilà bien des gentillesses à quoi Térence n'a point pensé, repartit Eudoxe : mais par malheur ces jolies pensées sont pleines d'affectation, & je ne m'en étonne pas. *a* Les Poëtes Italiens ne sont guere naturels, ils fardent tout ; & le Tasse par ce seul endroit est bien au-dessous de Virgile. Quelle différence entre l'adieu de Didon à Enée & celui d'Armide à Renaud ? Ce que pense & ce que dit la Reine de Carthage est une expression de l'amour le plus tendre & le plus violent qui fût jamais ; c'est la nature elle-même qui la fait parler : au lieu qu'Armide ne pense & ne dit presque rien de naturel.

Hé quoi, repliqua Philanthe, ne commence-t-elle pas par quelque chose de bien touchant ? O vous qui emportez une partie de moi-même, & qui laissez l'autre, ou prenez l'une, ou rendez l'autre,

a Minuti corruptique sensiculi, & extra rem periti. *Quintil. l.* 8, *c.* 5.

ou donnez la mort à toutes les deux!

Forſanata gridava. O tu che porte
Teco parte di me, parte ne laſſi;
O prendi luna, ò rendi l'altra, o morte
Da idſieme ad ambe.

C'eſt juſtement là, dit Eudoxe, qu'il y a trop d'art. Le cœur s'explique mal d'abord par un jeu d'eſprit, & je dirois volontiers avec un homme de bon gout: *Je n'aime pas un commencement ſi recherché*, a ſur-tout dans une paſſion violente, où le brillant ne doit avoir nulle part. Du reſte, la ſuite reſſemble au commencement, à une ou deux penſées près, qui ſont aſſez naturelles.

Vous n'aimez pas apparemment, repartit Philanthe, l'endroit de *ſcudiero o ſcudo?* Je ſerai ce qu'il vous plaira, dit Armide en ſe radouciſſant un peu, ou votre écuyer, ou votre bouclier, pour vous défendre des coups, aux dépens même de ma vie.

Saro qual più varrai ſcudiero o ſcudo,
Non ſia ch' in tua difeſa io mi riſparmi:
Per queſto ſen, per queſto colli i gnudo
Pria che giugano à te, paſſeran l'armi.

Ce jeu de *ſcudiero o ſcudo* eſt une affectation toute pure, repliqua Eudoxe, & dont le Poëte pouvoit ſe paſſer. Si Armide ſe fût contentée de dire, Je vous ſuivrai dans le combat, & vous rendrai tous

a Non me delectavit tam curioſum principium. *Petr.*

les ſervices poſſibles, ſoit en tenant vos armes, & vous menant des chevaux, ſoit en parant ou en recevant les coups qu'on vous portera, elle auroit exprimé ſa paſſion, & l'auroit fait naturellement. Mais le Taſſe, qui eſt un ſi beau génie, tient un peu du caractere des femmes coquettes, qui mettent du fard, quelque belles qu'elles ſoient; ſans prendre garde que l'artifice gâte en elles la nature, & qu'elles plairoient davantage ſi elles avoient moins envie de plaire. *a*

Ce qui me fâche le plus, ajouta-t-il, c'eſt que le Taſſe donne quelquefois dans l'affectation lorſque ſon ſujet l'en éloigne. Par exemple, pour dire qu'on ne s'apperçoit pas d'une paſſion quand elle ne fait que de naître, & que quand on s'en apperçoit, elle eſt déja forte & tout-à-fait maîtreſſe du cœur; il dit dans l'*Aminte* que l'amour naiſſant a les aîles courtes, & ne peut voler; qu'ainſi l'homme ne s'apperçoit pas de ſa naiſſance, & que quand il s'en apperçoit, l'amour eſt devenu grand, & a pris ſon vol.

Amor naſcente hà corte l'ale; apena
Può tenerle e non ſpega à volo.
Pur non s'accorge l'huom, quand'egli naſce,

a Unum quodque genus cùm ornatur caſtè publicèque,

Et quando huom ſe n'accorge, è grande e vola.

Pour moi j'aime mieux ce que j'ai vu dans un petit Dialogue tout ſimple entre deux Amies, dont l'une ſage & réguliere fait des reproches à l'autre ſur ſa conduite. » A quoi penſéz-vous (lui » dit-elle) de vous laiſſer aller à une paſ» ſion auſſi folle que celle de l'amour ? » Ne ſaviez-vous pas ce que ſouffre un » cœur qui aime ? On n'y penſe pas (ré» pondit ſon amie) quand on commen» ce à aimer; & ſans qu'on le veuille » preſque, le cœur ſe trouve pris.

Cela n'eſt-il pas bien naturel & bien moral ?

Au reſte l'affectation qui regarde les penſées vient d'ordinaire de l'excès où on les porte, c'eſt-à-dire, ou de trop de ſublimité, ou de trop d'agrément, ou de trop de délicateſſe, ſuivant les trois genres que nous avons établis: *a* l'un de penſées nobles, grandes & ſublimes; l'autre de penſées jolies & agréables, & le troiſieme de penſées fines & délicates: car ſi on n'a ſoin de ménager ſon eſprit ſelon les regles du bon ſens, & de ſe renfermer dans les bornes

ſit illuſtrius; cùm fucatur, & prælinitur, ſit præſtigioſum. *Aul. Gell. Noct. Attic. lib.* 7, *cap.* 14.

a Per affectationem decoris corrupta ſententia, cum eo ipſo dedecoretur quo illam voluit Auctor ornare. Hoc fit aut nimio tumore, aut nimio cultu. *Diomed. Gramatic. lib.* 1.

de la nature, on outre tout. L'enflure prend la place du grand & du sublime, l'agrément n'est qu'afféterie, & la délicatesse qu'un raffinement tout pur.

Je crains, dit Philanthe, qu'avec toutes vos distinctions vous ne raffiniez un peu vous-même; & je voudrois bien que vous me donnassiez des exemples de cette enflure, de cette afféterie & de ce raffinement, pour voir si vous ne poussez point les choses trop loin. Il me sera aisé de vous contenter là-dessus, repartit Eudoxe : car en lisant les Auteurs, j'ai remarqué diverses pensées qui sont vicieuses dans ces trois genres, & qui ne pechent quelquefois que par trop d'esprit.

Ils en étoient là, lorsqu'on vint avertir Eudoxe qu'une compagnie entroit: c'étoient trois beaux esprits de son voisinage, grands parleurs & grands rieurs, du nombre de ces honnêtes fâcheux qui troublent toutes les sociétés agréables, & qui sont d'autant plus incommodes, qu'ils ne croient pas l'être. Comme on n'a pas à la campagne les facilités qu'on a à la ville pour se précautionner contre ces sortes de gens, Eudoxe fut obligé de les recevoir & de les souffrir. On dîna, on joua après le dîné, on se promena ensuite jusqu'au soir; car la visite fut très-

longue, & la nuit ſeule chaſſa les trois importuns.

Auſſi-tôt qu'ils furent partis, Philanthe, qui ne croit pas qu'on puiſſe jamais avoir trop d'eſprit, & qui avoit impatience de ſavoir comment une penſée peut être vicieuſe par-là, pria ſon ami de s'expliquer un peu là-deſſus : mais Eudoxe étoit ſi fatigué de la compagnie qui venoit de les quitter, qu'il n'eut pas la force de dire un mot. Il demanda quartier à Philanthe, & remit la converſation au lendemain.

TROISIEME DIALOGUE.

LE jour qui ſuivit la viſite des fâcheux, fut un des plus beaux jours de l'automne. Jamais le ſoleil ne parut ſi brillant, ni le ciel ſi pur : l'air étoit doux & la chaleur ſi tempérée, qu'on pouvoit ſe promener à toutes les heures ſans nulle incommodité.

Dès le matin, Eudoxe craignit une perſécution ſemblable à celle de la journée précédente; tellement que pour ſe ſauver des importuns qui pourroient venir, il propoſa à Philanthe de faire une promenade hors de la maiſon. Ayant mangé de bonne heure, ils ſortirent enſemble

du côté de la prairie qui conduit à une riviere dont les bords ſont très-agréables.

A peine eurent-ils gagné un certain endroit écarté où regne un profond ſilence, & qui a tous les charmes de la ſolitude, que Philanthe dit à ſon ami : Nous voici en ſureté, & apparemment nous ne ſerons pas aujourd'hui interrompus. Je n'en voudrois pas jurer, repliqua Eudoxe : il n'y a point de lieu inacceſſible aux fâcheux, & le malheur veut ſouvent qu'on les rencontre, lorſqu'on les fuit. Du moins, ajouta-t-il, juſqu'à ce qu'ils nous aient déterrés, nous pourrons nous entretenir quelque temps ſur le ſujet que nous quittames hier. Je vous diſois, ſi je m'en ſouviens, qu'en voulant avoir trop d'eſprit, on penſe mal quelquefois, & qu'une penſée eſt vicieuſe dans le genre noble, quand on la porte à un excès de grandeur ; qu'elle l'eſt dans le genre agréable, quand on lui donne plus d'agrément qu'il ne faut, & dans le genre délicat, lorſqu'on pouſſe la délicateſſe juſqu'à une vaine ſubtilité.

Ces affectations différentes ſont, ſelon un ſavant Critique, des efforts que l'eſprit fait au-deſſus de ſa matiere, & au deſſus de ſes forces. *a* Mais vous vou-

a Conatus ſupra vires & ſupra rem. *Jul. Salig. Poët. lib.* 3, *cap.* 27.

lez des exemples, & je veux bien vous en donner pour me faire entendre. Le cahier que j'ai apporté avec moi nous fournira des pensées outres de toutes les especes & de toutes les façons.

Pour commencer par le sublime, Gracian que vous connoissez, & qui est un des beaux esprits de l'Espagne, ne se contente pas de dire dans son *Heroe*, qu'un grand cœur est un cœur géant, *un coraçon gigante* : il traite celui d'Aléxandre d'archicœur, dans un coin duquel tout ce monde étoit si à l'aise, qu'il y restoit de la place pour six autres : *Grande fue el de Alexandro y el a archicoraçon, pues cupo en un rincon del todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.* Avez-vous rien vu de plus recherché & de plus enflé ?

A la vérité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & même un peu fanfaronne ; mais elle marque bien un grand cœur que le monde entier ne pouvoit remplir. Croyez-moi, reprit Eudoxe, cela est énorme, & ne sied point bien ; ou plutôt cela est petit à force d'être grand, si j'ose parler de la sorte ; a & l'Auteur du *Héros* fait comme ce Timée, qui, au rapport de Longin, *Longin Sect. 3.*

a Tumor & omne quod studio fit indecorum est. *Dionys. Halicarn. de horat. antiq.*

tomboit dans de grandes puérilités, en voulant toujours produire des pensées nouvelles & surprenantes. Celle de Voiture sur la bonté que Mademoiselle de Bourbon & Madame la Princesse avoient pour lui, est plus réguliere & plus judicieuse avec l'adoucissement qu'il y met. La voici dans Voiture même que je porte toujours sur moi comme vous savez: » Il me semble que ce n'est pas » assez d'un cœur pour Madame sa mere » & pour elle, & que quand l'une a pris » sa part, il y en reste trop peu pour » l'autre.

Gracian, repartit Philanthe, n'est pas le seul qui a passé un peu les bornes au sujet du Conquérant de l'Asie. Des déclamateurs Latins dont Séneque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, ne sont guere moins outrés que l'est l'Auteur Espagnol. Les uns disent qu'Alexandre doit se contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire; qu'il est temps qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer: les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde; qu'Alexandre est grand pour le monde, & que le monde

monde est petit pour Alexandre ; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre non plus qu'au delà de l'Océan. *a*

Ces pensées, repartit Eudoxe, ne justifient pas celle que je vous ai dite d'abord : elles sont elles-mêmes non-seulement fausses, mais excessives, & hors des regles d'une grandeur juste, à la réserve peut-être d'une seule, que *le monde étoit petit pour Alexandre :* car enfin l'ambition est insatiable, & le magnanime a toujours le cœur élevé au-dessus de sa fortune. Quand Alexandre auroit conquis effectivement toute la terre, ce n'auroit pas été assez pour une ame comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune conquérant ; qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y étoit comme étouffé ; que rien ne pouvoit, ni l'arrêter, ni l'assouvir. *b*

Victorieux du monde, il en demande un autre ;

a Satis sit hactenus vicisse Alexandro quà mundo lucere satis est. Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere. Eundem fortuna victoriæ tuæ quem natura finem fecit. Alexander orbi magnus est ; Alexandro orbis angustus est. Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus quàm ultra Oceanum. *Suasor.* 1.

b Unus Pellæo juveni non sufficit orbis. Æstuat infelix gusto limite mundi. *Juvenal. Satyr.* 10.

Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horison,
Il sent que l'univers n'est plus que sa prison.

Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement :

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Les conquêtes des Romains n'ont pas moins donné lieu au sublime outré que celles du Vainqueur des Perses. Un
Antolog. l. 1. Poëte Grec dit hardiment : *Jupiter, fermez les portes de l'Olympe, & défendez bien la citadelle des Dieux. Les armes de Rome ont subjugué la mer & la terre : il n'y a que le ciel où elles n'ont point encore été.* Mais ce que dit un Poëte Latin à Auguste par la bouche d'Apollon, au sujet de la bataille d'Actium, est plus raisonnable : *Rendez-vous maître de la mer, vous l'êtes déja de la terre.* a

Propert. Lib. 4. Ce qu'un de nos Poëtes dramatiques fait dire à Xiphares fils de Mithridate, est noble sans être fastueux.

Tout reconnut mon pere, & ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.

a Vinci mari, jam terra tua est.

Car pour vous faire mieux sentir le défaut d'une pensée qui est vicieuse en beau, il est bon de vous en dire quelques-unes en passant qui soient régulieres & correctes dans le même genre.

Il est naturel aux Espagnols, dit Philanthe, d'avoir de hautes idées des succès de leur nation, & des avantages de leur Monarchie. Lope de Vegue dans un de ses Poëmes intitulé, *Jerusalem concuistada*; ce n'est pas la premiere conquête de Jérusalem faite par Godéfroi de Bouillon, c'est la seconde faite par Richard, Roi d'Angleterre contre Saladin, qui avoit repris Jérusalem sur Gui de Lusignan, que la mort de Baudouin V en avoit rendu le possesseur & le maître. Lope donc, qui composa ce Poëme Epique en l'honneur de sa nation, dont les principaux accompagnerent Alphonse, Roi de Castille, & gendre de Richard, dans une expédition si glorieuse, dit de la nation Espagnole:

Es una fiera gente la de Espana,
Que quando à pechòs una empresa toma,
Los tiemble el mar, la muerte los estrana.
Diga Numancia, que je cuesta à Roma.

Je ne m'étonne pas, repartit Eudoxe, qu'un Poëte d'Espagne dise que c'est une fiere nation que la sienne, & que quand les Espagnols se mettent en tête quelque

grande entreprise, la mer tremble devant eux; la mort les fuit, & que Numance qui couta si cher à Rome, en peut dire des nouvelles. Les Castillans sont un peu extrêmes, sur-tout quand ils parlent d'eux.

Un autre bel esprit de ce pays-là, repliqua Philanthe, parle ainsi à Philippe II dans des vers Latins: » Alexandre a vaincu les Perses; mais il s'est » arrêté là: à peine ce fils de Jupiter a-t-» il vu les Indes. On dit que Rome, la » Capitale du monde, a réduit l'Angle-» terre sous son empire; mais César n'a » pas passé plus avant. Vous avez porté » vos armes plus loin que l'un & l'autre » n'a porté les siennes. O grand Prince, » nulle maison n'est plus illustre que la » vôtre! Le soleil luit toujours sur vos » Etats, soit qu'il se leve, ou qu'il se » couche. Pour trouver un lieu qui serve » de frontiere à votre Empire, il faut » que la terre & la mer s'étendent au-» delà des bornes que la nature leur a » prescrites. *a*

Cela seroit beau, reprit Eudoxe, si cela l'étoit un peu moins. *b* Il y a bien de la différence entre une taille avanta-

a Ut sit in orbe locus, metas ubi figere possis; terra suos fines augeat, unda suos. *Falcon.*

b Quod turgidum granditatem ipsam superare gestit. *Long, Sect.*

geuſe, & une ſtatue giganteſque ; l'une fait un bel homme, & l'autre ne fait qu'un monſtre ; mais pour vous dire mon ſentiment ſur toute la piece, les premieres penſées qui mettent Philippe II au-deſſus d'Alexandre & de Céſar en matiere de conquêtes, ſont les moins hardies. Ce n'eſt pas que j'aime à faire marcher Alexandre & Céſar après les autres Conquérans, & que je ne ſois tout-à-fait du gout d'un fort honnête homme, qui fit un ſi joli Madrigal au ſujet de je ne ſais quels vers composés à l'honneur de Louis le Grand, & qui ne put ſouffrir qu'on mépriſât Alexandre pour relever la valeur Françoiſe dans le paſſage du Rhin ; qu'on le méprisât, dis-je, juſqu'à dire que les actions de notre invincible Monarque effaçoient entiérement la mémoire du Conquérant de l'Aſie. Les premiers vers du Madrigal m'ont échappé ; en voici la fin. C'eſt au Roi que le Poëte parle :

A ces lâches flatteurs ne te laiſſe ſurprendre ;
Le paſſage du Rhin & tout ce que tu fais,
Nous font croire aujourd'hui ce qu'on dit d'Alexandre.

Cependant comme les conquêtes des Eſpagnols ont été en effet plus loin que celles d'Alexandre & de Céſar, je par-

donne au Poëte ce qu'il dit d'abord. Je lui passe même la pensée où le soleil entre : car enfin les Panégyristes des Rois Catholiques disent que le soleil ne se couche point pour eux, & que ce Prince des astres leur paie à chaque moment quelque tribut de sa lumiere comme s'il étoit leur vassal. Mais de dire que pour trouver les limites de leur Monarchie, il faut que la mer & la terre s'étendent au-delà des leurs, c'est ce qui me paroît excessif & bien Espagnol. J'aime beaucoup mieux, ajoute-t-il, la pensée d'un Académicien François, dans le compliment qu'il fit au Roi de la part de l'Académie au retour de la Campagne de Valenciennes : *La France n'a plus besoin, Sire, que vous étendiez ses limites ; sa véritable grandeur est d'avoir un si grand Maître.*

Apparemment, dit Philanthe, deux vers latins du même Espagnol sur la Pompe funebre de Charles-Quint ne vous plairoient pas : le sens néanmoins en est magnifique, & on ne peut guere imaginer rien de plus grand. *Mettez pour tombeau le monde, pour chapelle ardente le ciel, pour torches les étoiles, pour larmes les mers.* a

a Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cœlum; sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

C'est justement, dit Eudoxe, la pensée de Saint-Gelais dans l'Epitaphe d'une Dame de la Cour de François Premier.

O Voyageurs, ce marbre fut choisi
Pour publier la grande extorsion
De mort qui prit Hélene de Boissi,
Dont ici gît la moindre portion!
Car si elle eût eu à la proportion
De ses valeurs, un juste monument,
Toute la terre elle eût entiérement
Pour son cercueil, & la grand'mer patente
Ne fût que pleurs; & le clair firmament
Lui eût servi d'une chapelle ardente.

Elle se nommoit Madame de Traves, dit Philanthe, & Marot fit aussi son Epitaphe.

Ne sais où gît Hélene en qui beauté gisoit:
Mais ici gît Hélene où bonté reluisoit;
Et qui la grand'beauté de l'autre eût bien ternie
Par les graces & dons dont elle étoit garnie.

La pensée de Marot, repliqua Eudoxe, est plus naturelle & plus juste que celle de Saint-Gelais où l'enflure regne dans toute son étendue, pour ne point parler de l'Espagnol qui a volé le François, selon toutes les apparences, mais qui ne lui a pas dérobé grand'chose.

Si vous condamnez la penſée de Saint-Gelais, dit Philanthe, vous avez bien la mine de n'approuver pas celle de je ne ſais quel Poëte Latin moderne, ſur ce que Pompée fut privé des honneurs de la ſépulture.

La terre que vous avez vaincue, étoit un tombeau indigne de vous; votre corps ne devoit être couvert que du ciel. a Ce Poëte a fort imité Lucain & ſon Traducteur, repartit Eudoxe. Que ne diſent-ils point l'un & l'autre là-deſſus? *Le ciel couvre les cendres de celui qui n'a point d'urnes* b *: toute la terre, tout l'Empire Romain tient lieu de tombeau à Pompée.*

La traduction n'affoiblit pas la penſée; & Brebeuf renchérit, ce ſemble, ſur Lucain, en diſant que Pompée

Ou n'a point de ſépulcre, ou gît dans l'Univers:
Tout ce qu'a mis ſon bras ſous le pouvoir de Rome,
Eſt à peine un cercueil digne d'un ſi grand homme. c

Ces penſées ont un éclat qui frappe d'a-

a Indignum, tellus fuerat tibi victa, ſepulcrum: non decuit cœlo te niſi, Magne, tegi.

b Cœlo tegitur qui non habet urnam. *Lucan. lib.* 7.

c Situs eſt qua terra extrema refuſo pendet in Oceano; Romanum nomen & omne Imperium, magno eſt tumuli modus. *Idem. lib.* 8.

bord, & semblent même convaincantes à la premiere vue; car c'est quelque chose de plus noble en apparence d'être couvert du ciel que d'un marbre, & d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un petit espace de terre; mais ce n'est au fond qu'une noblesse chimérique : car enfin le véritable honneur de la sépulture vient de l'amour & de l'estime de nos parens, ou de nos amis qui nous dressent un monument, dont le seul usage est de couvrir des cadavres, & de renfermer des cendres, pour les garantir des injures de l'air, & de la cruauté des animaux; ce que ne fait pas le ciel, qui est destiné à tout autre ministere & qui couvre également les corps des hommes & des bêtes sans les préserver de rien.

Ajoutons, continua Eudoxe, à l'Auteur & au Traducteur de la Pharsale, un Historien qui a traité le même sujet. *Telle fut la fin de Pompée après trois Consulats, & autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers; la Fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.* a

a Hic post tres Consulatus & totidem triumphos domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus; in tantum in illo viro à se discordante fortuna, ut cui modò ad vic-

Mais avouons en même-temps que tout cela a plus de faste que de grandeur ; & que si ces pensées étoient venues à Virgile, ou à Tite-Live, ils les auroient rejettées comme des imaginations monstrueuses. Je ne sais même si Tacite s'en seroit accommodé ; mais je sais bien que ce qu'il fait dire à Bojocalus dans ses Annales, & à Galgacus dans la vie d'Agricola, est plus raisonnable & plus beau. L'un dit, en refusant des terres que les Romains lui offroient : *Nous ne pouvons manquer de terre où nous vivions & où nous mourions.* a L'autre, jaloux de la liberté de l'Angleterre, & ennemi déclaré de la puissance Romaine, parle ainsi à ceux de sa nation : *Ces voleurs du monde cherchent les mers les plus reculées, dès que la terre manque à leurs pillages. Si l'ennemi est riche, ils sont avares ; s'il est pauvre, ils sont ambitieux. L'Orient, ni l'Occident ne pourroient pas les assouvir : de tous les conquérans, s'ils sont les seuls qui s'attachent avec une passion égale aux richesses & à la pauvreté ; piller, massacrer, prendre par force, c'est ce qu'ils appellent faussement l'autorité souveraine ; & où ils détruisent tout, à les enten-*

oriam terra defuerat, deesset ad sepulturam. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

a Deesse nobis terra in qua moriamur, non potest. *Annal. lib.* 13.

dre parler, ils donnent la paix. a

Vous m'avouerez, poursuivit Eudoxe, que ces pensées là valent un peu mieux que celles de la Pompe funebre de Charles-Quint. Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, d'un Sonnet Italien qui fut fait à la mort de Philippe IV, Roi d'Espagne, & qui commence par crier à l'aide, comme si le monde ne pouvoit plus le soutenir, & que le ciel fût sur le point de tomber?

Aita o cieli! or che vacilla il mondo
Tremane o mondi! or che cadeute e il cielo.

Je dirai, repartit Eudoxe, que l'imagination ne peut pas s'élever plus haut, & que Pégase a emporté le Poëte dans les espaces imaginaires. La fin, dit Philanthe, rectifie en quelque façon le commencement.

Restò l'Alcide à s'ostener il mondo;
Passi l'Atlante à dominar il cielo.

Philippe IV, est l'Atlas qui va regner dans le ciel, & Charles II, qui lui succede, est l'Hercule qui demeure sur la terre, pour porter le faix du monde.

a Raptores orbis postquam cuncta vastantibus defuere terræ & mare scrutantur. Si locuples hostis est, avari; si pauper, ambitiosi; quos non Oriens, non Occidens satiaverit; soli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiscunt. Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium; atque ubi solitudinem faciunt pacem appellant. *Invit. Agric.*

Dites, repliqua Eudoxe, que la fin répond au commencement, & souvenez-vous que c'est un défaut, non-seulement d'être grand dans les petites choses, mais d'être trop grand dans les grandes. *a* Nous l'avons dit, & on ne sauroit trop le répéter : la véritable grandeur doit avoir de justes mesures ; tout ce qui excede est hors des regles de la perfection, & il n'est jamais permis de s'enfler, pas même quand les sujets que l'on traite sont élevés & pompeux ; tant il est aisé de tomber du grand dans la bagatelle, ainsi que remarque Longin, qui nomme ces sortes de pensées vaines & fastueuses, les rêveries de Jupiter. *b*

Martial n'est pas du sentiment de Longin, dit Philanthe. Il s'enfle d'ordinaire dans les grands sujets, & pour moi je vous avoue que son enflure n'a rien qui me choque. Vous admirez sans doute sa pensée sur la maison de Domitien, reprit Eudoxe : *Ce Palais est aussi grand que le ciel, mais plus petit que le Maître qui l'habite.* *c* Hé pourquoi non, repartit Philanthe ? Peut-on donner une

a Res omnes accommodatè efferendæ sunt ; parvæ quidem exiliter, magnæ autem magnificè. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

b In nugas quandoque facillimè quæ grandia sunt, evadunt. Quid enim hæc aliud dixerimus, quàm Jovis insomnia ? *Sect.* 7.

c Par domus est cœlo, sed minor est Domino. *Lib.* 8.

plus haute idée d'un Palais superbe, & d'un auguste Monarque? Il seroit bon, repliqua Eudoxe, d'en donner une idée convénable, & de n'outrer rien. Vous admirez encore, si je ne me trompe, poursuit-il, ce que dit le même Poëte à Domitien & à Jupiter dans une même Epigramme : *Différez, je vous prie, César, le plus que vous pourrez, d'aller prendre place à la table de Jupiter; ou venez ici vous-même, Jupiter, si vous êtes pressé d'avoir un tel convive que César.* a Mais n'est-ce pas traiter un peu cavaliérement le Maître des Dieux, que de lui parler de la sorte, ajouta Eudoxe? N'est-ce pas élever trop Domitien que de faire descendre ainsi Jupiter?

C'est une flatterie, dit Philanthe. Je l'avoue, repartit Eudoxe; mais c'est une flatterie qui blesse la Religion & le bon sens tout ensemble. Martial ne devoit pas flatter son Prince aux dépens de celui que les Païens reconnoissoient pour le Pere de la race humaine, pour le Souverain des Rois de la terre, qui avoit foudroyé les Géans, & qui faisoit tout trembler d'un clin d'œil: en un mot, il ne devoit pas se moquer de Jupiter; comme il fait encore ailleurs, quand il

a Esse velis oro serus conviva Tonantis; aut ut si properas, Jupiter, ipse veni. *Lib.* 8.

dit que Jupiter n'a pas dans toutes ses finances de quoi payer l'Empereur. *a*

Horace, qui a le sens droit, garde toujours les bienséances que la raison & la Religion demandent. Pour flatter Auguste, il se contente de dire, en parlant à Jupiter : *Les destins vous ont chargé du soin de César* ; & il fait seulement ce souhait : *Que César tienne la premiere place après vous dans le gouvernement de l'Univers.* *b* Ces pensées ménagent la divinité de Jupiter en relevant la grandeur d'Auguste, & ce sont là des tempéramens qu'un esprit juste fait prendre dans le genre sublime. Martial ne connoît guere ces tempéramens ; & quand il se jette dans la flatterie, il met Domitien au-dessus, ou du moins à côté de Jupiter ; *c* fort éloigné en cela d'Horace, qui ne donne à Jupiter, ni de supérieur, ni d'égal. *d*

Que dis-je, continua Eudoxe ? Horace est si religieux & si sensé quand il loue, qu'il n'égale pas même les hommes aux Dieux pris en général, sans une raison tirée de la part des Dieux. Je m'explique : quand il dit que Diomede est

a Nam tibi quod solvat non habet arca Jovis. *Lib.* 8.

b Tibi cura magni Cæsaris fatis data : tu secundo Cæsare regnes *Horat. Carm. lib.* 1. *Od.* 12.

c Unde nil majus generatur ipso.

d Nec viget quicquam simile aut secundum. *Ibid.*

égal aux Dieux en courage, il ajoute que c'est par le secours d'une Déesse, & ainsi il fait honneur à Pallas de la valeur divine qu'il attribue à un homme. *a*

Je tombe d'accord, dit Philanthe, que Martial n'y fait pas tant de façon, & qu'il a peu d'égards pour les Dieux; mais ce n'est pas le seul des Auteurs Païens qui en use de la sorte. *b* Lucain, sans parler des autres, est celui peut-être qui garde le moins de mesures. Dans la Pharsale, non-seulement Caton le dispute aux Dieux; mais Pompée brave leur puissance en mourant; mais Marius leur pardonne sa disgrace; *c* c'est d'un côté les compter pour rien, & de l'autre les traiter comme des coupables.

Les irrégularités de Lucain, dit Eudoxe, n'autorisent pas celles de Martial: ce sont l'un & l'autre de beaux esprits qui se perdent quelquefois en prenant l'essor, & qui ne ressemblent point à Sapho, cette spirituelle & savante fille, qui mérita parmi les Grecs le nom de dixieme Muse. Elle n'eut pas plutôt écrit d'un très-vaillant homme qu'il étoit pa-

a Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ dignè scripserit; aut pulvere Troïco nigrum Merionem, aut ope Palladis Tydiden superis parem? *Horat. Carm. l.* 1. *Od.* 2.

b Sunt tamen, o superi, felix, nullique potestas. Hoc auferre Deo. *Lucan. lib.* 8.

c Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque jacentes ignovere Deis. *Lib.* 2.

reil au Dieu Mars, qu'elle en eut honte, & se corrigea sur le champ : car jugeant bien que la chose étoit impossible, elle dit que ce guerrier étoit le plus brave de tous les hommes.

Sapho me paroît en cela bien scrupuleuse, dit Philanthe. Je le confesse, repartit Eudoxe ; & j'avoue qu'Homere n'a pas la conscience si délicate, lui qui tranche net, que Mérion étoit pareil au Dieu Mars : mais c'est sa coutume de donner aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes ; & je ne crois pas que ce soit là son plus bel endroit.

Malherbe a bien enchéri sur Homere, dit Philanthe, en appellant Henri IV, *Plus Mars que Mars de la Thrace.*

Un Poëte, repliqua Eudoxe, qui a une autre religion qu'Homere, ne regarde Mars que comme un Héros que les fables ont fait le Dieu de la guerre, & peut sans scrupule non-seulement lui égaler, mais lui préférer un Monarque victorieux qui étoit un prodige de valeur. *Le plus Mars* de Malherbe ne dit pas davantage que le *moins Hercule*, qu'il emploie à l'honneur du même Prince sur l'heureux succès du voyage de Sédan.

Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,

Sont écrits avecque soi ;
Qui sera si ridicule ,
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ?

On peut , comme a fait le Tasse , comparer un Prince infidele , assis dans son trône au milieu de son armée , & revêtu d'une majesté terrible , telle qu'étoit le Soudan d'Egypte ; on peut , dis-je , le comparer avec la figure de Jupiter qui lance la foudre :

Appelle force ô Fidia in tal sembiante ,
Giove formò , mà Giove all'hor tonante.

La comparaison est noble , & n'est point outrée : car ce n'est qu'avec la statue & la représentation de Jupiter foudroyant , que l'on compare le Soudan d'Egypte. Il n'y auroit pas non plus grand mal en parlant poétiquement d'un Prince Chrétien redoutable par sa puissance & par sa valeur , tel qu'est notre grand Monarque , de le comparer à Jupiter même & à tous les Dieux , comme on l'a fait dans les derniers vers d'un Rondeau fort spirituel :

Lorsqu'à la main il a le cimeterre ;
C'est Jupiter qui lance le tonnerre.
Pauvre Hollande , appaisez son courroux :
Il vaut mieux voir tous les Dieux contre vous ,
Que le Roi seul.

Mais ces exemples, continua Eudoxe, ne justifient pas les Païens qui opposent l'Empereur à Jupiter, & qui égalent les hommes au maître des Dieux. Si on s'est moqué de celui qui appella Xerxès, le Jupiter des Perses; que doit-on dire de ceux qui dégradent Jupiter, en lui donnant un supérieur ou un égal?

Longin. sect. 2.

C'est la flatterie, dit Philanthe, qui a introduit ces pensées. Oui, reprit Eudoxe, à mesure que la liberté diminua parmi les Romains, & que les Césars devinrent plus maîtres, la générosité & le bon sens s'altérerent; la flatterie devint plus lâche & moins raisonnable. Sous le regne d'Auguste, où la liberté n'étoit pas encore opprimée, on se contenta de partager l'Empire du monde entre Jupiter & César: *a* mais sous le regne de Domitien, où l'esprit de servitude avoit étouffé ce qui restoit des sentimens de la République, on mit César au-dessus de Jupiter. Que si dans le Paganisme, pour revenir à ce que je vous disois tout à l'heure d'Horace & de Sapho, ceux qui pensoient juste, n'osoient égaler absolument les hommes aux Dieux; jusques-là que Pline le jeune se reprend lui-même d'avoir dit qu'un Pilote qui entre dans le port malgré la

Lib. 9. Ep. 26.

a Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

tempête, approche des Dieux de la mer ; sera-t-il permis dans notre Religion, pour flatter un grand Ministre d'Etat, de lui ôter toutes les foiblesses humaines, & d'en faire presque un Dieu ? C'est pourtant ce que fit autrefois un assez fameux Ecrivain, en dédiant un livre au Cardinal de Richelieu, & en lui disant, » qu'il avoit ôté aux passions le trouble » qu'elles avoient tiré du péché ; qu'il » les avoit élevées à la condition des » vertus ; qu'il les avoit réduites à la » nécessité de prendre la loi de la raison, » & de ne plus s'élever que par son » commandement ; qu'il n'étoit touché » que des mauvais événemens qui pour» roient toucher les Anges, s'ils étoient » mortels ; qu'on devoit remercier le » Ciel de l'avoir fait homme & non pas » Ange, puisqu'il devoit employer si no» blement les foiblesses de notre nature ; » qu'en traitant avec l'Ange de l'Etat, il » apprenoit de lui à connoître les in» tentions des hommes & les mouve» mens de leurs cœurs ; enfin qu'il imi» toit dans le gouvernement de la France » la conduite de Dieu dans le monde.

A la vérité, quand le Cardinal fut mort, l'Auteur supprima toutes ces louanges dans une seconde édition, & dédia même son livre à Jesus-Christ,

comme pour désavouer publiquement des pensées flatteuses qui avoient quelque chose d'excessif, & même de peu religieux. La flatterie, dit Philanthe, n'a jamais peut-être élevé personne plus haut; & je me souviens d'avoir lu une autre Epître dédicatoire où on disoit à ce grand Ministre : » Qui a jamais vû » votre visage sans être saisi de ces » douces craintes qui faisoient frémir les » Prophetes, lorsque Dieu leur communiquoit quelque visible rayon de sa » gloire? Mais comme celui qu'ils n'osoient approcher dans les buissons ardens & dans le bruit des tonnerres, venoit quelquefois à eux sous la fraîcheur » d'un Zéphyr; aussi la douceur de » votre auguste visage dissipe en même temps & change en rosées ces petites » vapeurs qui en couvrent la majesté.

C'est en sa faveur, repliqua Eudoxe, que Balzac a épuisé toutes les hyperboles de sa rhétorique. Je vous renvoie là-dessus à Phyllarque, & je me contente de vous dire en général que le sublime outré est comme naturel à Narcisse. Mais savez-vous bien, repartit Philanthe un peu en colere, que votre Voiture est quelquefois ampoulé lui-même, & que sa premiere Lettre a beaucoup de ce sublime qui ne vous plaît pas? Elle est

écrite à Balzac. Philanthe prit le livre ; & lut ce qui suit.

» De tant de belles choses que vous » avez dites à mon avantage, tout ce » que j'en puis croire pour me flatter, c'est » que la fortune m'ait donné quelque » part en vos songes ; encore je ne sais » si les rêveries d'une ame si relevée que » la vôtre ne sont pas trop sérieuses & » trop raisonnables pour descendre jus- » qu'à moi ; & je m'estimerai trop favo- » rablement traité de vous, si vous avez » seulement songé que vous m'aimiez. » Car de m'imaginer que vous m'ayez » gardé quelque place parmi ces grandes » pensées qui sont occupées à cette heure » à faire les partages de la gloire, & à » donner des récompenses à toutes les » vertus du monde, j'ai trop bonne opi- » nion de votre esprit pour m'en persua- » der cette bassesse, & je ne voudrois » pas que vos ennemis eussent cela à vous » reprocher.

» Je n'ai rien vu de vous depuis votre » départ, qui ne m'ait semblé au-dessus » de ce que vous avez jamais fait, & » par ces derniers ouvrages vous avez » gagné l'honneur d'avoir surmonté celui » qui a passé tous les autres.

» Tous ceux qui sont jaloux de l'hon- » neur de ce Royaume ne s'informent

» pas plus de ce que fait Monsieur le Ma»
» réchal de Créquy, que de ce que vous
» faites; & nous avons plus de deux Gé-
» néraux d'armée qui ne font pas tant de
» bruit avec trente mille hommes, que
» vous en faites dans votre solitude.

» Si nous avions en usage cette loi
» qui permettoit de bannir les plus puis-
» sans en autorité ou en réputation, je
» crois que l'envie publique se déchar-
» geroit sur votre tête, & que M. le
» Cardinal de Richelieu ne courroit pas
» tant de fortune que vous.

Tout cela n'est-il pas extrême, poursuivit Philanthe? & si vous estimez de telles pensées, devez-vous mépriser celles de Balzac? Il y a long-temps, reprit Eudoxe, que j'ai fait réflexion sur cette Lettre de Voiture, & que j'ai apperçu un caractere particulier qui ne se trouve point dans les autres. Je demeure d'accord avec vous que l'enflure y regne par-tout: mais souffrez que je vous dise franchement ce que je pense là-dessus. Voiture affecta ce style, si je ne me trompe, ou pour faire sa cour à Balzac en l'imitant, ou pour se moquer de lui en le contrefaisant; & ce qui me faisoit pencher davantage du côté de la moquerie, c'est que l'esprit de la Lettre est railleur, que Balzac étoit devenu jaloux

de Voiture, & qu'ils n'étoient pas dans le fond trop bien ensemble.

Quoi qu'il en soit, Voiture ne pense point comme Balzac, lorsqu'il parle selon son génie; & dans les endroits même où il s'éleve le plus, on ne le perd point de vue. Quoi, vous n'appellez pas du sublime outré, pour me servir de vos termes, repliqua Philanthe, ce qu'il dit au Duc d'Anguien sur la prise de Dunkerque? » L'éloquence, qui des plus » petites choses en fait faire de grandes, » ne peut avec tous ses enchantemens » égaler la hauteur de celles que vous fai- » tes; & ce que dans les autres elle ap- » pelle hyperbole, n'est qu'une façon de » parler bien froide pour exprimer ce » que l'on pense de vous.

C'est en des occasions comme celle-là, repartit Eudoxe, où, selon Quintilien, l'hyperbole la plus hardie est une perfection du discours, bien loin d'en être un défaut; je veux dire quand la chose dont il s'agit passe en quelque sorte les limites de la vertu naturelle, telle qu'étoit la victoire d'un jeune Prince qui venoit de prendre Dunkerque contre toutes les apparences humaines, & qui faisoit tous les jours des actions de valeur presque incroyables: car alors il est permis de dire plus qu'il ne faut, parce qu'on ne peut

dire autant qu'il faut ; & il vaut mieux aller un peu au-delà des bornes de la vérité, que de demeurer en de-çà. *a* Aussi Isocrate ayant à décrire l'expédition que fit Xerxès contre les Grecs, quand il passa dans sa Grece avec une armée sur terre composée d'un million d'hommes, & une autre sur mer de douze cens galeres, dit fort à propos : *Quel Orateur voudroit en parler avec excès, qui n'en dit moins que ce qui en a été ?*

Si Balzac n'usoit d'hyperboles qu'en ces sortes de rencontres, poursuivit Eudoxe, je n'aurois rien à dire sur toutes ces exagérations, & son sublime vaudroit peut-être celui de Voiture. Mais en vérité l'un est bien différent de l'autre; & pour peu qu'on y prenne garde, Balzac prend le haut ton jusque dans les petites choses ; au lieu que Voiture ne s'éleve que dans des grandes, & ne s'y éleve jamais trop, parce qu'il le fait toujours selon les regles de l'art, ou plutôt selon celles du bon sens. Vous avez beau dire, repliqua Philanthe, Voiture tient un peu du caractere de Lysias, qui au jugement de Denys d'Halicarnasse, tout naturel & tout simple qu'il étoit,

a Tam hyperbole virtus, cùm res ipsa de qua loquendum est naturalem modum excessit. Conceditur enim plus dicere; quia dixi quantum est non potest, meliusque ultra quàm citra stat oratio. *Quintil. l. 8, c. 6.*

s'enfloit

s'enfloit quelquefois : semblable à ces rivieres, qui ayant un cours réglé, & des eaux fort pures, ne laissent pas de se déborder en de certains temps. *a*

Mais Voiture, reprit Eudoxe, n'a rien de ces esprits hyperboliques dont les pensées deviennent froides par l'excès de l'hyperbole ; *b* tel qu'étoit celui qui en parlant de la roche que le Cyclope lança contre le navire d'Ulysse, disoit que les chevres y paissoient. *c*

Malherbe du moins, repliqua Philanthe, qui vous semble, & si sensé, & si juste, ne l'est pas toujours. Il est ampoulé en de certaines rencontres ; ou pour m'exprimer plus figurément, ce fleuve égal & paisible dans sa course, devient tout-à-coup un torrent impétueux qui fait du fracas, & qui tombe dans des précipices. Ne compare-t-il pas les pleurs de la Reine mere, après la mort d'Henri le Grand, au débordement de la Seine ?

L'image de ses pleurs, dont la source féconde

a Simplex esse mavult quàmcum aliquo periculo sublimis, nec tam artificium ostendit quàm naturalem veritatem. *De Orator. Antiq.*

b Æquo sublimior & magnificentior in panegyricis. *Judic. de Isocrat.*

c Ex superlatione sententiæ, & ex eo quod fieri nequit, frigiditas nata est. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Mais ce qu'il dit de la pénitence de saint Pierre est encore plus violent.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un élément.

Ce n'est pas par ces endroits-là, repartit Eudoxe, que j'estime, & que j'admire Malherbe : il y sort visiblement de son caractere, & je ne l'y reconnois pas. Cependant, répondit Philanthe, on peut pousser le sublime plus loin en vers qu'en prose, & un poëme admet des pensées hardies qui ne conviendroient pas à une piece d'éloquence. Il est vrai, repliqua Eudoxe ; mais cette hardiesse poétique doit avoir ses bornes, & le merveilleux même de l'Epopée

devient ridicule dès qu'il n'eſt pas vraiſemblable.

Je ne crois pas, dit Philanthe, que les petits ouvrages de Poéſie ſoient aſſujettis aux regles rigoureuſes des Poëmes Epiques. Dès que ces petits ouvrages, repartit Eudoxe, ſont graves & ſérieux, ils doivent être auſſi exacts que les grands poëmes, pour ce qui regarde les penſées. L'hyperbole & l'exagération qui ne ſont pas dans les regles, en doivent être bannies; & pour moi je n'eſtime guere plus l'Epigramme d'un de nos Poëtes ſur les nouveaux bâtimens du Louve que celle de Martial ſur la maiſon de Domitien:

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire;
Loin de l'admirer, je ſoupire
De le voir ainſi limité.
Quoi! preſcire à mon Prince un lieu qui le reſſerre!
Une ſi grande majeſté
A trop peu de toute la terre.

Néanmoins, interrompit Philanthe, la plupart des Inſcriptions que les beaux eſprits ont faites pour le Louvre, ſont à peu près de ce caractere. L'une dit: *Jupiter ne s'eſt jamais vu à Rome un tel Palais: & Rome n'a jamais adoré un tel Jupiter.* L'autre: *Que nos Ne-*

yeux étonnés de la magnificence de cet Edifice, cessent d'admirer : c'étoit le Palais du Soleil. a Il y en a de moins fastueuses & de moins brillantes, dit Eudoxe, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de noblesse. En voici une qui sent tout-à-fait l'antiquité, & qui semble être du siécle d'Auguste : *Ouvrez vos portes aux peuples, Louvre superbe; il n'est point de maison plus digne de l'Empire du monde.* b J'en sais encore une autre qui me paroît belle : *Cent Villes prises font voir ce que* LOUIS *peut dans la guerre; une seule maison montre ce qu'il peut dans la paix.* c

Tout cela me fait souvenir du Cavalier Bernin, dit Philanthe : il fut appellé en France pour le dessein du Louvre, & il fit le buste du Roi en marbre. Ce buste lui attira l'applaudissement de toute la Cour, & donna lieu à un Pöete d'Italie de faire des vers sur le piedestal qui n'étoit pas encore fait.

Entrò Bernino in un pensier' profondo,
Persar al Regio busto un' bel' sostegno :

a Non tales Romæ vidit sibi Jupiter ædes : nec talem coluit Roma superba Jovem. Attoniti tantæ molis novitate Nepotes. Mirari cessent; Regia Solis erat.

b Pande fores populis, sublímis Lupara; non est terrarum imperio dignior ulla domus.

c Quid valeat bello Lodoix centum oppida monstrant. Monstrat quid valeat pace, vel una domus.

E disse non trovandone alcun degno;
Piccola base à un' tal' Monarca è il
mondo.

A quoi le Bernin répondit lui-même:
Mei mi sovenne quel' pensier' profondo,
Per far' di Ré si grande appoggio degno;
Van sarreble il pensier', che di sostegno
Non è mestier', à chi sostiene il mondo.

Nous voilà retombés dans le sublime vicieux, repartit Eudoxe; car qu'y a-t-il de moins grand & de moins solide que de dire, qu'un monde entier est une trop petite base pour un tel Monarque, ou que celui qui soutient le monde n'a pas besoin de soutien?

Ce n'est pas tout, reprit Philanthe, au sujet de la Statue équestre du Roi que le Cavalier Bernin fit à Rome, & qui est aujourd'hui à Versailles; on a fait un Dialogue entre le Capitole & le Bernin. Le premier se plaint de ce qu'ayant toujours été le lieu des Triomphes, on destine ailleurs ce nouveau Triomphateur. Le Bernin répond, qu'où est LOUIS-LE-GRAND, là est le Capitole.

E' vero che il tuo lugo è quello de' Trionfanti:
Ma dove è il LUIGI *è il Campidoglio.*

Vous m'avouerez qu'il y a là une véritable grandeur aussi-bien qu'à ce qu'on

a dit autrefois, qu'où étoit le grand Camille, là étoit Rome ; & à ce que dit un de nos Poëtes, en faisant parler un Romain :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

Je vous avoue franchement que je ne m'accommode pas de ces idées si pompeuses ; & six vers François, qu'un des plus illustres Prélats du Royaume a mis sous le buste du Roi, dans son Palais Episcopal, me plaisent bien davantage :

Ce Héros, la terreur, l'amour de l'Univers,
Avoit des ennemis en cent climats divers :
Leurs efforts n'ont servi qu'à le combler de gloire ;
Son nom les fit trembler, son bras les a défaits ;
Enfin las d'entasser victoire sur victoire,
Maître de leurs destins, il leur donne la paix.

Je sais après tout bon gré aux beaux esprits étrangers de dire des choses un peu excessives, en parlant de notre incomparable Monarque ; c'est signe qu'ils en ont une haute idée, & je pardonne à un Poëte Italien moderne, qui a fait le Panégyrique de LOUIS-LE-GRAND, d'avoir dit que les Provinces entieres ;

& les Citadelles imprenables n'ont couté au Roi qu'une réflexion de son esprit & un éclair de ses armes :

Bellicose Provincie, e Rocche horrende
Già de più prodi inciampo,
Un' raggio sol' costaro
De la mente regal, de l'armi un lampo.

Qu'à peine il pense à tant de diverses & de hautes entreprises, que la victoire vient aussi vîte que va sa pensée.

A varie ed alte imprese appena intende,
Che all' or veloce al' paro.
Dell' Eroico pensier, vien la vittoria.

Que ses pensées font le sort des nations, & que les destins dépendent de lui :

Son destin d'elle genti i suoi pènsieri
Da lui pendono i fati :

Qu'avec le seul bruit de son nom, il fait foudroyer, & que ses résolutions font plus d'effet à la guerre, que les armes des autres Princes.

Egli sà fulminar solo col' tuono;
Più vince il suo voler, & che l'altrui
guerra :

Qu'à la honte de la Grece, qui a tenté inutilement de percer l'Isthme de Corinthe, LOUIS a joint les deux mers, comme si c'étoit un effet de son pouvoir & de sa sagesse, de rendre la symmétrie du monde plus parfaite, & que Dieu, qui voyoit de quelle utilité seroit

la jonction des mers, ne l'eût pas voulu faire lui-même, pour en réserver toute la gloire à un si grand Prince.

Ecco in seno alla Francia or' son costretti
Con l'onde pellegrine
Abboccarsi il Tireno, e l'Oceano.
La Grecia vantatrice il picciol tratto
Tanto cavar del' suo Corinto in vano;
Omai LUIGI *hà tratto*
Mare à mar più lontano
Quasi sua forza, e suo saper profondo
Sia migliorar' la simetria del mondo.
A te LUIGI *ha'l Creator serbato.*

Je pardonne, dis-je, toutes ces pensées à un homme de de-là les monts; mais je ne sais si je les pardonnerois à un François; car notre esprit est d'une autre trempe que celui des Italiens, & nous n'aimons aujourd'hui que la véritable grandeur. Cependant, repliqua Philanthe, nos meilleurs Poëtes ont sur le Roi même des pensées qui me semblent assez Italiennes, comme celle-ci qui a rapport au passage du Rhin.

De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais LOUIS *d'un regard sait bientôt la fixer;*
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Ces deux derniers vers sont pour le moins aussi hardis que ceux du Panégyrique Italien. Ils ne sont point fanfarons, repartit Eudoxe; ils ne sont que forts, & ils ont une vraie noblesse qui les autorise. Le Poëte ne dit pas que les destins en général dépendent du Roi: il ne parle que du destin de la guerre. Comme le systême de sa pensée est tout poétique, il a droit de mettre la Fortune en jeu; & comme la présence d'un Prince aussi magnanime que le nôtre rend les soldats invincibles, il a pu dire poétiquement:

Mais LOUIS *d'un regard fait bientôt la fixer;*
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

C'est comme s'il disoit: Dès que LOUIS paroît, on est assuré de la victoire. Y a-t-il quelque chose d'outré? & toute l'Europe n'a-t-elle pas été témoin d'une vérité si surprenante?

Mais, repliqua Philanthe, ne trouvez-vous rien d'outré dans un autre endroit où le Poëte, après avoir dit par une espece d'enthousiasme,

O que le Ciel soigneux de notre poësie,
Grand Roi, ne nous fit-il plus voisin de l'Asie!
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,

Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
ajoute ſur le même ton:

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives de Scamandre,
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre,
De juger ſi les Grecs qui briſérent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS *en dix jours?*

Ce dernier vers me paroît bien fort pour ne rien dire de pis. La penſée eſt forte, repartit Eudoxe, mais elle eſt raiſonnable; car cela ne ſe dit pas affirmativement, comme en deux autres vers preſque ſemblables d'un autre Poëte:

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux,
Que la Fable en dix ans n'a fait faire à ſes Dieux.

Après tout, repliqua Philanthe, la penſée n'eſt peut-être pas ſi forte que vous vous imaginez: car enfin ces Dieux qui ſont bleſſés & défaits dans l'Iliade, ne valent guere plus que des Héros. Vous dites vrai, reprit Eudoxe, & je trouve que Longin a raiſon de dire qu'Homere s'eſt efforcé autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiege de Troye; & qu'au contraire des Dieux mêmes il en fait des hommes, juſqu'à leur donner des paſſions foibles

& basses dont les grands hommes sont exempts : témoin le combat où Pluton tremble, & se croit perdu, & dont voici un endroit que le Traducteur de Longin a rendu admirablement.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Un Ecrivain Portugais, en parlant d'une forteresse du Japon, repliqua Philanthe, dit que le fossé en est si profond, qu'il semble qu'on peut par-là aller faire la guerre aux démons jusques dans l'enfer. *Que parce se abria para ir fazer guerra a os demonios no inferno.* C'est parler hardiment pour un Historien, repartit Eudoxe, & c'est tout ce qu'on pourroit souffrir à un Poëte tel que celui qui dit qu'à force de creuser bien avant dans la terre pour en tirer le marbre & le jaspe, on fait espérer aux om-

bres des enfers, de voir la clarté du Ciel. *a*

Lucain, qui est plus Historien que Poëte, dit Philanthe, a une pensée sur les malheurs de la guerre de Pharsale, qui me semble bien généreuse, mais qui vous paroîtra sans doute trop hardie; la voici : *Si les destins n'ont point trouvé d'autre expédient pour mettre un jour Néron sur le trône; si le Ciel coute cher aux Dieux, & que Jupiter n'ait été paisible possesseur de son Empire qu'après la guerre des Géans : Puissances célestes, nous ne nous plaignons plus de rien; les crimes les plus énormes plaisent à ce prix.* *b* La pensée de Pline le jeune sur un sujet tout pareil ne me choque pas tant, répondit Eudoxe. Vous savez que les soldats qui tuerent les meurtriers de Domitien, assiégerent Nerva dans son Palais. Le Panégyriste de Trajan dit là-dessus : *A la vérité ce fut là une grande honte pour le siecle; & la République reçut en cette rencontre une grande plaie. Le Maître & le pere du Monde est assiégé, pris, enfermé; & on ôte au Prince ce qu'il y a de plus doux dans*

a Jam montibus haustis antra gemunt, & dum varios lapis invenit usus, inferni manes cœlum sperare jubentur. *Petr.*

b Jam nihil, ô Superi, querimur; scelera ipsa nefasque, hac mercede placent. *Lib. 1.*

l'Empire, la liberté de tout faire sans nulle contrainte. Si cependant il n'y avoit que cette seule voie pour vous faire regner, il ne s'en faut rien que je ne dise hautement, qu'il falloit acheter à ce prix un si grand bonheur. a

La pensée du moins ne blesse point les bonnes mœurs comme celle de Lucain, & ce qu'elle a d'un peu outré est adouci par *il ne s'en faut rien que je ne dise.* Mais j'aime encore mieux ce que Corneille fait dire au vieil Horace, après que le dernier de ses fils eut tué les trois Curiaces, dont la sœur étoit sa belle-fille, & dont l'un devoit être son gendre :

Rome triomphe d'Albe, & c'est assez pour nous :
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.

La noblesse, le sublime est là sans enflure, ajouta Eudoxe, & Longin lui-même seroit content de Corneille. Que si, selon ce grand Maître du sublime, c'est un défaut dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raison doit-on éviter l'enflure dans

a Si tamen hæc sola erat ratio quæ te publicæ salutis gubernaculis admoveret, propè est ut exclamem, tanti fuisse. *Paneg. Trajan.*

les discours ordinaires : & de-là vient qu'un certian Gorgias fut raillé pour avoir appellé les vautours des sépulcres animés. Je ne vois pas, repliqua Philanthe, qu'il y ait là dequoi railler : Hermogene, qui trouve que l'Auteur de cette pensée est digne des sépulcres dont il parle, mérite, à mon gré, qu'on le raille un peu lui-même.

Effectivement, repartit Eudoxe, la pensée n'est pas si ridicule, &, selon le Traducteur de Longin, elle ne seroit pas condamnable dans les vers. Valere Maxime parlant d'Artemise, qui but les cendres de Mausole, son mari, l'a bien appellée un tombeau vivant; *a* & un galant homme de ce siecle, encore plus illustre par sa valeur & par sa vertu que par ses ouvrages, pour bâtir un Mausolée à la Reine mere Anne d'Autriche, dressa une pyramide de cœurs enflammés avec ces mots Espagnols : *Assi sepultado no es muerta;* & ces vers François :

Passant, ne cherche point dans ce mortel séjour
Anne de l'Univers, & la gloire & l'amour

a Quid de illo inclyto tumulo loquare, cùm ipsa Mausoli vivum ac spirans sepulcrum fieri concupierit? *Valer. Max. lib. 4, cap. 6.*

Sous le funeste enclos d'une tombe relante :
Elle est dans tous les cœurs encore après sa mort,
Et malgré l'injustice & la rigueur du sort,
Dans ces vivans tombeaux cette Reine est vivante.

J'ai peine à croire, poursuivit Eudoxe, que Longin eût condamné *ces vivans tombeaux* dans ce sens-là. Croyez-vous, repartit Philanthe, qu'il eût approuvé un endroit des Triomphes de Louis le Juste ?

Ces Rois, qui par tant de structures
Qui menacent encore le Ciel de leurs masures,
Oserent allier par un barbare orgueil,
La pompe avec la mort, le luxe avec le deuil.
Aussi le temps a fait sur ces masses hautaines
D'illustres châtimens des vanités humaines.
Ces tombeaux sont tombés, & ces superbes Rois
Sous leur chute sont morts une seconde fois.

Ces pensées sont nobles & exprimées noblement, repartit Eudoxe, aux *tombeaux tombés* près, qui me semble un

petit jeu ridicule. Juvenal a bien mieux dit que les sépulcres ont leurs destinées, & périssent comme les hommes; *a* & Ausone après lui, que la mort n'épargne pas même les marbres. *b* Pour la derniere pensée, *sont morts une seconde fois*, elle est apparemment tirée de Boéce, quand il soutient que la réputation des Romains les plus fameux sera éteinte un jour entiérement, & qu'alors ces grands hommes mourront une seconde fois. *c*

Le même Poëte François, reprit Philanthe, dit ailleurs, en parlant des superbes bâtimens d'Egypte ruinés où étoient les statues d'Abel & de Caïn?

Là le frere innocent & le frere assassin
Egalement cassés ont une égale fin:
Le temps qu'aucun respect, qu'aucun devoir ne bride,
A fait de tous les deux un second homicide.

J'aime mieux, repartit Eudoxe, la *seconde vie* d'un enfant sauvé du naufrage sur le corps de son pere mort, que le *second homicide* des deux freres. La pensée est tirée d'une Epigramme grec-

a Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulchris. *Satyr.* 10.

b Mors etiam saxis marmoribusque venit. *Auson.*

c Quod si putatis longiùs vitam trahi mortalis ora nominis; cùm sera vobis rapiet hoc etiam dies, jam vos secunda mors manet.

que qui a été appliquée heureusement à la Conception immaculée de la sainte Vierge, & traduite en notre langue le plus poliment du monde. Ecoutez la traduction; c'est l'enfant qui parle:

Les Dieux touchés de mon naufrage,
Ayant vu périr mon vaisseau,
M'en présenterent un nouveau
Pour me reconduire au rivage.
Il ne me paroissoit sur les flots,
Ni navire, ni matelots;
Il ne me restoit plus d'espoir dans ma misere,
Lorsqu'après mille vains efforts,
J'apperçus près de moi flotter des membres morts:
Hélas! c'étoit mon pere!
Je le connus, je l'embrassai,
Et sur lui jusqu'au port heureusement poussé,
Des ondes & des vents j'évitai la furie.
Que ce pere doit m'être cher,
Qui m'a deux fois donné la vie,
Une fois sur la terre, & l'autre sur la mer!

J'ai lu, je ne sais où, dit Philanthe, que Cornélie mettant dans la terre les cendres de Pompée qui tenoient auprès d'elle la place de son mari même, il lui

ſembla qu'elle le perdoit tout de nouveau, & qu'elle étoit veuve pour la ſeconde fois. Toutes ces penſées peuvent avoir un très-bon ſens, répondit Eudoxe; du moins ne ſont-elles pas guindées comme celles de Lucain, qui va d'ordinaire au-delà du but. J'avoue qu'en s'élevant, il eſt aiſé de trop s'élever, & qu'on a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui, au rapport de Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut; *a* ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme, & fort éloigné de ceux dont parle Longin, qui au milieu de la fureur divine dont ils penſent être quelquefois épris, badinent & font les enfans. *b* Un de nos Poëtes, qui a la plus belle imagination du monde, & qui ſeroit un Poëte accompli, s'il pouvoit modérer ſon feu, s'emporte trop en quelques rencontres. Jugez-en par un ſeul exemple :

Le Chevalier Chrêtien, pour aller à la gloire,
A plus d'une carriere, & plus d'une victoire :

a Non ſupra modum elatus Tullius. *Lib.* 12, *c.* 18.
b Cùm videantur ſibi ceu divino correpti & incitati furore, non bacchantur, ſed nugantur pueriliter. *Sect.* 1.

En tombant il s'éleve, il triomphe en mourant ;
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaîne,
Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

C'est le Poëte, repliqua Philanthe, qui dans un autre endroit de son Poëme, fait dire au Soudan d'Egypte:

Ces vains & foibles noms d'amis & de parens
Sont du droit des petits & non du droit des grands.
Un Roi dans sa couronne a toute sa famille :
Son état est son fils, sa grandeur est sa fille ;
Et de ses intérêts bornant sa parenté,
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Cela s'appelle pousser une pensée noble à l'extrêmité, reprit Eudoxe, & il n'est pas nécessaire que je vous fasse faire réflexion sur ces deux vers:

Son état est son fils, sa grandeur est sa fille.
Tout seul il est sa race & sa postérité.

Non plus que sur celui-ci:

Il garde à sa vertu la dignité de Reine.

Vous y en faites assez de vous-même, & vous êtes, je crois, convaincu qu'en matiere de pensées, il y a un sublime

outré & frivole; mais je ne le suis pas, repartit Philanthe, que l'agréable puisse être vicieux dans l'agrément même, & qu'en beauté ce soit un défaut que l'excès. Je vais, si je ne me trompe, vous en convaincre, reprit Eudoxe, & je vais le faire par les exemples qui persuadent mieux que tous les raisonnemens.

Les premieres pensées qui me viennent là-dessus, sont de *la Métamorphose des Yeux de Philis changés en Astres*; vous connoissez ce petit ouvrage. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, dit Philanthe, & j'en suis charmé toutes les fois que je le lis. J'en ai été charmé comme vous, reprit Eudoxe; mais j'en suis bien revenu, & je n'y admire plus guere que l'affectation. Le commencement que je trouvois si joli, me paroît fade & ridicule :

Beaux ennemis du jour dont les feuillages sombres
Conservent le repos, le silence & les ombres.

Que ces *beaux ennemis du jour* ont peu de véritable beauté, & qu'il sied mal de briller d'abord ! Mais que ce qui suit pour exprimer la hauteur des chênes d'une forêt ancienne, me déplaît avec toutes les graces que l'Auteur y met :

Vieux enfans de la terre, agréables Titans,

Qui jusques dans le ciel, sans crainte du
tonnerre,
Allez faire au soleil une innocente
guerre.

Outre qu'il est faux que les grands arbres ne craignent pas le tonnerre, puisque plus ils ont de hauteur, plus ils y sont exposés; n'est-ce pas vouloir trop plaire que de les nommer des *Titans agréables qui font au soleil une innocente guerre?*

La description de la fontaine ressemble à celle du bois:

C'est là par un cahos agréable & nou-
veau,
Que la terre & le ciel se rencontrent dans
l'eau;
C'est là que l'œil souffrant de douces im-
postures,
Confond tous leurs objets avec leurs fi-
gures;
C'est là que sur un marbre il croit voir
les poissons,
Qu'il trouve des roseaux auprès des ha-
meçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse
idole,
Doute si l'oiseau nage, ou si le poisson
vole.

Un autre de nos Poëtes, repliqua Philanthe, dit, en faisant la description

d'un naufrage causé par l'embrasement du navire :

Soldats & matelots, roulés confusément,
Par un double malheur périssent doublement ;
L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noie,
Et tous en même-temps de deux morts sont la proie.

Ce vers

L'un se brûle dans l'onde, au feu l'autre se noie,

ressemble assez au vôtre,

Doute si l'oiseau nage ou si le poisson vole.

Ces pensées, repartit Eudoxe, ont, pour ainsi dire, un premier coup d'œil qui flatte & qui réjouit : mais quand on les regarde de près, on trouve que ce sont des beautés fardées, qui n'éblouissent qu'à la premiere vue ; ou des louis d'or faux qui ont plus d'éclat que les bons, mais qui valent beaucoup moins.

Vous avez oublié les quatre premiers vers de la description de la fontaine, dit Philanthe ; ils me paroissent parfaitement beaux & très-naturels :

Au milieu de ce bois un liquide crystal,
En tombant d'un rocher, forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante,

Fait de tous ses voisins la peinture mouvante.

Si vous appellez cela naturel, repliqua Eudoxe, je ne sais pas quelle idée vous avez de l'affectation. En vérité, repartit Philanthe, vous renversez toutes mes idées. Croyez-moi, reprit Eudoxe, il ne faut jamais s'égayer trop, même dans les matieres fleuries; *a* & il vaudroit presque mieux qu'une pensée fût un peu sombre, que d'être si brillante.

Cependant, repartit Philanthe, je vous ai vu autrefois fort épris d'un Sonnet plein de brillans. C'est le Sonnet du Miroir, composé par le Comte d'Etelan, neveu du Maréchal de Bassompierre : vous me l'avez appris, & je l'ai retenu.

Miroir, peintre & portrait qui donne & qui reçois,
Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peut tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'a besoin que de voix :
Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage :

a Ludere quidem integrum est; verùm omni in te habenda est ratio decori. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

Tu suîs d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois.
Les mains d'un artisan au labéur obstinées,
D'un pénible travail fait en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.
Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toujours & n'est jamais semblable.

J'étois jeune, repartit Endoxe, quand je fus charmé de ce Sonnet. Ce n'est pas qu'il n'ait de grandes beautés, par exemple : *Pour être animé n'a besoin que de voix : Tu peux seul me montrer toutes mes passions peintes sur mon visage : Tu fais sans nul effort un ouvrage qui ressemble toujours & n'est jamais semblable* : ces traits sont agréables & naturels ; mais ce *peintre & portrait qui donne & qui reçoit* ; ce *peintre brillant* peche par trop d'agrément, & ne me plaît plus. Au reste, si nous avions ici égard à la langue, nous serions blessés de *qui donne*, *qui porte*, sans *s* à la

la ſeconde perſonne : il faut *qui donnes*, *qui portes*, & cette faute de Grammaire ne ſe pardonneroit pas aujourd'hui ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. A parler en général, le Sonnet ſeroit excellent, s'il y avoit un peu moins d'affectation ; & ce qui va vous ſurprendre, les penſées d'un Poëte Italien ſur le miroir même me paroiſſent plus naturelles, toutes énigmatiques & toutes myſtérieuſes qu'elles ſont.

So una mia coſa la qual non è viva,
E par che viva ; ſe gli vai dinanti,
Et ſe tu ſcrivi parer à che ſcriva :
Et ſe tu canti parer à che canti :
E ſe ti affacci ſeoo in proſpettiva,
Ti dira i tuoi diffetti tutti quanti :
E ſe ſdegnoſo gli homeri le volti,
Spariſce anch'ella, e torna ſe ti volti.

Car enfin, mon image dans le miroir n'a point de vie, & ſemble en avoir : ſi j'écris, ou ſi je chante, on diroit qu'elle écrit & qu'elle chante ; elle me montre tous mes défauts extérieurs ; elle diſparoît dès que je tourne le dos, & revient auſſi-tôt que je me retourne : tout cela eſt dit joliment & dans le bon ſens.

Puiſque, *Pour être animé n'a beſoin que de voix*, *non è viva e parche viva*, ne vous choque pas, interrompit Philanthe, la penſée du Taſſe ſur les gravures

de la porte du Palais d'Armide pourra bien vous plaire. Il dit que les figures sont si bien faites, qu'elles semblent vivantes; qu'il n'y manque que la parole; & qu'elle n'y manque pas même, si on s'en rapporte à ses yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca questo ancor, s'agli occhi credi.

C'est-à-dire, repartit Eudoxe en riant, qu'il y a tant de mouvement & tant d'action sur les visages des figures, qu'un sourd qui auroit la vue bonne, croiroit à les voir qu'elles parleroient. Vous badinez, repliqua Philanthe. Pour vous répondre sérieusement, dit Eudoxe, cela est pensé avec beaucoup d'esprit. Mais Virgile ne pense point de la sorte, en décrivant ce qui est gravé sur le bouclier d'Enée. Mais, reprit Philanthe, un de nos Poëtes que je puis appeller notre Virgile, dit en faisant la description des superbes bâtimens d'Egypte, où étoit représenté l'embrasement de Sodome:

Le marbre & le porphyre ont du feu la chaleur;
Il paroît même à l'œil qu'ils en ont la couleur.

Mais le Cardinal Pallavicin dit d'un

grand Prélat, qu'en sa jeunesse il fut admiré de la Cour de Rome, qui fait gloire de ne pas admirer même le merveilleux; qu'à le voir on le prenoit pour un jeune homme, qu'à l'entendre on le prenoit pour un homme âgée, tant ses discours étoient murs & solides dans la fleur même de son âge : *La Corte di Roma la quale si gloria de non ammirare eziandio l'ammirabile ; è pure ammirò voi giovane se credeva à gli occhi, vecchio se dava fede all'udito.*

Ces deux pensées, repliqua Eudoxe, sont à mon gré plus simples que celles du Tasse. Un Italien, repartit Philanthe, a mis sous un saint Bruno peint au naturel dans le fond d'une solitude : *Egli è vivo, e parlerebbe se non osservasse la regola del silentio.* Cela n'est-il pas pensé agréablement, *Il est vivant, & il parleroit, si ce n'est qu'il garde la regle du silence ?* La pensée est assez plaisante, répondit Eudoxe, & n'est peut-être que trop agréable : elle revient à celle de Malherbe sur l'image d'une sainte Catherine :

L'art aussi-bien que la nature
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourmens dont la cause est belle,

La gloire d'une ame fidelle
Est de souffrir sans murmurer.

Après tout, ce sont proprement les Italiens qui abondent en pensées fleuries, & qui prodiguent les agrémens dans ce qu'ils écrivent. Je ne vous parle pas du Cavalier Marin, qui fait des descriptions si riantes, & qui appelle la Rose l'œil du printemps, la prunelle de l'Amour, la pourpre des prairies, la fleur des autres fleurs:

Locchio di primavera,
La pupilla d'Amor,
La porpora de prati,
Il fior de gli altri fiori.

Le Rossignol, une voix emplumée, un son volant, une plume harmonieuse:

Una voce pennata,
Un suon volante,
Una pluma canora.

Les étoiles, les lampes d'or du firmament; les flambeaux des funérailles du jour; les miroirs du monde & de la nature; les fleurs immortelles des campagnes célestes:

Socre lampe dorate.
Ch'i palchi immensi
Del firmamento ornate,
De l'esequie del di chiare facelle.
Specchi de l'universo e di natura.
Fiori immortali e nati

Ne le campagne amene
De' sempiterni prati

Je ne parle pas, dis-je, du Marin, qui fait profession de s'égayer & de s'amuser par-tout. Je parle du Prince de la Poésie Italienne, & je soutiens que le Tasse est en mille endroits plus agréable qu'il ne faut. Il décrit dans l'*Aminte* une Bergere occupée à se parer avec des fleurs, & voici ce qu'il en dit : » Tantôt elle prenoit un lis, tantôt une » rose, & elle les approchoit de ses » joues, pour faire comparaison des cou» leurs ; & puis comme si elle se fût » applaudie de la victoire, elle sourioit, » & son souris sembloit dire aux fleurs, » j'ai l'avantage sur vous ; & ce n'est » pas pour ma parure, ce n'est que » pour votre honte que je vous porte.

Io pur vinco,
Ne porto voi per ornamenta mio,
Ma porto voi sol per vergogna vostra.

Cela n'est-il pas enchanté, dit Philanthe ? Tant pis pour vous, repliqua Eudoxe, si ces pensées-là vous charment : une Bergere ne fait point tant de réflexions sur sa parure : les fleurs sont ses ajustemens naturels ; elle s'en met quand elle veut être plus propre qu'à l'ordinaire ; mais elle ne songe pas à leur faire honte. Selon votre gout, ajouta-

t-il, c'eſt quelque choſe de fort beau ce qu'on a dit d'une belle chanſon, que c'eſt un air qui vole avec des ailes de miel, de la queue du Paon, que c'eſt une prairie de plumes; & de l'Arc-en-ciel, que c'eſt le ris du ciel qui pleure, un arc ſans fleches, ou qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frappe que les yeux. Ah! que cela eſt joli, s'écria Philanthe! Prenez garde, reprit Eudoxe, que les métaphores tirées de ce que la nature a de plus doux & de plus riant, ne plaiſent guere que quand elles ne ſont point forcées. *L'air qui vole avec des ailes de miel, la prairie de plumes, le ris du ciel qui pleure, l'arc ſans fleches, qui n'a que des traits de lumiere, & qui ne frappe que les yeux* : tout cela eſt trop recherché, & même trop beau pour être bon.

A la vérité, pourſuivit Eudoxe, il n'y a rien de plus agréable qu'une métaphore bien ſuivie, ou une allégorie réguliere : mais auſſi il n'y a peut-être rien qui le ſoit moins, que des métaphores trop continuées, ou des allégories trop étendues. Vous avez vu un petit Dialogue qui ſe fit en quatre vers latins ſur Urbain VIII, quand il fut élevé au Pontificat. Comme il portoit des Abeilles dans ſes armes, les Abeil-

les le repréſentent allégoriquement, & le Dialogue ſe fait entre un François, un Eſpagnol & un Italien. Le François commence par dire : *Elles donneront du miel aux François, elles piqueront les Eſpagnols.* L'Eſpagnol répond : *Si les Abeilles piquent, elles en mourront.* L'Italien dit enſuite, pour accorder le François & l'Eſpagnol : *Elles donneront du miel à tout le monde, elles ne piqueront perſonne ; car le Roi des Abeilles n'a point d'aiguillon.* a

Voilà ce qui s'appelle une allégorie heureuſe : tout y eſt juſte & ſenſé, ſans que rien aille au-delà des bornes. Il y en a d'autres qui commencent bien, & finiſſent mal, faute d'être aſſez ménagées.

Le Teſti, qui eſt, comme nous avons déja dit, l'Horace des Italiens, nous en fournit un exemple dans la Préface du ſecond volume de ſes Poéſies Liriques. »
» Ces chanſons, dit-il, que je puis ap-
» peller les filles d'un pere déja vieux,
» & des filles qui ne ſont pas jeunes
» elles-mêmes, me repréſentoient tous
» les jours leur âge & le mien, en-

a GALLUS. Gallis mella dabunt, Hiſpanis ſpicula figent. HISPANUS. Spicula ſi figent, emorientur Apes. ITALUS. Mella dabunt cunctis, nulli ſua ſpicula figent : ſpicula nam Princeps figere neſcit Apum.

» nuyées de demeurer plus long-temps » dans la maiſon paternelle, & impa» tientes d'en ſortir. On en voyoit déja » quelques-unes, qui plus hardies & plus » libres que les autres, fréquentoient les » compagnies, alloient par-tout ; ce qui » retomboit ſur moi, & tournoit un peu » à ma honte : car nous ne ſommes plus » au temps que les Herminies & les An» géliques couroient le monde toutes » ſeules ſans deshonorer leur famille, » ni ſcandaliſer perſonne.

Ce commencement eſt agréable : mais voyez ce que c'eſt que de pouſſer les choſes trop loin. » J'ai donc » pris le parti, ajoute l'Auteur, de re» médier à ce déſordre en les mariant, » c'eſt-à-dire, en les faiſant imprimer : » *Ho dunque havuto per bene di rime*» *diare al diſordine, e di ſpoſarle in* » *legitimo matrimonio a i torchi delle* » *ſtampe*. Mais ſachant que la pauvreté » de mon eſprit peut les empêcher d'ê» tre bien pourvues, & faiſant réflexion » d'ailleurs que c'eſt le propre des per» ſonnes généreuſes d'aſſiſter de pauvres » Demoiſelles qui ſont en danger de ſe » perdre, je vous prie, dit-il au lecteur, » de leur donner par charité votre pro» tection, qui leur tiendra lieu de dot.

Ce mariage, cette pauvreté, cette dot,

est justement ce qui rend l'allégorie vicieuse : elle ne le seroit pas, si elle étoit moins étendue & moins plaisante. Le Poëte pouvoit appeller ses dernieres Poésies, les filles d'un pere avancé en âge, & dire qu'étant elles-mêmes dans un âge mur, elles souffroient impatiemment la retraite, & étoient bien-aises de voir le monde, que quelques-unes voient déja malgré lui. *a* Mais il falloit en demeurer là, & ne point parler de mariage. Aussi-bien, ajouta Eudoxe en riant, les Muses sont vierges. *b* C'est peut-être, interrompit brusquement Philanthe, parce qu'elles sont gueuses, & qu'elles n'ont pas dequoi se marier.

Quoi qu'il en soit, reprit Eudoxe, on peche souvent contre les regles de la justesse, en étendant trop une pensée agréable; & croiriez-vous que Voiture est tombé quelquefois dans ce défaut? témoin sa Lettre de la Berne, & même celle de la Carpe. Je ne croyois pas, interrompit Philanthe, que vous puissiez jamais vous résoudre à condamner Voiture en quelque chose, & j'en suis ravi pour l'amour de Balzac. Je suis de

a Scire oportet quousque in singulis sit progrediendum. *Longin. sect.* 29.

b In omnibus rebus videndum est quatenùs : etsi enim suus cuique modus est, tamen magis offendit nimiùm quàm parum. *Cicer. Orat.*

bonne foi, dit Eudoxe, & l'amitié ne m'aveugle pas jusqu'à ne point voir les défauts de mes amis.

Mais de tous les Ecrivains ingénieux, celui qui sait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Séneque. Il veut toujours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vue, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un Orateur de leur temps : *En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte ; n'étant pas content d'avoir bien dit une chose une fois, il fait en sorte qu'il ne l'a pas bien dite.* *a* C'est celui qu'un Critique de ce temps-là avoit coutume d'appeller l'Ovide des Orateurs : car Ovide ne sait pas trop se retenir, ni laisser ce qui lui a réussi d'abord, quoique, selon le sentiment du même Critique, ce ne soit pas une moindre vertu de savoir finir que de savoir dire. *b*

a Habet hoc Montanus vitium sententias suas repetendo corrumpit : dùm non est contentus unam rem semel benè dicere, efficit ne benè dixerit. *Controvers.* 5, *lib.* 9.

b Propter hoc solebat Montanum Scaurus inter Oratores Ovidium vocare ; nam & Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Ibid.* Aiebat Scaurus, non minùs magnam virtutem esse scire desinere quàm scire dicere. *Ibid.*

Si nous écoutons le Cardinal Pallavicin, dit Philanthe, Séneque parfume ses pensées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement, & lassent fort dans la suite. *Pro fuma i suoi concetti con un ambra & con un zibetto che à lungo andare danno in testa : nel principio dilettano, nel processo stancano.* Mais je ne suis point tout-à-fait de son avis, ni du vôtre ; & je trouve que Séneque est beaucoup plus vif, plus piquant & plus serré que Cicéron.

Considerationi supra l'art dollo stile e del dialogo.

Entendons-nous, repartit Eudoxe : le style de Cicéron a plus de tour & plus d'étendue que n'en a celui de Séneque, qui est un style rompu, sans nombre & sans liaison ; mais les pensées de Séneque sont bien plus diffuses que celles de Cicéron : celui-là semble dire plus de choses, & celui-ci en dit plus effectivement ; l'un étend toutes ses pensées, l'autre entasse pensée sur pensée. Et le Cardinal du Perron a eu raison de dire, qu'il y a plus à apprendre dans une page de Cicéron que dans cinq ou six de Séneque. Je ne vous rapporte point d'exemple là-dessus ; ce seroit une affaire infinie, & puis vous en jugerez mieux vous-même en lisant avec attention l'un & l'autre. Vous verrez sans doute que

Perroni ana

Quintilien a eu raiſon de dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter que Séneque en écrivant, ſe fût ſervi de ſon eſprit, & du jugement d'un autre. *a*

Mais pour ne point ſortir de notre ſujet, je mets au nombre des penſées qui pechent par trop d'agrément, toutes les antitheſes recherchées, comme celles de *vie* & de *mort*, d'*eau* & de *feu*, dans les endroits que j'ai remarqués. Florus, en parlant de ces braves ſoldats Romains qu'on trouva morts ſur leurs ennemis après la bataille de Tarente avec l'épée encore à la main, & je ne ſais quel air menaçant, dit que la colere qui les animoit, lorſqu'ils combattoient, vivoit dans la mort même. *Et in ipſa morte ira vivebat.* C'étoit aſſez d'avoir dit qu'il reſtoit ſur leur viſage un air menaçant : *relicta in vultibus minæ.* Il falloit s'en tenir là : & Tite-Live n'auroit eu garde de faire vivre la fureur guerriere dans la mort même.

Flor. Lib. 1, cap. 18.

Un de nos Poëtes, en décrivant la deſcente de l'Armée Françoiſe devant Damiete, & le courage avec lequel ſaint Louis ſe jetta dans le Nil, dit d'abord :

Tandis que les premiers diſputent le rivage,

a Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. *Quintil. Lib. 10, cap. 1.*

Et qu'à force de bras ils s'ouvrent le passage,
LOUIS *impatient saute de son vaisseau;*
il dit ensuite :
Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

Si je ne craignois de tomber dans le défaut que je reprends, ajouta Eudoxe, je dirois que ce *beau feu* opposé à l'*eau*, est bien froid; mais j'aime mieux dire que ce jeu de *feu* & d'*eau* est un agrément outré dans un endroit aussi sérieux que celui-là.

Un autre de nos Poëtes, qui a décrit d'une maniere si poétique & si agréable le passage du Rhin, est bien éloigné de ces antitheses, & pense plus heureusement, quand il dit au sujet de la Noblesse Françoise qui passa à la vue du Roi :

LOUIS *les anima du feu de son courage,*
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Je vois bien, interrompit Philanthe, que vous n'aimez pas l'Epitaphe qu'a fait Lope de Vegue, dans sa *Jerusalem conquistada*, de Fédéric, qui vint à Constantinople avec son armée victorieuse, & qui se noya dans le Cidne, en s'y baignant au retour de la chasse:
Naci en tierra, fui fuego, en aqua muero.

Le Poëte Castillan a cru faire merveilles, repartit Eudoxe, d'assembler trois élémens dans une Epitaphe, & de dire, pour la rendre plus agréable, que Fédéric, qui naquit sur la terre & mourut dans l'eau, étoit tout de feu.

Je n'aime guere non plus la pensée de Séneque le Tragique, sur le Roi Priam, qui fut privé des honneurs de la sépulture : *Ce pere de tant de Rois n'a point de sépulcre, & a besoin de feu, tandis que Troye brûle.* a Ce manque de feu dans l'embrasement de la Ville, est trop recherché. Un autre Poëte dit presque le même, repliqua Philanthe, en disant que Troye ne sert pas même de bucher à Priam étendu mort sur le rivage. b Ce Poëte-là, repartit Eudoxe, me paroît plus sage & moins jeune que Séneque.

Savez-vous au reste quand ces sortes de pensées sont les plus vicieuses ? c'est quand la matiere est triste d'elle-même, & que tout doit y être naturel. Ce que dit Tancrede sur le tombeau de Clorinde, qu'il avoit aimée passionnément, est brillant & tout plein de pointes,

a Ille tot Regum parens caret sepulcro Priamus, & flammâ indiget, ardente Trojâ. *In Troad. Act.* 1.

b Priamusque in littore truncum, cui non Troja rogus.

comme plus d'un Critique l'a remarqué.

O Sasso amato & honorato tanto
Che d'entro hai le mie fiamme, e fuori il pianto :
Non di morte sei tu : ma di vivaci
Ceneri albergo ove è riposto Amore.

Je me moque des Critiques, interrompit Philanthe. Et qu'y a-t-il de plus spirituel que ce marbre qui a des feux au dedans, des pleurs au dehors ; qui n'est pas la demeure de la mort, mais qui renferme des cendres vives où l'amour repose ? Les jeux d'esprit, repliqua Eudoxe, ne s'accordent pas bien avec les larmes, & il n'est pas question de pointes quand on est saisi de douleur. *a* La peinture que le Tasse fait de Tancrede avant que de le faire parler, promettoit quelque chose de plus raisonnable & de plus touchant :

Pallido, freddo, muto, e quasi privo
Di movimento al marmo gli occhi affisse,
Al fin sgorgando in lagrimoso rivo
In un languido ohime proruppe e disse.

Mais cet homme pâle, tout glacé, qui garde un silence morne, & qui n'a presque pas de mouvement, qui, après avoir attaché ses yeux sur le tombeau, fond en larmes, & jette un hélas lan-

a Sententiolisne flendum erit ? *Quintil. Lib.* 11, *cap.* 1.

guiſſant ; cet homme, dis-je, ſe met tout d'un coup à dire de jolies choſes, & badine ingénieuſement : en quoi il me ſemble auſſi plaiſant que le ſeroit dans une pompe funebre celui qui mene le deuil, ſi, les larmes aux yeux, & le viſage tout abattu de triſteſſe, il ſe mettoit à danſer une courante, pour réjouir la compagnie. Le Poëte auroit mieux fait de ne faire rien dire à Tancrede en cette rencontre, comme il ne lui avoit fait rien dire, quand ce Prince malheureux reconnut Clorinde en lui ôtant ſon caſque pour la baiſer, après l'avoir lui-même bleſſée à mort. Le Taſſe dit ſeulement là-deſſus :

La vide e la conobbe ; e reſtò ſenza
E voce e moto. Ahi viſta ! ahi conoſcenza !

Mais Tancrede parle en revenant de ſa défaillance, repliqua Philanthe, & je me ſouviens d'une belle choſe qu'il dit à la vue de Clorinde morte :

O viſo che puoi far la morte
Dolce ; ma raddolcir non puoi mia ſorte.

Cela n'eſt peut-être pas trop beau, repartit Eudoxe : *O viſage qui peux rendre la mort douce, mais qui ne peux adoucir mon ſort !* A vous parler franchement, je ne trouve pas la penſée aſſez ſimple, & ce que Tancrede dit d'abord me plaît davan-

tage : Quoi ! je vis encore, & je vois le jour !

Io vivo ? io ſpiro ancora ? e gli odio ſi
Rai miro ancor di queſto infauſto die ?

Il en eſt, ajouta-t-il, de Tancrede dans la *Jéruſalem délivrée*, comme de Sancerre, dans la *Princeſſe de Cleves* : leur affliction eſt plus naturelle au commencement, qu'elle ne l'eſt dans la ſuite; & pour laiſſer là Tancrede, l'Auteur des *Lettres à Madame la Marquiſe* **** a bien remarqué, ce me ſemble, que Sancerre vivement touché de la mort de Madame de Tournon, après avoir dit plus d'une fois, » Elle eſt » morte, je ne la verrai plus ; *ne devoit* » *point dire*, J'ai la même affliction de ſa » mort que ſi elle m'étoit infidele, & je » ſens ſon infidélité comme ſi elle n'étoit » point morte. Je ne puis, ni m'en conſo- » ler, ni la haïr. Je ſens plus ſa perte que » ſon changement. Je ne puis la trouver » aſſez coupable pour conſentir à ſa mort. » Je paie à une paſſion feinte qu'elle a eue » pour moi, le même tribut de douleur » que je croyois devoir à une paſſion vé- » ritable. »

Hé, pourquoi ne le pas dire, repliqua Philanthe ? Parce que cela eſt trop ingénieux pour un affligé, répondit Eudoxe, & que, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, toutes les gentilleſſes, dans un ſujet ſérieux, ſont

hors de propos, quelque raisonnables qu'elles soient : elles empêchent même qu'on ait pitié de celui qui se plaint. *a* Je suis sûr, reprit Philanthe, que les sentimens de Sancerre plaisent à des personnes qui ont le gout bon, & qui s'entendent en passions mieux que vous.

Mais pour revenir à Tancrede que je ne puis encore quitter, vous nommerez donc des jeux d'esprit les antitheses & les apostrophes qu'il fait dans le fort de sa douleur ? Oui, sans doute, repartit Eudoxe : car n'est-ce pas se jouer que de dire, *Je vivrai comme un malheureux monstre d'amour, auquel une vie indigne est la seule peine digne de son impiété !*

Dunque i vivrò tra memorandi essempi;
Misero mostro d'infelice amore;
Misero mostro, à cui sol pena è degna
De l'immensa empietà la vita indegna.

Croyez-moi, *digne*, *indigne*, fait un jeu qui ne convient pas à une extrême affliction. Pour les apostrophes à sa main & à ses yeux, elles me sont insupportables, tant elles me paroissent badines : » Ah! main timide & infame, pourquoi

a Omnes in re seria verborum deliciæ etiam non ineptæ, intempestivæ sunt, & commiserationi plurimum adversantur. *In Judic. de Isocrat.*

; Lenitati & compositioni numerosæ studere non est hominis commoti, sed ludentis, & potius sese ostentantis. *Demetr. Phaler. de Elocu.*

» n'oses-tu pas maintenant couper la
» trame de ma vie, toi qui sais bien bles-
» ser & tuer !

Ahi man timida e lenta, hor che non osi,
Tu che sai tutte del ferir le vie ;
Tu ministra di morte empia & infame,
Di questa vita rea troncar lo stamo !

» Yeux aussi barbares que la main ! Elle
» a fait les plaies, & vous les regardez.

O di par con la man luci spietate !
Essa le piaghe fe, voi le mirate.

Cela ne vaut pas ce qu'il dit d'abord : *Quoi ! je vis, je respire encore ! io vivo, io spiro ancora !*

Mais les affligés ne sont pas les seuls à qui il ne sied pas bien d'avoir trop d'esprit, ou plutôt d'en vouloir montrer. Les personnes mourantes doivent encore penser simplement, & je m'étonne quand je lis les dernieres paroles de Séneque dans un petit livre qui porte ce titre, de lui entendre dire des choses qui sentent le Déclamateur & l'Académicien. Ecoutez-le, je vous prie ; Eudoxe prit un papier, & lut ce qui suit.

» Il semble que la nature veuille me
» retenir par force, & boucher les ca-
» naux par où ma vie doit s'écouler. Ce
» sang qui ne sort point de mes veines
» ouvertes, est ennemi de sa liberté,
» mais plus encore de la mienne : il ne

» vient que goutte à goutte, bien que
» mes desirs le pressent; comme s'il vouloit justifier Néron, & faire voir qu'il n'est pas injuste de le répandre, puisqu'il est rebelle à ses commandemens.

» Le sang qu'on a peine d'arrêter dans
» les blessures des autres, ne veut pas
» sortir des miennes, & semble être
» d'intelligence avec la mort pour s'atta-
» cher à moi comme elle s'en éloigne.

» Ce poignard qui ne rougit que du
» sang de Pauline, comme s'il avoit
» honte d'avoir blessé une femme, après
» avoir fait les premieres ouvertures inu-
» tilement, fera les dernieres avec effet.

Voilà Théophile tout pur dans son *Pyrame*, s'écria Philanthe.

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement! il en rougit, le traître.

Ecoutez le reste, reprit Eudoxe.
» Tout insensible qu'il est, il a pitié de
» Néron; & le voyant travaillé d'une
» soif enragée, il lui ouvre des sources
» où sa cruauté pourra se désaltérer dans
» le sang, qui est son breuvage ordinaire.

Pour moi, dit Philanthe, je ne m'étonne point que Séneque fasse des pointes en mourant; on meurt comme on

a vécu ; & je m'étonnerois bien davantage si à la mort il changeoit d'esprit. On ne peut pas mieux défendre celui qui le fait parler si spirituellement, repartit Eudoxe, & je n'ai rien à vous répondre là-dessus. Je vous avoue néanmoins, repliqua Philanthe, que ce *poignard qui ne rougit que du sang de Pauline, comme s'il avoit honte d'avoir blessé une femme*, me plaît un peu moins aujourd'hui qu'il ne faisoit autrefois, & cette pensée m'en rappelle d'autres de ce genre-là. Maître Adam, le fameux Menuisier de Nevers, dit que le teint de la Princesse Marie

De honte a fait rougir les roses,
De jalousie a fait pâlir les lis.

Et le Carme Provençal, Auteur du Poëme de la Madelaine, apostrophe ainsi les femmes du monde, en leur proposant pour modele la Pénitente de la Sainte-Baume.

Ne rougirez-vous point de ses pâles couleurs ?

Ce sont des Poëtes, repliqua Eudoxe, & des Poëtes d'un caractere particulier, à qui on passe ce qu'on auroit peut-être peine à souffrir dans d'autres. Mais que direz-vous d'un Prédicateur Italien, qui dit d'une Sainte dont la beauté alluma des flammes impures, & qui se déchira le visage pour guérir le mal qu'elle avoit

fait? » Que si la blancheur de son teint » a pu noircir l'ame de ses freres, son » sang les fera rougir de honte. » Voilà où mer... l'envie de dire de belles choses quand on n'a pas le gout bon.

Je reconnois à présent, repartit Philanthe, qu'il peut y avoir de l'excès dans l'agreable aussi-bien que dans le sublime: mais je ne vois pas qu'on puisse excéder en matiere de délicatesse, & il me semble qu'une pensée ne sauroit jamais être trop fine.

Le trop est vicieux par-tout, répondit Eudoxe, & la délicatesse a ses bornes aussi-bien que la grandeur & l'agrément. *a* On raffine quelquefois à force de penser finement, & alors la pensée dégénere en une subtilité qui va au delà de ce que nous appellons délicatesse: c'est, si cela peut se définir, une affectation exquise; ce n'est pas finesse, c'est raffinement: les termes manquent pour exprimer des choses si subtiles & si abstraites: à peine les concevons-nous; & il n'y a proprement que les exemples qui puissent les faire entendre. J'en ai ici de tous les dégrés & de toutes les especes: car il y a de plus d'une sorte de délicatesse outrée, & j'ai été curieux de remarquer ce que

a Vitium est ubique quod nimium est. *Quintil. lib.* 8, *cap.* 3.

les Auteurs ont de rare en ce genre-là.

Nous ne parlons pas ici de ce qui est visiblement mauvais par trop de sublimité, comme pourroit être ce que dit le Poëte de Provence sur la voûte de la Sainte-Baume, qui est fort humide, & qui dégoutte continuellement.

Alambic lambrissé sans diminution,
Lambris alambiqué sans interruption.

Nous parlons de certaines pensées, qui toutes alambiquées qu'elles sont, semblent être bonnes, & ont quelque chose qui surprend d'abord.

La premiere que je rencontre dans mon recueil, est tirée de l'Epigramme latine sur l'ancienne Rome dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Le Poëte, après avoir dit qu'il ne reste de cette ville si superbe que des ruines qui ont encore je ne sais quoi d'auguste & de menaçant, ajoute que comme elle a vaincu le monde, elle a tâché de se vaincre elle-même; qu'elle s'est vaincue en effet, afin qu'il n'y eût rien dans le monde dont elle ne fût victorieuse. *a* Il veut dire que les Vainqueurs, les Maîtres du monde tournerent leurs armes contre eux-mêmes, & que Rome fut détruite par les Romains.

a Vicit ut hæc mundum, nisa est se vincere, vicit.
A se non victum, ne quid in orbe foret.

S'il ne disoit que cela, sa pensée seroit juste & raisonnable : le raffinement est dans la réflexion qu'il fait, que Rome s'est vaincue, afin qu'il n'y eût rien qu'elle n'eût vaincu.

La pensée de Pline le jeune sur la mort de Nerva, qui venoit d'adopter Trajan, est presque semblable. Le Panégyriste dit que les Dieux retirerent Nerva de ce monde, de peur qu'après une action si divine, il ne fît quelque chose d'humain; qu'un ouvrage aussi grand que celui-là méritoit d'être le dernier; & que l'homme qui en étoit l'auteur devoit prendre sa place dans le ciel au plutôt, afin que la postérité eût lieu de demander s'il n'étoit pas déja Dieu quand il l'avoit fait. *a*

Tout cela est imaginé fort subtilement, comme vous voyez; mais il y a un peu trop de subtilité dans ces réflexions; & c'est apparemment un de ces endroits quintessenciés, qui faisoit que Voiture estimoit moins le Panégyrique de Pline qu'une sorte de potage que l'on mangeoit à Balzac, & que le maître du logis avoit inventée.

a Nervam Dii cœlo vindicaverunt, ne quid post illud divinum & immortale factum mortale faceret. Debere quippè maximo operi hanc venerationem, ut novissimum esset; auctoremque ejus statim consecrandum : ut quandoque inter posteros quæreretur, an illud jam Deus fecisset. *Paneg. Traj.*

La comparaison est un peu grossiere pour un esprit délicat, dit Philanthe, & je ne comprends pas là-dessus le gout de Voiture. Il badine à son ordinaire, repartit Eudoxe; mais en badinant il nous fait entendre que ce Panégyrique si fameux ne le charmoit pas. Et voilà ce qui m'étonne, reprit Philanthe. Peut-on avoir de l'esprit, & n'admirer pas un ouvrage où l'esprit brille depuis le commencement jusqu'à la fin? C'est peut-être, repliqua Eudoxe, parce que l'esprit y brille trop, que Voiture ne l'admiroit pas, ou du moins qu'il ne l'estimoit pas tant que les potages de Balzac qui étoient sans doute des potages de santé: car Voiture, si je ne me trompe, étoit naturel en tout, & avoit le même gout pour la bonne chere que pour l'éloquence. Je voudrois pourtant qu'il n'eût pas méprisé en général le Panégyrique de Pline; c'est une piece pleine de traits délicats & de pensées excellentes, que Cicéron pourroit avouer. Mais il faut aussi demeurer d'accord pour la justification de Voiture, qu'il y a en plusieurs endroits quelque chose de raffiné & de trop piquant, qui ne sent point le siecle d'Auguste. La pensée que je vous ai dite est de cette espece, & je puis y en joindre une autre;

c'est sur l'amour que Trajan avoit pour les peuples.

Le comble de nos vœux a été que les Dieux nous aimassent comme vous nous aimez. Quels hommes y a-t-il plus heureux que nous qui avons à souhaiter, non pas que le Prince nous aime, mais que les Dieux nous aiment comme fait le Prince? Cette ville si religieuse, & qui s'est toujours renduë digne par sa piété de la bienveillance des Dieux, croit que rien ne peut la rendre plus fortunée, que s'ils imitent l'Empereur. a

La pensée me semble belle & délicate, dit Philanthe. Elle a, repartit Eudoxe, un peu plus de délicatesse qu'il ne faut; & si vous ne vous en appercevez pas, je ne sais comment vous le faire entendre : on sent cela mieux qu'on ne l'explique.

Ce que je puis vous dire, ajouta-t-il, c'est que les Auteurs profanes qui subtilisent le plus, le font d'ordinaire, lorsqu'ils mettent les Dieux en jeu. Lucain n'y manque jamais, & son esprit naturellement outré, si j'ose parler de la

a Pro nobis ipsis hæc fuit summa votorum, ut nos si amarent Dii, quomodo tu. Quid felicius nobis, quibus non jam illud optandum est, ut nos diligat Princeps, sed Dii quemadmodum Princeps. Civitas religionibus dedita semperque Deorum indulgentiam piè merita, nihil felicitati suæ putat astu posse, nisi ut Dii Cæsarem imitentur. *Paneg. Traj.*

sorte, se guinde, s'évapore, & se perd en quelque façon, dès qu'il mêle les Dieux dans une pensée. Voyez comme il raffine au sujet de Marius, qui étant vaincu par Sylla, & abandonné des siens, fut contraint de se retirer en Afrique : *Carthage ruinée & Marius banni se consolerent l'un l'autre, & pardonnerent aux Dieux leur commune disgrace.* a

L'Historien que j'aime tant, interrompit Philanthe, a presque la même pensée, hors que les Dieux n'en sont pas. Après avoir dit que ce grand homme souffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre, dans une cabane des ruines de Carthage, il ajoute que Marius regardant Carthage, & Carthage regardant Marius, pouvoient se consoler l'un l'autre. b

Si ce n'est pas là du raffinement, reprit Eudoxe, c'est quelque chose qui en approche. Mais je pardonne bien plus au Poëte cette consolation réciproque qu'à l'Historien, qui doit être plus naturel & plus simple. On pouvoit imaginer que Marius se consola à la vue

a Solatia fati Carthago, Mariusque tulit, pariterque cadentes ignovere Deis. *Lib.* 2.

b Cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit. Cùm Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

de Carthage, sans ajouter le retour que Carthage se consola à la vuë de Marius.

Plutarque n'a eu garde d'être si subtil : il s'est contenté de dire qu'un Prêteur Romain, qui étoit Gouverneur de la Libye, ayant fait faire défense à Marius par un homme exprès, de mettre le pied dans sa Province, Marius répondit ainsi au député du Prêteur ; *Tu diras à Sextilius que tu as vu Marius assis entre les ruines de Carthage ;* comme pour l'avertir par le changement de sa fortune, & par la décadence d'une ville si puissante, qu'il avoit lui-même tout à craindre.

Vous ne songez pas, dit Philanthe, que blâmant ces réflexions qui vous paroissent trop subtiles, vous faites le procès à Tacite que vous estimez. Je ne le fais pas à Tite-Live, ni à Salluste, reprit Eudoxe, je l'estime davantage. C'est à la vérité un grand Politique & un bel esprit que Tacite ; mais ce n'est pas, à mon avis, un excellent Historien. Il n'a, ni la simplicité, ni la clarté que l'Histoire demande : il raisonne trop sur les faits ; il devine les intentions des Princes plutôt qu'il ne les découvre ; il ne raconte point les choses comme elles ont été, mais comme il s'imagine qu'elles auroient pu être ; enfin ses réflexions sont souvent trop

fines & peu vraiſemblables. Par exemple, y a-t-il de l'apparence qu'Auguſte n'ait préféré Tibere à Agrippa & à Germanicus que pour s'acquérir de la gloire, par la comparaiſon qu'on feroit d'un Prince arrogant & cruel, comme étoit Tibere avec ſon prédéceſſeur? *a* Car quoique Tacite mette cela dans la bouche des Romains, on ne voit que trop que la réflexion eſt de lui auſſi-bien que celle qu'il fait ſur ce que le même Auguſte avoit mis dans ſon teſtament, au nombre de ſes héritiers, les principaux de Rome, dont la plupart lui étoient odieux; qu'il les y avoit, dis-je, mis par vanité, & pour ſe faire eſtimer des ſiecles ſuivans. *b*

Mais Tacite n'eſt pas le ſeul Hiſtorien qui raffine: d'autres le contrefont tous les jours, & penſent ſe valoir en imitant ſes défauts. Un de ces ſinges de Tacite ne fait point de difficulté de dire d'un Duc de Wirtemberg, qu'il aimoit à faire le mal par le ſeul plaiſir que ſon imagination bleſſée lui figuroit qu'il y avoit à le commettre; qu'il haïſ-

a Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura ſucceſſorem aſcitum; ſed quoniam arrogantiam ſævitiamque ejus introſpexerit comparatione deterrima ſibi gloriam quæſiviſſe. *Annab. lib.* 1.

b Primores civitatis ſcripſerat pleroſque inviſos ſibi, ſed jactantia gloriaque ad poſteros. *Idem.*

soit sa qualité de Souverain en tout hors en ce qu'elle lui donnoit le pouvoir de mal faire impunément ; & d'un Evêque d'Utrecht, de la derniere Maison de Bourgogne, qu'il méprisoit autant ceux qui loüoient la chasteté, que ceux qui la gardoient ; & que pour avoir une entrée facile dans son Palais, il falloit au moins passer pour concubinaire public.

Vous seriez bien attrapé, dit Philanthe, si l'Historien avoit trouvé cela mot pour mot dans ses mémoires. Oui certainement, reprit Eudoxe. Mais j'ose dire que je ne risque rien, & je suis sûr que son imagination seule lui a fourni ces belles idées, aussi-bien que celles qui regardent la Reine Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou & le Prince de Condé, dans un endroit de l'Histoire de Charles IX, où l'Auteur dit, à l'occasion d'une conversation un peu vive qu'eurent les deux Princes fort mal contens l'un de l'autre ; que le Prince de Condé avoit haï le Duc d'Anjou dans le même instant avec autant d'excès, que si son aversion n'eût point été déja épuisée par son redoublement de haine pour la Reine.

Voilà qui est en effet bien raffiné, repliqua Philanthe, & je doute que ce que dit Mégare dans Séneque le soit au-

tant. L'indignation de cette Princesse contre le meurtrier de sa famille & l'usurpateur de son Royaume, la porte à lui dire qu'après qu'elle a tout perdu, elle se console en quelque façon de ses pertes par le plaisir qu'elle a de le haïr; que la haine qu'elle sent lui est plus chere que sa famille, que sa couronne & que sa partie; qu'une seule chose la fâche, c'est que le peuple le hait aussi, parce qu'elle voudroit ramasser dans son cœur toute la haine qu'on peut avoir pour un tyran si cruel & si odieux. a

Tous les faiseurs de réflexions politiques ou morales, reprit Eudoxe, ne ressemblent pas au grand homme qui nous en a donné de si délicates & de si sensées : ils sont la plupart un peu visionnaires, & c'est à eux, ce me semble, qu'on peut appliquer le proverbe Italien : *Chi troppo s'assottiglia, si scavezza.* Il y a des Malvezzi, & des Ceriziers, qui sophistiquent leurs pensées, & qui vous diront que ceux qui ont recours à l'épée que la Justice tient d'une main, prennent rarement la balance qu'elle tient de l'autre; que la beauté est le plus puissant & le plus foible ennemi de l'hom-

a Patrem abstulisti, regna, germanos, larem, patriam: quid ultra est? Una res superest mihi, fratre ac parente carior, regno & lare odium tui: quod esse cum populo mihi commune doleo: pars quota ex isto mea est. *Herc. Fur.*

me ; qu'il ne lui faut qu'un regard pour vaincre ; qu'il ne faut que ne pas la regarder pour triompher d'elle.

Après tout, interrompit Philanthe, ces pensées sont justes & pleines d'esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe : je dis seulement qu'elles en vaudroient mieux, si elles avoient plus de corps ; & qu'elles ressemblent à ces lames que l'on affile si fort, qu'on les réduit presque à rien ; ou à ces petits ouvrages d'ivoire, qui n'ont point de consistance par trop de délicatesse.

Un Auteur de ce caractere dira d'une personne qu'il a entrepris de louer, que les grimaces les plus étranges ont une grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. J'ai vu, dit Philanthe, des graces terribles dans Homere, & une belle horreur dans le Tasse : mais je n'ai vu nulle part des grimaces agréables ; & je croyois qu'il ne seroit jamais bien d'en faire, ni de contrefaire ceux qui en font. *a* C'est aussi une vision, nouvelle repartit Eudoxe, & l'Italien dit de ces sortes de pensées toutes neuves, *questoè bizarmente pensato*. Je comprends au reste que le Cyclope d'Homere a quel-

a Homerus in ludendo majorem truculentiam præ se fert, ac primus etiam dicitur horrentes veneres reperisse. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

que chose de noble & de fier qui plait, & que le Camp du Tasse est un spectacle également beau & formidable.

Bello in si vella vista anco è l'horrore.

Mais je ne vois pas que les plus étranges grimaces du monde ne puissent plaire, qu'en faisant rire, comme font celles de Scaramouche, ou d'Arlequin ; & ce n'est pas, je pense, ce qu'a prétendu l'Auteur du Portrait ou de l'Eloge dont je parle. Il a voulu sans doute flatter la personne qu'il peint ; & sa pensée est qu'il y a je ne sais quoi de charmant dans ses grimaces mêmes. J'aime mieux en vérité ce que dit Scaron d'une Dame Espagnole, que jamais on ne s'habilla mieux qu'elle ; & que la moindre épingle attachée de sa main, avoit un agrément particulier : du moins cela est naturel.

On s'expose quelquefois à passer le but, dit Philanthe, quand on veut aller plus loin que les autres. Vous avez raison, dit Eudoxe, & les modernes tombent d'ordinaire dans ce défaut dès qu'ils veulent renchérir sur les Anciens. Costar a remarqué que Bion fait seulement pleurer les Amours sur le tombeau d'Adonis, & que Pindare s'est contenté de faire pleurer les Muses sur celui d'Achille : mais que Sannazar a enfermé les Amours dans le sépulcre de sa Maxi-

milia, *a* & que le Guarini enterre les Muſes avec une perſonne morte, juſqu'à dire qu'elles la pleureroient, ſi elles n'étoient mortes elles-mêmes.

Piange Parnaſo e piagnerian le Muſe :
Mà qui teco ſon elle e morte e chiuſe.

A votre avis, n'eſt-ce pas là raffiner?

Un autre Poëte Italien, dit Philanthe, enterre non-ſeulement les Graces & les Muſes, mais Apollon, leur pere.

E vedove le Gratie, orbe le Muſe
Parean pur col lor padre in tomba chiuſe.

Le *Parean*, repliqua Eudoxe, *Elles ſemblent enfermées dans le tombeau*, adoucit un peu la penſée; & je fais bon gré au Poëte, ajouta-t-il, de ne les avoir pas fait mourir abſolument. Ce ſeroit grand'pitié s'il n'y avoit plus de Graces, ni de Muſes, ni d'Apollon au monde! On pourroit ſe conſoler de leur mort, repartit Philanthe, ou plutôt on s'en eſt déja conſolé auſſi-bien que de celle des jeux & des ris qu'un ſavant homme a enfermés avec toutes les Muſes Latines, Françoiſes, Italiennes & Eſpagnoles, dans le tombeau de Voiture : à l'exemple de Martial, qui met dans celui d'un Comédien de ſon temps tous les bons mots, toutes les plaiſanteries

a Hoc ſub marmore Maximilia clauſa eſt, quæ cum ſirgiduli jacent amores.

& tous les divertissemens du théâtre. *a* Parlons plus sérieusement, continua Philanthe : il n'y a pas lieu de nous affliger de toutes ces morts. Les graces & les Muses, les jeux & les ris, les plaisanteries & les bons mots, ont survécu aux personnes avec qui on les a enterrés ; comme l'amour & l'honnêteté sont demeurés dans le monde après la fameuse Laure, quoique Pétrarque les ait fait partir de ce monde avec elle ;

Nel tuo partir, parti del monde amore
E cortesia.

Mais à propos de ris & de plaisanteries, poursuivit-il, le Poëte moderne que je viens de vous citer sur la mort de Voiture, a fait sur celle de Scaron une jolie Epigramme, dont le sens est que Scaron étant venu en l'autre monde, tous les morts se prirent à rire ; qu'en celui-ci les jeux & les ris ne font que pleurer depuis son trépas. *b* Le Poëte, comme vous voyez, parle en Théologien du Parnasse, selon les regles que vous avez établies ; & sa pensée est très-naturelle, quelque délicate qu'elle soit.

a Etruscæ Veneres, Camenæ Ibere ; Hermes Gallicus & Latina Siren, Risus, deliciæ, Dicacitates, Lusus, ingenium, joci, lepores. Et quidquid fuit elegantiarum ; quo Veturius, hoc jacent sepulcro.

b Deliciæ procerum, tota notissimus aula, venerat ad stigias Scaro facetus aquas. Solvuntur risu mestissima turba silentum. Hic Jocus & Lusus ; hic lacrimant Veneres.

En lisant l'autre jour les Confessions de saint Augustin, repartit Eudoxe, car je ne lis pas toujours des livres profanes, je rencontrai un endroit qui me semble bien raffiné; c'est au sujet de ce cher ami que la mort lui enleva. Après avoir dit qu'il s'étonnoit que les autres mortels vécussent, puisque celui qu'il avoit aimé comme un homme qui ne devoit point mourir, étoit mort; & qu'il s'étonnoit encore davantage de ce qu'il vivoit, étant un autre lui-même, il ajoute: *Quelqu'un a dit fort bien de son ami*, la moitié de son ame; *car j'ai senti que mon ame & la sienne n'étoient qu'une ame à deux corps; & c'est pour cela que la vie m'étoit en horreur, parce que je ne voulois pas vivre à demi. C'est pour cela aussi peut-être que je craignois de mourir, de peur que celui que j'avois beaucoup aimé, ne mourût tout entier.* a Voilà comme S. Augustin raffine, en renchérissant sur Horace, qui appelle Virgile *la moitié de son ame*, b & qui dit à Ménénas: *Ah! si la mort vous ravit, vous qui êtes une partie de mon ame, comment vivre avec l'autre, n'étant*

a Ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere; & ideo fortè mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multum amaveram. *Confess. lib.* 4, *cap.* 6.

b Et serves animæ dimidium meæ. *Lib.* 5, *Od.* 3.

plus, ni aimé, ni entier comme j'étois? a

On ne gâte rien quelquefois, repliqua Philanthe, en enchérissant sur la pensée d'autrui, & on peut le faire sans raffiner. Horace que vous venez de citer, dit qu'un Cavalier a derriere lui le chagrin qui ne le quitte jamais. *b* Un de nos Poëtes l'emporte, ce me semble, sur Horace, en disant:

Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui;
Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

Je vous avoue, repartit Eudoxe, que le François est plus vif & plus beau que le latin: mais il y a un autre endroit d'Horace où le chagrin s'embarque avec les matelots, & court après les cavaliers d'une vîtesse qui surpasse celle des cerfs & des vents, & cet endroit-là est plein de vivacité. *c*

Après tout, continua-t-il, peu d'Au-

a Ah te meæ si partem animæ rapit, maturior vis quid moror altera? Nec charus æquè, nec superstes integer. *Lib.* 2, *Od.* 1.

b Post equitem sed & atra cura. *Lib.* 3, *Od.* 1.

c Scandit æratas vitiosa naves cura; nec turmas equitum relinquit. Ocyor cervis, & agente nimbos Ocyor Euro. *Lib.* 6, *Od.* 16.

teurs sont capables d'enchérir heureusement sur les Anciens. Maynard l'a fait, ce me semble, repliqua Philanthe, en faisant parler un pere sur la mort de sa fille dans l'esprit de Lucain, qui dit que Cornélie aime sa douleur comme elle aime Pompée, ou plutôt que sa douleur lui tient lieu de son mari. *a* Voici le Poëte François :

Qui me console excite ma colere,
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuil me plaît, & doit toujours me plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains.

Ce n'est pas là enchérir sur une pensée, repartit Eudoxe : ce n'est que la traduire, ou la paraphraser sans y ajouter rien de nouveau. Aussi n'est-il pas aisé de rehausser la beauté d'une pensée en y ajoutant de nouvelles graces, comme a fait un bon esprit, à la pensée d'Aristote ; que *les belles personnes portent des lettres de recommandation sur le front*, en disant que ce sont *des lettres écrites de la main même de la nature, & lisibles à toutes les nations de la terre*. Du reste il est dangereux de vouloir avoir plus d'esprit que ceux qui en ont le plus ; & cela mene droit

a Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum. *Lib.* 9.

au raffinement, si on n'y prend garde; mais les esprits qui subtilisent, n'ont qu'à suivre leur propre génie pour prendre l'essor, & se perdre dans leurs pensées.

Un des Historiens de la guerre de Flandres décrivant le siege de Maëstricht, raffine beaucoup. Après avoir dit que le canon emportoit aux uns les cuisses, aux autres la tête, à quelques-uns les épaules & les bras; que leurs membres emportés avec violence, alloient blesser leurs compagnons qui mouroient, pour ainsi dire, par les mains de leurs gens & de leurs amis, il ajoute que d'autres ayant été coupés par les chaînes dont le canon étoit chargé, combattoient de la moitié du corps, & se survivant, vengoient la partie d'eux-mêmes qu'ils venoient de perdre. a

Je tombe d'accord, repliqua Philanthe, que ces pensées ne sont guere naturelles pour une description historique: il n'appartient qu'aux Pourfendus de l'*Amadis* & de *Don Quichotte* de combattre d'une moitié de leurs corps, & de survivre à eux-mêmes pour venger l'autre.

Vous voilà dans la bonne voie, ré-

a Dimidiato corpore pugnabant, sibi superstites, ac peremptæ partis ultores. *Strad. Dec.* 2, *lib.* 2.

pondit Eudoxe, & Dieu veuille que le Tasse ne vous en fasse point sortir : car enfin, permettez-moi de vous le dire, il en sort quelquefois lui-même, & on ne peut pas plus raffiner qu'il fait dans des occasions où le raffinement est fort mauvais. Tancrede, en faisant ces belles apostrophes dont je vous ai déja parlé, dit à sa main : » Passe-moi ton épée » au travers du corps, & mets mon » cœur en pieces : mais peut-être (prenez » garde au raffinement) qu'étant accou- » tumée à des actions barbares & im- » pies, tu crois que c'en seroit une de » pitié de faire mourir ma douleur. » L'Italien vous fera mieux concevoir la pensée :

Passa pur questo petto, e feri scempi
Co'l ferro tuo crudel fa del mio core:
Ma forse usata à fatti atroci & empi
Simi pietà dar morte al mio dolore.

Il raffine encore, quand ayant demandé où est le corps de Clorinde, & s'étant dit à lui-même que les bêtes farouches l'ont peut-être mangé, il s'écrie : » Je » veux que la même bouche me dévore » aussi, & que le ventre où sont les restes » d'une personne si parfaite, devienne » mon sépulcre; sépulcre honorable & heu- » reux pour moi, quelque part qu'il soit, » pourvu que j'y sois avec elle.

Honorata per me tomba, e felice.
Ovunque sia, s'esser con lor mi lice,

La pensée est subtile & passionnée tout ensemble, dit Philanthe. Elle a beaucoup plus de subtilité que de passion, repartit Eudoxe, & vous devez tomber d'accord que le Tasse en a plusieurs toutes pareilles. Je ne vous en dis plus qu'une que je ne puis me dispenser de vous dire, tant le raffinement y est visible ; c'est à l'occasion du combat de Tancrede & de Clorinde. Il dit que les deux combattans se font l'un à l'autre avec leurs épées des plaies profondes & mortelles ; & que si l'ame ne sort point par de si larges ouvertures, c'est que la fureur la retient.

E se la vita
Non esce, sdegno tien la al petto unita.

Il a, repartit Philanthe, une pensée toute contraire, en parlant d'un Sarrasin qui combattit vaillamment jusqu'au dernier soupir, & qui fut si couvert de blessures, que son corps parut n'être qu'une plaie.

E fatto e il corpo suo solo una piaga.

Car il est dit ensuite : » Ce n'est pas » la vie, c'est la valeur qui soutient ce » cadavre indomptable & furieux dans » le combat.

La vita nò, mà la virtù sostenta

Quel cadavero indomito, e feroce.
Tout cela, repartit Eudoxe, me paroît trop fin & trop recherché.

Que direz-vous donc, repliqua Philanthe, de ce qu'on a écrit sur ce brave Grec qui mourut debout, tout percé de fleches à la bataille de Marathon, & qui se tint droit après sa mort, soutenu des fleches qui le perçoient de toutes parts? Vous voulez parler, dit Eudoxe, de la Harangue qu'un docte Hollandois fait faire par forme de déclamation au pere de Callimaque & qui est à la fin des deux Eloges funebres de Cynégire & de Callimaque, qu'un savant Jésuite a traduits en latin du Grec de Polémon le Sophiste. Cette Harangue est pleine de traits assez vifs; mais il m'y paroît une affectation exquise depuis le commencement jusqu'à la fin: je l'ai relue depuis quelques jours, & j'ai marqué les endroits qui brillent le plus; je vais vous les lire.

Daniel Heinsius.

Petrus Possinus.

» Il y a lieu de douter, *c'est le pere » de Callimaque qui parle*, si mon fils » a vaincu en mourant, ou est mort en » vainquant. La mort n'a point interrom» pu sa victoire, mais elle l'a continuée. » Il a soutenu toute l'Asie, & n'est point » tombé. Il est mort, & est demeuré de» bout. Nature, pourquoi lui avez-vous

» donné un esprit céleste, ou un corps
» mortel ? Il n'a pu, ni tomber, ni être
» vaincu, & il a été contraint de mou-
» rir. Il n'a pas quitté son corps, mais
» son corps l'a quitté. Il est le premier
» qui a cédé à la nature en triomphant
» d'elle. Il est le premier que la mort
» n'a point abattu ; qui a donné, après
» son trépas, des marques de sa valeur ;
» qui a étendu, par la mort même, la
» gloire & la durée de sa vie. Je ne
» sais si je dois demander pour lui, ou
» refuser un mosolée. Plût à Dieu, Cal-
» limaque, que tu pusses parler après ta
» mort, comme tu as pu vaincre ! Tu
» répondrois sans doute en ces termes :
» Athéniens, au lieu de sépulcre, je vous
» demande que vous conserviez dans vos
» esprits une mémoire de moi immor-
» telle. J'aurois honte d'être enterré par-
» mi le reste des morts, dont plusieurs
» sont tombés avant que de mourir, &
» nul n'est demeuré debout après avoir
» été tué. Qui que tu sois, ne me tou-
» che point, de peur d'être plus cruel
» que l'ennemi qui a pu me tuer,
» & qui n'a pu, ni me renverser,
» ni me faire changer de place. Que
» personne ne m'érige de statue, ce ca-
» davre me suffit. Que personne ne me
» dresse de trophée, ce corps en est un.
» Mais pourquoi, mes mains, ne com-

» battez-vous plus ? Craignez-vous qu'on » croie que vous n'avez pu combattre ? » Ah ! ne craignez rien de ce côté-là ! » La postérité n'aura pas plus de peine » à croire qu'un mort ait combattu, qu'à » croire qu'il ne soit pas tombé.

C'est là du raffinement, poursuivit Eudoxe, & du plus spirituel, ou je ne m'y connois pas. Mon Dieu, dit Philanthe, que ce raffinement plairoit à un bel esprit de ma connoissance, qui trouve insipide tout ce qui n'est que naturel ! Ce seroit là un ragout pour lui & un vrai régal.

Mais je veux vous en faire voir d'une autre espece, reprit Eudoxe. Il n'est pas croyable combien les Auteurs de l'*Anthologie*, si naïfs & si simples en plusieurs sujets, ont raffiné sur les Médecins & sur les Avares, ni jusqu'où va là-dessus leur subtilité. Selon eux, un homme qui se portoit bien, meurt subitement, pour avoir vu en songe le Médecin Hermocrate. C'est trop, dit Philanthe, que d'en mourir ; c'étoit assez que la vue du Médecin lui donnât la fievre. Un Avare, continua Eudoxe, se pend, pour avoir songé la nuit qu'il faisoit de la dépense. Cela va encore trop loin, repliqua Philanthe ; & j'aime mieux celui qui ne se pendit pas,

parce qu'on voulut lui vendre trop cher la corde qu'il marchanda.

Pour moi, repartit Eudoxe, j'aime encore mieux le Pauvre & l'Avare d'Horace, l'un est réduit au désespoir, & n'a pas même dequoi acheter un bout de corde pour se pendre; *a* l'autre ne peut se résoudre à prendre une tisane faite avec du riz, laquelle coutoit trois sols. Il s'informe exactement combien on l'a achetée, & l'ayant su au vrai, il s'écrie : *Malheureux que je suis, qu'importe que je périsse par la maladie, ou par les rapines de ceux qui me volent ! b*

Les Poëtes & les faiseurs de Romans, dit Philanthe, ont, ce me semble, bien raffiné sur les yeux de leurs Héroïnes. On ne peut pas dire plus de sottises qu'ils en ont dites là-dessus, repartit Eudoxe ; je dis même quand ils ont parlé sérieusement. Un Poëte Castillan, pour louer des yeux noirs, dit qu'ils portent le deuil de ceux qu'ils ont fait mourir.

Unos ojos ne gros vi
Y dixe viendo los ne gros ;
Ojos cargados de luto
Sin duda que tienen muertos.

a Cùm deerit egenti æs, laquei pretium. *Lib.* 2, *Satyr.* 2.
b Eheu, quid refert morbo an furtis pereamne rapinis ! *Ibid. Sat.* 3.

Et pour louer des yeux bleux, qu'ils sont vêtus de bleu comme les enfans qui vont aux enterremens.

Como ninas de intiero
De azul se visten.

Quelle vision & quelle folie ! Ce n'en est pas une moindre, dit Philanthe, que celle d'un Espagnol, qui ayant un ennemi dont il vouloit se défaire, demanda à une Dame ses yeux pour le tuer :

Inez dame tus ojos
Por una noche :
Porque quiero con ellos
Matar a un hombre.

J'ai lû dans l'*Histoire des Grands-Visirs*, poursuivit-il, qu'une Sultane avoit les yeux si vifs & si brillans, qu'on ne pouvoit pas juger de leur couleur. Et moi, repliqua Eudoxe, j'ai lu dans le *Conquista di Granata*, que les yeux d'Elvire avoient tant de feu & tant d'éclat, que les étoiles n'étoient belles qu'autant qu'elles leur ressembloient ; peut-on imaginer rien de plus subtil ?

Tanto son belle,
Quanto simili à lor sono le stelle.

Les yeux sont comparés d'ordinaire aux astres, & ont d'autant plus de beauté, qu'ils leur ressemblent davantage : mais ici, les astres ne sont beaux qu'à proportion qu'ils ressemblent aux

yeux de la Princeſſe Grenadine.

Vous pouvez avoir lu la même penſée dans le Teſti, repartit Philanthe, & ce ſont preſque les mêmes termes:

Adorerò nel ſole e ne le ſtelle
Gli occhi, del mio cor ſono il focile:
Quello è vago dirò, queſte ſon belle,
Sol perche hauran ſembianza à voi ſimile.

Cela veut dire, repartit Eudoxe, que le Teſti a été volé; mais le voleur en penſant prendre un diamant, n'a pris qu'une happelourde.

Le même Poëte, reprit Philanthe, parlant d'un jeune Chevalier de Majorque beau & bien fait, qui fut pris par les Galeres d'Alger, & à qui le Corſaire donna ſoin d'un jardin qu'il avoit au bord de la mer, dit que l'éclat des yeux du Jardinier faiſoit plus fleurir les plantes que le travail de ſes mains:

E più de gl' occhi al lampo
Ch' all'opre della man fiori fà il campo.

Et ſelon l'Auteur des Idylles nouvelles:

Les beaux yeux de Naïs d'un ſeul de leurs rayons
Rendent aux fleurs l'éclat, la verdure aux gazons.

Les yeux d'une autre bergere ne ſe bornent pas à embraſer tous les cœurs:

Ils brûlent l'herbe encor, mettent les fleurs en poudre,

Brillent comme un éclair, & brûlent comme un foudre.

Ces imaginations, repartit Eudoxe, toutes frivoles, toutes outrées qu'elles paroiſſent, n'ont pas le raffinement de celle de Gratiani ſur les yeux d'Elvire, & peuvent entrer dans une Idylle, ou dans une Eglogue, qui ne demande pas tant de vérité, ni tant de juſteſſe qu'un Poëme héroïque; mais elles ſeroient ridicules dans une hiſtoire, ou dans une relation qui doit être ſimple & naturelle.; & je n'ai pu m'empêcher de rire en liſant la deſcription de l'Entrée de la Reine d'Eſpagne dans Madrid : *Iba ſu Mageſtad*, dit l'Auteur Caſtillan, *tant bella que ſolo ſe excedia a ſi miſma; dando con la ſerenidad de ſu roſtro vida a los prados, y vigor alas plantas.* Ce fut au mois de Janvier que la Reine fit ſon entrée, & qu'avec la ſérénité de ſon viſage, elle rendit la vie aux prés & la force aux plantes.

Pour revenir aux Poëtes, continua Eudoxe, le Taſſe me paroît fort raffiné dans un endroit de ſon Poëme, où Renaud dit à Armide, que puiſqu'elle ne daigne pas le regarder, il voudroit qu'elle pût au moins regarder ſon propre viſage; qu'aſſurément ſes regards qui ne ſont point ſatisfaits ailleurs, ſeroient

combles

comblés de plaisir, étant tournés sur lui.
Deh poi che sdegni me; com'egli è vago,
Mirar tu almen potessi il proprie volto:
Che'l guardo tuo, ch' altrove non è pago,
Gioirebbe felice in se rivolto.
Qu'au reste il est inutile qu'elle se mire; qu'une petite glace ne peut, ni exprimer, ni renfermer des beautés célestes; que le ciel seul est un miroir digne d'elle, & que c'est dans les astres qu'elle peut se contempler parfaitement.
Non puo specchio ritrar si dolce imago,
Nè in picciol vetro è un paradiso colto.
Specchio t'è degno il cielo, è ne le stelle
Puoi ri guardar le tue sembianze stelle.
Avez-vous rien vu de moins raisonnable & de moins solide? Mais ce que dit Armide à Renaud, lorsqu'ils sont tout-à-fait brouillés, est un raffinement achevé.
Tempo fu ch'io ti chiesi e pace e vita:
Dolce hor saria con morte uscir di pianti:
Ma non la chiedo à te; che non è cosa,
Ch'essendo dono tuo non sia odiosa.
Remarquez la subtilité: » Un temps fut » que je vous demandois la vie. Je ne » souhaite plus que de mourir, pour finir » mes maux, & la mort me seroit douce » maintenant; mais je ne vous la demande » pas, parce que tout ce qui me viendroit de votre part me seroit amer & » odieux.

A la vérité, dit Philanthe, la réflexion d'Armide eſt un peu trop délicate, & j'en ſuis fâché pour l'honneur du Taſſe. Ce qui me conſole, c'eſt que *Miguel de Cervantes* renchérit ſur le Taſſe, lorſqu'il fait parler un homme déſeſpéré & las de vivre :

Ven muerte tan eſcondida,
Que no te ſienta venir;
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida.

On a traduit ce Quatrain, dit Philanthe, & on a bien exprimé la penſée :

O mort, viens promptement contenter mon envie;
Mais viens ſans te faire ſentir,
De peur que le plaiſir que j'aurois à mourir,
Ne me rendît encor la vie !

Comme de la délicateſſe au raffinement, repartit Eudoxe, il n'y a qu'un pas à faire; le paſſage eſt aiſé du raffinement au galimatias : l'un tend de lui-même & va droit à l'autre.

Mais n'avez-vous point obſervé que les Dévots raffinent quelquefois plus que les Poëtes? J'ai lu depuis peu un livre Eſpagnol où ſont recueillis divers ſentimens de piété, & j'y ai trouvé celui-ci : *Dios mios ſi me dieram ſer tambien dios : no ſe que me hiziera, ò reuſarlo*

porque no tuvieras igual, ò acceptarlo por amarte como mereces. L'entendez-vous bien? » Mon Dieu, ſi on me vou» loit faire Dieu, je ne ſais ce que je » ferois & ſi je le refuſerois, afin que » vous n'euſſiez point d'égal; ou ſi je » l'accepterois pour vous aimer comme » vous méritez d'être aimé! « Cela ne va pas au galimatias, dit Philanthe en ſouriant, cela y court & y vole. C'eſt, je vous jure, du plus fin galimatias, repartit Eudoxe, & je ne puis croire que de telles aſpirations viennent du Saint-Eſprit.

Mais des penſées ſi alambiquées ſont aſſez rares, & les Auteurs qui ſubtiliſent le plus, ne s'évaporent pas toujours juſques-là. Penſez-vous, au reſte, que les Italiens & les Eſpagnols ſoient les ſeuls qui mettent leur eſprit à l'alambic, pour me ſervir de l'expreſſion d'un Italien même qui a compoſé un diſcours: *della diſtillatione del cervello?* Les François le font auſſi, & nous avons des Ecrivains du premier ordre qui excellent en raffinement. Balzac y eſt un grand maître, & je ne ſais ſi en proſe on peut ſubtiliſer plus qu'il fait.

Vincenzo Gramigna.

C'eſt lui qui a dit d'un petit bois aſſez ſombre: *Il n'y entre du jour, qu'autant qu'il en faut pour ne pas être nuit.* N'eſt-

ce pas raffiner que de penser de la sorte? Et ce que dit un autre Ecrivain n'est-il pas meilleur?

» Ils passerent par une grande forêt » dont les arbres touffus & serrés s'éle» voient d'une si prodigieuse hauteur, » que le soleil en plein midi n'y rendoit » qu'autant de clarté qu'il en faut pour » se conduire.

Il falloit, repartit Philanthe, que Balzac aimât la pensée, ou plutôt le tour qui ne vous plaît pas : car il s'en sert plus d'une fois; & je me souviens d'avoir lu dans ses Lettres : Je n'ai plus » de vie qu'autant qu'il en faut pour » n'être pas encore mort. La plupart » des femmes de France n'ont de beau» té, que ce qu'il en faut pour n'être » pas laides.

Ce tour de pensée, repliqua Eudoxe, ne me plairoit pas tout-à-fait, s'il étoit un peu ménagé, comme il l'est dans une Lettre de Voiture, & dans la Harangue d'un Académicien de nos jours. L'un dit au Cardinal de la Valette : Le soleil se couchoit dans une » nuée d'or & d'azur, & ne donnoit » de ses rayons, qu'autant qu'il en faut » pour faire une lumiere douce & agréa» ble. « L'autre dit au Roi : » Le pre» mier éclat de la foudre dont vous

» étiez armé, est tombé sur une Ville
» superbe, dont rien n'avoit pu abattre
» l'orgueil ; & toute fiere qu'elle étoit
» d'avoir bravé les efforts unis de deux
» célebres Capitaines, elle ne vous a
» résisté, qu'autant qu'il le falloit pour
» vous donner l'avantage de l'emporter
» de vive force. « On pourroit dire dans une grande affliction : *Je n'ai de raison qu'autant qu'il en faut pour bien sentir mon malheur* ; mais ce seroit raffiner que de dire : *Je n'ai de raison, qu'autant qu'il en faut pour connoître que je n'en ai point.*

Balzac dit d'un petit homme, qu'il jureroit que cet homme n'a jamais cru que par le bout de ses cheveux. Il dit de lui-même, que quand la pierre qu'il craint seroit un diamant, ou la pierre philosophale, il ne recevroit point de consolation dans son mal. Ses Lettres sont pleines de pareilles imaginations, & je vous y renvoie, si vous n'aimez mieux consulter Phyllarque ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que son *Barbon* est un raffinement perpétuel : ce ne sont guere que pensées alambiquées, qui n'ont nulle vraisemblance, ni nul fondement raisonnable.

Le dessein de Balzac, repliqua Philanthe, est de rendre ridicule le Barbon,

en donnant l'idée d'un Docteur extravagant. Il ne falloit pas pour cela, repartit Eudoxe, former un fantôme qui ne fut jamais, & qui ne peut jamais être, tel qu'il l'imagine. L'Orateur de Cicéron, répondit Philanthe, le Prince de Xénophon, le Courtisan de Castiglione, ne sont que des idées. Mais, reprit Eudoxe, ce sont des idées prises dans la nature, & tirées du fond des choses. L'Orateur, le Prince, le Courtisan, tout parfaits qu'ils sont, ont été peints au naturel; & les grands Maîtres à qui nous devons ces portraits, n'outrent point les caracteres, lors même qu'ils portent les choses à la perfection.

Balzac pouvoit peindre un parfait Pédant, un homme gâté par le grec & par le latin, un fou, si vous voulez, à force de science & de raisonnement; mais sa peinture devoit être plus conforme à l'idée qu'on a de ces savans visionnaires. Les premiers traits du tableau passent l'imagination, & sont d'un raffinement complet : je les ai marqués, & je veux vous les lire.

» La premiere chose que fit le Barbon, étant de retour du College, & » ayant appris à faire des argumens, fut » de donner des démentis en forme, à » son pere & à sa mere, & de les con-

» tredire, quand même ils étoient de
» ſon opinion, de peur qu'on ne crût
» qu'il fût de la leur.

» Il s'imagina ſur-tout qu'il falloit
» s'éloigner du ſens commun, parce
» qu'il ne faut rechercher que les choſes
» rares. Le mot de *commun* le dégouta
» ſi fort de celui de *ſens*, que dès lors
» il ſe réſolut de n'en point avoir. «

Quelque paſſion que j'aie toujours eue pour Balzac, dit Philanthe, je ne puis nier que cela ne ſoit un peu quinteſſencié. Un eſprit plus naturel, repartit Eudoxe, auroit dit que le Barbon penſoit poſſéder tout ſeul le ſens commun, & ce ſeroit le lui ôter d'une maniere plus fine, qu'en diſant qu'il ſe réſolut de n'en point avoir. Mais d'autres endroits ſont à peu près de la même force.

» Les malades ne ſongent rien de
» plus monſtrueux qu'il n'aſſurât avec
» ſerment. Il fut ſur le point de chan-
» ger de nom & de pays, & de ſe faire
» deſcendre d'Ariſtote, en ligne directe.
» Il eſt ſi amateur de toute ſorte d'An-
» tiquité, qu'il ne porta jamais d'ha-
» billement neuf. Il a ſur ſa robe de la
» graiſſe du dernier ſiecle, & des crottes
» du regne de François I. Il croiroit
» avoir changé de ſexe, s'il s'étoit ac-
» commodé à la mode.

Toutes les penſées de cette ſatyre ne ſont pas ſi alambiquées, interrompit Philanthe. Il y en a trois ou quatre, repliqua Eudoxe, aſſez naturelles, & qui ne repréſentent pas mal le génie de ces Docteurs, dont Moliere a dit :

Un ſot ſavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

Par exemple, que le Barbon prit dans la ſcience le plus incroyable pour le plus beau; qu'il ne s'eſt ſervi de l'uſage de la parole, que pour n'être entendu de perſonne; qu'à le bien définir, il eſt une Bibliotheque renverſée & beaucoup plus en déſordre que celle d'un homme qui déménage; qu'il date ſes Lettres, non du premier & du vingtieme du mois, mais des Calendes & des Ides; qu'il donneroit tout pour avoir les pantoufles de Turnebe, les lunettes d'Eraſme, le bonnet carré de Ramus, l'écritoire de Lypſe, s'il y avoit moyen de trouver de ſi rares pieces dans le cabinet de quelques Curieux qui voulût les vendre.

Mais, en vérité, le reſte eſt au delà du vraiſemblable, & je doute que la piece ait dequoi chatouiller les honnêtes gens, comme l'Auteur ſe le promet dans l'Epître dédicatoire.

Moliere, que vous venez de citer ſi

à propos, reprit Philanthe, ne garde guere lui-même de vraisemblance en plusieurs de ses Ouvrages. Pour ne rien dire des *Précieuses ridicules*, ni du *Misantrope*, son *Avare* n'est-il pas outré dans l'endroit où Harpagon dit, après qu'on lui a volé son argent : » C'en est » fait, je n'en puis plus, je me meurs, » je suis mort, je suis enterré? N'y » a-t-il personne qui veuille me ressus- » citer, en me rendant mon cher ar- » gent, ou en m'apprenant qui l'a pris? » Je veux aller querir la Justice, & » faire donner la question à toute ma » maison, à servantes, à valets, à fils, » à filles & à moi aussi. «

Il est naturel, repartit Eudoxe, quand il dit : » Je ne jette mes regards sur per- » sonne qui ne me donne des soupçons, » & tout me semble mon voleur. Je » veux faire pendre tout le monde; & » si je ne trouve mon argent, je me » pendrai moi-même après. « Mais ne raffine-t-il pas, repliqua Philanthe, quand il ajoute : » Ciel, à qui désormais » se fier? Il ne faut plus jurer de rien, » & je crois après cela que je suis hom- » me à me voler moi-même. «

Les *Femmes savantes*, poursuivit-il, ne sortent-elles pas du caractere naturel en plus d'un endroit? Il est vraisem-

blable que Philaminte & Armande font ravies de voir Vadius, parce qu'il fait du grec, mais il ne l'eſt pas; qu'on chaſſe Martine, parce qu'elle a fait une faute de Grammaire.

Je ſuis de votre ſentiment, dit Eudoxe : c'étoit aſſez pour la vraiſemblance, que la maîtreſſe du logis grondât ſa ſervante d'avoir dit un mot condamné par Vaugelas; mais ce n'étoit pas aſſez pour le Parterre. Les pieces comiques dont le but eſt de faire rire le peuple, doivent être comme ces tableaux que l'on voit de loin, & où les figures ſont plus grandes que le naturel. Ainſi un de nos Poëtes Dramatiques, qui connoît ſi bien la nature, & qui en a exprimé les ſentimens les plus délicats dans ſon *Andromaque* & dans ſon *Iphigénie*, va, ce ſemble, un peu au delà dans ſes *Plaideurs* : car il faut pour le peuple, des traits bien marqués, & qui frappent fortement d'abord. Il n'en va pas tout-à-fait de même des autres ouvrages d'eſprit, qui ſont plus pour les honnêtes gens, que pour le peuple : le raffinement n'y vaut rien; & s'ils ne ſont naturels, ils ne ſauroient contenter les perſonnes raiſonnables.

Je crois ce que vous dites, repliqua Philanthe, & ce qu'a écrit un homme

de Lettres, qu'il faut un ridicule outré dans les Comédies, si l'on veut qu'elles servent de remede au ridicule des spectateurs; qu'aussi on a accoutumé d'ajouter quelque chose au foible des originaux, afin de les représenter sous une figure plus dégoutante.

Mais ce sujet nous meneroit peut-être trop loin, dit Eudoxe, & nous ferions mieux d'en demeurer là pour aujourd'hui. Ils changerent alors de discours, & marcherent doucement le long de l'eau, pour regagner le logis, en parlant de diverses choses; si ce n'est que Philanthe remit une fois ou deux son ami sur la matiere des pensées, pour lui avouer qu'il commençoit à changer de gout, & qu'il ne désespéroit pas de préférer un jour Virgile à Lucain, Cicéron à Séneque.

QUATRIEME DIALOGUE.

LEs deux Amis furent si contens de leur promenade, qu'ils résolurent de se promener encore le lendemain: mais comme tous les jours de l'automne ne se ressemblent pas, le jour suivant fut si sombre & si vilain, qu'ils ne purent sortir du logis. Tout le matin cha-

cun étudia en son particulier. Après le dîner, Eudoxe invita Philanthe à monter dans son cabinet, & prenant d'abord la parole : Pour achever, dit-il, ce que nous avons commencé, ce n'est pas assez que les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit aient un fonds de vérité proportionné au sujet qu'on traite, ni qu'elles soient nobles sans enflure, agréables sans afféterie, délicates sans raffinement : il faut encore qu'elles soient nettes, claires & intelligibles. Sans cela je me moque du sublime & du merveilleux ; je compte pour rien l'agrément, la délicatesse, ou plutôt je n'en connois point. Rien ne me plaît, rien ne me pique que je n'entende parfaitement ; & je m'étonne que Cicéron, en louant si fort les pensées de Crassus, n'ait fait nulle mention de la netteté. Il l'a supposé sans doute comme une vertu essentielle : car enfin la pensée n'étant qu'une image que l'esprit forme en lui-même, elle doit représenter clairement les choses, & rien n'y est plus contraire que l'obscurité. Aussi Quintilien marque la clarté pour la premiere vertu de l'éloquence, & , selon lui, les discours des plus habiles Orateurs sont les plus aisés à entendre. *a*

a Prima est eloquentiæ virtus perspicuitas. *Lib.* 2, *cap.* 3.

Les Anciens que vous estimez tant, dit Philanthe, sont quelquefois assez obscurs, & peu de gens les entendent sans le secours des Interpretes. Si l'obscurité vient de la pensée même, repartit Eudoxe, je condamne les Anciens comme les modernes : mais si elle ne vient que de certaines circonstances historiques, on n'a rien à leur reprocher. Ils écrivoient pour leur siecle & non pour le nôtre. Ils font souvent allusion à des choses dont la mémoire ne s'est point conservée, & qui nous sont inconnues : ce n'est pas leur faute si nous ne les entendons pas. Les commentateurs devinent quelquefois de quoi il s'agit : mais d'ordinaire ils font dire à un Auteur tout ce qu'il leur plaît, & ils lui donnent la torture, de même à peu près qu'on la donne à un criminel pour le faire parler malgré lui. Je ne sais si la comparaison est tout-à-fait juste ; mais je sais bien qu'une partie de ce que nous écrivons aujourd'hui aura le sort des ouvrages de l'Antiquité, & je ne puis m'ôter de l'esprit qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur des *Satyres* dans la description de son festin.

Plerumque accidit, ut faciliora sint ad intelligendum, & lucidiora multò, quæ à doctissimo quoque dicuntur. *Ibid.*

Sur-tout certain hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit profès dans l'Ordre des Coſteaux,
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.

Je me ſuis même mis en tête que les commentateurs ſe tourmenteront fort pour expliquer ce *Profès dans l'Ordre des Coſteaux*, & qu'on pourra bien les corriger en liſant *Profès dans l'Ordre de Cîteaux*; par la raiſon que *l'Ordre des Coſteaux* ne ſe trouvera point dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & que les gens de ce temps-là ne ſauront pas que cet Ordre n'étoit qu'une ſociété de fins débauchés, qui vouloient que le vin qu'ils buvoient fût d'un certain côteau, & qu'on les appelloit pour cela *les Coſteaux*.

Ce que vous imaginez de la correction du paſſage eſt plaiſant, dit Philanthe, & me paroît aſſez probable. Du moins, reprit Eudoxe, a-t-on fait pluſieurs corrections dans les Anciens qui ne ſont pas ſi bien fondées que celle-là, à ne regarder que les termes : car ſi on examine la choſe à fond & en elle-même, il n'y a certainement nul rapport entre

des gens de bonne chere, qui n'ont du gout que pour les choses du monde & des hommes séparés du siecle qui ne pensent qu'à l'éternité.

J'en dis presque autant, continua-t-il, du nom que porte Alexandre dans la Satyre contre l'homme.

Ce fougueux l'Angely, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.

Cela est clair maintenant, parce que nous savons que l'Angely étoit un fou de la Cour que le Prince de Condé avoit amèné de Flandres; & si cela devient obscur avec le temps, il ne faut pas s'en prendre à l'Auteur. Ce n'est donc pas de ces sortes d'obscurités dont je parle; ce n'est pas aussi précisément de celles qui viennent d'un mauvais arrangement de paroles, d'une construction louche, d'une équivoque ou d'un mot barbare.

Je parle d'une obscurité qui est dans la pensée même, & je dis d'abord qu'il y en a d'une espece qu'on peut comparer avec ces nuits sombres, ou avec ces brouillards épais qui empêchent tout-à-fait de voir : on a beau regarder de près & avoir la vue bonne, on ne distingue rien du tout.

Cette ſorte d'obſcurité, repliqua Philanthe, eſt bien rare dans les ouvrages d'eſprit. Je l'avoue, repartit Eudoxe : il s'en trouve néanmoins qui ſont fort obſcurs en quelques endroits : & le *Diſcours Funebre* qui fut prononcé aux obſeques de Louis le Juſte dans la Sainte-Chapelle de Paris, eſt un peu de ce caractere. Je l'ai conſervé comme une piece curieuſe & rare en ſon genre : il a pour texte, *Aſcendit ſuper occaſum*, parce que le Roi mourut le jour de l'Aſcenſion, & il commence admirablement :

» Quoi donc, grand Soleil de nos » Rois, las, au milieu de votre cour» ſe, êtes-vous déja au couchant, & d'un » ſi haut point de gloire êtes-vous pré» cipité dans une éternelle défaillance? » Non, non, bel Aſtre, vous montez » en vous abaiſſant, & vous meſurez » même vos élévations par vos chutes. » Pompes funebres, pourquoi me dégui» ſez-vous ſes triomphes? Si ma Sain» te-Chapelle eſt ardente, elle n'éclate» ra qu'en feu de joie; ce ſera dans les » évidentes démonſtrations où je repro» duirai notre Monarque tout auguſte, » parce qu'il a été tout humble, & hau» tement relevé dans Dieu par une ſer» vitude couronnée, pour n'avoir point

» eu de couronnes qui ne lui fussent as-
» sujetties.

Cela n'est pas intelligible, dit Philanthe. Non, répondit Eudoxe, ce n'est pas là tout-à-fait du galimatias, ce n'est que du phébus. Vous mettez donc, dit Philanthe, de la différence entre le galimatias & le phébus? Oui, repartit Eudoxe; le galimatias renferme une obscurité profonde, & n'a de soi-même nul sens raisonnable. Le phébus n'est pas si obscur, & a un brillant qui signifie, ou semble signifier quelque chose: le soleil y entre d'ordinaire, & c'est peut-être ce qui a donné lieu en notre langue au nom de phébus. Ce n'est pas que quelquefois le phébus ne devienne obscur, jusqu'à n'être pas entendu: mais alors le galimatias s'y joint; ce ne sont que brillans & que ténebres de tous côtés.

La pensée d'un Panégyriste des Rois d'Espagne, interrompit Philanthe, ne seroit-elle point de cette espece? Il dit que le soleil semble faire sa cour autour de leur Trône en faisant le tour du monde, & que leur couronne est son Zodiaque en terre. Justement, repartit Eudoxe, voilà du phébus & du galimatias ensemble. Je suis bien trompé, repliqua Philanthe, si *le Prince illustre* que

nous avons lu en notre jeunesse, n'est plein de l'un & de l'autre. C'en est un parfait modele & un riche fonds, répondit Eudoxe. Il ne faut qu'ouvrir le livre, pour trouver de merveilleuses pensées qui ne se comprennent presque pas; & je me souviens toujours de ce glorieux portrait que l'Auteur présente à son Héros; » de ce portrait, dis-je,
» qui n'ayant jamais eu de toile d'at-
» tente, étant aussi-tôt fait que dessiné,
» a eu sa sueur détrempée avec le sang
» ennemi pour ses couleurs, son épée
» pour son pinceau, son cœur pour son
» peintre, ses desirs pour ses desseins,
» & soi-même pour son original. «

Mais pour reprendre le discours de la Sainte-Chapelle, l'Auteur, après avoir dit que l'homme dans le Roi veut ce qu'il peut; que le Roi dans l'homme peut ce qu'il veut; que l'un fait son foible du fort de l'autre, il loue le Prince d'avoir été insensible à tout ce qui flatte le sens, & s'écrie ensuite:

» Royale abstinence des plaisirs, so-
» leil naissant dans les abymes, pléni-
» tude dans le vuide, manne dans les
» déserts, toison seche où tout est trem-
» pé, toison trempée où tout est sec,
» corps desséché où les plaisirs le peu-
» vent noyer, corps trempé & tout

» imbu de consolations où l'austérité le
» desseche. «

Je ne sais, dit Philanthe, qu'admirer le plus du phébus, ou du galimatias. Ce n'est pas tout, poursuivit Eudoxe :

» Allez, grande ame, digne hôte
» d'un si riche Palais. Si d'une matiere
» aussi vile que celle des animaux, vous
» en avez fait une aussi pure que celle
» des astres, comme elle est inaltérable
» par votre vigueur, qu'elle soit im-
» mortelle par vos récompenses. Et
» vous, cendres sacrées, reste d'un si
» chaste flambeau, de toutes les solem-
» nités des obseques, je n'en ai point
» pour vous qu'une translation antici-
» pée, qui, sans bouger d'un lieu, du
» tombeau vous met au berceau, & du
» Couchant vous porte à l'Orient. Je
» ne vous commets point à la terre
» comme nos Européens, point aux
» eaux comme les Barbares, point aux
» airs dans un crystal comme les Egyp-
» tiens, point aux feux comme les Ro-
» mains : je vous mets en réserve dans
» le sein de la Providence, qui destine
» d'enfermer le globe de mon astre &
» le chariot de ses triomphes, dont la
» plus belle solemnité sera la devise
» de Louis-le-Juste : *Ascendit super*
» *occasum.* «

Comprenez-vous bien tout cela? Il est difficile de décider, repartit Philanthe, lequel l'emporte ici du galimatias ou du phébus. Je n'ai jamais rien vu de plus brillant, ni de moins clair; mais je voudrois bien voir du galimatias tout pur. Je vais vous en montrer du plus fin, repartit Eudoxe: il ouvrit un livre, & lut la lettre suivante.

Lettres de l'Abbé de Saint-Cyran, imprimées par le Sieur de Préville, en 1655.

» Estimant par-tout de grande im-
» portance, je ne dis pas les omissions,
» mais les moindres intermissions, soit
» en actions, soit en paroles, de l'ami-
» tié; & n'étant pas de l'opinion de
» ceux qui croient que les contemplatifs
» ont l'emportement sur les autres, en
» l'exercice de toutes sortes de vertus,
» ayant toujours plus aimé l'action que
» la parole, & la parole que la médita-
» tion, & l'entretien solitaire en ami-
» tié : je puis néanmoins dire sûre-
» ment que je n'ai point failli en cette
» occasion, & que la cause de mon
» retardement vous sera aussi agréable
» qu'eût été une lettre écrite avec plus
» de diligence : d'autant que désirant,
» une fois pour toutes, vous dire avec
» une expression égale au fond de ma
» pensée, de quelle façon je prétends
» m'être donné à vous : j'ai fait au con-

» traire des excellens Peintres qui ont
» de la peine à rabattre leur imagina-
» tion, n'ayant jamais pu relever la
» mienne au point où mon ressentiment
» vouloit la loger. Ce qui a fait que dans
» cet estrif de mon cœur & de mon
» esprit, qui n'approche jamais par ces
» conceptions de ses mouvemens, j'ai
» mieux aimé me taire quelque temps,
» attendant le détour & la rencontre de
» ces esprits épurés qui aident à former
» de hautes imaginations; que voulant
» dire quelque chose, le dire avec di-
» minution, & au préjudice de la source
» de mes passions; où il est seulement
» loisible, quand elles naissent du vrai
» amour, d'avoir, sans crainte de re-
» proche, quelque sorte d'ambition. «

Je n'ai jamais rien vu de semblable, interrompit Philanthe, & je vous avoue que cela me passe. Ce n'est que le commencement, reprit Eudoxe; voyez la suite.

» J'ai pris la plume, & comme si
» j'eusse voulu répandre l'encre sur le
» papier, j'ai écrit tout d'une traite ce
» qui s'ensuit. C'est à vous à voir si
» j'ai été si heureux que celui qui ren-
» contra à représenter en colere & par
» le jet du pinceau, une belle écume.
» Pour vous assurer de moi, Monsieur,

» & en juger à l'avenir certainement &
» d'une même façon, je veux vous dire
» que vous trouverez toujours mes ac-
» tions plus fortes que mes paroles;
» que dis-je? que mes paroles, que mes
» conceptions, que mes affections &
» mes mouvemens intérieurs! car tout
» cela tient du corps, & n'est pas suf-
» fisant pour rendre témoignage d'une
» chose très-spirituelle, vu que l'ima-
» gination qui est corporelle, se trouve
» dans les mouvemens de l'affection;
» de sorte que je ne prétends pas que
» vous ne jugiez que par une chose plus
» parfaite, & qui ne tient rien de ces
» choses-là, qui sont mêlées de corps,
» de sang, de fumées & d'imperfec-
» tions, parce qu'il me reste dans le
» centre du cœur, avant qu'il s'ouvre
» & se dilate, & pour s'émouvoir vers
» vous, il produira des esprits, des con-
» ceptions, des imaginations & des
» passions, quelque chose de plus ex-
» cellent que je sens comme un poids
» affectueux en moi-même, & que je
» n'ose produire, ni éclorre, de peur
» d'exposer un saint germe. J'aime
» mieux le nommer ainsi à mes sens, à
» mes fantômes, à mes passions qui ter-
» nissent aussi-tôt, & couvrent comme
» de nuées les meilleures productions

» de l'ame, si bien que pour me don-
» ner à vous en la plus grande pureté
» qui puisse se voir, qui puisse s'ima-
» giner, je ne veux pas me donner à
» vous, ni par imaginations, ni par
» conceptions, ni par passions, ni par
» affections, ni par lettres, ni par pa-
» roles; tout cela étant inférieur à ce
» que je sens en mon cœur, & si rele-
» vé par dessus toutes choses, qu'accor-
» dant aux Anges dans ma Philosophie
» la vue de ce qui est éclos, ce qui na-
» ge, pour le dire ainsi, sur le cœur, il
» n'y a que Dieu seul qui en connoisse
» le fond & le centre. «

Voilà, en vérité, une belle fougue, dit Philanthe, & je suis fâché de n'y rien comprendre. Vous n'êtes pas au bout, repartit Eudoxe : écoutez, & tâchez de concevoir.

» Moi-même qui vous offre le mien,
» *c'est de son cœur dont il parle*, n'y vois
» presque rien que je puisse désigner
» par un nom, & n'y connois que cette
» vague & indéfinie; mais certaine &
» immobile propension que j'ai à vous
» aimer & honorer; laquelle je n'ai garde
» de déterminer par quelque chose, afin
» que je me persuade que je suis dans
» l'infinité d'une radicale affection :
» j'ai presque dit substantielle, ayant

» égard à quelque chose de divin & à
» l'ordre de Dieu, où l'amour est subs-
» tance, puisque je prétends qu'elle est
» infuse en la substance du cœur, dont
» le centre est la quintessence de l'ame,
» qui étant infinie en temps & en vertu
» d'agir comme celui dont elle est l'i-
» mage, je puis dire hardiment que je
» suis capable d'opérer envers vous par
» affection, comme Dieu opere envers
» les hommes; me demeurant toujours
» plus de puissance d'agir & d'aimer
» efficacement, que je n'aurai paru en
» avoir par mes actions : à cause de
» quoi je les retranche aussi-bien que
» les imaginations, & le reste comme
» incapable de vous rendre témoignage
» de la disposition que j'ai en votre
» endroit, & de la part que vous avez
» en mon ame, qui étant indivisible,
» se donne toute par la moindre de ses
» parties, ou ne se donne pas du tout. «

Que dites-vous de cela, demanda Eudoxe à Philanthe? Je dis, repliqua Philanthe, que c'est là le galimatias le plus complet & le plus suivi qui puisse s'imaginer. La merveille est, continua Eudoxe, que celui qui écrivoit de la sorte, passoit pour un oracle & pour un prophete parmi quelques gens. Je crois, répondit Philanthe, qu'un esprit de

de ce caractere n'avoit rien d'oracle, ni de prophete que l'obscurité.

Savez-vous bien, repartit Eudoxe, que ses partisans soutenoient que c'étoit un homme envoyé de Dieu, pour réformer l'Eglise sur le modele des premiers siecles? Ah! je ne puis croire, dit Philanthe, que quand il y auroit quelque chose à réformer dans l'Eglise, le Saint-Esprit voulût se servir d'une tête pleine de galimatias pour une entreprise si importante.

Après tout, repartit Eudoxe, on ne doit pas s'étonner qu'un homme qui faisoit le procès à Aristote & à saint Thomas, fût un peu brouillé avec le bon sens. Il en déclare lui-même la vraie cause dans une autre Lettre où il dit franchement, *J'ai le cœur meilleur que le cerveau.* Mais ce qui me paroît merveilleux, c'est qu'un de ses amis lui ayant mandé apparemment qu'on n'entendoit pas trop ce qu'il écrivoit, il lui répondit ainsi pour se justifier:

» De peur que quelque étranger ne
» s'offense de ma façon de parler, une
» fois pour toutes, permettez-moi de
» lui dire une regle qui interprétera tout
» ce que je pourrai jamais imaginer ou
» dire d'extravagant en mes Lettres:
» c'est qu'en fait de figures de méta-

» phores & de chiffres, des termes
» tous différens, & des expressions con-
» traires signifient une même chose ; &
» parce que tout le langage des amans
» est figuré & mystique, il s'ensuit que
» lorsque je vous dis, que je vous com-
» mande, je vous prie ; quand je vous
» fais quelque défense, je vous offre
» en cela même mon obéissance. «

C'est se tirer bien d'affaire, dit Philanthe, en souriant, & on ne peut pas raisonner plus juste, ni plus nettement.

Il raisonne à peu près de même dans une autre Lettre que voici.

» Notre Philosophe nous apprend
» que la même circonspection que les
» corps ont par leur quantité, les An-
» ges l'ont par leurs actions : ce qui
» m'ôte le moyen d'étendre ma passion
» envers vous, & m'oblige de recon-
» noître mon être créé en la seule li-
» mitation qui me le feroit haïr, si je
» n'aimois en vous l'être increé qui ne
» demande de moi que le même amour
» que je vous porte, dont vous demeu-
» rerez sans doute content, puisque ne
» pouvant trouver en moi de l'infinité,
» vous la trouverez en lui, qui vous
» aime en moi, & par mon entremise
» d'un amour infini. «

Mais je crains de vous fatiguer par tout ce galimatias, & je vous épargne le reste. Il faut demeurer d'accord, repliqua Philanthe, que ces Lettres-là effacent bien Nerveze & la Serre, & que celui qui les a écrites, méritoit d'avoir place dans l'*Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'éloquence*. On devoit sans doute, repartit Eudoxe, en riant, lui donner un des premiers emplois dans l'armée du Prince Galimatias, & c'est une injustice manifeste, que de l'avoir oublié. Parlons sérieusement : les pensées de l'Auteur des Lettres que je viens de lire, ont un fonds d'obscurité que rien ne peut éclaircir, & nous pourrions dire de lui ce que Balzac disoit d'un autre, qu'il ne tombe pas dans le galimatias, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite de gaieté de cœur.

Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'éloquence.

Je dirois presque de ce faiseur de Lettres, répondit Philanthe, ce que Mainard disoit d'un Ecrivain de son temps :

Charles, nos plus rares esprits
Ne sauroient lire tes écrits,
Sans consulter Muret ou Lipse.
Ton Phébus s'explique si bien,
Que tes volumes ne sont rien
Qu'une éternelle Apocalypse.

L'application n'est pas juste, dit Eu-

doxe : car au moins avec le secours, & de Muret, & de Lipse, on entendoit ses écrits ; au lieu qu'on ne peut, par aucune voie, entendre ces Lettres.

Mais croyez-vous, dit Philanthe, que ces gens qu'on n'entend pas, s'entendent eux-mêmes ? En vérité, repartit Eudoxe, je ne sais que vous en dire : ils pensent s'entendre, mais je ne crois pas qu'ils s'entendent ; & si on les pressoit de s'expliquer clairement, je doute qu'ils en vinssent à bout.

On imagine quelquefois des choses, repliqua Philanthe, qu'on ne sauroit expliquer, faute de termes qui soient propres, & qui répondent bien à notre pensée. Dites, repartit Eudoxe, qu'on sent des choses qui sont au-dessus de nos expressions : car les sentimens du cœur sont quelquefois si mêlés ou si délicats, qu'on ne peut les expliquer qu'imparfaitement ; & ce que j'ai lu dans la *Diane* de Montmayor, me paroît fort vrai, que quand on sait si bien dire ce qu'on sent, on ne doit pas le sentir si bien qu'on le dit : *Quien tambien sabe desir lo que siente, ne deve sentillo tambien como lo dize.* Mais les termes manquent peu pour faire entendre les conceptions de l'esprit, à moins qu'elles ne soient obscures & embrouillées d'elles-

mêmes ; & une marque certaine qu'elles le sont, c'est quand on ne trouve point de paroles qui en donnent l'intelligence.

J'ai oui dire, interrompit Philanthe, que le fameux Evêque du Belley, Jean-Pierre Camus, étant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet de Lope de Vegue, qui vivoit alors, pria ce Poëte de le lui expliquer ; mais que Lope ayant lu & relu plusieurs fois son Sonnet, avoua sincérement qu'il ne l'entendoit pas lui-même.

Les beaux esprits de ce pays-là, répondit Eudoxe, sont sujets à être un peu obscurs, & on ne leur en fait pas un crime. Les Espagnols confessent de bonne foi qu'ils n'entendent pas leur Poëte Gongora, & c'est peut être pour cela qu'ils lui donnent le surnom de merveilleux. *Maravilloso Luys de Gongora.* Ce qui est certain, c'est que son obscurité a passé en proverbe, & que comme les Castillans disent communément, *es de Lope*, pour marquer qu'une chose est excellente, ils disent de même, *Escuro como las soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est obscure. Ces *soledades* sont deux petits Poëmes sur la solitude, qui ont un dégré d'obscurité que n'ont pas les autres Ouvrages du même Poëte.

Que dites-vous, repliqua Philanthe, de Lerenzo ou Balthasar Gracian ? Car on nous a appris que Balthasar est son véritable nom, & nous devons une si belle découverte à un Savant de nos jours, qui a de grandes habitudes dans les pays étrangers, qui y a eu même des emplois assez considérables, & qui commença en Portugal à se faire connoître.

J'ai lu les Ouvrages de Gracian, repartit Eudoxe; mais je vous confesse que je n'ai pas entendu tout ce que j'ai lu. C'est un beau génie, qui prend quelquefois plaisir à se cacher aux Lecteurs, & je suis du sentiment de celui que vous venez de citer, qui dit dans la Préface de l'*Homme de Cour*, qu'il ne faut pas s'étonner si Gracian passe pour un Auteur abstrait, inintelligible, & par conséquent intraduisible; c'est ainsi qu'en parlent la plupart de ceux qui l'ont lu, & qu'un Savant, à qui quelqu'un disoit qu'on traduisoit, *el Oraculo manual y Arte de Prudencia*, répondit que celui-là étoit bien téméraire qui osoit se mêler de traduire des œuvres que les Espagnols mêmes n'entendoient pas.

Vous vous moquez, interrompit brusquement Philanthe : le Traducteur est bien éloigné de penser ce que vous

dites, lui qui a fait un procès à l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, sur ce qu'Ariste dit que Gracian est obscur, & qui le traite là-dessus de ridicule censeur.

Cela prouve, reprit Eudoxe, que le Traducteur se contredit un peu lui-même, avouant, d'un côté, que les Espagnols mêmes n'entendent pas Gracian ; & de l'autre, trouvant mauvais qu'Ariste lui donne de l'obscurité. Mais c'est le mot d'*incompréhensible*, dont se sert Ariste, qui a choqué le Traducteur, quoique celui d'*inintelligible* ou d'*intraduisible*, dont use le Traducteur même, le vaille bien.

» Si Gracian est incompréhensible, » & ne s'entend par lui-même, dit-il » dans une de ses notes, comment le » Censeur lui trouve-t-il du bon sens? On pourroit répondre, ajouta Eudoxe, qu'un Auteur peut suivre le bon chemin en quelques endroits, & s'égarer en d'autres, jusqu'à ne pas s'entendre, ou du moins jusqu'à ne pas se faire entendre : de sorte qu'Ariste n'a point dit une impertinence, en disant que l'Ecrivain dont nous parlons, a de la sublimité, de la force, & même du bon sens ; mais qu'on ne sait quelquefois ce qu'il veut dire, & qu'il ne le sait pas

peut-être lui-même ; ou l'impertinence tombe un peu ſur le Traducteur & ſur ſon Dom Juan de Laſtanoſa, qui demeurent d'accord que Gracian n'eſt pas clair, & que ſon ſtyle eſt coupé, concis & énigmatique. A la vérité ils ſoutiennent hautement que c'eſt pour concilier plus de vénération à la ſublimité de la matiere ; qu'il n'écrit pas pour tout le monde ; qu'il a affecté d'être obſcur pour ne pas ſe populariſer comme Ariſtote, qui écrivit obſcurément pour contenter Alexandre, ſon diſciple, qui ne pouvoit ſouffrir que perſonne en ſût autant que lui : qu'ainſi, quoique les Œuvres de Gracian ſoient imprimées, elles n'en ſont pas plus communes, parce qu'en les achetant on n'achete pas le moyen de les entendre.

Rien ne paroît plus plaiſant, dit Philanthe, que d'affecter d'être obſcur, & cela me fait ſouvenir de ce pédant, dont parle Quintilien, qui enſeignoit l'obſcurité à ſes écoliers, & qui leur diſoit : *Cela eſt excellent, je ne l'entends pas moi-même.*

Lib. 8, cap. 2.

Ce que je trouve ici de très-plaiſant, repartit Eudoxe, c'eſt que le Traducteur qui ſe pique de pénétration, n'entend pas lui-même ſon Auteur. Il s'imagine pénétrer tous les myſteres de

Gracian, & il s'en déclare assez dans sa Préface, en disant que le langage de l'Ecrivain qu'il traduit, est une espece de chiffre; mais que le bon entendeur peut le déchiffrer sans avoir besoin d'aller aux devins. Il n'a pas, au reste, trop bien déchiffré certains endroits dont je me souviens. L'Auteur dit, en parlant de l'esprit : *Es este el attributo Rey; y assi qualquier crimen contra el, fue de lesa majestad.* Le Traducteur déchiffre ainsi ce passage : *L'esprit est le Roi des attributs; & par conséquent, chaque offense qu'on lui fait est un crime de leze-majesté.* L'Auteur dit, sur le sujet de la dissimulation : *Sacramentar una voluntad serà soberania.* Le Traducteur tourne de la sorte : *Qui de sa volonté sait faire un Sacrement, est souverain de soi-même.*

J'entends moins la Traduction Françoise que l'Original Espagnol, dit Philanthe; & je ne sais ce que veut dire en notre langue, le *Roi des attributs*, *de sa volonté faire un Sacrement.* Je devinois par *el attributo Rey*, que l'esprit étoit la perfection dominante dans l'homme, la perfection souveraine, & celle qui tenoit le premier rang. Je m'imaginois que *Sacramentar una voluntad*, vouloit dire, *cacher les mouve-*

mens de son cœur, & en faire un mystere aux autres. Mais *le Roi des attributs, de sa volonté faire un Sacrement*, est un vrai chiffre pour moi, & je gagerois que les Lecteurs ne l'entendent pas. C'est-à-dire, reprit Eudoxe, qu'un Œdipe du caractere de celui-là, est tout propre à obscurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le temps d'examiner sa Traduction, ajouta-t-il, & que cela en valût la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de son Ouvrage, & qui se flatte d'avoit traduit, avec succès, un livre inintelligible dans l'opinion commune, de son aveu même, n'est pas si bon entendeur qu'il pense, pour me servir de ses termes.

Il ressemble donc à Lipse, dit Philanthe, qui s'étant mêlé d'éclaircir Tacite; ne fait rien moins que cela, ou fait voir qu'il ne l'entend pas trop lui-même en plusieurs endroits. La comparaison est juste, reprit Eudoxe, en ce point-là & en d'autres; car le Traducteur de Gracian & le Commentateur de Tacite, font tous deux, non-seulement l'apologie, mais l'éloge de l'obscurité de leurs Auteurs; en disant qu'ils n'ont pas écrit pour tout le monde; qu'ils ne l'ont fait que pour les

Gaspar Sciopp. de Stylo Hystor.

Princes, pour les hommes d'Etat, pour les gens d'esprit ; & que ce n'est pas tant leur faute que celle de leurs lecteurs, si on ne les entend pas. Par malheur, repartit Philanthe, les Princes, les hommes d'Etat & les gens d'esprit, n'entendent pas plus que les autres les passages difficiles.

Après tout, continua-t-il, le Traducteur est un habile homme & un bel esprit. Je ne le nie pas, repartit Eudoxe : je vous avoue même que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, son Epître dédicatoire. Il y parle Espagnol en François admirablement bien, & les titres qu'il donne à Louis-le-Grand de *Roi Roi*, de *Maître Roi*, de *grand Tout*, *de non plus outre de la Royauté*, m'ont fort rejoui. Il m'a semblé que je lisois l'*Avant-victorieux* du Vice-Chancelier de Navarre, qui commence par *Ma plume en l'air.*

J'ai vu dans Homere, dit Philanthe, *Roi plus Roi que les autres* : dans Marot, *Roi le plus Roi qui fût donc couronné* ; & dans un Poëme moderne, *Roi vraiment Roi* ; mais je n'avois jamais vu, *Roi Roi*, & *Roi Roi* me paroît presque aussi plaisant que *perroquet perroquet*.

Enfin, pour laisser là le Traducteur, ajouta-t-il, Gracian ne vous charme

pas. A vous parler franchement, repliqua Eudoxe, il y a dans ses Ouvrages quelque chose de si sombre, de si abstrait & de si opposé au caractere des Anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'Ouvrage qui a été traduit, & qu'on a intitulé en Espagnol, *El Oraculo manual y Arte de prudencia;* en François, l'*Homme de Cour*, que Dom Lastanosa appelle *une raison d'Etat de soi-même, & une boussole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellence;* le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code politique.* Nervéze ne parleroit pas autrement, interrompit Philanthe. Cet Ouvrage, dis-je, reprit Eudoxe, est un recueil de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle; qui ne vont point à un but, la plupart quintessenciées & chimériques, presque toutes si obscures, qu'on n'y entend rien, sur-tout dans la Traduction.

Le Livre qui a pour titre, *Agudeza y Arte de ingenio*, est un beau projet mal exécuté à mon gré : j'en fus frappé la premiere fois que je le vis, & il me prit d'abord envie de le traduire; mais après que j'en eus lu quelque chose, je fus bien guéri de ma tentation. Car, quoique j'y trouvasse de la sublimité & de la raison en plusieurs endroits, je

n'y trouvai point mon compte, & je jugeai en le parcourant, qu'un Ouvrage de cette espece, seroit un monstre en notre langue. L'Auteur prétend y enseigner l'art d'avoir de l'esprit; mais toute sa méthode est fondée sur des regles si métaphysiques & si peu claires, qu'on a peine à les concevoir; d'ailleurs si peu sûres, qu'on pourroit bien quelquefois s'égarer en les suivant.

Les autres Livres de Gracian ont le même caractere à son *Politico Fernando* près, qui est plus intelligible & plus raisonnable: car, sans parler de son *Criticon* où je ne vois goutte, son *Discreto* est un peu visionnaire, & son *Heroe* est tout-à-fait fanfaron; l'incompréhensibilité est la premiere qualité & le premier avantage que l'Auteur lui donne: *primor primero, que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* En un mot, jamais peut-être Ecrivain n'a eu des pensées si subtiles, si guindées, ni si obscures.

Le maître en obscurité dont je vous ai fait souvenir, dit Philanthe, auroit été ravi de rencontrer des discours latins du style de Gracian. Il n'auroit pas non plus été fâché, repartit Eudoxe, de voir en sa langue ce que nous voyons en la nôtre dans des Ecrivains d'aujour-

d'hui, qui croient se faire admirer en disant des choses qui ne sont pas nettes, & qui ne penseroient pas avoir de l'esprit, si ce qu'ils disent n'avoit besoin d'interprétation. *a* Eudoxe prit alors un cahier où étoient ramassés divers exemples d'obscurité, & lut les suivans.

» L'enfer est le centre des damnés » comme les ténebres sont le centre de » ceux qui fuient la lumiere. C'est là » où la lumiere de Dieu les incom- » mode le moins, où les reproches de » leur conscience sont moins vifs, où » leur orgueil est moins confondu; ainsi » ce leur est une espece de soulage- » ment que de s'y précipiter.

Je vous avoue, dit Philanthe, que je ne comprends pas bien cela; j'y entrevois seulement quelque chose qui ne m'y paroît guere vrai. J'avois cru du moins jusqu'à cette heure, que la lumiere divine dont les damnés sont éclairés intérieurement au milieu des ténebres qui les environnent, leur fait sentir plus vivement que jamais le malheur qu'ils ont d'avoir perdu Dieu; & je ne pensois pas que l'enfer fût fait pour le soulagement des impies.

a Pervasit jam multos ista persuasio, ut id jam demum eleganter atque exquisite dictum putent quod interpretandum sit. *Quintil. lib.* 2, *cap.* 3.

Pensez-vous, repartit Eudoxe, que l'ame se porte d'elle-même au désespoir, à la rage & à l'enfer, comme une pierre tombe naturellement en bas ? C'est ce que dit le même Auteur; voici ses paroles :

» L'ame tend par son propre poids » au découragement & au désespoir. Le » centre de la nature corrompue est la » rage de l'enfer : pour l'y enfoncer » tout-à-fait, il ne faut que la séparer » des objets, & la réduire à ne pen- » ser qu'à elle-même.

Ces propositions me paroissent incompréhensibles, repliqua Philanthe : car enfin si le désespoir, la rage & l'enfer sont le centre de la nature corrompue, on ne pourroit trouver de repos qu'en se désespérant, qu'en enrageant, & qu'en souffrant les supplices des damnés, comme une pierre n'en trouve que dans son centre. Je ne comprends pas mieux, ajouta-t-il, *que pour enfoncer l'ame tout-à-fait dans ce centre, il ne faut que la séparer des objets, & la réduire à elle-même*, & cela frise un peu le galimatias, aussi-bien que la pensée d'un Italien contre ceux qui mesurent la grandeur de l'esprit par la grosseur de la tête : *Non sanno*, dit-il, *che la mente è il centro del capo ; è il centro*

non cresce per la grandezza del circolo. Car que veut dire, *l'esprit est le centre de la tête, & le centre ne croit point par la grandeur du cercle ?*

Eudoxe continua de lire dans son cahier, & lut ce qui suit.

» J'en connois qui m'ont avoué que » la réserve d'un simple préjugé les » avoit retardés long-temps dans le che» min de la vérité, parce que le pli » que prend notre ame, forme une es» pece de ressort qui revient insensible» ment, quand la destruction n'en est » pas entiere.

» Si quelquefois le cœur se révolte » contre les droits de l'amitié ; le » respect qui s'est formé en nous par » une assez longue habitude, ménage » adroitement notre esprit pour s'em» parer de notre cœur.

» Il n'est point ici-bas de loi dont le » contre-coup ne soit injuste en tout ou » en partie.

» Si les amitiés des Grands ne se dé» truisent pas d'ordinaire par les mê» mes dégrés qu'elles ont été formées, » elles cessent quelquefois par un rap» port assez juste de la cause qui les a » fait naître avec le penchant de ceux » qui deviennent inconstans.

Bon Dieu, quel jargon, interrompit

Philanthe ! je n'y entends rien, & qui sont les gens qui pensent ainsi ? Ce sont des Philosophes & des Historiens, répondit Eudoxe. Ah ! je pardonne aux Philosophes un peu d'obscurité, dit Philanthe : Aristote, leur pere, est assez obscur ; & puis les secrets de la nature demandent peut-être je ne sais quoi de mystérieux : mais je ne puis souffrir que les Historiens parlent obscurément ; & Tacite que j'aime fort, ne me plaît point, dès que je ne l'entends pas : car il me semble que la clarté n'est guere moins essentielle à l'Histoire que la vérité.

Vous voilà dans le bon chemin, repartit Eudoxe, & je serois très-content de vous, si vous n'aviez un peu trop d'indulgence pour les Philosophes. Croyez-moi, ils doivent écrire nettement aussi-bien que les Historiens, & ils y sont d'autant plus obligés, que c'est à eux à nous découvrir les secrets de la nature. J'admire Aristote où il est intelligible ; mais je cesse de l'admirer où il ne l'est pas. Et je me souviens de Socrate, qui, après avoir lu un livre d'Héraclite plein d'obscurités, le condamna finement, en disant, que tout ce qu'il en avoit entendu, étoit très-beau, & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fût aussi.

C'est cet Héraclite, repliqua Philanthe, qui disoit à ses disciples : *Obscurcissez vos pensées, & ne vous expliquez que par énigmes, de peur d'être entendus du peuple.*

A parler en général, poursuivit Eudoxe, tout Ecrivain, soit Historien ou Philosophe, soit Orateur ou Poëte, ne mérite pas d'être lu, dès qu'il fait un mystere de sa pensée. C'est comme ces femmes qui vont masquées par les rues, ou qui se cachent dans leurs coëffes, & qui ne veulent pas qu'on les connoisse : il faut les laisser passer, & ne pas les regarder seulement.

Cependant, repliqua Philanthe, vous me dites hier que la délicatesse consistoit en partie dans je ne sais quoi de mystérieux qui laissoit toujours quelque chose à deviner. Oui, reprit Eudoxe, il doit y avoir un peu de mystere dans une pensée délicate; mais on ne doit jamais faire un mystere de ses pensées. Ce peu de mystere dont nous avons parlé, laisse assez de jour pour faire découvrir aux autres ce qu'on leur cache. Ce n'est pas un masque ou un voile épais qui couvre entiérement le visage ; c'est un crêpe transparent, comme nous avons dit, au travers duquel on a le plaisir de voir, & de reconnoître la personne.

Mais quand je fais un myſtere de ma penſée, je l'enveloppe tellement, que les autres ont peine à la démêler; & c'eſt ce qu'un Ecrivain raiſonnable ne doit jamais faire.

On a reproché à Coſtar, dit Philanthe, d'avoir donné dans l'obſcurité, en diſant que Voiture diſputoit la gloire de bien écrire aux illuſtres des nations étrangeres, & contraignoit l'écho du Parnaſſe en un temps qu'il n'étoit plus que pierre, d'avoir autant de paſſion pour ſon rare mérite, qu'il en avoit, lorſqu'il étoit nymphe, pour la beauté du jeune Narciſſe.

On a eu raiſon, repartit Eudoxe: cela n'eſt pas net, pour ne rien dire de pis: & je comprends encore moins *l'écho du Parnaſſe qui étant pierre, a de la paſſion pour le mérite de Voiture; que l'écho qui ne répondant point à la voix du tonnerre, nous apprend que ce que les Dieux font ne ſçauroit être exprimé par les hommes:* c'eſt la penſée d'un Ecrivain du regne paſſé, pour louer le Cardinal de Richelieu. Mais ce que dit Coſtar lui-même à un de ſes amis eſt bien plus joli: » Il y a dans votre Let-
» tre une choſe qui ſeroit, je crois,
» fort belle, ſi nous l'entendions vous
» & moi.

Balzac, continua-t-il, parlant de la vertu qui se tient lieu de récompense à elle-même, dit que la gloire n'est pas tant une lumiere étrangere qui vient de dehors aux actions héroïques, qu'une réflexion de la propre lumiere de ses actions, & un éclat qui leur est renvoyé par les objets qui l'ont reçu d'elles. Voilà beaucoup de lumiere & d'éclat, mais peu de clarté, & je trouve bien plus clair ce que dit Salluste, que *la gloire des Ancêtres est comme une lumiere qui fait paroître les bonnes & les mauvaises qualités de leurs descendans.* a

Les Poëtes qui ne parlent que le langage des Dieux, dit Philanthe, sont sujets à n'être pas toujours entendus des hommes : témoins ces vers qui furent faits pour le grand Ministre que vous venez de nommer.

Je sais que les travaux de mille beaux esprits,
Pour t'immortaliser ont fait une peinture,
Qui montre à l'Univers que ta gloire est un prix
Pour qui le Ciel dispute avecque la Nature.

a Majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona eorum, neque mala in occultó patitur. *Bell. Jugurth.*

Les vers que j'ai lus dans un Poëme Héroïque, repartit Eudoxe, valent bien les vôtres; c'est au sujet d'une armure très-riche & très-belle.

L'étoffe & l'artifice y disputoient du prix;
Les diamans mêlés avecque les rubis,
S'y montroient à leur flamme, & vive, & mutuelle,
Ou toujours en amour, ou toujours en querelle.

Je ne sais, repliqua Philanthe, lequel est plus clair, ou du *prix pour qui le Ciel dispute avec la nature*, ou des *diamans mêlés avec des rubis qui sont toujours en amour ou en querelle.*

Quatre vers du Sonnet pour le Roi, sur la Paix & sur le Mariage, ne sont pas si obscurs que les précédens; mais ils ne sont pas peut-être assez clairs.

Le destin consentoit que Madrid fût en poudre:
Pour complaire à l'Infante, il contredit les Cieux:
Des mains de Jupiter il arrache la foudre,
Et désarme les Rois, les peuples & les Dieux.

C'est du Sonnet qui commence ainsi:

Braves, reposez-vous à l'ombre des lauriers,
Le Grand LOUIS *consent que vous preniez haleine.*

Dites sans peut-être, repartit Eudoxe, que ces quatre vers n'ont point assez de clarté, & dites même qu'ils ont bien l'air de galimatias; mais en voici trois que j'ai retenus d'une piece de Théâtre, qui font un vrai galimatias :

Ce départ cependant m'arrache un aveu tendre,
Et dont mon cœur confus d'un silence discret,
En soupirant tout bas m'avoit fait un secret.

N'avez-vous pas vu, repliqua Philanthe, ce que dit un célebre Orateur Portugais dans le *Discours Historique pour le jour de la naissance de la Sérénissime Reine de Portugal?* » Que si un Prince » se fie à son sujet, on peut dire qu'un » cœur se fie à un autre cœur; mais que » quand l'époux se fie à son épouse, il » ne faut pas dire qu'un cœur se fie à » un autre cœur, mais qu'un cœur se fie » à lui-même. « *Où la moitié d'un cœur,* ajoute l'Auteur du Discours Historique, *mettra-t-elle sa confiance plus sûrement que sur l'autre moitié de soi-même ?*

La pensée Portugaise est assez bisarre, repartit Eudoxe; mais la Françoise, ou plutôt celle du Poëme François, l'est encore plus. Un ancien Critique s'est moqué de celui qui avoit dit

Demetrius Phaler.

qu'*un Centaure étoit à cheval sur lui-même*, comme nous l'avons déja remarqué : il auroit pu se moquer de l'Orateur Portugais, qui dit qu'*un cœur se fie à lui-même*; que *la moitié d'un cœur met sa confiance sur l'autre moitié de soi-même*: & il se seroit moqué sûrement de notre Poëte Dramatique, qui fait dire à un des personnages qu'il met sur la scene, que *son cœur en soupirant tout bas, lui avoit fait à lui-même un secret de sa passion.*

Tous nos Poëtes, dit Philanthe, n'ont pas le sens & la netteté de Malherbe. Je vous assure, repartit Eudoxe, que Malherbe, avec tout son sens & toute sa netteté, s'endort quelquefois aussi-bien qu'Homere, jusqu'à tomber dans une espece de galimatias, si j'ose le dire. Il prit les Poésies de Malherbe, & lut dans l'Ode à M. le Duc de Bellegarde, les vers qui suivent :

C'est aux magnanimes exemples,
Qui sous la banniere de Mars
Sont faits au milieu des hasards,
Qu'il appartient d'avoir des Temples.
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siecles à venir
N'auront point de nuit assez noire

Pour en cacher le souvenir.

Qu'est-ce, à votre avis, que des *exemples*, à qui *il appartient d'avoir des temples*, & qui *sont faits au milieu des hasards?* Et de quelles *couleurs* prétend parler le Poëte? A la vérité, dit Philanthe, cela n'est pas net; & je n'y avois pas pris garde.

Eudoxe lut ensuite le commencement des *Larmes de saint Pierre.*

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidele preuve à l'infidélité.

La plupart de ceux qui lisent ces deux derniers vers, croïent les entendre, parce qu'ils sont harmonieux; qu'ils paroissent avoir de l'esprit, & que les vers qui les précedent ont du sens. Pour moi je n'entends point *tous les assauts que la rage peut faire*, & dont Ariadne *fait une fidele preuve à l'infidélité* de Thésée. Je dois, au reste, ces réflexions sur Malherbe, à un honnête homme de nos amis, qui a tout le discernement qu'on peut avoir, & qui dans la fleur de son

âge,

âge, joint une grande capacité avec une grande ſageſſe.

Malherbe étoit fort jeune lui-même, dit Philanthe, quand il compoſa ce Poëme; & il le déſavouoit en quelque façon, ſi nous en croyons un ſavant homme, qui dit cependant qu'on ne peut nier qu'il y ait beaucoup de belles choſes dans cette piece; & que comme Longin a dit de l'Odyſſée, que c'étoit un ouvrage de vieilleſſe, mais de la vieilleſſe d'Homere, on peut dire de même des *Larmes de ſaint Pierre*, que c'eſt un ouvrage de jeuneſſe, mais de la jeuneſſe de Malherbe.

Après tout, repartît Eudoxe, ces raiſons n'éclairciſſent pas les ſix vers obſcurs : elles excuſent ſeulement le Poëte, & font eſtimer les beaux endroits du Poëme : mais la piece n'en vaudroit pas pis, ſi tout y étoit bien clair; du moins me plairoit-elle davantage : car je vous avoüe que l'ombre du galimatias me fait peur.

Le Sonnet de l'*Avorton*, pourſuivit Eudoxe, vous a paru excellent. Il me le paroît encore, repliqua Philanthe : car peut-on rien voir de mieux imaginé & de mieux conduit ?

Toi qui meurs avant que de naître;
Aſſemblage confus de l'être & du néant;

Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être ;
Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime ;
Laisse-moi calmer mon ennui ;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Ce que le Sonnet a de beau me plaît fort, repartit Eudoxe : la premiere pensée est heureuse, & le merveilleux s'y rencontre naturellement avec le vrai :

Toi qui meurs avant que de naître.

Les dernieres pensées sont très-justes, & n'ont peut-être que trop de justesse, ou pour le moins trop de jeu.

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Mais l'*assemblage confus de l'être & du néant*, n'a pas toute la clarté que l'on

pourroit désirer, non plus que le *rebut du néant & de l'être.* Cela est trop fort, dit Philanthe, pour être si net. Hé! de grace, répondit Eudoxe, un peu moins de force & plus de netteté! Encore ne sais-je, si ce qui vous semble fort, l'est en effet : car, selon les Maîtres de l'art, les esprits enflés ont, comme les corps bouffis, plus de foiblesse que de force, & sont dans le fond malades, quelque apparence d'embonpoint qu'ils aient. *a*

Il faut, en vérité, un jugement bien exquis pour penser de sorte, qu'une pensée soit claire sans être foible, & pour se faire entendre des plus grossiers en se faisant estimer des plus habiles.

Comme nous n'examinons pas ici le langage, ajouta-t-il, je ne dis rien de la faute de Grammaire, qui est au dixieme vers du Sonnet de l'*Avorton*; *où tu rentre aujourd'hui*, au lieu de *rentres*, avec une *s*, qui n'accommodoit pas le Poëte. C'est justement la faute que nous avons remarquée dans le Sonnet du *Miroir*.

Il est plaisant, dit Philanthe, que le hazard ait voulu que ces deux Sonnets, si beaux en leur genre, aient tous les

a Nam tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio cacozeliæ genere peccantes, certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare; ut corpora non robore, sed valetudine inflantur. *Quintil. lib.* 2, *cap.* 3.

deux la même faute de Grammaire. Ce n'est qu'une bagatelle, dit Eudoxe ; & pour moi je souffrirois bien plutôt un solécisme que le moindre galimatias : l'un n'est que contre la Syntaxe ou contre l'usage ; mais l'autre est contre le bon sens, qui veut qu'on pense toujours nettement, & qu'on s'exprime de même.

A propos de solécisme, repliqua Philanthe, que dites-vous d'un de nos Ecrivains, qui dans un ouvrage très-sérieux, appelle les bâtimens irréguliers, *des solécismes en pierre ?* C'est celui qui a appellé les Romans *des bateleurs en papier ;* la sentence, *le poivre blanc de la diction ;* & les longues queues des femmes, *des hyperboles de drap.* Outre que ces pensées sont basses & un peu burlesques, repartit Eudoxe, elles tiennent fort de l'énigme, & on ne sauroit guere les entendre, à moins que de savoir deviner. Ne vaudroit-il pas mieux se taire, que de parler énigmatiquement ? Et le précepte de Maynard n'est-il pas très-raisonnable ?

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire Rhétorique :
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense ;
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

Je me rencontrai l'autre jour dans une compagnie, dit Philanthe, où l'on examina cette réflexion morale : *La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Tout le monde trouva la réflexion délicate & pleine de sens : mais quelques-uns y trouverent je ne sais quoi d'enveloppé & d'obscur. Ce *mystere du corps* leur parut trop mystérieux. Je serois assez de leur sentiment, repartit Eudoxe ; & j'aimerois mieux ce qu'on a dit de l'action de l'Orateur, qu'elle étoit *une éloquence du corps*. J'ai un peu de peine à entendre ce que c'est qu'*un mystere du corps*, & je conçois aisément ce que c'est que *l'éloquence du corps* ; car, selon l'Auteur même des *Réflexions morales*, » il y a une éloquence » dans les yeux & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que » celle de la parole.

Je suis convaincu, dit Philanthe, que la clarté est nécessaire dans les pensées ; mais je voudrois bien savoir précisément pourquoi elles sont quelquefois obscures. Cela vient souvent, répondit Eudoxe, de ce que l'esprit qui les conçoit est obscur lui-même, & ne voit pas tout-à-fait les choses dans leur jour. Comme les notions qu'il a ne sont pas nettes, ses pensées n'ont garde de l'être, non plus que

ſes paroles qui en ſont les images naturelles. Mais pour deſcendre dans le détail, l'obſcurité peut venir de ce qu'une penſée eſt tirée de loin : par exemple d'une métaphore, ou d'une comparaiſon, qui n'a d'elle-même nul rapport à l'objet de la penſée. Ainſi *les ſolécismes en pierre* ont quelque choſe d'obſcur, parce qu'il y a une très-grande diſtance entre un ſolécisme & un bâtiment.

Pluſieurs métaphores entaſſées les unes ſur les autres font auſſi ce mauvais effet ; & nous pouvons dire de la penſée ce que Quintilien a dit du diſcours. Comme la métaphore rend le diſcours clair, quand on l'emploie à propos, & qu'on s'en ſert peu ; elle l'obſcurcit dès qu'elle eſt fréquente, & fait des énigmes, ſi on en uſe continuellement. *a* La raiſon eſt que tant d'images étrangeres mêlées enſemble, produiſent de la confuſion dans l'eſprit des lecteurs ou des auditeurs. Il arrive même que deux métaphores qui ne ſont pas dans le même genre, étant jointes, diminuent quelque choſe de la clarté d'une penſée. Je vous comprends, dit Philanthe, & je vois maintenant pourquoi la penſée d'une Perſonne ſavante

a Ut modicus atque opportunus tranſlationis uſus illuſtrat orationem, ita frequens obſcurat ; continuus verò in allegoriam & ænigma exit. *Quintil. lib.* 8, *cap.* 6.

bien au dessus de son sexe, qui a entrepris de nous expliquer ce que c'est que le gout en matiere d'esprit, & qui l'a fait d'une maniere si délicate; pourquoi, dis-je, sa pensée, qui est au fond vraie & solide, ne m'a pas paru d'abord extrêmement claire; c'est sans doute qu'elle définit le gout, qui est une métaphore, par l'harmonie qui en est une autre d'un genre différent : car si je m'en souviens, voici la définition : *Le gout est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison.*

Vous ne profitez pas mal de ce qu'on vous dit, repartit Eudoxe; & l'exemple qui vous est venu si à propos, prouve bien ce que je veux dire. Il faut pourtant confesser que si les deux métaphores obscurcissent tant soit peu la définition, l'explication qui s'en fait aussi-tôt, l'éclaircit assez & la fait entendre du moins à ceux qui veulent prendre la peine de l'approfondir.

D'autres définitions du gout que j'ai lues dans une très-belle Lettre, repliqua Philanthe, peuvent encore nous aider à en avoir des notions nettes & distinctes. » Le gout, dit l'Auteur de la Lettre, est » un sentiment naturel qui tient à l'ame » & qui est indépendant de toutes les » sciences qu'on peut acquérir : le gout

» n'eſt autre choſe qu'un certain rapport
» qui ſe trouve entre l'eſprit & les objets
» qu'on lui préſente ; enfin le bon gout
» eſt le premier mouvement, ou, pour
» ainſi dire, une eſpece d'inſtinct de la
» droite raiſon, qui l'entraîne avec rapi-
» dité, & qui la conduit plus ſurement
» que tous les raiſonnemens qu'elle pour-
» roit faire.

Ces définitions ſont fines & juſtes, repartit Eudoxe : elles me font concevoir que l'Auteur des *Réflexions morales* a eu raiſon de dire que le bon gout vient plus du jugement que de l'eſprit ; mais elles ne me font pas entendre une autre de ſes réflexions : *Quand notre mérite baiſſe, notre gout baiſſe auſſi.* Il y a là une délicateſſe qui me paſſe, & c'eſt peut-être ma faute. Il me ſemble, dit Philanthe, que j'ai entendu cette réflexion toutes les fois que je l'ai lue ; car j'ai lu plus d'une fois les *Réflexions morales* ; mais je ne l'entends pas plus que vous préſentement, & je crois que nous avons tous deux l'eſprit bouché.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eudoxe, je ſuis aſſuré que ſi l'Auteur avoit donné un peu plus d'étendue à ſa penſée en la développant davantage, elle en ſeroit plus intelligible ; car la briéveté contribue encore à l'obſcurité, ſelon le mot

d'Horace, *Je veux être court, je deviens obscur.* En effet, il arrive d'ordinaire qu'à force de serrer les choses, on les étrangle, & on les étouffe, pour ainsi dire : tellement qu'une pensée est confuse dès qu'elle n'a pas toute l'étendue qu'elle doit avoir; *a* de même à peu près que l'est une carte de Géographie, quand les lieux y sont trop pressés, & que les rivieres, les montagnes, les villes & les bourgs n'ont pas tout l'espace qui leur convient. Thucydide n'est pas toujours clair, à force d'être concis & trop subtil dans ses pensées, si nous en croyons Ciceron. Tacite est obscur, parce qu'il ramasse souvent sa pensée en si peu de mots, qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire.

Il seroit à souhaiter, poursuivit Eudoxe, que nous fussions comme les Anges, qui se communiquent leurs pensées sans le secours des paroles : mais n'étant pas de purs esprits, nous sommes contraints d'avoir recours au langage pour exprimer ce que nous pensons ; & telle pensée ne peut s'entendre sans un certain nombre de mots : si vous en retranchez quelque chose, sous prétexte de

a Horum concisæ sententiæ interdum etiam non satis apertæ cum brevitate, tùm nimio acumine. *Cicer. de Clar. Orat.*

rendre la pensée plus forte, vous tombez infailliblement dans l'obscurité. C'est ce défaut que Séneque & Quintilien reprochent à Salluste, repliqua Philanthe. *a* L'un dit que ce fameux historien fit valoir en son temps les pensées coupées & un peu obscures; l'autre qu'il faut éviter cette briéveté de Salluste, & ce genre concis & rompu, qu'il affecte quelquefois. *b*

Il y a pourtant, reprit Eudoxe, une briéveté louable, qui consiste à employer toutes les paroles qu'il faut, & à n'employer que celles qu'il faut, ou même à se servir quelquefois d'un mot qui en vaille plusieurs autres. C'est la briéveté que Quintilien lui-même trouve si belle dans Salluste en rapportant ce que cet Historien dit de Mithridate, qu'il étoit armé de sa grande taille; mais, comme remarque Quintilien au même endroit, dès qu'on imite mal ces manieres de penser & de parler, on devient obscur. *c*

Le Tasse n'a pas mal imité Salluste, repliqua Philanthe, en disant d'un de

a Sallustio vigente amputatæ sententiæ & obscura veritas fuere pro cultu. *Sen. Ep.* 114.

b Vitanda illa Sallustiana brevitas, & abruptum sermonis genus. *Quintil. l.* 4, *c.* 11.

c Est pulcherrima brevitas, cùm plura paucis complectimur, quale illud Sallustii est. Mithridates corpore ingenti perindè armatus; hoc malè imitantes sequitur obscuritas. *Lib.* 8, *cap.* 3.

ses Héros, qu'il étoit armé de sa propre personne, aussi-bien que de son bouclier & de sa cuirasse.

E di sine armi, e di se stesso armato.

C'est moins là une imitation, reprit Eudoxe, qu'un larcin honnête. N'est-il pas juste, répondit Philanthe, que le Tasse se dédommage un peu sur les Anciens, des vols que les Modernes lui font? Je pourrois vous en citer mille, & je me borne à un seul que j'ai dans l'esprit. Le Poëte Italien, en parlant du Pô qui est rapide à son embouchure, & qui se jette dans la mer avec violence, dit qu'il semble porter la guerre, & non pas un tribut, à la mer.

E pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Un de nos Poëtes dit presque le même d'un autre fleuve:

Le Tigre écumeux & bruyant
Se poursuivant toujours, & toujours se fuyant,
De sa fougueuse course étonne son rivage,
Et porte pour tribut à la mer un orage.

Cela est pris visiblement, & toute la différence qu'il y a entre l'Italien & le François, c'est que l'un est bien plus juste que l'autre. Car *tribut* & *guerre* ont quelque rapport, ou plutôt quelque opposition: & le sens du Tasse est beau,

qu'un fleuve impétueux soit un ennemi qui porte la guerre à la mer, & non pas un vassal qui y porte un tribut; au lieu qu'*orage* & *tribut* ne conviennent point. Le tribut dont il s'agit ici est métaphorique, dit Eudoxe; & en style de métaphore, quel tribut convient mieux à la mer qu'un orage? C'est justement lui porter ce qu'elle aime, étant si orageuse de sa nature, & ne subsistant que dans les tempêtes.

Pour revenir à la briéveté, poursuivit-il, je ne trouve rien de meilleur que de dire beaucoup de choses en peu de paroles, pourvu qu'on se fasse entendre: mais la difficulté est de se faire entendre; & tout le secret consiste à garder de telles mesures, que la clarté ne diminue rien de la force, ni la force de la clarté.

Ce qui me choque le plus, repartit Philanthe, c'est de voir qu'on ne dise rien en parlant beaucoup, & qu'on soit même obscur lorsqu'on n'est pas court. Le sens, dit Eudoxe, se perd d'ordinaire dans la multitude des paroles; & j'ai remarqué qu'un homme qui parle trop se fait souvent moins entendre, qu'un autre qui ne parle pas assez.

Il me semble, reprit Philanthe, qu'une pensée n'est pas nette quand elle a comme deux faces, & qu'on ne sait en quel

sens on la doit prendre, ou qu'on doute si elle est vraie ou fausse. Tacite est sujet à ces sortes de pensées, & celle qu'il a sur les Chrétiens au sujet de l'embrasement de Rome, me paroît de ce caractere. *Ils ne furent pas moins convaincus de l'incendie, que de la haine du genre humain.* a Je ne sais s'il s'agit de la haine que les Chrétiens ont pour le genre humain, ou de celle que le genre humain a pour les Chrétiens; & cependant un Lecteur qui n'est pas stupide devroit le savoir d'abord. L'obscurité, dit Eudoxe, vient là de l'expression; & la pensée seroit claire si l'historien s'étoit donné la peine d'ôter l'équivoque de *la haine du genre humain.*

L'Epigramme de Martial sur la mort de Cicéron & de Pompée, repliqua Philanthe, finit par une pensée douteuse, qui laisse l'esprit indéterminé, touchant le vrai ou le faux de la pensée même. *Antoine a commis un crime égal à celui de l'Egypte. Leurs armes ont abattu deux têtes sacrées; l'une étoit le chef de Rome victorieuse, l'autre de Rome éloquente. Toutefois le crime d'Antoine est plus grand que celui de Photin : celui-ci a été scélérat pour le service de son maître; ce-*

a Haud perinde in crimine incendii quàm odio generis humani convicti sunt. *Ann. l.* 15.

lui-là l'a été pour ses propres interêts. a

Le Poëte décide une chose qui n'est pas constante, & sa décision fait de l'embarras : car celui qui est scélérat pour son maître, commet peut-être un plus grand crime que celui qui l'est pour ses propres interêts. Et l'Auteur de la Dissertation qui est à la tête d'un Recueil d'Epigrammes latines choisies, a bien remarqué que ceux qui pechent pour leur interêt particulier sont emportés par l'amour propre, & par d'autres passions violentes qui diminuent de la grièveté du crime en diminuant de la liberté ; au lieu que ceux qui sont les ministres de la passion d'autrui ont plus de sens froid dans le crime qu'ils commettent, & par conséquent plus de malice ; tellement que la proposition qui fait la pointe de l'Epigramme, n'est pas nette.

Mais avez-vous pris garde, ajouta-t-il, que l'obscurité des pensées vient encore de ce qu'elles sont estropiées, si j'ose m'exprimer de la sorte ; je veux dire de ce que le sens n'en est pas complet, & qu'elles ont quelque chose de monstrueux, comme ces statues imparfaites ou toutes mutilées, qui ne donnent qu'une idée confuse de ce qu'elles repré-

a Antonii tamen est pejor quàm causa Photini ; hic facinus domino præstitit, ille sibi.

sentent, & qui n'en donnent même aucune ?

Tertullien dans son livre *de la Chair de Jesus-Christ*, dit, pour prouver la vérité de nos mysteres : *Le Fils de Dieu est mort, cela est croyable, parce que cela est ridicule. Ayant été enseveli, il est ressuscité ; cela est certain, parce que cela est impossible.* a Je dis que ces pensées ne sont point entieres, qu'elles sont informes, & que c'est pour cela que d'abord elles semblent fausses, extravagantes & inconcevables. L'Auteur veut dire que la mort du Fils de Dieu étant l'effet d'une charité infinie, & n'étant point dans les regles de la prudence humaine, qui trouve ridicule qu'on fasse mourir l'innocent pour sauver le criminel, rien ne rend ce mystere plus digne de foi que ce qui y paroît de moins raisonnable aux yeux des hommes.

Il veut dire aussi que la Résurrection de Jesus-Christ surpasse toutes les forces de la nature, & ne peut être l'ouvrage que d'une vertu toute divine ; qu'il est certain que ce Dieu homme a repris de lui-même une vie nouvelle, parce qu'il est impossible de ressusciter naturelle-

a Mortuus est Dei Filius ; credibile est, quia ineptum est ; & sepultus resurrexit, certum est, quia impossibile est. *Tertul. de Carne Christi.*

ment : mais les pensées ne disent pas ce que veut dire l'Auteur, ou elles le disent si obscurément, qu'on n'y entend rien, à moins que de faire bien des réflexions. Enfin ces sortes de pensées creuses & profondes sont en quelque façon semblables aux abymes dont la profondeur étonne & trouble la vue; *a* & je comparerois volontiers les Ecrivains qui ne pensent point juste, ni ne s'expriment point nettement, à ce Poëte dont parle Gombaud.

Ta muse en chimeres féconde,
Et fort confuse en ses propos,
Pensant représenter le monde,
A représenté le cahos.

Mais en parlant de galimatias & d'obscurité, prenons garde d'y donner nous-mêmes : nous ne serions pas les premiers à qui cela seroit arrivé. L'Auteur des *Entretiens de Timocrate & de Philandre*, qui accuse de galimatias en quelques endroits l'Auteur *de la sainteté & des devoirs de la vie monastique*, y tombe manifestement en une occasion remarquable, & qui demandoit beaucoup de clarté, de netteté & de sens. Voici le Livre, & je veux vous lire l'endroit.

a Præceps quædam, & cùm idcircò obscura, quia peracuta, tum rapida & celeritate cæcata oratio. *Cicer. in Bruto.*

» C'est une chose bien glorieuse pour
» la vérité de trouver dans les propres
» combats qu'on lui livre une preuve du
» pouvoir dont elle doit jouir dans le
» monde ; toutes les extravagances
» auxquelles le cœur humain s'est aban-
» donné en matiere de Religion, ayant
» eu pour fondement une premiere vé-
» rité dont chacun s'est fait une idée se-
» lon son caprice.

Ce n'est pas là encore tout-à-fait du galimatias, ajouta Eudoxe ; mais si je ne me trompe, vous en allez voir.

» Car on ne doit pas s'imaginer que
» l'homme ait pris à tâche de la détruire:
» on l'attaquoit sans y penser : on se flat-
» toit qu'on pouvoit l'accommoder avec
» ses passions ; on l'a fait, & c'est ce qui
» l'a perdu. Le libertin, en se relâchant
» insensiblement ; le superstitieux, en
» devenant la dupe de son propre cœur
» qui ne lui permettoit pas de voir que le
» ressort secret qui le portoit à étendre
» les bornes de la vérité ne naissoit que
» de l'envie qu'il avoit d'étendre les
» siennes, en se faisant lui-même l'arbi-
» tre des loix dont il devoit dépendre.

Je pardonnerois plus volontiers, dit Philanthe, à l'Auteur de ces entretiens un peu de galimatias que l'esprit de libertinage & de médisance qui régne par-

tout dans son livre ; & je ne crois pas qu'on puisse en conscience imputer un tel ouvrage à d'autres qu'à un homme sans religion & sans honneur. Mais ce n'est pas de quoi il est question présentement ; & pour ne nous point écarter, un des plus fameux Ecrivains de delà les monts me paroît obscur dans l'endroit même où il blâme Lucrece de l'être. *Lucrezio*, dit-il, *con l'oscurità dello stil poëtico non solo veste il corpo della sentenza, ma spesso il viso : e la veste del viso non e tanto fregio, che ardoni, quanto maschara che nasconda.* A votre avis, que veut-il dire, en disant que Lucrece couvre avec l'obscurité de son style poétique, non-seulement le corps, mais aussi le visage de la pensée ; & que ce qui couvre le visage n'est pas tant un ajustement qui pare, qu'un masque qui cache ?

Pour moi, dit Eudoxe, je ne comprends guere mieux cela que ce qu'enseigne un Platonicien, que les fantômes du matin imprimés dans la plus belle fleur des esprits, se présentent distinctement au miroir de l'ame, où il se fait d'admirables réflexions de ces premieres idées qui sont les formes du vrai. J'entrevois pourtant qu'il veut dire que l'étude du matin est la meilleure, & qu'on a le matin l'esprit plus net.

Comme je ſuis de bonne foi, repartit Philanthe, je vous avoue franchement, mon cher Eudoxe, que je vois maintenant les choſes avec d'autres yeux, & que mon gout n'eſt preſque plus différent du vôtre. Je ſens, ajouta-t-il, que la lecture des Italiens & des Eſpagnols ne me plaira pas tant qu'elle faiſoit. Vous ſerez, interrompit Eudoxe, comme ces gens qui ſont détrompés du monde, & qui dans le commerce de la vie n'ont pas tant de plaiſir que les autres : mais aſſurez-vous que c'en eſt un grand d'être détrompé ; & ne vous aviſez pas d'imiter ce fou, qui s'imaginoit d'être toujours au Théâtre, & entendre d'excellens Comédiens ; mais qui étant guéri de ſon erreur par un breuvage que ſes amis lui firent prendre, ſe plaignoit de ſes amis comme s'ils l'euſſent aſſaſſiné. *a*

La comparaiſon eſt un peu gaillarde, repliqua Philanthe en ſouriant ; mais je la mérite bien, pour m'être laiſſé trop charmer par des ſottiſes harmonieuſes ; *b* vous voyez du moins que je cite Horace auſſi à propos que vous.

Tout de bon, pourſuivit-il, me voilà déſabuſé. Je reconnois à cette heure que

a Pol me occidiſtis, amici ; non ſervaſtis (ait) cui ſic extorſa voluptas, & demptus per vim mentis gratiſſimus error. *Horat. Epiſt. Lib.* 2, *Ep.* 2.

b Verſus inopes rerum nugæque canoræ. *Horat. de Art. Poët.*

les pensées ingénieuses sont comme les diamans, qui tirent leur prix de ce qu'ils ont encore plus de solidité que d'éclat ; & c'est, à mon gré, se tromper bien lourdement, que de croire raisonnable & plausible, une éloquence vicieuse & corrompue, toute jeune & toute badine, qui ne garde nulle bienséance dans les paroles, ni dans les pensées ; qui s'emporte & s'enfle à l'excès dans des occasions où il ne s'agit de rien moins ; qui confond le sublime avec l'outré, le beau avec le fleuri, & qui, sous prétexte d'avoir un air libre, s'égaie jusqu'à la folie. *a*

Je me réjouis, dit Eudoxe, que vous quittiez enfin vos fausses idées, & que vous ne soyez plus capable de préférer les pointes de Séneque au bon sens de Cicéron, & le clinquant du Tasse à l'or de Virgile.

Mais, mon cher Philanthe, pour ne pas retomber dans vos anciennes erreurs, il est bon que vous rappelliez de temps en temps tout ce que nous avons dit sur la maniere de bien penser. Je n'oublierai pas, repliqua Philanthe, que le vrai

a Falluntur plurimum, qui vitiosum & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiis lascivit, aut in modico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris, si leviter excutiantur flosculis nitet aut præcipitia pro sublimibus habet, aut specie libertatis insanit, magis existimant populare atque plausibile. *Quintil. l. 12, cap. 10.*

est l'ame d'une pensée ; que la noblesse, l'agrément, la délicatesse en font l'ornement, & en rehaussent le prix ; que rien n'est beau s'il n'est naturel ; & qu'il y a de la différence entre la couleur qui vient du sang & celle qui vient du fard ; entre l'embonpoint & la bouffisure ; entre l'agrément & l'afféterie. *a*

N'oubliez pas sur-tout, repartit Eudoxe, que le raffinement est la pire de toutes les affectations, & que comme dans le manege du monde il ne faut pas, selon Montaigne, manier les affaires trop subtilement ; on doit bien se garder des pensées trop fines dans les ouvrages d'esprit : car enfin s'il y a de la grossiéreté à marquer trop ses pas en marchant, c'est peut-être un plus grand défaut de ne marcher que sur la pointe des pieds ; ou, pour me servir d'une autre comparaison, il vaudroit presque mieux avoir la taille moins déliée, que d'être extrêmement grosse. Mais souvenez-vous aussi que rien n'est plus opposé à la véritable délicatesse que d'exprimer trop les choses, & que le grand art consiste à ne pas tout dire sur certains sujets ; à glisser dessus plutôt que d'y appuyer ; en un mot à en

a Ornatus virilis fortis & sanctus sit ; nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet sanguine & viribus niteat. *Quintil. lib.* 8, *c.* 3.

laisser penser aux autres plus que l'on n'en dit. *a*

Je voudrois, ajouta-t-il, qu'on se souvînt toujours de ce qu'un célebre Académicien, qui a traduit Virgile en vers, explique si bien dans sa Préface, en parlant contre ces Poëtes qui s'imaginent qu'ils seroient arrivés au plus haut point de la Poésie, s'ils n'avoient rien laissé à penser à ceux qui liront leurs ouvrages. Selon le sentiment du Traducteur de l'Enéide, de tels caracteres sont même très-désagréables dans la conversation, & ceux qui ont un peu étudié le monde & l'art de lui plaire, savent que c'est un chemin tout contraire à celui qu'il faut tenir. L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, & cette action de notre ame qui contrefait la création, l'éblouit & la trompe si insensiblement & si doucement, que les esprits judicieux observent qu'un des plus surs moyens de plaire n'est pas tant de dire & de penser, comme de faire penser & de faire dire. Ne faisant qu'ouvrir l'esprit du Lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir; *b* & il attribue ce qu'il pense & ce qu'il produit à un effet de son

a Quædam non prolata majora videntur & potiùs in suspicione relicta. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

b Nonnulla relinquenda auditori quæ suo marte colligat. *Demetr. Phaler. de Elocut.*

génie & de son habileté, quoique ce ne soit qu'une suite de l'adresse de l'Auteur, qui ne fait que lui exposer ses images, & lui préparer dequoi produire & dequoi raisonner. Que si, au contraire, on veut dire tout, non-seulement on lui ôte un plaisir qui le charme & qui l'attire; mais on fait naître dans son cœur une indignation secrete, lui donnant sujet de croire qu'on se défie de sa capacité; & il n'y a guere d'esprit, si humble qu'il puisse être, qui ne s'afflige quand on lui fait sentir qu'on connoît sa petitesse. *a*

Avec tout cela retenez bien que l'obscurité est très-vicieuse, & que ce que les personnes intelligentes ont peine à entendre n'est point ingénieux; que, selon Quintilien, moins on a d'esprit, plus on fait d'effort pour en montrer, de même que les petits hommes se dressent sur leurs pieds, & que les foibles font plus de menaces; enfin qu'on est obscur à mesure qu'on a le sens petit & le gout mauvais. *b* Il faut même, selon ce grand maître de l'éloquence,

a Qui omnia exponit auditori ut nullâ mente prædito, similis ei est qui auditorem improbat atque contemnit. *Ibid.*

b Quo quisque ingenio, minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; ut statura breves, in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Erit ergo obscurior etiam quo quisque deterior. *Quintil. lib.* 2, *cap.* 3.

qu'une pensée soit si claire, que les Lecteurs ou les Auditeurs l'entendent sans qu'ils s'appliquent à la concevoir ; c'est-à-dire, qu'elle entre dans leur esprit comme la lumiere entre dans leurs yeux lorsqu'ils n'y font pas de réflexion ; de sorte que le soin de celui qui pense, doit être, non que sa pensée puisse s'entendre, mais qu'elle ne puisse ne pas s'entendre. *a*

Voilà en abrégé où se réduit, selon moi, la maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit, à prendre la chose en elle-même, sans considérer, ni la pureté du langage, ni l'exactitude du style.

Après tout, repliqua Philanthe, il sert peu de bien penser si l'on parle mal ; & même les pensées les plus belles sont fort inutiles, selon les maîtres de l'art, sans l'ornement des paroles. *b* J'en tombe d'accord, répondit Eudoxe ; mais aussi faut-il avouer que rien n'est plus extravagant, ni plus insensé qu'un vain son de paroles ; je dis même des

a Dulcida & negligenter quoque audientibus aperta, ut in animum ratio tanquam sol in oculos, etiamsi in eam non intendatur, incurrat : quare non ut intelligere possit, sed ne omninò possit non intelligere, curandum. *Idem*, *lib.* 8, *cap.* 2.

b Nulla utilitas cogitationis præclaræ est, si ei quis pulchræ locutionis non addiderit ornamentum. *Dionys. Halicarn. de collocat. verbor.*

plus

plus belles & des mieux choisies, si elles ne sont soutenues de pensées solides & de bon sens. *a*

Je voudrois au reste que pour bien penser sur quelque matiere que ce soit, ceux qui se mêlent d'écrire en prose ou en vers, avant que de se mettre à composer, non-seulement lussent de bons livres tels que sont les ouvrages du siecle d'Auguste, & les pieces modernes qui approchent de ces excellens originaux ; mais qu'en écrivant ils eussent toujours devant les yeux diverses personnes comme témoins, & même comme juges de leurs pensées. Par exemple, afin d'éviter le faux, l'affectation, le phébus, il seroit nécessaire de se proposer un esprit droit, naturel, raisonnable, & se demander à soi-même : Cela contenteroit-il un tel ? Cela auroit-il contenté Patru ? Il n'y auroit peut-être pas de mal à penser au Cardinal de Richelieu qui avoit le discernement si juste, qui ne se contentoit pas des jolies choses, qui en vouloit de belles & de bonnes, lesquelles sont bien au dessus des jolies ; qui trouvoit qu'un Ecrivain fameux de son temps

a Quid est enim tam furiosum quàm verborum vel optimorum sonitus inanis, nullâ subjectâ sententiâ ? *Cicer. de Orat. lib.* 1.

n'écrivoit rien pour l'ame, qu'il n'écrivoit que pour l'imagination & pour les oreilles ; & que le jugement qui l'accompagnoit toujours en ce qui concernoit le choix & la disposition des mots, le nombre & le beau tour d'une période, l'abandonnoit très-souvent en ce qui regardoit la pensée.

Pour les pensées nobles, il faudroit se représenter encore ce grand Homme, ou un de ces génies élevés de notre temps, qui ne peuvent souffrir rien de bas, ni de médiocre, & dont les discours sont pleins de sublime.

Pour les agréables & les délicates, je me proposerois Voiture, Sarrazin, & Saint-Evremont. Je vous sais bon gré, dit Philanthe, de faire honneur à Saint-Evremont. Ce que nous avons de lui marque un beau génie, qui creuse & qui égaie toutes les matieres qu'il traite. Je dis ce que nous avons de lui : car tout ce qui passe pour être de lui, n'en est pas ; & parmi les pieces qui ont cours sous son nom, il y en a de fausses, qu'il désavoue, & qu'il a raison de désavouer.

Enfin, repartit Eudoxe, pour les pensées claires, je voudrois mettre devant les yeux un Ecrivain du caractere de Coëffeteau, qui, au rapport de Vau-

gelas, pensoit les choses si nettement, que le galimatias n'étoit pas plus incompatible avec son esprit, que les ténebres avec la lumiere. Il ne seroit pas même inutile, au regard de la netteté & de la clarté, d'avoir en vue quelqu'un qui n'ait pas l'intelligence si pénétrante, ni la conception si aisée, & de se dire quelquefois, Monsieur tel entendroit-il bien ma pensée ?

Voilà sans doute de bons expédiens, repliqua Philanthe; mais il m'en vient un qui seroit infaillible à mon avis; & c'est de s'éloigner le plus qu'on peut du caractere de certaines gens que nous connoissons, & que j'ai admirés autrefois, semblables à ceux dont parle Quintilien, qui ont du dégout pour toutes les pensées que la nature suggere, qui cherchent non ce qui orne la vérité, mais ce qui la farde; *a* auxquels rien de propre & de simple ne plaît, & qui trouvent peu délicat ce qu'un autre auroit dit comme eux; qui empruntent des méchans Poëtes les figures & les métaphores les plus hardies, & qui enfin croient n'avoir de l'esprit que quand on a besoin de beaucoup

a Quibus sordent omnia quæ natura dictavit, qui non ornamenta quærimus, sed lenocinia. *Lib.* 8, *de Proæm.*

d'esprit pour les entendre. *a*

Croyez-moi, repartit Eudoxe, le moyen le plus sûr, pour parvenir à la perfection que nous cherchons, est de penser, de parler, d'écrire comme faisoit un de nos amis, qui étoit la gloire du Barreau, & dont la perte ne sauroit être assez regrettée : car y eut-il jamais un esprit plus juste, plus agréable, plus fin & plus net ?

M. Pageau, célèbre Avocat.

Il est difficile, repliqua Philanthe, d'égaler ces grands modeles : mais il est toujours bon de se les proposer, & de se former sur eux autant que l'on peut. Celui dont vous parlez, & que vous n'avez, je pense, osé nommer, de peur de renouveller la douleur que la mort d'un si cher ami nous a causée, étoit un de ces hommes extraordinaires qui n'ont guere d'égaux, & qui ne devroient, ce semble, jamais mourir.

Il avoit, reprit Eudoxe, toutes les qualités que sa profession demandoit, & le portrait qu'on a fait de lui est très-ressemblant. Ce portrait lui donne une prononciation agréable, un geste libre, un air engageant qui prévient

a Quid quod nihil proprium placet, dum parum creditur disertum quod & alius dixisset ? à corruptissimo quoque Poëtarum figuras, seu translationes mutuamur, tum demùm ingeniosi scilicet si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Ibid.*

les esprits en sa faveur avant qu'il ait commencé à parler ; une éloquence naturelle, qui plaît d'autant plus, qu'il y a moins d'art ; une facilité merveilleuse pour bien tourner un fait ; une heureuse abondance de paroles & de raisons qui charment & entraînent l'auditeur. On dit qu'il joint la douceur & la force ensemble ; qu'il est égal dans son style, modeste dans ses figures, & correct dans ses pensées ; qu'il évite les façons de parler fastueuses & ampoulées ; les ornemens recherchés, & ces faux brillans dont quelques-uns tâchent d'éblouir le peuple ; mais que son discours toujours clair & toujours coulant ne rampe jamais.

On ajoute qu'il s'insinue dans les esprits par la beauté de son langage & par la netteté de ses raisonnemens ; mais qu'il sait émouvoir les passions à propos, & qu'il se rend aisément maître des cœurs ; qu'au reste, il se renferme toujours dans les bornes de la droite raison ; qu'il s'éleve sans emportement, & s'abaisse avec dignité. On dit enfin que ce grand homme, outre les qualités propres pour le Barreau, a encore celles qui sont nécessaires pour la société ; qu'il est honnête, facile, obligeant, désintéressé ; qu'il aime la joie, & que

les affaires ne l'empêchent pas d'être gai & enjoué avec ses amis.

On pouvoit ajouter, repliqua Philanthe, qu'il avoit non-seulement une probité exacte, mais une piété solide; qu'étant convaincu des vérités de la Religion, il en remplissoit réguliérement tous les devoirs, & qu'il réunissoit en sa personne le véritable Chrétien avec le parfait homme d'honneur.

Mais, reprit Eudoxe, ce qu'a dit de lui un grand Magistrat dans une très-belle Harangue, est peut-être l'éloge le plus achevé qu'on en puisse faire. Il s'agissoit de la Religion que ce Magistrat proposoit aux Avocats pour regle de leur conduite. » Quels exemples, leur » dit-il, ne vous a pas donné celui de » vos Confréres que la mort nous a » enlevé il y a quelques mois? La bon» té de ses mœurs, la beauté de son » génie, l'agrément de son esprit, sa re» ligion envers ses cliens, mais encore » plus la justice, le faisoient rechercher » pour défenseur de toutes les causes » importantes; & les Juges n'avoient » pas moins de plaisir à l'entendre, que » les parties avoient de confiance en » leur droit, quand il étoit soutenu par » un tel Avocat.

Voilà, en peu de mots, un Pané-

tique entier, d'autant plus beau, que le témoignage de celui qui parloit, si authentique de lui-même, fut confirmé par un applaudissement universel. Il est vrai, repartit Philanthe, qu'il n'y a jamais eu qu'une voix sur le mérite de notre illustre défunt, & que ceux mêmes qui devoient naturellement lui porter envie, lui ont toujours fait justice. Dites, repliqua Eudoxe, que son bon cœur & ses manieres civiles ont obligé tout le monde de l'aimer, & qu'il n'a pas moins été l'ornement que les délices du Barreau.

Nous ne finirions jamais sur ce chapitre, dit Philanthe, si nous nous laissions aller à nos sentimens. Il faut cependant finir, & il faut même que je vous quitte pour une affaire qui me rappelle nécessairement. Après ces paroles, Philanthe ayant pris congé de son Ami, s'en retourna à la ville, fort satisfait de sa visite & bien résolu de se déclarer par-tout pour le bon sens contre le faux bel esprit.

FIN.

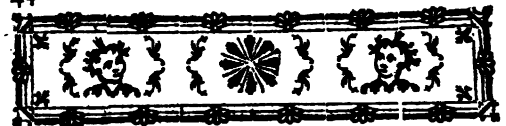


TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

D.

E.

G.

I.

L.

M.

Sa

N.

P.

Q.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, deux Livres, l'un intitulé : *Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit* : l'autre, *Penſées ingénieuſes des Anciens & des Modernes*; & j'ai cru que la réimpreſſion en feroit agréable au Public. Fait à Paris, ce 29 Juillet 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GUILLAUME-NICOLAS DESPREZ, notre Imprimeur ordinaire & Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Nouveau Traité de Diplomatique*; MANIERE DE PENSER DANS LES OUVRAGES D'ESPRIT; *Penſées ingénieuſes des Anciens; Entretiens d'Ariſte & Sentimens de Cléante, par le P. Bouhours; Dictionnaire des Rimes, par Richelet; Deſ-*

cription des Châteaux & Parcs de Versailles & de Marli; Relation de la vie & de la mort de quelques Religieux de la Trape; Histoire des Superstitions; Explication des cérémonies de la Messe; Discours sur la Comédie, par le P. le Brun; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *neuf années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans

trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele, sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles, ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Ha-

ro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau, le dix-huitieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le trente-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 358, fol. 237, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 25 Novembre 1749. LE GRAS, *Syndic.*

